CHARLIE HIGSON

# LES PROIES

ILS SONT À VOS TROUSSES…
IL NE VOUS RESTE PLUS
BEAUCOUP DE TEMPS !

12N

CHARLIE HIGSON

# LES PROIES

ENNEMIS - TOME 6

*Traduit de l'anglais par Julien Ramel*

POCKET JEUNESSE
PKJ

*À mes frères, Andrew, Barney et Dan*

# Saint Georges

Ses dents s'enfoncèrent dans le cou du garçon et une chaude giclée de sang se répandit dans sa bouche. Il éprouva un immense sentiment de calme. Le brouhaha qui régnait jusque-là dans sa tête se tut. La tremblote qui agitait ses membres cessa. Les insupportables démangeaisons refluèrent. Il avait l'impression d'être en prise directe avec l'univers ou plutôt, à l'inverse, que l'univers était en prise directe avec lui. Tout en buvant, il leva les yeux vers les étoiles qui semblaient épeler un message à son intention. Si seulement il avait pu le lire. Il battit des paupières et se tendit. Son cerveau tambourinait à l'intérieur de sa boîte crânienne chauffée à blanc. Qu'essayaient-elles de lui dire ? Pas bon, ça. Pas bon du tout. Il ferma les yeux et se concentra sur le sang. Il avait le goût de la vie, un goût qui chassait tout le poison accumulé en lui, qui nettoyait ses vaisseaux et ses entrailles, qui allumait un million d'étoiles dans sa tête. Il frissonna de plaisir.

Le garçon bougeait encore, tentant faiblement de se libérer de son étreinte, mais Saint Georges le tenait fermement. Sa soif étanchée, il le refilerait aux autres, rassemblés autour de lui. Dans le premier cercle, on retrouvait ceux qui l'accompagnaient depuis le début : ses lieutenants. Les autres demeuraient en retrait, dans une succession de cercles concentriques qui s'étendaient sur toute la surface du parc. Ils attendaient, sagement assis, le visage illuminé par le clair de lune. Tout autour, sillonnant les rues de la ville, son armée était en chasse. Peut-être que c'était ça que lui montraient les étoiles. Le ciel était une carte où chaque point lumineux représentait un de ses hommes. Lui, le plus scintillant de tous les astres, se trouvait au centre. Ils étaient tous interconnectés dans un réseau d'anneaux lumineux, tant et si bien qu'il chassait aux côtés de ses hommes et qu'eux se repaissaient avec lui.

Ce soir, ils n'avaient trouvé que ce garçon. Mais il y en aurait d'autres. Il suffisait pour cela d'étendre la zone de recherche, de pousser plus loin,

car à force de faire le vide autour d'eux…

Il était toujours le premier à manger. Parfois il se contentait de boire le sang ; parfois il dévorait aussi la chair. Le mieux, c'était le sang. De l'énergie pure. Un courant électrique qui se répandait dans tout son corps et dans son cerveau, chassant du même coup la noirceur et le brouillard qui l'envahissaient. Le sang faisait également remonter les souvenirs. Tout lui revenait. Sa vie, là-haut, dans les étoiles, et puis la jungle, la traversée des mers, la quête d'un nouvel hôte et, finalement, l'implantation dans ce corps-ci.

Ce corps.

Cet homme.

Greg… Greg Thorne. De chez Greg Boucherie Bio.

*La viande, c'est la vie.*

C'était lui, Greg. Il fallait qu'il se mette bien ça dans le crâne. C'était comme se réveiller d'un doux rêve et le sentir qui vous échappe. Il avait été boucher. Il avait eu un enfant. Un garçon. Son fils. *C'était quoi déjà… ?*

Le nom de son garçon ?

Ça revenait pas. Pas bon.

N'empêche, lui, c'était Greg. Il se souvenait au moins de ça. Il travaillait avec les animaux. Il les tronçonnait, les dépeçait, les débitait, les désossait, les dépiautait. Les éviscérait. Oui, ça, il s'en souvenait bien. Il revoyait même distinctement les carcasses qui pendaient aux crochets, dans la chambre froide, derrière sa boutique. Des vaches, des moutons, des porcs, des poulets, des enfants. Des animaux et des enfants… Vraiment ? Avait-il toujours charcuté des enfants ? Ou est-ce que la vie était différente à l'époque ? C'était ça le problème avec le sang. Durant un bref instant, tout s'éclairait, comme si les mots s'inscrivaient en lettres de feu dans le ciel nocturne. Alors, il pouvait lire les messages. Et puis les nuages s'amoncelaient, la brume et le brouillard s'épaississaient, la faim se faisait de nouveau sentir et la rage s'emparait de lui. Jamais il n'y aurait assez d'enfants pour apaiser sa faim.

Déjà, les images s'estompaient. Il connaissait son nom, avant. Il se rappelait l'endroit. Les couteaux, les crochets, la peau…

Froid. C'était un endroit froid.

Il réfléchissait tellement qu'il en avait mal à la tête. Qu'allait-il faire ?

Il desserra l'étreinte de ses mâchoires et baissa les yeux sur le garçon qu'il tenait dans ses bras. Celui-ci lui rendit son regard. Ses yeux étaient

tristes. Papillonnants. Son corps tremblait. Comme un petit oiseau. Comme un poulet avant qu'on lui torde le cou.

— Liam ?

Greg lui adressa un sourire.

— On devrait rentrer à la maison, dit-il. Sinon, on va rater le match. Y a Arsenal qui joue.

Il ferma les yeux et entendit résonner les acclamations. Le bruit sourd d'un tir. Le coup de sifflet de la mi-temps…

Son équipe allait gagner. Le match suivant se jouerait à l'extérieur. Ils allaient devoir faire le déplacement. En terrain ennemi. Il était capitaine. Il était général. Il était roi. Il était saint. Saint Georges. Et il allait terrasser le dragon.

Avant cela, il lui faudrait rassembler son armée. Attendre. Attendre que d'autres arrivent. Il en venait de partout. Toujours plus. Une myriade d'étoiles étincelantes. Une nuée. Qui convergeaient inexorablement vers lui. Il les entendait qui l'appelaient, qui lui demandaient d'attendre. Ils arrivaient des quatre coins du monde. Et quand ils seraient tous là, quand il aurait rassemblé une telle force qu'elle en deviendrait invincible, ils se mettraient en marche.

Ils passeraient à l'offensive. Contre l'ennemi. Les rapides. Les jeunes. Il fallait les rassembler comme un troupeau de moutons, puis les enfermer derrière une clôture comme un élevage de volailles. Et quand ils seraient prêts, ils le débarrasseraient de sa maladie. Elle changerait d'hôte et vivrait à travers eux.

Il sentit le garçon bouger et ouvrit les yeux.

En attendant que les conditions soient réunies, ils étaient comme ce gamin. Juste de la viande.

Il lui brisa le cou et le jeta aux autres, qui se précipitèrent pour la curée.

Cet enfant-là n'était rien, mais il y en avait d'autres qui étaient dangereux. C'était ceux-là qu'il fallait tuer. Les brillants. Ceux qui n'attrapaient pas la maladie, ceux dont le sang était fort. Jusqu'au plus puissant de tous. La petite étoile la plus scintillante de tout le ciel. Brille, brille…

Celui-là possédait le pouvoir de la lumière. Il était fait de lumière. Il fallait le détruire. Et les autres aussi. Peut-être pas aussi puissants que lui, mais tout aussi dangereux.

Tel était le message que les étoiles avaient envoyé à Saint Georges.

Leur véritable message.

Il savait ce qu'il devait faire.

Prendre les enfants les plus mûrs et les préparer à recevoir l'hôte.

Tuer le reste.

Tuer la petite étoile scintillante.

Il l'avait vue une fois. À l'Emirates. Il l'avait eue à portée de main. Hélas, à l'époque, les étoiles ne lui avaient pas encore livré leur message. Et il l'avait laissé filer. Si seulement il avait su qu'un méchant petit dragon se cachait sous les traits de ce garçonnet !

Cela n'arriverait plus. Il était Saint Georges et il allait terrasser le dragon. C'est comme ça que ça devait se passer, non ? Il connaissait l'histoire. Il était un héros. Un saint patron. Il était l'Angleterre. Le pays se confondait avec lui. Son peuple venait à lui des quatre coins du royaume. Il allait monter sur le trône.

Mais, d'abord, il fallait détruire le dragon.

Il allait le débiter en quartiers de viande, tel un cochon, dans le sens de la longueur. Échine, côtes premières, travers, tripes. Il en ferait des saucisses ! Parce qu'au bout du compte, c'est tout ce qu'il était : un cochon.

Même pas. Plus petit.

Un agneau.

Un gigot d'agneau.

Oui.

Il égorgerait l'agneau.

# 1

Au musée d'Histoire naturelle, tout le monde était réuni dans le foyer des Dieux, un vaste atrium bordé de deux alignements de statues blanches et terminé par un escalator s'élevant à travers un étrange globe de métal rouillé. Ed avait espéré que la réunion se tiendrait dans un endroit calme et qu'il n'aurait à parler qu'à une ou deux personnes. Au lieu de ça, il se retrouvait face à des rangées et des rangées de spectateurs qui le regardaient en se curant le nez, tels des écoliers attendant l'allocution du surveillant général.

Mais voilà, c'était comme ça avec Justin. C'était lui le chef et il fallait composer avec sa façon de faire, car pour rien au monde il n'aurait accepté d'en changer. Ed se disait qu'il y avait peut-être une raison derrière tout ça. Les trois quarts du temps, ces enfants, comme la plupart de leurs semblables, s'ennuyaient ferme. Bien sûr, faire pousser de la nourriture ou marauder pour en trouver réclamait du travail ; on pouvait aussi lire des livres ou discuter avec ses copains, mais, en gros, ça s'arrêtait là. Pas de matches de foot, pas de jeux vidéo, pas de télé ni de musique. Dans ces conditions, des réunions comme celle-ci constituaient une distraction en plus de fournir d'inépuisables sujets de conversation.

Ed connaissait Justin depuis le collège. Quelques garçons de Rowhurst avaient atterri au musée : Chris Marker et Kwanele, Wiki et Arthur. Et c'était Justin qui les avait mis à l'abri ici. Avant cela, au bahut, il était totalement insignifiant. Le genre d'intello à lunettes pour lequel Ed, lui-même du genre sportif, n'éprouvait que de l'indifférence, voire du mépris. Depuis, son jugement sur Justin avait changé du tout au tout. Il faut dire

qu'il avait beaucoup appris depuis que l'épidémie s'était déclarée. Entre autres, que survivre demandait de nombreuses qualités, parmi lesquelles la capacité de réfléchir n'était pas la moins importante.

Justin était toujours aussi ringard et maniaque, mais il avait de l'autorité. Les gamins le respectaient et, de fait, lui obéissaient. Autant de choses qui ne s'appliquaient pas à Ed. Même les petites racailles d'Holloway avaient écouté sans broncher la fastidieuse litanie des besognes à venir : rotations au potager, menus, corvées de nettoyage… Jusqu'à l'archétype de la forte tête, un balafré du nom d'Achille, qui était resté relativement silencieux pendant cet inventaire à la Prévert, se contentant de glisser ici ou là quelques mots à l'oreille des deux garçons qui gloussaient à ses côtés – un petit et un des biscornus, comme ils avaient eux-mêmes choisi de se dénommer. Ed pensait qu'Absinthe, l'adulte intelligent qu'il avait emmené ici avec lui, était bizarre, mais les biscornus battaient tous les records. Celui-là s'appelait Skinner[1], un nom particulièrement approprié pour quelqu'un dont le corps tout entier disparaissait sous des plis de peau flasque et molle.

Quoi qu'il en soit, quand Ed avait remplacé Justin à la tribune, le calme relatif qui avait prévalu jusque-là s'était rompu. Achille n'avait pu s'empêcher de lui couper la parole par quelques commentaires sarcastiques, avant de s'allonger sur sa chaise et de bâiller de manière théâtrale. Moins blessants, les autres enfants s'étaient mis à discuter entre eux. Pas très fort. Mais suffisamment pour créer un bourdonnement qui avait fait complètement perdre le fil de son speech à Ed – si tant est que l'on puisse appeler « speech » le monologue auquel il se livrait. C'était pourtant bien le mot que Justin avait employé au moment de lui passer la parole.

Ed n'était pas préparé à cela. Aussi avait-il très rapidement perdu son auditoire avec un récit heurté, sans vision d'ensemble. Il avait essayé d'expliquer que Sam était à la recherche de sa petite sœur, Ella, partie ce matin même, si bien que Sam l'avait ratée de seulement quelques heures et qu'il devait donc partir lui-même à sa recherche. Après avoir ainsi radoté pendant cinq bonnes minutes, il s'était tu, faute de choses à dire. Au fond, existait-il une bonne manière de faire passer son message ? À savoir qu'il avait besoin de volontaires pour une mission dangereuse, qui plus est très probablement vouée à l'échec. Il n'y croyait pas lui-même, alors comment pouvait-il espérer convaincre quiconque ? S'il s'était trouvé dans l'assistance, il aurait lui-même ignoré son stupide discours.

Il était temps d'en finir. Il avait fait de son mieux.

— En tout cas…, dit-il en parcourant du regard les rangs d'enfants, certains tournés vers lui, d'autres discutant avec leur voisin, ou s'ennuyant ouvertement, les yeux fixés au plafond. Les choses étant ce qu'elles sont, je vais partir chercher Ella… Pour l'informer que Sam est en vie et, avec un peu de chance, la ramener ici. Donc si quelqu'un veut venir avec moi pour m'aider, ben… qu'il vienne me voir après…

*Qu'il vienne me voir après…* ? Il avait vraiment dit *qu'il vienne me voir après* ? C'était ce que disaient les profs. « Pour ceux qui veulent s'inscrire à la sortie théâtre, *venez me voir après…* »

— Et si jamais elle veut pas rentrer ? demanda une ado à la peau d'ébène et à la carrure d'athlète qui, d'après Ed, faisait partie des gamins récemment arrivés d'Holloway avec Ella.

— Elle voudra forcément voir Sam, répondit Ed. Je veux dire, pourquoi elle est partie ? La principale raison ? Parce que plus rien ne la retenait ici à part des mauvais souvenirs, non ?

— Whitney a raison, ajouta un autre des Holloway. Et si Ella se trouve mieux là-bas qu'ici ?

Percevant du mouvement au premier rang, Ed baissa les yeux et vit Sam bondir de son siège.

Manquait plus que ça.

— Comment ça, la ramener ici ? Avec toi ? hurla Sam en se dressant sur ses ergots. Je viens avec toi.

— Je te parlerai après, Sam. Pas maintenant, d'accord ?

— Y a rien à discuter. Je viens avec toi.

— Non, tu viens pas, répondit Ed en essayant de paraître inflexible. Trop dangereux. Imaginons qu'on soit attaqués et que tu sois tué ? On aurait fait tout ça pour rien…

— Y a pas à dire, le balafré, dit Achille, pour motiver ton monde, tu te poses un peu là. À t'entendre, on dirait les préparatifs pour un pique-nique. Je me charge des cupcakes.

— Et pourquoi pas des macarons, ajouta le petit à côté de lui, avec un accent irlandais à couper au couteau.

— J'ai jamais prétendu que ce serait facile, se défendit Ed en plantant son regard dans celui d'Achille. Voilà pourquoi j'ai besoin de guerriers. Si on est un petit peloton de choc, on aura pas de problème. D'ailleurs, j'aurais pas entendu dire que t'étais le meilleur guerrier du coin ?

— On t’a pas menti, mec. Personne m’arrive à la cheville.

— On a besoin de gars comme toi, mon ami.

— J’suis pas ton ami.

— Non.

— J’ai sauvé cet endroit, poursuivit Achille. J’ai sauvé le cul de tout le monde ici. Je l’ai fait. Sauf qu’apparemment, ça me rapporte peau de balle. Donc, je reste où je suis et puis basta !

— Bah, on a déjà fait pire, dit le petit Irlandais à côté de lui.

— Peut-être, « mon ami », mais j’y retourne pas, répondit Achille. Surtout pas en mission suicide. Franchement, tu sais même pas où elle est allée, si ?

— Je la retrouverai.

— Son corps, ouais. T’es au courant que c’est le festival des déglingos, là, dehors ? Ils l’ont probablement déjà boulottée.

— Achille ! le tança une fille en blouson de cuir en se redressant d’un bond.

Elle, c’était Maxie, une des leaders des Holloway.

— Ella est des nôtres !

Achille la toisa, un petit sourire suffisant aux lèvres.

— Sam aussi est des nôtres, poursuivit-elle. Alors tu gardes tes réflexions pour toi et tu montres un peu plus de respect.

— Comme tu voudras.

— Et toi ? demanda Ed en se tournant vers Maxie.

— Quoi, moi ?

— Ben, comme tu le dis toi-même, Ella est des vôtres. Je peux compter sur toi ?

— Pas question, dit le jeune Noir à l’air dur qui se trouvait à côté d’elle. (Lui, c’était l’autre chef des Holloway, Blue.) Question expédition, j’ai largement fait ma part. À partir de maintenant, Max et moi, on se sépare plus. On a besoin d’être ici, avec nos troupes.

— J’hallucine, dit Ed d’une voix désespérée. Pas un seul d’entre vous n’est disposé à m’aider ?

— Pourquoi on devrait t’écouter ? s’exclama une fille qu’Ed ne connaissait pas. Tout ce que t’as fait pour l’instant, c’est rapporter un crevard chez nous. Tu lui as même fait un petit nid douillet, alors qu’on en avait bavé pendant des jours pour tous les foutre dehors. Pourquoi on devrait te faire confiance ?

Des cris d'approbation fusèrent des quatre coins de la salle. Ensuite, quelqu'un se leva. Non sans soulagement, Ed avisa une mine connue. Un visage ami. C'était Finn, un grand gaillard de la Tour, unique survivant de l'expédition de Boule-Chien.

— Ed est un gars bien, dit-il. Je lui fais plus confiance qu'à n'importe qui d'autre.

— Donc t'es volontaire pour aller avec lui, dit Achille en ricanant.

— Tu sais bien que je peux pas, répondit Finn en levant son bras droit, qui disparaissait sous un bandage. J'peux rien faire tant que mon bras est pas guéri.

— Pratique…

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

— C'est bon, cria Ed. Laisse tomber !

Finn était déjà venu le voir pour lui expliquer que son bras l'empêchait de l'accompagner. Dommage. C'était sans doute un des meilleurs guerriers sur lesquels il aurait pu compter.

— Comme j'ai dit, reprit mollement Ed, celui qui veut aider a qu'à venir me trouver. De toute façon, je vais en avoir pour quelques jours à tout préparer.

Sur ces mots, il quitta l'estrade, pas mécontent d'en avoir terminé avec cette épreuve. Alors qu'il tentait de s'éclipser, Sam courut vers lui et l'attrapa par la manche.

— Je viens, Ed, dit-il en criant presque. C'est ma sœur !

— Non, tu restes, coupa Ed. Et si tu remets encore ça sur le tapis, moi non plus, j'y vais pas. OK ?

Échaudé par ce qui venait de se passer, son sang n'avait fait qu'un tour et il s'en était pris à Sam avec plus de violence qu'il aurait voulu. Pour autant, ça avait eu l'effet escompté. Sam le lâcha et, les mâchoires serrées, baissa les yeux. Son drôle de copain, le Kid, s'approcha de lui.

— Je t'avais dit, lui glissa-t-il à l'oreille. Faut pas trop tirer sur la corde de madame la Chance, sans quoi, un jour, elle se casse. C'est déjà un miracle qu'on soit arrivés entier jusqu'ici. Donc rendons grâce à la bonne étoile, à la bonne mère ou à ce que tu veux et, pour le reste, on laisse faire les experts, d'accord ?

Les larmes aux yeux, Sam se tourna vers Ed.

— Ils l'ont pas mangée, hein ? Elle est pas morte ?

— Non.

— Tu vas la retrouver ?

— Promis, répondit Ed en espérant simplement que ses doutes ne s'entendaient pas.

1. *Skin* : « peau » en anglais.

## 2

Ella n'était pas morte. C'était d'ailleurs la première idée qui lui avait traversé l'esprit quand elle s'était réveillée.

*Tu n'es pas morte. Tu es vivante. Pas morte.*

La pensée qui venait juste après était : *Pourquoi ?*

*Pourquoi je ne suis pas morte ?*

Elle était allongée sur le dos dans de hautes herbes, le visage tourné vers les étoiles. La grande pagaille stellaire. Jamais elle n'avait pu distinguer une constellation. Aucune image ne se dessinait à ses yeux, juste un nuage de points.

Alors, pourquoi n'était-elle pas morte ?

Elle ferma les yeux, chercha si elle avait mal quelque part. Apparemment, non. Juste une légère ankylose au niveau d'un poignet. Et encore, cela ressemblait davantage au souvenir d'une douleur qu'à quelque chose de récent. Quelqu'un avait dû l'attraper par le poignet, la tirer. Elle ne se rappelait plus. La dernière chose dont elle…

Paniquée, Ella ouvrit les yeux.

L'adulte. Le moche avec la face mâchée. Où il était ? Trop effrayée pour bouger autre chose que ses yeux, elle les fit tourner dans leur orbite pour essayer de voir où elle se trouvait.

— Ça va aller.

Elle se tourna vers la voix sans réfléchir. Il y avait quelqu'un à côté d'elle. Allongé par terre. Elle reconnaissait cette voix. C'était celle du Macaque.

— T'es pas mort ? demanda-t-elle.

— Non… Mais qu'est-ce que j'ai mal.

Il avait dit cela tout doucement. D'un air très triste.

— T'es blessée ? demanda-t-il.

— Non, je crois pas.

Durant un instant, l'idée d'évoquer son poignet lui traversa l'esprit, mais elle se ravisa. Ce n'était vraiment pas important.

Le Macaque n'était qu'une vague forme dépassant du sol. La lumière des étoiles dessinait finement sa joue. La dernière fois qu'elle l'avait vu, l'adulte le tenait et ils étaient encore à l'intérieur de l'hôtel. Elle ne comprenait pas ce qui avait pu leur arriver. Comment s'étaient-ils retrouvés ici ? Ella n'était pas certaine de vouloir le savoir. Le simple fait d'être là, allongée par terre, indemne, suffisait à son bonheur. Rester là. Dans le noir.

— Il nous a sauvés, dit le Macaque.

— Qui ?

— L'adulte.

— Quoi ? Tu veux dire celui avec le visage mâché ?

— Oui. Il était pas avec les autres.

La voix du Macaque était faible, rauque, tremblante. Après une pause, il ajouta :

— Il les a attaqués. Il nous a sauvés.

— Pourquoi ? demanda Ella, regrettant aussitôt d'avoir posé la question.

La réponse était évidente. Il les avait certainement capturés pour se les garder pour lui tout seul, tel un loup solitaire qui défend sa prise de choix en s'écartant du reste de la meute.

Et voilà qu'elle s'entendait poser la question dont elle ne voulait surtout pas connaître la réponse.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me suis levé, dit le Macaque.

Ella perçut alors que sa voix n'était pas seulement faible, mais aussi sifflante et pleine de gargouillis, comme s'il avait des glaires.

— Et ensuite, y s'est passé quoi ?

— J'avais envie de faire pipi. J'étais désespéré. Je voulais pas faire de bruit. Maeve et Robbie nous avaient dit de ne pas faire de bruit, de rester cachés.

— Tu voulais faire pipi ?

— Oui, j'en pouvais plus. C'était horrible. Et je voulais pas mouiller le lit parce que Maeve et toi y dormiez. C'était gênant.

Ella aurait aimé que la journée d'hier n'ait jamais eu lieu. Elle n'aurait jamais dû quitter Londres et tous ses amis. Mais Maeve paraissait si sûre d'elle. Sûre de les mener dans un super endroit, à la campagne, où l'air était pur, la nourriture saine et où il n'y avait pas d'adultes. Une nouvelle vie. Ils n'étaient pas allés plus loin qu'un hôtel, sur une île, au milieu du fleuve. L'île aux Singes. Ils y avaient vu un signe. Le Macaque sur l'île aux Singes, cela semblait prédestiné.

Ils avaient choisi une chambre et s'étaient installés pour la nuit. Juste tous les quatre. Maeve, Robbie, le Macaque et elle – Robbie qui pouvait à peine marcher avec sa jambe blessée. Quelles chances ils avaient ? Stupide. Stupide. C'était une armée qu'il fallait pour s'aventurer en rase campagne.

Ella lutta pour retenir ses larmes.

— J'avais l'impression que j'allais exploser, poursuivit le Macaque. Allongé dans ce lit pendant des heures, sans pouvoir dormir. Pour finir, je me suis levé et j'ai essayé de trouver les toilettes. C'est ce qu'on appelle une suite parentale. Ça veut dire q…

— Ça va, j'suis pas ignare à ce point, coupa Ella. Une suite parentale, c'est quand tu as les toilettes et la salle de bains attenants à la chambre.

— Exact. Excuse-moi. Bref, je pensais que j'étais devant la bonne porte. D'ailleurs, si ça se trouve c'était le cas. Ils étaient peut-être cachés dans la salle de bains. Ou alors j'ai involontairement ouvert la porte du couloir. Toujours est-il qu'ils étaient en embuscade.

— Qui ?

— Les adultes. Ils attendaient. En silence, dans le noir. Ils se sont rapidement introduits dans la chambre. Je pourrais pas dire combien ils étaient. Tout s'est passé très vite et sans bruit. C'étaient des malins. L'un d'eux a pressé mon visage contre son ventre pour m'empêcher de crier. Ça puait, c'était l'horreur. J'ai cru que j'allais vomir. C'est là que je me suis pissé dessus. Et puis il m'a traîné dehors. Au bout du couloir. Il m'a fait des choses. Il m'a fait du mal. Il m'a mordu. Deux autres adultes sont sortis avec Maeve. Elle était déjà morte. Je pouvais pas regarder ce qu'ils lui avaient fait. Je me suis évanoui. Je sais pas combien de temps ça a pu durer, mais il m'a fait des choses encore pires pendant que je dormais.

Ensuite, l'autre est arrivé. Celui avec la gueule mâchée, comme tu dis. Un combat s'est engagé et ça a pas fait un pli. Il a tué celui qui me faisait du

mal. Je l'ai vu. Il était féroce. Avec des couteaux et tout. Il l'a découpé en morceaux, et puis il m'a pris sous son bras. Il était en train de m'emmener quand tu as déboulé en courant dans le couloir avec d'autres adultes à tes trousses. Scarface a essayé de t'aider, mais tu as esquivé et tu t'es cogné la tête. Ensuite, il a dû se battre contre les autres. Il a pas fait dans la dentelle. Il les a dessoudés en moins de temps qu'il en faut pour le dire. Finalement, il nous a amenés ici. Je ne sais pas ce qu'il a l'intention de faire. Il va et vient.

— Il est où, là ?

— Dans l'hôtel. Du moins je crois. Sans doute pour en tuer d'autres.

— Et nous, on est où ?

— Nulle part. Dans l'herbe. Près d'un bosquet d'arbres. Au bord de la rivière. Regarde, l'hôtel est juste là.

Ella tourna la tête et distingua effectivement la lourde silhouette carrée qui se dessinait sur fond de ciel étoilé. Ses yeux s'habituant à la lumière, elle voyait de mieux en mieux. Et quelque part, elle le regrettait. Elle aurait voulu être encore en train de dormir, en sécurité. Les yeux clos. Dans le noir.

— Qu'est-ce qu'il va faire quand il reviendra ? demanda-t-elle.

— J'sais pas. Il reste assis là. Comme s'il montait la garde.

— Il va nous faire du mal. Faut qu'on parte d'ici. Faut qu'on se sauve.

— Je peux pas, répondit le Macaque.

Tournant la tête, Ella vit que son visage était tout brillant et mouillé. Il pleurait.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— J'peux pas bouger. Ça fait trop mal.

— Où t'as mal ?

— Partout. Je saigne énormément.

— C'est grave ?

— J'pense, oui. Je me sens mal. J'ai chaud, j'ai froid, je tremble. J'ai l'impression qu'on me plante des aiguilles dans les mains et les pieds.

*Bah, ça a pas l'air si grave que ça*, pensa Ella, et elle se glissa plus près de lui. Il faisait froid dans l'herbe. C'est pour ça qu'il frissonnait. Elle aussi d'ailleurs. Même qu'elle claquait des dents et qu'elle tremblait comme une feuille. Ou alors elle était juste effrayée…

— Fais-moi voir, dit-elle en s'agenouillant.

Les épaules voûtées, comme si elle s'attendait à ce que quelque chose tombe du ciel et l'attaque, elle baissa les yeux sur lui.

— J'y vois à peine, dit-elle en palpant le pull du Macaque.

Il était trempé. Collant. Elle regarda sa main. On aurait dit qu'elle était pleine d'encre noire. Ella savait qu'avec plus de lumière ça aurait été rouge, pas noir.

C'est alors qu'elle se rappela qu'elle avait une torche électrique dans son sac à dos. Elle tâta aussitôt ses épaules. Les sangles étaient toujours là. Robbie leur avait demandé de dormir avec leur sac au cas où ils devraient décamper en urgence. Elle fit glisser le sac sur son ventre et fourragea à l'intérieur jusqu'à sentir le contact familier du plastique. C'était une lampe à dynamo qu'elle gardait toujours chargée. Elle appuya sur le bouton et éclaira directement le visage du Macaque, qui grimaça et cligna des paupières en se tortillant pour échapper à la lumière.

Il avait le souffle très court. Il haletait comme un chien. Livide, son visage était maculé de sang. Elle baissa le faisceau de la lampe sur son corps. Il était entièrement trempé et baignait dans une flaque de sang. Quelle quantité de sang contenait un corps humain ? Elle se rappelait qu'un jour un prof lui avait dit : « Huit pintes. » Elle avait du mal à voir ce que représentait une pinte, encore moins huit, et forcément, ça devait être moins pour les enfants. Quoi qu'il en soit, combien de sang avait-il pu déjà perdre ? Ça avait l'air énorme.

Il tenait ses mains serrées sur son ventre. Ses avant-bras étaient tout écorchés et râpés, et toujours plus de sang s'épanchait d'entre ses doigts. Ça faisait de la vapeur dans la froidure de la nuit.

Une odeur flottait autour de lui, comme une odeur d'adulte – façon toilettes bouchées et vieilles poubelles. Forcément, on était loin des picotements dans les mains et les pieds. Il était très courageux. Si ça avait été elle, elle aurait juste crié et crié.

— Ça va aller, dit-elle, reprenant les mêmes mots que lui un peu plus tôt.

Mentait-il, lui aussi ?

— J'peux pas retirer mes mains, dit-il.

C'est alors qu'elle s'aperçut qu'il y avait des bulles dans le sang. Dans son corps.

— Si tu peux les écarter rien qu'un petit peu, que je voie si c'est profond.

— Sûr que c'est profond, dit le Macaque, au désespoir. Il m'a mordu. Il essayait de me bouffer, Ella. De me bouffer vivant.

— Eh ben il n'y est pas arrivé, répliqua-t-elle avec colère. On a été sauvés, tu te souviens ? Tu as été sauvé – tout va bien se passer. Écarte juste un peu les mains que je v…

Il s'exécuta. Et elle lui en voulut presque. Parce que, là, elle voyait la chose. Un truc horrible. Comme un nid de gros asticots gris, bleus, marron et blancs. Et puis elle poussa un cri. Quelque chose l'avait violemment cognée. On lui arracha la torche des mains et on éteignit la lumière, puis une main brûlante vint se plaquer sur sa bouche, la forçant au silence. Elle était écrasée par terre, l'odeur de l'herbe et de la glaise emplissait ses narines. Très bientôt, elle en était consciente, elle serait comme le Macaque. Elle tendit le dos. Les dents qui déchirent la peau, les os qui se brisent…

*Dévorée vivante*…

Mais le corps au-dessus d'elle ne bougeait pas. Il demeurait immobile, tel un poids mort et chaud, une main toujours plaquée sur sa bouche. Elle entendait son souffle rauque et râpeux qui bruissait dans son nez – ce nez comme mutilé, ces narines aussi béantes que les orifices d'un crâne. Elle sentit soudain un grand calme l'envahir. Si c'était là que tout devait s'arrêter, eh bien elle n'aurait plus jamais peur.

Elle attendit. L'homme respirait dans son oreille.

Et rien ne se passa.

Elle était toujours en vie. Dans le noir. Presque déçue de devoir continuer à affronter la peur, de devoir continuer à se battre. Finalement, avec lenteur, la chose roula sur le côté et cessa de l'écraser, sans pour autant retirer le bras qui l'enserrait. Elle voyait le Macaque. Il n'avait pas bougé. Il était complètement immobile. Et, derrière lui, des silhouettes en mouvement. Trois personnes, des adultes, qui venaient vers eux. Celui qui la maintenait prisonnière tourna la tête de façon à lui faire face. Il avait un doigt devant la bouche, lui demandant de se taire.

Elle avala sa salive et fit oui de la tête. Il la relâcha. Puis ses mains s'agitèrent et, soudain, il brandit deux poignards dont les lames scintillèrent dans la nuit.

Était-ce pour elle ?

Elle en doutait. Son visage affichait une drôle d'expression. Quelque chose de presque amical.

Entendant du bruit, elle se retourna et vit que les trois adultes étaient tout près du Macaque. Ce dernier n'avait toujours pas bougé. Faisait-il le mort pour les berner ?

L'un deux, un père – elle y voyait à peu près clair maintenant – se pencha au-dessus de lui. Dans un bruissement de tissu, Scarface se leva d'un bond et se mit à courir, plié en deux, tête baissée, pour ne pas être vu. Il envoya un coup de poing à l'adulte, qui s'effondra. Un des deux autres adultes, un père lui aussi, cracha et lança follement ses bras. Mais Scarface esquiva sans peine en se pliant en deux, avant de se redresser et de lui assener un coup de poignard en plein visage. L'adulte tomba à la renverse. La dernière des trois était une mère. Elle levait les mains devant son visage pour se protéger, les doigts recroquevillés comme des serres. D'un pas, Scarface la contourna et la planta deux fois au flanc. Elle se mit à tourner en rond en couinant et en se tenant le ventre. Finalement, il lui porta un coup qu'Ella ne pouvait pas voir et la mère s'effondra sur le sol avec un bruit sourd.

Tout était immobile et silencieux, maintenant. Tendu, tous les sens en alerte, Scarface attendit un moment avant d'inspecter successivement les trois morts. Après quoi, il s'approcha du Macaque et baissa les yeux sur lui. D'un coup, ses épaules s'affaissèrent. Il s'agenouilla un moment près de lui et lui toucha le visage. Ensuite, il alla retrouver Ella. Après lui avoir rendu sa torche, il fit un geste brusque de la tête comme pour dire : « Allez, viens, on y va. »

— Et mon ami ? dit-elle en levant le menton vers le Macaque.

Scarface secoua la tête.

Ella sentit une immense tristesse s'abattre sur elle. Un torrent de larmes dégoulina sur ses joues.

*C'est pas juste*. Le Macaque n'aurait pas fait de mal à une mouche. Tout ce qu'il voulait, c'était grimper sur tout et n'importe quoi. Dorénavant, elle était seule au monde.

Enfin, seule avec cette créature. Ce Scarface. Dont elle ignorait les intentions.

Pour autant, elle se leva et lui emboîta le pas.

# 3

Ella n'aurait su dire quelle distance ils avaient parcourue à pied, cette nuit-là, mais ça lui avait paru des kilomètres et des kilomètres. Par moments, ils avaient marché sur la route, à d'autres, à travers champs, et même, pendant quelque temps, à travers bois. De toute évidence, Scarface savait où il allait. Ella suivait, quelques pas derrière lui. Elle regardait son dos, fixait des yeux le logo sur le sac qu'il portait. *Nike*. Un adulte avec un sac Nike. Elle fut rapidement fatiguée. Elle avait mal aux pieds, aux jambes, elle avait sommeil et sa gorge était douloureuse à force de retenir ses larmes.

Finalement, n'y tenant plus, elle s'arrêta et se laissa tomber par terre.

— J'en peux plus. Je suis fatiguée. J'sais pas où on va. J'sais pas ce que vous attendez de moi. Je bouge plus !

Scarface s'arrêta et pivota vers elle. Puis il rebroussa chemin jusqu'à l'endroit où elle était assise, s'accroupit et la dévisagea longuement.

La vision de son visage la dérangeait, aussi n'était-elle pas mécontente qu'il fasse trop noir pour le distinguer nettement. Affreux. Il était tout bonnement affreux. Comme si, à l'occasion d'un pari stupide, il avait enfoncé la tête dans la gueule d'un crocodile et que ça s'était mal passé. Seul motif de consolation : elle n'avait plus peur de lui. En effet, s'il avait voulu la tuer, nul doute que ce serait déjà fait…

À moins que…

— Pourquoi vous faites ça ? demanda-t-elle. Vous me ramenez jusque dans votre tanière ? Comme ça, ça vous épargne le transport ?

Scarface bascula la tête de côté. Il réfléchissait.

— Est-ce que vous allez me manger ? demanda encore Ella, ce à quoi la créature répondit par un plissement du visage exposant ses dents, comme si elle essayait de sourire.

Finalement, Scarface secoua la tête et fourra la main dans une poche de son manteau. Il en sortit quelque chose qu'il lui offrit.

Une patate froide. Ella la renifla, puis y mordit à pleines dents, réalisant à cet instant seulement à quel point elle était affamée. Elle la fourra tout entière dans sa bouche, d'un coup, et l'avala, la sentant lentement faire son chemin dans sa gorge sèche. Lorsqu'elle l'eut engloutie, Scarface lui offrit de l'eau dans une bouteille en plastique. Elle en but la moitié et se sentit immédiatement mille fois mieux. Ensuite, toujours accroupi face à elle, il retira son sac et se retourna, l'invitant à grimper d'un haussement de menton. Elle hésita un instant, puis se hissa sur son dos. Lorsqu'elle eut bien calé ses jambes sous les coudes de Scarface, celui-ci se redressa, son sac posé sur le ventre. Son corps était chaud, mais ne puait pas autant que celui de la plupart des adultes. La tête posée sur son épaule, bercée par le roulis du petit trot, Ella finit par s'endormir.

Un peu plus tard, elle se réveilla en sursaut. Scarface venait de faire une halte. Il se tenait debout au milieu d'un bosquet d'arbres et observait attentivement quelque chose qu'Ella ne pouvait pas voir. Toutefois, après quelques instants, il se détendit et reprit sa route. Tandis qu'il avançait, Ella remarqua du mouvement autour d'eux. Des animaux approchaient, tels des fantômes dans la nuit. Elle éprouva d'abord une vive panique, que le calme de Scarface tempéra. Il continuait d'avancer, comme si de rien n'était. Les animaux en question n'étaient autres que des chiens. Ils ne grognaient pas ni rien. Ils flairèrent simplement Scarface, ses jambes, son sac, avant d'aller se fondre dans l'obscurité du sous-bois en trottinant.

Scarface accéléra l'allure. Bientôt, ils émergèrent du bois et débouchèrent sur une clairière au fond de laquelle on devinait la présence de constructions. Ella s'aperçut qu'il s'agissait d'une sorte de ferme. Scarface s'arrêta et la fit descendre. Les jambes raides et engourdies, elle dut taper du pied sur le sol pour retrouver un tant soit peu ses sensations. Alors qu'elle s'apprêtait à se diriger vers l'entrée, Scarface la retint et, d'un geste éloquent des deux mains, il lui demanda de se montrer prudente et de rester sagement derrière lui.

Il avançait maintenant avec mille précautions. Une route s'étirait sous les arbres, menant au portail d'une ferme composée de plusieurs corps de

bâtiments. Pour l'essentiel de grandes bâtisses modernes qui entouraient une vieille maison typique, comme celles que l'on peut voir dans les livres pour enfants, à ceci près que les fenêtres étaient noires et que tout le haut portait des traces d'incendie. La façade était noire de suie. Ella remarqua qu'une partie du toit s'était effondrée. Alors qu'ils atteignaient le portail, Scarface pointa du doigt un fil de fer, tendu en travers du chemin, à quelques centimètres du sol. Il l'enjamba prudemment. Ella fit de même. Quelques mètres plus loin, il y en avait un autre, beaucoup plus haut, qu'ils franchirent en se pliant en deux pour passer en dessous. Arrivé au portail, Scarface sauta par-dessus au lieu de l'ouvrir. Des relents d'odeurs animales et de fumier chatouillaient les narines d'Ella. Ce n'était pas désagréable. Rien à voir avec la puanteur des adultes. Scarface progressait avec circonspection, indiquant à Ella toutes sortes de pièges et d'obstacles. Ensuite, il contourna le corps de ferme et s'enfonça dans les buissons qui le bordaient.

Ella se tenait en arrière, ne sachant trop ce qu'il était en train de faire. C'est alors qu'elle remarqua une kyrielle de choses suspendues aux arbres et aux buissons. Des crânes, des os, d'étranges parties d'animaux parmi lesquels elle reconnaissait des ailes d'oiseaux, des queues de renard, des serres, des mâchoires, des côtes, attachées ensemble avec du fil de fer pour former d'étranges compositions. Comme des avertissements. Elle n'aimait pas ça. Rejoignant Scarface, elle le trouva penché au-dessus d'un piège. Un lapin y était pris. Après avoir libéré la dépouille de l'animal, il le brandit triomphalement dans les airs, l'agitant sous son nez avec cette grimace réjouie qui donnait à son visage une expression d'épouvante.

Ella ne savait trop quoi penser du lapin mort. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas eu l'occasion de goûter à de la viande fraîche. Nul doute que cela ferait un bon petit déjeuner. Toujours mieux qu'une pomme de terre froide, en tout cas.

Scarface fourra le lapin dans une des poches de son grand manteau, une sorte de long cache-poussière en tissu épais et cireux, dont le contact lui avait paru désagréable quand elle y avait posé la tête. C'est alors qu'elle prit conscience que, contrairement aux autres adultes, il était entièrement habillé. Il portait des bottes, un pantalon de treillis noir aux nombreuses poches bourrées à craquer, un pull… Deux poignards pendaient à sa ceinture, ainsi qu'une arme plus longue, une sorte d'épée à lame large et recourbée. Et il était couvert de boue. Sa gueule cassée mise à part, il aurait

très bien pu passer pour un fermier ordinaire, sorti tailler ses haies, ou bien un garde-chasse, ou encore un braconnier, comme les personnages des livres de Roald Dahl qu'Ella lisait. Ce qui était sûr, c'est qu'elle n'avait pas vu un seul adulte habillé normalement depuis des mois. La plupart n'étaient vêtus que de hardes dégoûtantes qu'ils ne changeaient jamais.

Scarface releva d'autres pièges autour de la maison, avant de la conduire, non pas dans le corps de ferme, mais vers un grand hangar moderne aux parois métalliques. Une petite porte latérale était protégée par toute une série de pièges et de cadenas qu'il déverrouilla patiemment, les uns après les autres, donnant ainsi l'occasion à Ella d'observer ses mains, presque aussi abîmées que son visage. Il avait au moins un doigt en moins. Finalement, il ouvrit la porte et ils entrèrent.

Ce qui lui sauta immédiatement aux yeux, c'était que la moitié du toit manquait. Un grand carré de ciel étoilé s'étirait au-dessus de leurs têtes. Elle remarqua ensuite que Scarface avait aménagé une chambre dans la partie couverte, avec un lit sur une estrade. C'était propre et bien rangé, il y avait là quelques meubles et même des cadres accrochés aux murs.

La première chose qu'il fit en entrant fut de sortir sa prise de sa poche et de la pendre à côté de deux autres proies : un lapin et un écureuil. Ella se demanda s'il mangeait les écureuils et si elle serait capable d'en faire autant dans l'éventualité où il lui en proposerait.

Pour l'heure, tout ce qu'elle voulait, c'était dormir. Il la conduisit jusqu'à l'estrade et lui indiqua le lit. Elle était bien trop fatiguée pour faire autre chose que de s'allonger et se rouler en boule sous un tas de sacs de couchage.

Elle passa une bonne nuit, exempte de cauchemar, mais se réveilla pourtant au petit jour en hurlant comme une possédée.

# 4

Durant les quelques jours qui suivirent, Ella eut l'impression d'être devenue folle, comme si un démon ou quelque chose dans le genre avait pris possession de son corps et qu'elle n'était plus qu'un minuscule pilote, assis dans sa tête, qui regardait ce qui se passait. Son corps agissait sans qu'elle lui en donne l'ordre. Elle ne s'appartenait plus.

D'abord, il y avait eu le cri. L'impression qu'un poids énorme l'oppressait et l'étouffait ; elle s'étranglait en cherchant de l'air et tandis qu'elle essayait de respirer, elle hurlait ; son corps tressautait dans le lit, trempé de sueur. Folle. Des heures à hurler. Ça lui rappelait un épisode des *Simpson* où Homer n'arrêtait pas de crier sans savoir pourquoi. Au bout du compte, ça avait à voir avec un cadavre.

Un seul.

*Bah, il n'a plus de souci à se faire, maintenant…*

De méchantes idées noires étaient tapies aux confins de son cerveau. Elle faisait tout pour ne pas y penser, mais une partie d'elle-même devait bien y avoir accès…

Et hurler.

À la fin, trop épuisée pour crier, elle sombra dans un semi-coma fiévreux, vaguement consciente de ce qui se déroulait autour d'elle et des allées et venues de Scarface, qui lui apportait régulièrement à boire et à manger. Elle ne savait pas toujours ce qu'elle ingurgitait, mais pour l'essentiel, c'était chaud et ça lui faisait du bien.

Sauf quand elle vomissait. Combien de fois avait-elle vomi ? Elle n'aurait su le dire. En fait, elle n'était plus sûre de rien. Son corps existait

sans elle. Les nuits succédaient aux jours, les jours succédaient aux nuits. Parfois, il pleuvait, parfois il faisait beau. Au bout du compte, une certaine torpeur s'empara d'elle. Un matin, enfin, elle fut en mesure de s'asseoir. Faible, confuse et un peu tremblante.

Scarface était assis au bord de l'estrade et lui tournait le dos. Une petite bruine flottait dans l'air. Une journée morne et brumeuse, presque irréelle.

Elle avait envie de faire pipi. Ça lui rappela le Macaque, à l'hôtel, trop terrorisé pour sortir du lit. Il n'était plus qu'un souvenir maintenant. Elle ne pouvait se permettre de penser à lui autrement.

— Faut que j'aille aux toilettes.

Scarface pivota vers elle. Ce fut un choc de voir son visage en pleine lumière. Sa peau était comme déchirée et repliée sur elle-même, brillante par endroits, rêche et hachée à d'autres. Ses lèvres étaient totalement inexistantes d'un côté et aussi charnues que des saucisses de l'autre, de sorte que la bouche ne se fermait pas correctement et que l'on voyait ses dents. Il lui manquait une oreille, mais il avait encore tous ses cheveux. Un œil était opaque, rouge et larmoyant ; l'autre, parfaitement clair, prunelle noisette, la fixait.

Il opina du chef et se leva. Ella sortit du lit et fit quelques pas raides, les jambes flageolantes. Elle le suivit à l'autre extrémité de la grange où des toilettes chimiques étaient installées dans un coin. C'était une cabine en plastique, avec une porte, un peu comme ce qu'on peut trouver sur les chantiers. Elle tira la porte, pénétra à l'intérieur, et c'est là que ça lui revint. La puanteur. Elle était déjà venue là. Certainement pendant sa crise de démence. Elle s'assit et essaya de ne plus penser à rien.

Pourtant, malgré ses efforts, le visage de la créature la poursuivait. C'était horrible. Elle se demanda si c'était douloureux. *L'Arrache-gueule*. C'était comme ça que son père l'appelait quand il voulait l'embêter. « Allez, l'Arrache-gueule, finis ton petit déjeuner… »

Quand elle sortit, Scarface l'attendait avec de la nourriture. Un bol de porridge. Il avait pris la peine de dresser la table pour elle. Après avoir pris place sur une des trois chaises en bois dépareillées, elle entama son brouet. Tout en mangeant, elle levait les yeux vers l'endroit où étaient accrochés les animaux morts. Un canard au cou brisé, avait remplacé les garennes et l'écureuil.

Quand elle eut terminé son porridge, Scarface lui apporta un œuf dur. Ella brisa la coquille et le pela d'un coup. Il la regardait manger, comme sa

mère avant lui pouvait le faire.

— Arrête de me regarder comme ça. C'est gênant.

Pour toute réponse, il haussa les épaules et s'éloigna, s'activant subitement sur des pièges à nettoyer. Pour la première fois, Ella observa attentivement la grange. Scarface avait amassé tout un tas de trucs. Des meubles, des décorations de jardin, des statues, un mannequin de magasin portant une tenue de camouflage, des vélos, des bouts de moteur, des pièces détachées, des outils de jardin, des armes… Des images et des miroirs étaient accrochés aux murs, ainsi qu'une tête de sanglier empaillée. Dans tous les coins, il y avait des tas de bois et quantité de cartons remplis de bazar. Elle avisa même quelques étagères de livres.

C'était incompréhensible. Les adultes n'étaient pas censés lire des livres ou faire du vélo. On ne demande pas à un stupide bovin de savoir lire. Peut-être que, d'une manière ou d'une autre, celui-là avait réussi à éviter la maladie ? Mais, dans ce cas, pourquoi était-il aussi vérolé ?

Après manger, elle s'avança jusqu'aux étagères et regarda les livres. Il y avait de tout, en majorité des titres et des auteurs dont elle n'avait jamais entendu parler. Pourtant, au milieu de tout ça, il y en avait un qu'elle reconnaissait. *Les Deux Gredins*, de Roald Dahl. Elle le saisit et le feuilleta machinalement. L'objet lui était tellement familier qu'elle avait presque le sentiment de retrouver un vieil ami. Elle se demanda ce qui était arrivé aux siens, aux vieux livres qu'elle avait abandonnés sur leurs étagères, chez elle, à Holloway. Étaient-ils toujours là où elle les avait laissés ? L'idée d'en emporter ne lui avait pas traversé l'esprit lorsqu'elle s'était installée au supermarché Waitrose avec les autres. Et pas un jour ne s'était écoulé depuis sans qu'elle le regrette. C'était si barbant de n'avoir rien à faire de ses journées.

Non. Il valait mieux ne pas raviver ces souvenirs, ne pas se représenter la chambre qu'elle partageait avec Sam. Pauvre Sam. Son grand frère – même s'il était encore petit. Enlevé par les adultes. Parti pour toujours. Elle ne devait surtout pas penser à lui.

Ella reposa le livre sur l'étagère et leva les yeux vers le ciel gris et la bruine qui tombait à travers le toit. Pourquoi Scarface vivait-il ici et non dans la maison ? Il devait faire atrocement froid. Et humide. C'est alors qu'elle se remémora les briques noircies de suie du corps de ferme. Peut-être que c'était dangereux à l'intérieur ?

Et ici ? Était-ce à cela qu'allait se réduire sa vie dorénavant ? Coincée ici avec ce… comment ils disaient déjà, au musée ? *Crevard*. Coincée ici avec ce crevard. Tout était parti à vau-l'eau depuis que Sam avait été enlevé et qu'ils avaient quitté Holloway, un endroit qu'elle continuait à considérer comme sa maison.

— Qu'est-ce qu'on va faire, aujourd'hui ? demanda-t-elle.

C'est alors qu'elle le vit attraper une sorte de petit gourdin à l'extrémité arrondie hérissée de clous et de bouts de métal acérés. Durant une fraction de seconde, elle crut qu'il allait l'attaquer. Au lieu de cela, il s'approcha d'elle et lui confia l'arme, avant de tourner les talons et de s'avancer vers la porte qu'ils avaient empruntée en arrivant. Celle-ci était lourdement barricadée par des barres de métal, des loquets et une grosse tige d'acier arc-boutée contre un bloc de béton posé par terre.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça ? demanda-t-elle tandis qu'il retirait un à un tous les verrous. Je suis trop petite pour me battre, et ce truc est bien trop lourd pour moi.

Scarface fit comme s'il n'avait pas entendu l'objection. Pourtant, quand elle déposa l'arme contre le mur, il alla tranquillement la chercher et la lui rendit.

Ella se dit qu'il valait sans doute mieux éviter de discuter.

Enfin, la porte fut ouverte et ils sortirent. Ella parcourut du regard la cour de la ferme. Il y avait là trois autres granges de différentes tailles et, au milieu, le corps de ferme à moitié brûlé, triste et mélancolique.

Scarface la conduisit vers un des autres bâtiments. Là aussi, la porte était lourdement sécurisée, aussi dut-elle attendre qu'il retire une à une toutes les protections. Elle baissa les yeux sur le gourdin hérissé de métal qu'il lui avait confié. Elle n'aurait certainement pas été capable de s'en servir pour frapper quelqu'un, mais elle devait bien convenir que le contact de l'arme au creux de sa main la rassurait un peu.

Une fois que Scarface eut ouvert la porte, ils pénétrèrent à l'intérieur. Une forte odeur la prit aussitôt à la gorge, un relent d'urine rance flottait dans l'air étonnamment sec et poussiéreux. Et puis il y avait le bruit : un bourdonnement continu, comme si une foule immense était massée à l'intérieur de la grange. Après avoir traversé une sorte de petit sas d'entrée, ils débouchèrent dans un espace beaucoup plus vaste où Ella fut stupéfaite de découvrir un grand enclos dans lequel s'ébattaient bruyamment des centaines de poulets. Elle éclata de rire. C'était complètement fou.

Scarface s'avança jusqu'à un gros fût et y préleva une pelletée de graines qu'il leur lança, déclenchant du même coup une sorte de crise d'hystérie parmi les gallinacés, qui se précipitèrent sur cette manne en caquetant de plus belle et en picorant à qui mieux mieux. Ella n'en revenait pas qu'il ait du grain pour nourrir les poulets. Là, on ne parlait pas d'élevage à la petite semaine, mais d'une vraie ferme avec greniers et tout le bazar. Pas étonnant qu'il ait installé autant de pièges, de chausse-trappes et de protections. Il tendit la pelle à Ella qui lança en riant des graines aux poulets. Sur le côté, il y avait une rangée de nichoirs pour les pondeuses. Scarface s'avança et, soulevant une petite trappe en bois, il montra à Ella les œufs tout chauds dans la paille. Elle l'aida à les ramasser en les déposant délicatement au fond d'un seau.

C'était exactement comme la campagne promise par Maeve : la ferme, les animaux, la nourriture en abondance et plein de gentils enfants avec qui jouer.

Sauf que ce n'était pas tout à fait ça. Pour la simple et bonne raison que Maeve avait oublié une part importante de l'histoire, le fait qu'elle se ferait bouffer la tête par un adulte. Ella ne gambadait pas non plus dans une jolie ferme ensoleillée en compagnie d'un jovial paysan. Elle pataugeait d'un pas lourd sous le crachin en traînant avec elle une méchante masse d'armes, en compagnie d'un étrange crevard, ce bon vieil Arrache-gueule.

*La vie n'est jamais comme dans les livres, si ?*

Ils rapportèrent les œufs dans la grange principale, Scarface laissant à Ella le soin de les porter. Ils étaient en train de les ranger dans une boîte en fer-blanc quand, soudain, Scarface se redressa et s'immobilisa, tous les sens en alerte. Ella tendit l'oreille, elle aussi. Tout ce qu'elle entendait, c'était le lointain tintement d'une cloche. Finalement, Scarface soupira et se gratta sous l'aisselle. Il dévisagea Ella un instant, comme s'il réfléchissait, puis il lui tendit son arme, qu'elle avait posée pour ranger les œufs. Après quoi, il se dirigea vers la porte et commença à en libérer l'accès.

*Il se passe quoi maintenant ?*

D'instinct, les mains d'Ella plongèrent dans l'encolure de son chandail et en sortirent son collier, dont elle égrena nerveusement les perles d'or. Elle avait récupéré ce bijou au Victoria & Albert Museum, juste en face du musée d'Histoire naturelle. Elle l'avait choisi parmi les dizaines d'autres exposés dans les vitrines. Il était orné d'un médaillon représentant un profil d'homme. Celui d'Achille, vraisemblablement. Une sorte de dieu grec. En

le prenant, elle n'avait pu s'empêcher de penser au fameux guerrier qu'ils avaient dans leurs rangs et qui portait le même nom.

Si seulement Achille était venu avec eux. Il les aurait protégés, le Macaque et elle. C'était leur champion. S'il avait su qu'elle était ici, il aurait couru droit devant lui en brandissant sa lance et en tuant tout le monde sur son passage.

Mais il n'était pas au courant, voilà tout. Il ne lui restait qu'Arrache-gueule et ce collier.

Elle pria l'effigie d'Achille de veiller sur elle.

# 5

Quand ils sortirent, Ella remarqua quelque chose pris dans l'enchevêtrement de fil de fer, de l'autre côté du portail. Un gros animal. Le réseau de fils devait être relié à une clochette, en guise de système d'alarme, que l'on entendait tinter, un peu plus loin dans les buissons. Pourtant, quand ils approchèrent, elle prit conscience de sa méprise. Ce n'était pas un animal qui était pris au piège, mais un adulte. Une mère, en l'occurrence. Toujours en vie. Elle se débattait mollement. Ding-ding ; ding-ding.

Ils enjambèrent le portail, se contorsionnèrent pour passer sous le fil du haut, et Scarface alla examiner sa proie.

Ella demeura en retrait. Légèrement tremblante.

La mère en question était une grosse femme dépourvue de cheveux, à l'exception de quelques longues mèches minces et grasses. Elle n'était vêtue que d'une vieille chemise de nuit crasseuse. Ses jambes et ses pieds étaient nus. Sa peau était d'une blancheur diaphane, là où elle n'était pas viciée par des marbrures violettes et des grosseurs jaunâtres.

Elle pendait à un long pieu hérissé de pointes, planté dans son dos.

Les câbles d'acier qui barraient le chemin étaient sans doute des fils de détente. Des déclencheurs, en somme.

Sam en avait un qu'il avait acheté au musée de la Science. Il déclenchait une alarme quand on marchait dessus. Parfois, il le tendait en travers du passage, au niveau de la porte de leur chambre.

Ce fil de détente-là était différent. De toute évidence, il avait libéré ce long bâton flexible, caché dans les fourrés. Ella se rappela leur arrivée

l'autre nuit, lorsqu'ils avaient précautionneusement enjambé le fil, sans qu'elle sache ce qui se serait passé au cas où elle l'aurait touché…

Elle imagina le bâton fouettant l'air avant de claquer dans son dos, les piques perçant sa peau, s'enfonçant dans ses chairs.

La mère était littéralement empalée. Elle gigotait, essayait de se libérer, sans comprendre ce qui la retenait. Une mare de sang s'était formée à ses pieds. Sa bouche et ses yeux se tordaient, alternant plissements et écarquillements, comme si elle essayait de faire des grimaces en mâchant l'air et en se tordant le cou. Scarface poussa un soupir qui chuinta dans ses narines. Puis il saisit un des couteaux à sa ceinture et lui souleva le menton.

Ella détourna la tête quand la lame s'approcha de la gorge.

Pourquoi est-ce que ça se passait toujours comme ça ? Quelque chose de sympa, comme les poulets et puis, juste après, quelque chose d'horrible comme cette mère prise au piège. Un truc chouette, un truc affreux. Sauf que le truc affreux était toujours cent fois pire que le truc chouette.

En attendant que Scarface finisse ce qu'il avait à faire, Ella s'assit sur une souche. Finalement, elle entendit la mère s'effondrer sur le sol avec un bruit sourd, puis les frottements d'un corps traîné par terre. Ella ne put s'empêcher de se retourner pour voir. Scarface tirait la mère par les chevilles vers le champ qui bordait la route. Ella les suivit à distance.

Un croassement criard et discordant déchira l'air. Elle leva les yeux et découvrit une volée de corbeaux qui décrivaient des cercles au-dessus d'eux, comme autant de points noirs se détachant sur le ciel gris.

Scarface avança jusqu'au centre de la parcelle envahie par les hautes herbes avant de lâcher enfin les jambes enflées de la mère. Ella s'arrêta elle aussi, refusant de faire un pas de plus vers ce tas de bâtons blanchâtres, amoncelés pêle-mêle au milieu du champ. Scarface abandonna la mère, se frotta les mains, les essuya sur son pantalon de treillis, puis retourna auprès d'Ella.

Il l'invita à le suivre d'un signe de tête et se dirigea vers un grand arbre dont le faîte dépassait tous les autres et s'élançait seul vers le ciel. Des planches en bois clouées au tronc faisaient office d'échelle. Levant la tête, Ella découvrit une sorte de cabane dans les arbres. Il entama l'ascension du tronc. Elle lui emboîta le pas, en faisant bien attention de ne pas glisser sur les arêtes de bois rendues glissantes par la pluie. Là-haut, une bâche de coton tendue entre les branches formait comme un toit au-dessus de la plate-forme. Ils étaient au sec.

Ella remarqua alors que d'autres arbres comportaient des constructions similaires, à moitié cachées par le feuillage, et reliées entre elles par des cordes. Scarface s'assit au bord du plancher. Ella l'imita, laissant pendre ses jambes dans le vide tout en essayant de ne pas regarder en bas. La cabane était bien plus haute que ce que l'on aurait pu croire depuis le sol. De là-haut, on pouvait voir à des kilomètres à la ronde. Ainsi découvrit-elle qu'au-delà des champs et des bois qui entouraient la ferme se dessinaient d'autres constructions ainsi que, ici ou là, le ruban gris d'une route.

Perchée dans l'arbre, Ella se sentait en parfaite sécurité. Elle se mit à chanter.

— Alouette, gentille alouette ; alouette, je te plumerai… Je te plumerai la tête, je te plumerai la tête, et la tête, alouette, aaaaaah…

Elle s'arrêta et se tourna vers Scarface qui la fixait de son bon œil.

— Désolée, dit-elle, ça m'est venu comme ça… Je voulais pas vous offenser… Maintenant, c'est vrai que vous êtes plutôt déplumé… Après tout, ce sont les paroles de la chanson, donc pourquoi je me soucierais de ce qu'un crevard tout décrépit en pense ? D'façon, vous comprenez rien de ce que je dis. Vous êtes comme tous les autres adultes. Un demeuré. Ce bon vieux demeuré d'Arrache-gueule.

Pour toute réaction, celui-ci détourna la tête.

D'ici, Ella distinguait clairement la mère, étendue au milieu du champ. C'est alors qu'elle comprit que ce qu'elle avait d'abord pris pour des piquets blancs étaient en réalité des os. Scarface avait dû traîner beaucoup de cadavres dans ce champ, où il les avait laissés pourrir. De fait, il semblait plutôt bon chasseur. Il fallait bien l'admettre. Les corbeaux descendaient maintenant du ciel, et commençaient à picorer le corps.

Soudain, à la lisière du bois qui bordait le champ, elle vit quelque chose bouger. Quelques instants plus tard, la forme mouvante se mit à détaler à travers les hautes herbes, bientôt suivie par une autre et une autre et encore une autre. Ella comprit bien vite qu'il s'agissait d'une meute de chiens, de toutes tailles et de toutes races. Il devait y en avoir au moins trente. Trop pour qu'elle puisse les compter. Dans un concert de jappements et d'aboiements, ils foncèrent droit vers l'ossuaire, provoquant la fuite des corbeaux qui s'envolèrent en poussant des cris stridents.

Les chiens se jetèrent sur le corps de la mère, sous le regard impassible d'Ella et de Scarface. Assis côte à côte, ils suivaient la scène sans broncher, les jambes dans le vide, tandis que les chiens dévoraient le cadavre de la

mère, dans le balai incessant des corbeaux qui voletaient au-dessus de la curée en piquant ici ou là quelques miettes. Ella ne savait que penser de ce spectacle. Fallait-il s'en offusquer, ou au contraire le considérer comme normal ?

En revanche, il n'y avait aucun lieu de s'interroger sur la nature de ce qu'elle vit ensuite qui, sans l'ombre d'un doute, était une mauvaise chose.

# 6

Un adulte se tenait debout dans le champ d'à côté. Parfaitement vivant, lui. De loin, on aurait dit une mère, mais difficile d'être catégorique à cette distance. Il, ou elle, se tenait totalement immobile, comme un épouvantail, les bras écartés. Ella donna un coup de coude à Scarface et pointa la chose du doigt. Pour toute réponse, celui-ci ramena son sac à dos devant lui et farfouilla à l'intérieur jusqu'à en extraire des jumelles. La singularité de son comportement, par rapport aux autres adultes, avait cessé d'étonner Ella. Elle avait fini par l'accepter tel qu'il était. Bizarre. Il leva les jumelles devant ses yeux et mit au point, actionnant doucement la mollette entre ses doigts boudinés. Un grommellement sourd, animal, monta du fond de sa gorge. Un vrai bruit de chien.

À la vue de l'épouvantail, ceux qui se trouvaient à leurs pieds parurent soudain désorientés. Ils couchaient les oreilles, leur poil se dressait sur leur échine et ils s'aplatissaient contre terre en pleurant. Rapidement, ils se détournèrent de la mère qu'ils étaient en train de dévorer et se dirigèrent tous ensemble vers l'adulte statufié. Pourtant, plus ils approchaient, plus ils semblaient apeurés, hésitants, troublés. Ils restaient en arrière, tournaient sur eux-mêmes en bondissant comme s'ils chassaient leur queue. De temps à autre, l'un des chiens, se montrant plus brave que ses congénères, démarrait vivement et osait s'approcher suffisamment pour promener sa truffe autour de l'épouvantail et lui mordiller les chevilles, après quoi il reculait prestement, la queue entre les jambes. Puis venait un nouveau téméraire. On aurait dit de jeunes enfants se mettant au défi. Pour finir, tous les chiens s'étant approchés à moins de trois mètres, ils se mirent à tourner

autour de lui en hurlant et en grognant, montrant les dents, mais en se gardant bien d'avancer davantage. Finalement, la meute cessa son manège et retourna vers le bois en rangs serrés, aboyant à tue-tête.

Scarface descendit, suivi de près par Ella. Au pied de l'arbre, ils se frayèrent un chemin à travers les hautes herbes et se dirigèrent vers l'épouvantail. Lorsqu'ils furent près de lui, c'était comme s'ils copiaient les chiens ; ni elle ni Scarface, un poignard dans chaque main, la pointe tournée vers le sol, ne souhaitait s'approcher davantage.

Observant l'adulte plus avant, Ella comprit qu'il s'agissait d'un père, avec de longs cheveux filasses et des pectoraux qui faisaient penser à des seins. La nécrose avait rongé les chairs du bas du visage, exposant la mâchoire inférieure, à vif. Au-dessus, les furoncles, kystes et grosseurs étaient tellement nombreux qu'ils l'empêchaient d'ouvrir les yeux. Il devait être totalement aveugle. Peut-être que c'était pour ça qu'il se tenait ainsi.

Ella ne lui trouvait pas l'air dangereux. Juste laid, gerbant et vieux. Puant, aussi. Mais qui était-elle pour juger ?

— Allez, l'Arrache-gueule, vas-y ! Qu'est-ce t'attends ?

Finalement, Scarface s'avança. D'un pas décidé, il alla droit jusqu'au croulant et le flaira en tournant autour de lui, exactement comme les chiens avant lui. Pour finir, il se tourna vers Ella et lui fit signe de ne pas regarder. Ella capta le message et se retourna. Dans son dos, elle entendit un bruit de tranchage, chhhlac…

Quand elle pivota de nouveau, le père avait disparu, avalé par les hautes herbes. Agenouillé près de lui, Scarface s'affairait sur sa dépouille.

Ensuite, il montra à Ella une longue trace où l'herbe avait été foulée, probablement par l'épouvantail. Ils la suivirent jusqu'à un endroit où un grand carré d'herbe était piétiné. Des sentiers en partaient dans toutes les directions.

Scarface en prit un au hasard, qui longeait le bois, et le remonta au pas de course. Ella ne voyait pas toujours ce qu'il suivait, d'autant que régulièrement, il s'arrêtait, revenait sur ses pas et s'engageait sur un autre sentier. Il flairait l'air comme un chien, tendait l'oreille, parcourait méthodiquement les environs de son bon œil.

Ils continuèrent ainsi pendant ce qui lui parut une éternité et bientôt, la fatigue aidant, Ella en eut marre. Elle ronchonnait contre Scarface qui l'ignorait. Il n'était plus qu'un chien ayant flairé une piste et rien ne pouvait l'arrêter.

Ella avait le regard aimanté par son sac à dos. Quelque chose en gouttait par le fond. Y regardant de plus près, elle vit de petites choses grises qui se tortillaient, telles de minuscules limaces, ou des asticots. Elle était sur le point de faire remarquer à Scarface qu'il avait des asticots dans son sac, mais elle n'en fit rien. C'était *son* problème. S'il ne voulait pas lui parler, eh bien elle non plus. Espèce de vieux grincheux puant.

Au bout d'un moment – peut-être une heure, pensait Ella, mais sans aucune certitude, hormis celle que ses jambes la faisaient autant souffrir que si elles avaient couru deux marathons d'affilée –, ils arrivèrent devant une haute clôture métallique totalement enfoncée. Un arbre était tombé dessus et l'avait ratatinée. Inspectant le grillage coupé et tordu, Scarface y découvrit un morceau de tissu. Il le renifla, opina du chef d'un air entendu, puis sauta par-dessus la clôture en s'appuyant contre le tronc d'arbre. Ella le suivit avec précaution. Il y avait d'autres arbres de l'autre côté, ainsi qu'une palissade en bois, éventrée en plusieurs endroits. Cette barrière franchie, Ella présuma qu'ils étaient dans une sorte de parc, comme semblaient l'indiquer les allées qui serpentaient entre des bosquets d'arbres et d'arbustes exotiques. Une impression renforcée par la présence de bancs, de poubelles et de trucs aux formes bizarres dont elle ne comprenait pas l'utilité : des statues rigolotes, des amanites géantes…

Soudain, elle s'arrêta, tira sur la manche de Scarface, et pointa quelque chose du doigt. Il y avait un homme dans un arbre. Elle n'avait pas baissé le bras qu'elle réalisa sa méprise. Il ne s'agissait en fait que d'une figure en plastique. Elle se sentit embarrassée, pensant que Scarface allait se moquer d'elle, la taquiner, la traiter d'idiote, et puis elle se souvint qu'il ne riait jamais. Le vieux grincheux. L'horrible vieux grincheux. Arrache-gueule.

Le personnage dans l'arbre avait un look du passé, du temps des chevaliers. Il tenait un olifant, cette sorte de trompe en ivoire servant à annoncer les personnages importants. Et puis elle avisa un tronc sur lequel était écrit LA FORÊT ENCHANTÉE. Plus elle regardait autour d'elle, plus l'endroit lui paraissait grotesque. Au-dessus des buissons se dessinait la silhouette d'un château fort. Un peu plus loin, au bord d'une allée s'enfonçant entre les arbres, un panneau indiquait LE PIÈGE À RAT, avec juste à côté un bouclier frappé d'une tête de loup. Des souvenirs lui revenaient. Elle était déjà venue ici. Elle en était persuadée. Mais tout se mélangeait dans sa tête. D'abord, c'était la dernière chose à quoi elle s'attendait ; ensuite, tout était cassé et rongé par la végétation.

Scarface se dirigea vers le château. Lorsqu'ils y parvinrent, Ella s'aperçut qu'il était fait de grosses briques en plastique.

Et elle comprit enfin.

— Legoland !?!

# 7

— Dis, Arrache-gueule, pourquoi tu m'as amenée ici, à Legoland ? s'écria Ella d'une voix suraiguë. Tu veux me faire un petit plaisir, ou quoi ?

Et elle éclata de rire ; contrairement à Scarface qui, la tête légèrement penchée de côté, la fixait d'un air perplexe.

Ella était venue ici en famille, avec papa, maman et Sam, il y avait de cela… au moins une éternité. Malgré tout, elle se rappelait précisément certaines attractions, la frousse qu'elles lui avaient fichue, et aussi le fait que d'autres lui étaient interdites parce qu'elle était trop petite. Elle en avait pleuré, tempêté, enragé, même si secrètement, elle n'était pas mécontente, tant ces manèges la terrorisaient.

Terrorisée ? Par une stupide attraction dans un parc à thème Lego ?

Le monde avait bien changé.

Et le Zombiland d'aujourd'hui était autrement plus terrifiant que le Legoland d'hier.

— Hé, y a la boutique ! s'exclama-t-elle tout à coup.

Avant que Scarface ait pu la retenir, elle se précipita à toutes jambes vers un panneau indiquant : ÉCHOPPE DE LA TOURELLE. Les portes étaient ouvertes. À l'intérieur, tout était intact. Des étagères et des étagères de jouets Lego. Le vent avait charrié de la terre, des feuilles mortes ainsi que divers détritus sur le sol. Des oiseaux étaient entrés et avaient laissé quelques traces de leur passage. Mais Ella s'en fichait. Elle s'élança dans les allées en parcourant du regard les alignements de boîtes multicolores. Elle en attrapa une dans l'univers des châteaux forts, avec des personnages

représentant un roi, une reine, une princesse et des chevaliers, puis la tendit à Scarface.

Après avoir flairé le coffret, celui-ci le lui prit des mains et le fourra sous le rabat de son sac à dos, et tant pis pour le coin qui dépassait. De prime abord, elle aurait pensé qu'il allait rechigner à porter des jouets. Ses parents refusaient systématiquement qu'elle achète quoi que ce soit dans ces boutiques quand ils venaient ici : « Des attrape-gogos, ma chérie. C'est beaucoup trop cher. » Eh bien maintenant, tout était gratuit.

— J'peux prendre autre chose ? demanda-t-elle.

Scarface croisa son regard. Ce coup-ci, elle avait peut-être poussé le bouchon un peu loin. Pourtant, il ne s'emporta pas. Au contraire, il s'avança jusqu'à une étagère, attrapa un gros bouclier Lego à tête de loup, semblable à celui qu'elle avait vu dehors, et le lui donna.

Il souriait. Pour ainsi dire. Du moins était-ce comme cela qu'Ella interpréta les plissements et les crispations qui tordaient son visage. Elle tenait le bouclier dans une main et la masse d'armes dans l'autre. Fait de mousse, le bouclier ne lui serait strictement d'aucun secours au combat. Quant à la masse d'armes… Elle ne serait jamais capable de s'en servir, si ? Néanmoins, ainsi déguisée en guerrier du Moyen Âge, elle se sentait plutôt bien. Avec une grimace belliqueuse, elle rugit en direction de Scarface.

Il lui répondit par un étrange gargouillis.

Peut-être pouvait-il rire, après tout.

Elle était sur le point de rugir de nouveau lorsqu'il lui fit signe de se taire. Il s'immobilisa, aux aguets. D'un coup, Zombiland chassa Legoland et les terreurs d'aujourd'hui effacèrent jusqu'au souvenir des peurs éprouvées dans les attractions des parcs à thème d'hier. Car ici, on ignorait ce qui pouvait se passer. Ici, on ignorait où se trouvait l'ennemi. Seule certitude : des choses rôdaient, là, dehors. Des monstres. De vrais monstres. Qui vous dévoreraient s'ils en avaient l'occasion. Des cannibales. Des crevards mangeurs de chair fraîche.

Scarface fit un geste de la main qu'Ella comprit tout de suite – *marche sur des œufs, tais-toi, reste derrière moi* – et il sortit de la boutique.

La mise en garde était superflue. Elle n'avait pas besoin qu'on l'incite à la prudence.

Il avançait à pas de loup, plié en deux, brandissant sa lance devant lui. Ella restait dans l'ombre, en essayant de se faire toute petite.

Ils s'enfoncèrent dans le parc, Scarface tendant l'oreille encore et encore, bien qu'Ella n'entendît rien. Aucune allée n'était droite, ici. Elles menaient aux attractions en serpentant autour des bosquets d'arbres tant et si bien qu'il était très difficile de savoir ce qui vous attendait derrière chaque virage.

Finalement, au hasard d'une énième courbe, ils débouchèrent devant Miniland, une sorte de version miniature du monde, où tous les endroits les plus emblématiques étaient réalisés en Lego avec des immeubles, des routes, des montagnes, des voitures, des gens, des rivières, des bateaux… et des crevards.

En effet, trois adultes erraient au milieu du décor, l'air perdu. Ella entendit Scarface soupirer. C'était après ça qu'ils avaient couru pendant tout ce temps ? Ces trois-là ? Cela méritait vraiment d'être venus jusqu'ici ?

Enfin, pour être honnête, elle était heureuse qu'ils ne soient pas plus nombreux.

Comme ils se dirigeaient de l'autre côté, les crevards ne les avaient pas vus. Scarface s'approcha discrètement. Prêt à tuer. Ella avait déjà vu des chiens agir de la sorte. Tous les muscles de leur corps contractés, tout leur être tendu vers un seul et même but. Y allait avoir du sang. Et cette boîte de Lego aux couleurs criardes qui dépassait du sac ! Toujours la même histoire. Des choses bien et des choses moches ; des choses bien et des choses moches.

Scarface approcha encore, sans se faire repérer.

Le trio d'adultes traversait maintenant Londres : ils dépassèrent le Gherkin, cet étrange gratte-ciel en ogive surnommé « le cornichon », marchèrent à proximité de la tour de Londres, en direction de la cathédrale Saint-Paul. Avec la différence d'échelle, on aurait vraiment dit des géants, ou des monstres tout droit sortis d'un vieux Godzilla. Sur Trafalgar Square, l'un d'eux, un gros père portant un long manteau crasseux, cogna la colonne Nelson. À l'instant où ils arrivaient devant Buckingham Palace, Scarface passa soudain à l'attaque, se jetant sur l'ennemi et poignardant l'un d'eux dans le dos.

Ella détourna le regard.

Elle ne voulait plus voir de sang, plus de meurtres, quand bien même cela était obligatoire. Les adultes devaient mourir jusqu'au dernier.

Les bruits du combat résonnaient à ses oreilles : les grognements, les crachements, les coups… Quand elle pivota, l'un des adultes était à moitié

vautré dans la Tamise, dont il rougissait les eaux ; un autre était effondré sur Westminster. La troisième, une mère, était parvenue à atteindre l'allée où elle gisait, étalée de tout son long, les membres agités de soubresauts. Agenouillé au-dessus d'elle, Scarface la tailladait au couteau. Remarquant qu'Ella le regardait, il lui fit les gros yeux jusqu'à ce qu'elle tourne de nouveau la tête.

Si seulement ça avait été aussi facile de tuer tous les adultes de Londres… Si seulement tout s'était résumé à ça : ces trois géants et Scarface dans le rôle de Jack, le tueur de géant de *Jack et le haricot magique*.

Pourtant, Ella savait pertinemment que ce n'était pas la fin. Loin de là. Ici, c'était juste Legoland.

# 8

Les jours suivants se déroulèrent de la même manière. Se lever à l'aube. Nourrir la volaille. Nettoyer le poulailler. Vérifier les pièges. Suivre des pistes. Localiser les adultes.

Les éliminer.

Le plus souvent, ceux-ci se déplaçaient seuls ou à deux, rarement davantage. Chaque fois, Scarface s'arrangeait pour les prendre par surprise et les tuer tous, quasiment sans se faire voir et sans jamais être blessé. La plupart du temps, il profitait du fait qu'ils dormaient, cachés dans des bâtiments, pour se glisser à l'intérieur et faire ce qu'il avait à faire. Alors, Ella l'attendait patiemment dehors, où elle rongeait son frein, priant pour qu'il n'y en ait pas d'autres alentour et faisant de son mieux pour ignorer les bruits que faisait Scarface en nettoyant le nid – les bruits de lutte, le fracas des choses qui tombent et se brisent, les grognements, jusqu'à ce qu'il reparaisse, couvert de sang.

Mais il arrivait aussi que des adultes désorientés errent au hasard, en plein jour. De fait, chaque matin, de nouveaux épouvantails apparaissaient dans les champs et prenaient racine, les bras écartés. Un jour, Ella avait vu un corbeau se poser sur la tête d'un père et lui picorer voracement le creux de l'oreille sans que celui-ci réagisse.

Au hasard de leurs rondes, il arrivait qu'ils croisent un de ces épouvantails, que Scarface sabrait systématiquement. C'étaient les plus faciles.

À force de sillonner les environs de la ferme, Ella finit par bien connaître le coin. Il y avait un grand parc pas loin, où les arbres

parfaitement alignés dessinaient de longues allées rectilignes, et que de nombreux étangs agrémentaient. Parfois, au loin, elle distinguait les contours d'une ville, dominée par un château (un vrai celui-là, pas un décor de parc d'attractions). Mais Scarface n'allait jamais par là. Il semblait vouloir éviter les villes et les maisons, sauf bien sûr quand il devait aller y dénicher des adultes.

Ella en conclut qu'ils n'étaient pas réellement à la campagne, du moins pas dans la campagne profonde. Il y avait des routes partout, qui sillonnaient les champs et les forêts, et que la nature faisait tout pour reconquérir. Mauvaises herbes et végétation envahissaient jusqu'à la plus infime anfractuosité dans l'asphalte.

Malgré le sentiment de fatigue qui ne l'avait pas quittée durant toute cette période, elle s'était chaque jour fortifiée et était maintenant capable de supporter de longues marches sans que ses jambes menacent de se dérober sous elle. Au moins, avec Scarface, elle mangeait correctement. C'était la meilleure nourriture depuis qu'elle avait quitté Waitrose, des mois auparavant. Des œufs tous les jours. Parfois un poulet. Ou bien les animaux que Scarface chassait. Lapins, canards, pigeons. Parfois du poisson. Car il avait également posé des nasses et des filets un peu partout dans les étangs et les rivières. Sans compter les réserves entreposées dans une autre grange, à la ferme : de gros sacs de farine et de légumes secs, à côté d'une montagne de pommes de terre et d'oignons tressés pendus à des clous.

Quand ils étaient dehors, il n'arrêtait pas de cueillir des baies et des feuilles de plantes sauvages. Le plus souvent, elles avaient un goût amer, mais Ella les mâchait sans sourciller car elle avait conscience que c'était bon pour elle. Il fabriquait même une sorte de pain plat et dur.

Ella commençait à se demander si c'était comme cela que sa vie allait se dérouler dorénavant. Rien qu'elle et lui. Sans aucun contact avec d'autres enfants. Sans jamais pouvoir avoir une vraie conversation. Bah, après tout, ça aurait pu être pire. Au moins, elle se sentait en sécurité avec ce bon vieil Arrache-gueule. Il assurait. Pour lui et pour elle. Néanmoins, elle passait le plus clair de son temps à s'ennuyer et à souffrir de la solitude. Elle se remontait le moral en lisant quelques livres pris sur les étagères. Lui, en revanche, elle ne l'avait jamais vu lire. Tout ce qu'il faisait, c'était s'asseoir dans un coin et regarder dans le vide pendant des heures.

Et puis, un jour, ils virent d'autres enfants.

Ella et Scarface rentraient bredouilles d'une chasse au crevard. Ils n'avaient pas croisé un seul adulte de la journée, pas même un épouvantail. Leur traque les avait menés loin de la ferme, la nuit commençait à tomber, aussi Scarface avait-il fini par décider qu'il valait mieux rentrer. Ella avait hâte d'être de retour à la ferme car il y avait toujours quelque chose de chaud qui les attendait, généralement de la soupe. Scarface cuisait sans cesse des carcasses de poulet pour préparer bouillons et potages. Ella se voyait déjà bien au chaud près du feu, un bol de soupe au creux des mains, regardant la fumée qui s'échappait par le trou dans le toit. Un peu comme quand sa mère lui préparait un chocolat chaud, à son retour de l'école, au cœur de l'hiver.

Portée par ces pensées, elle avançait d'un pas déterminé, insensible à la fatigue. Ils étaient presque à l'orée du bois quand, soudain, Scarface se figea. Un pied en l'air, il s'était comme statufié. Il demeura ainsi un moment, une main sur la poitrine d'Ella pour l'empêcher de bouger. Ensuite, sans crier gare, il s'aplatit sur le sol en l'attirant avec lui. Ils restèrent allongés quelques instants, épiant les alentours, abrités derrière un massif de fougères brunâtres.

Au début, Ella ne distinguait rien. Elle n'avait même pas idée de ce qu'elle était censée chercher. Des adultes, sans doute. Pourtant, elle n'avait jamais vu Scarface se comporter de la sorte.

Et puis elle les vit.

Un groupe d'enfants qui avançaient à grands pas à travers champ, en longeant la forêt. Ils portaient des lances et des gourdins, nonchalamment rabattus sur leurs épaules. Ils marchaient en riant et en plaisantant, l'un d'eux s'amusait à faucher les hautes herbes avec son épée. Ils faisaient penser à une bande de gamins revenant d'un entraînement de sport.

Voulant les appeler, Ella releva la tête et prit une profonde inspiration. Sauf que Scarface plaqua aussitôt une main sur sa bouche et la cloua au sol.

*Tu fais quoi, là ?* aurait-elle voulu dire. Elle se débattait, mais c'était inutile, il était bien trop fort pour elle. Elle pouvait à peine lever le petit doigt.

*Mais qu'est-ce tu fais ? Ce sont des enfants. Rien que des enfants. Je peux aller avec eux !*

Et puis elle se rappela qui était Scarface. À quoi il ressemblait. Ils auraient sans aucun doute essayé de le tuer. Alors qu'il n'était qu'un…

*Un quoi, au fait ?*

En tout cas, pas un ennemi. S'il avait voulu, il aurait pu la tuer cent fois. Au lieu de ça, il veillait sur elle. Au prix de quelques efforts, elle parvint à se libérer de son étreinte et elle lui tapa sur le bras pour attirer son attention. Elle le dévisageait, essayant de faire abstraction de son œil mutilé, celui qui était en permanence injecté de sang et cerné de cicatrices. Du regard, elle essaya de lui dire que tout allait bien, qu'elle n'allait pas hurler, qu'il pouvait retirer sa grosse main moite couverte de cals et d'entailles. Mais il ne relâchait pas l'étreinte. Il ne voulait courir aucun risque. Il attendit donc que les enfants aient totalement disparu pour la libérer.

— J'aurais rien fait, se défendit Ella. En tout cas, pas après y avoir réfléchi. Je t'aurais pas balancé. Tu es gentil avec moi.

Pourtant, tout en prononçant ces mots, elle ne pouvait s'empêcher de s'imaginer courant à travers les hautes herbes pour rejoindre les enfants. Elle aurait tant aimé partir avec eux. Scarface n'était pas son ami. C'était un monstre. Un horrible phénomène de foire. Elle ne supportait pas l'idée de devoir passer le reste de sa vie avec lui, de devoir se coltiner jour après jour son visage hideux. Elle se mit à pleurer. Il la regarda d'un air triste en penchant la tête de côté, tel un chien, avant de se lever et de lui tourner le dos, le regard perdu dans les sombres profondeurs de la forêt.

— Je suis désolée, soupira Ella en reniflant bruyamment. Tu dois penser que je suis qu'un bébé.

Pour toute réponse, il haussa les épaules puis il retira son sac à dos et s'accroupit sur le sol devant elle, l'invitant à grimper. À mi-chemin de la maison, elle arrêta de pleurer et fit le vide dans son esprit, essayant de se persuader qu'elle n'avait jamais vu les autres enfants, que ce n'était qu'un mirage, que la vie était exactement comme ce matin.

Ce soir-là, tandis qu'ils avalaient leur bol de bouillon de poule en regardant les braises rougeoyer sous la cendre de l'âtre, elle s'autorisa enfin à repenser à l'événement du jour. Au moins, maintenant, elle savait qu'elle n'était pas seule, qu'il y avait d'autres enfants dans les environs, pas uniquement des adultes. Il devait y avoir d'autres fermes. D'autres endroits sûrs. Tout n'était donc pas perdu. Elle allait attendre, peut-être même échafauder un plan pour s'évader, dès qu'elle saurait où les enfants se cachaient. Enfin quelque chose à quoi se raccrocher. Imaginer un plan. Poursuivre un projet. Quand bien même elle n'en ferait rien et que tout ceci resterait au stade du vœu pieux, l'idée était, en soi, un remède contre

l’ennui. Le soir, dans son lit, elle pourrait au moins rêver à un avenir meilleur.

Son seul regret, c’était de ne pas les avoir mieux vus, de ne pas leur avoir parlé. Ne serait-ce que cinq minutes. Allez, une.

Dans sa soupe, elle trouva un bréchet de poulet, ce fameux os en forme de V auquel on prête le pouvoir d’exaucer les vœux. Elle le prit, suça les morceaux de chair qui y étaient encore attachés puis, profitant que Scarface ne regardait pas, elle le cacha derrière son dos et le brisa. De tout son cœur, elle fit le vœu de revoir très vite d’autres enfants.

Le lendemain, son vœu était exaucé.

Mais comme toutes les bonnes choses, il s’accompagnait de son pendant nocif.

Nocif, vénéneux et pestilentiel.

# 9

La chasse fut meilleure le lendemain. À peine avaient-ils quitté la ferme qu'ils découvrirent deux gros garennes, pris au piège. Quelques instants plus tard, dans un champ, ils croisèrent un épouvantail qui alla échouer sur l'ossuaire, en pâture pour les chiens. Ensuite, Scarface flaira une piste et se mit en chasse. Le soleil n'était pas encore à son zénith qu'ils avaient déniché leur proie, cachée dans une maison. Mais ils ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin, Scarface ayant tôt fait de flairer une nouvelle piste qui les mena dans une petite bourgade huppée où les maisons disparaissaient dans les arbres et où de luxueuses voitures s'alignaient le long des trottoirs.

Après qu'il se fut occupé des crevards qui se trouvaient dans ce site résidentiel, Ella et lui rebroussèrent chemin et prirent la direction de la maison. Ils étaient pratiquement arrivés lorsque, tout à coup, Scarface parut tout émoustillé. Il avait remarqué quelque chose. Il se mit à faire les cent pas en observant consciencieusement le sol de son bon œil. De temps à autre, il s'arrêtait, basculait la tête en arrière, reniflait l'air, puis redémarrait aussi sec, non pas vers la ferme, mais dans la direction d'où ils venaient.

Ella aurait voulu lui dire que ça suffisait pour aujourd'hui, mais elle savait que ses mots seraient vains, aussi se contenta-t-elle de lui coller au train, les yeux fixés sur son gros sac à dos qui rebondissait à chacun de ses pas.

Au bout d'un moment, il changea soudain de direction et entra dans un grand parc, dont ils descendirent au pas de course l'allée principale, flanquée d'arbres impeccablement alignés. Un peu plus loin, le chemin s'arrêtait. D'un côté, il y avait une colline au sommet de laquelle s'élevait la

statue d'un homme à cheval ; de l'autre, le grand château qu'elle avait plusieurs fois aperçu, au loin. Trois enfants détalaient dans l'allée menant au château.

Scarface sortit ses jumelles et les observa un moment. Puis il poussa une sorte de grognement désappointé. Grumpf.

Tournant la tête, ils s'aperçurent qu'un duo d'épouvantails était apparu au pied de la statue, plantés là comme s'ils avaient voulu concurrencer la figure de bronze. Très vite, d'autres de leurs congénères les rejoignirent au sommet de la butte. Ils avançaient, titubant, massés les uns contre les autres. Ella espérait que Scarface n'avait pas l'intention de les attaquer. Chasser des adultes isolés en les prenant par surprise pendant leur sommeil ou en les approchant en silence par-derrière était une chose, se lancer à l'assaut d'un groupe comme celui-ci en était une autre. D'autant que, vu leur position, ils les verraient arriver de loin.

— Allez, dit-elle, rentrons à la maison. Tu peux pas tous les tuer. Pas aujourd'hui.

Pour toute réponse, Scarface flaira l'air, puis leva de nouveau ses jumelles pour étudier les adultes qui descendaient la colline vers le début de l'allée.

— Allons-nous-en, dit Ella. La journée a été bonne.

Scarface réfléchit un moment, puis il baissa ses jumelles et fonça vers la colline, accélérant l'allure jusqu'au pas de charge. Durant une fraction de seconde, Ella caressa l'idée de tourner les talons et de s'enfuir dans la direction opposée, vers les enfants, vers le château. Elle serait en sécurité, là-bas. Elle serait avec d'autres enfants.

Pourtant, elle n'en fit rien, trop terrorisée pour tenter sa chance seule, trop terrorisée pour quitter Scarface. Au contraire, elle courut pour le rattraper, tel un gentil toutou collant aux basques de son maître.

Au final, le fait que les adultes voient Scarface arriver ne changeait rien à l'affaire. Bien sûr, face à la menace, ils essayaient de se préparer, certains allant au-devant de lui en trébuchant de plus belle, mais Scarface était trop rapide pour eux. Armé de ses deux couteaux, il les tailladait en passant, puis il s'arrêtait, faisait demi-tour et les plantait de nouveau. Ella ne voulait pas voir, mais comment aurait-elle pu fermer les yeux alors qu'elle courait ? Elle priait juste pour qu'il en ait vite terminé. Le groupe d'adultes était anéanti. Des membres gisaient sur le sol, baignant dans le sang. Pour autant, Scarface continua de gravir la pente, se jetant sur les deux épouvantails

qu'il tailla rapidement en pièces. Seule sa silhouette se détachait au sommet du monticule, à côté de la statue, dont la base imitait un empilement de rochers. De plus près, Ella vit qu'elle représentait une sorte d'empereur romain.

Forçant sur ses jambes, elle parcourut les derniers mètres et rejoignit Scarface.

— Arrache-gueule, dit-elle d'un ton impétueux. Serait-il possible de rentrer à la maison, maintenant ?

Joignant le geste à la parole, elle le tira par la manche. En vain. Il était de nouveau concentré sur ses jumelles. Ce qu'il y voyait lui arracha un nouveau « grumpf ». Mais c'était quoi, hein, espèce de vieux croûton grincheux ?

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda-t-elle en pivotant et en portant son regard au loin.

C'était comme si tous les trois – elle, Scarface et l'empereur romain sur son cheval vert-de-gris – regardaient dans la même direction.

Le flanc de la colline était couvert d'une longue étendue d'herbe au-delà de laquelle s'étendaient des bois et des champs parsemés de routes, de haies et de rares constructions. Au loin, à la limite du champ de vision d'Ella, une masse noire avançait à la manière d'une ombre recouvrant lentement la terre, l'avalant, comme un nuage masque le soleil.

— C'est quoi ? demanda-t-elle. C'est quoi, ça ?

En guise de réponse, Scarface lui tendit les jumelles. Ella les plaça devant ses yeux puis ajusta la molette jusqu'à ce que l'image soit nette.

Il lui fallut quelques secondes pour interpréter ce qu'elle voyait, pour comprendre à quoi correspondait cette énorme… *chose* mouvante, aux contours indéfinis.

Non. Pas *une* chose. *Plein* de choses. Des *gens*… des femmes, des hommes, des mères et des pères, des adultes. Une armée d'adultes, marchant dans leur direction, envahissant peu à peu la terre. Il devait y en avoir des centaines. Elle fronça le nez. Elle pouvait presque sentir l'odeur de cette foule.

Quelle horreur ce devait être !

C'est alors qu'elle comprit.

— Ils se dirigent vers la ferme !

# 10

Ella doutait d'avoir, un jour, couru aussi vite. Elle avait dévalé le flanc de la colline à toutes jambes, manquant de tomber à chaque foulée, puis traversé le parc au sprint, en direction des bois. Ouvrant la voie, Scarface avait régulièrement retenu sa course pour qu'elle ne se laisse pas distancer, malgré ce que cela devait lui en coûter. Car il devait avoir une trouille bleue de perdre sa précieuse ferme, ses réserves, ses poulets, son feu, son lit, ses livres… Son monde.

Elle remercia le ciel d'avoir fait toutes ces marches avec lui. Ses jambes n'en étaient que plus robustes. Pour autant, elle ne tarda pas à souffrir d'un point de côté. Elle cherchait son souffle. Sa tête palpitait. Comme si quelqu'un la frappait avec une pelle.

Tout en courant, Ella ne pouvait s'empêcher de repenser à cette masse grouillante d'adultes faisant tache d'huile dans la plaine, envahissant l'horizon, obscurcissant le monde. Rien ne pourrait les arrêter. Certainement pas les pièges de Scarface. Quand bien même il en aurait posé cinquante, ou cent. La seule chose qui penchait en leur faveur, c'était que l'armée se déplaçait laborieusement, en traînant les pieds, au rythme des plus lents de ses soldats. À la jumelle, ils avaient paru plus proches qu'ils ne l'étaient en réalité. Il leur faudrait des heures pour couvrir la distance qui les séparait de la ferme. Mais ils finiraient par arriver. Et alors quoi ? Est-ce qu'ils encercleraient la ferme ou est-ce qu'ils passeraient tout droit en défonçant tout sur leur passage ?

Qu'est-ce qui leur prenait de défiler ainsi ? Elle n'en avait jamais vu autant d'un coup. Elle enrageait de ne pas pouvoir en parler avec lui, d'être

ainsi prisonnière de ses pensées qui, faute de pouvoir s'exprimer, devenaient de plus en plus pessimistes.

À l'orée du bois, Ella jeta un coup d'œil derrière elle. Mais d'ici, on ne voyait rien. Juste la verte prairie, le ciel bleu terni de quelques cirrus filandreux et des oiseaux. Impossible d'imaginer ce qui se profilait à l'horizon.

Ensuite, ils coururent à travers bois, leurs pieds martelaient lourdement le sol couvert d'humus. Ella priait pour ne pas trébucher contre une racine. Bientôt, elle entendit de drôles de bruits, comme de longs cris plaintifs. Durant un instant, elle pensa qu'ils étaient peut-être d'origine humaine, avant de réaliser qu'il s'agissait des chiens. Ils étaient apeurés. Elle avait beau n'en voir aucun, elle sentait leur présence un peu partout dans le bois, si bien qu'elle ne pouvait pas dire précisément d'où venait le bruit. On aurait dit des loups dans un film de vampires. Elle savait à quel point Scarface se montrait prudent et circonspect avec eux. Ils lui faisaient peur. Donc si quelque chose les affolait *eux*, alors ça sentait mauvais. Très mauvais.

Percevant du mouvement dans le sous-bois, Ella frémit à l'idée que l'armée de mères et de pères les ait rattrapés. Pourtant, ce n'étaient pas des adultes, mais des enfants. Cinq. Qui détalaient avec la même énergie du désespoir que des lièvres poursuivis par une meute de chasse à courre. De fait, ils avançaient beaucoup plus vite qu'eux et, quand ils les dépassèrent dans un fracas de branches brisées et de bruissements de fourrés, Ella eut l'occasion de voir leurs mines hagardes et épouvantées. Étaient-ils terrorisés à cause de Scarface ou à cause de l'armée, face à laquelle, de toute évidence, ils se carapataient ? Très vite, ils disparurent. Ella n'avait même pas eu le temps de leur lancer un cri.

Scarface ralentit et s'arrêta. Il semblait pensif. Peiné, même. Se demandait-il s'il devait changer ses plans ? Abandonner la ferme et fuir ? Il pivota vers Ella.

— Ça va, dit-elle. T'en fais pas pour moi. Il faut que tu sauves la ferme.

Pour toute réponse, il la souleva de terre et la porta. De son bras gauche, en la serrant fort contre sa poitrine. Puis il se remit en route. Le paysage défilait plus vite que si elle avait couru elle-même. Ils sortirent des arbres en trombe, passant sans transition de l'ombre à la lumière aveuglante du soleil. Elle se contorsionna pour voir où ils allaient et là, de l'autre côté du champ, elle découvrit la ferme.

Et des gens.

Dans un premier temps, elle pensa à des adultes, avant de réaliser qu'il s'agissait des enfants qui les avaient dépassés dans le bois. Trois garçons et deux filles. Ils avançaient vers le portail. Les fils de détente.

— Non ! Non ! Arrêtez ! hurla Ella d'une voix stridente. Il y a un piège ! Ne bougez pas !

Les enfants firent volte-face et se figèrent, ne sachant que faire. Effrayés. Tétanisés. Ella se demanda quel effet ça pouvait faire de voir ainsi débarquer l'étrange duo qu'elle formait avec Scarface.

— S'il vous plaît, cria-t-elle encore. Attendez. Tout va bien.

Mais les enfants ne l'écoutaient pas. Ils criaient en montrant quelque chose du doigt, les yeux écarquillés de terreur, les bouches comme des trous noirs, une expression de pure panique sur le visage. Ella se retourna pour regarder de nouveau par-dessus l'épaule de Scarface.

— Oh non…

Les chiens accouraient vers eux ventre à terre.

# 11

Ils sortaient des quatre coins du bois en hurlant. Si elle n'avait pas été perchée sur Scarface, elle n'aurait certainement vu d'eux que les mouvements des hautes herbes ondoyant à leur passage. Certains étaient maintenant assez proches pour qu'Ella distingue leurs dents jaunes et leurs grands yeux fous.

— Plus vite ! Plus vite !

Mais Scarface n'avait pas besoin qu'on le lui dise. Il avait rejoint la route et fonçait, sans se soucier de l'inconfort d'Ella dont le visage cognait violemment contre son épaule. Baissant les yeux, elle avisa un chien qui courait à leurs pieds, un corniaud à la queue rentrée entre les pattes de derrière. Le poil hérissé, il jappait et geignait en montrant les crocs.

Ella se tortilla pour regarder les enfants au portail. Ils n'avaient pas bougé. Dieu merci. Ils l'avaient écoutée. Sauf que, maintenant, ils avaient eu le temps de se faire une idée plus précise de Scarface. Qu'allaient-ils penser ? Surtout en le voyant débouler avec une meute de chiens à ses trousses. Qu'allaient-ils craindre le plus ? Le danger invisible contre lequel Ella les avait mis en garde ou ces choses qui fondaient sur eux ?

Une des filles lui apporta un début de réponse. De toute évidence, elle préférait tenter sa chance avec le portail. Ella poussa le cri le plus fort de sa vie, un cri aussi perçant qu'un coup de sifflet de l'arbitre pendant un match de foot.

Un garçon bondit sur elle et la retint, juste avant qu'Ella et Scarface arrivent enfin à leur hauteur.

— Ne craignez rien ! cria Ella en se contorsionnant pour quitter les bras de Scarface. Il vous fera aucun mal. C'est pas un ennemi. Il m'a sauvée et s'est bien occupé de moi. Sauf que là, c'est chez lui et qu'il a posé des pièges.

Elle avait dit tout cela dans un flot continu, sans reprendre son souffle, priant pour que ces mots suffisent à désamorcer la situation. En effet, les enfants étaient lourdement armés, et prêts à en découdre. Face à eux, Scarface brandissait ses deux poignards. Lui non plus ne leur faisait pas confiance. Le bâtard tournait autour d'eux, sautait, donnait des coups de dents, aboyait. Scarface le chassa d'un coup de pied, puis se risqua à jeter un œil derrière lui. Les autres chiens gagnaient du terrain.

— Te fatigue pas, on sait qui c'est, dit un des garçons en montrant Scarface du doigt. C'est le Prédateur.

— Bon Dieu, ajouta un autre garçon. De près, il est encore plus laid que ce que j'imaginais.

— C'est quelqu'un de bien, protesta Ella avec colère.

— C'est pas la question, dit la fille qui avait failli se jeter dans les pièges. Le problème, c'est que si on fait rien, on va tous se faire bouffer par les chiens.

Tous pivotèrent de concert en levant leurs armes, prêts à affronter la meute.

Maintenant qu'ils étaient pratiquement sur eux, les chiens ralentissaient leur course. Au dernier moment, la meute se scinda en deux, les chiens contournant la ferme par la droite et par la gauche. Tous, sauf un. Un gros molosse à la tête carrée et au pelage noir et ras, qui chargea les enfants. Pris de panique, ceux-ci se dispersèrent telle une volée de moineaux. À leur grand étonnement, le chien les ignora et poursuivit sa course, apparemment plus occupé à fuir qu'à attaquer. Il les dépassa sans s'arrêter, en aboyant comme un malade, et fonça droit dans les fils de détente. Faute d'avoir pu détourner le regard à temps, Ella assista, impuissante, au déclenchement du piège. La perche jaillit des buissons en cinglant l'air avant de s'abattre sur la nuque de l'animal à l'instant où celui-ci sautait pour se libérer des câbles.

Une autre fille hurla. Un des garçons, le plus petit des trois, celui qui avait été méchant avec Scarface, éclata de rire.

— Ouah ! Mortel !

Tué sur le coup, le chien resta suspendu dans les airs, empalé sur les piques, les pattes animées de soubresauts comme s'il continuait de courir.

— Ben dis donc ! s'exclama le plus grand des garçons, t'es pas passée loin, ma pauvre Sonya.

— Bah, ça m'aurait plu de voir ça, ajouta le plus petit. Un tartare de Sonya !

— Ferme-la, Harry, coupa l'intéressée.

— *Ferme-la, Harry*, répéta celui-ci sur le ton de la moquerie.

Les chiens tournaient toujours autour de la ferme, visiblement soucieux de ne pas s'éloigner de Scarface, sans toutefois s'approcher de trop près.

— On est foutus, dit le troisième garçon qui portait un arc en travers du dos, un bandage sur l'arcade sourcilière et qui avait un gros bleu qui lui mangeait la moitié du visage. Que ce soit les chiens, les adultes ou ces fumiers de Windsor, dans tous les cas, *on est foutus*.

— On devrait continuer à courir, dit Sonya.

— *On devrait continuer à courir*.

— Si tu la fermes pas, Harry, je te pète les dents.

— *Je te pète les dents*.

— C'est bon, Harry, boucle-la maintenant, coupa le troisième garçon, les yeux fixés sur Scarface qui, de toute évidence, ne lui inspirait guère confiance.

Après un silence, il ajouta :

— Et si pour une fois, au lieu de jouer au con, tu nous disais ce que t'en penses, Harry ?

— Ben… pour être franc, je suis assez d'accord avec Sonya. Je crois qu'on devrait se barrer. Quand ces adultes seront là, ça va être de la folie.

L'autre fille, qui jusqu'ici n'avait pas décroché un mot, se tourna vers Ella. Sa ressemblance avec Sonya était frappante. Elles auraient facilement pu être sœurs.

— On sait plus quoi faire, dit-elle. Continuer de fuir ou adopter une autre tactique ? Tu les a vus ? Les adultes ?

Ella opina du chef.

Sonya avait le regard fixé au loin, sur la ligne d'horizon.

— Combien de temps avant qu'ils arrivent ici ? demanda-t-elle sans que la question s'adresse à quelqu'un en particulier.

— Un quart d'heure, peut-être vingt minutes, répondit le garçon avec le bleu au visage. C'est plus la peine de courir. On pourra pas les contourner. Faut qu'on se cache.

Sonya s'était retournée et elle regardait maintenant l'allée qui menait au portail.

— En faisant bien attention, y a moyen de passer sans déclencher les pièges, dit Ella.

Scarface grogna et la fusilla du regard, comme pour dire : « Et pourquoi tu leur envoies pas une invitation, tant que t'y es ? »

— Ils peuvent nous aider à défendre la ferme, plaida Ella en espérant qu'il comprendrait.

— Je suis de l'avis d'Isaac, dit le plus grand, un gars à la mine toute ronde grêlée de boutons d'acné, qui avait aussi l'air d'être le plus âgé de la bande. On devrait se planquer ici, pour l'instant. On est loin de nos bases et il va bientôt faire nuit.

Le petit, Harry, reluquait Scarface d'un air méfiant. Il portait un blouson The North Face de couleur noire sur lequel il avait griffonné des slogans : ZOMBIE KILLER – LE TOMBEUR – JE VAIS TOUS VOUS METTRE MINABLES…

— T'es sûr qu'on peut faire confiance à Face de pizza ? demanda-t-il.

— Pourquoi je vous mentirais ? répondit Ella.

— *Pourquoi je vous mentirais ?*

Ella sentit immédiatement la moutarde lui monter au nez. Pourquoi n'avait-elle pas laissé ces gamins s'occuper de leurs fesses ?

— Montre-nous comment faut faire, dit Sonya en s'approchant des fils.

Ella les conduisit jusqu'au portail, en évitant soigneusement de croiser le regard de Scarface. Il restait en arrière, les laissant avancer seuls. Bientôt, elle l'entendit s'affairer dans leur dos. Nul doute qu'il était en train de décrocher le chien et de retendre le piège.

— N'essayez jamais d'ouvrir le portail, dit-elle quand ils y furent. Passez par-dessus. Et vous aventurez pas non plus dans les buissons. Y a des pièges partout.

Une fois dans la cour de la ferme, les enfants s'immobilisèrent. Se dandinant d'un pied sur l'autre, ils lançaient des regards autour d'eux en essayant de se donner des airs de durs, mais à l'évidence, ils n'en menaient pas large. Ils étaient plus vieux qu'Ella. Le garçon avec les boutons d'acné devait avoir dans les quinze ans. Il s'appelait Daniel et fit les présentations : le taiseux était Isaac et l'autre fille, celle qui ressemblait à Sonya, Louisa.

— Alors ? relança Harry. On sera en sécurité ici ?

— Vous avez à bouffer ? ajouta Sonya.

— Oh oui. Plein…, répondit Ella avant de se reprendre. Enfin, disons qu'y a de quoi.

Idiote. Elle n'avait pas pu s'empêcher de frimer. Et si ces enfants mentaient ? S'ils n'étaient venus ici que pour voler ? Que se passerait-il quand ils découvriraient le poulailler ? Ils pourraient tout aussi bien revenir avec des amis, avec leur propre armée. Secrètement, elle priait pour que Scarface en ait rapidement terminé et revienne. Elle ne se sentait pas de gérer ça toute seule.

— Il a des armes ? demanda encore Harry.

— Oui, dit Ella, les mots sortant de sa bouche à un rythme effréné. Des tonnes. C'est un excellent chasseur. Il chasse les adultes et il les tue. C'est un tueur infaillible. Tous les jours, il tue des gens…

*Des gens comme vous*, fut-elle tentée d'ajouter avant de se dire que c'était peut-être pousser le bouchon un peu loin.

— Donc, tu vis ici ? demanda Louisa. Avec Ghostface ?

— Ben non, elle vient d'arriver, dit Harry avec sarcasme. M'enfin, réfléchis un peu, Louisa ! Ah, mais j'oubliais, tu peux pas réfléchir puisque t'as pas de cerveau.

Louisa s'empourpra et regarda ses pieds.

— J'ai pas toujours vécu ici, dit Ella, volant à son secours. Mais maintenant, oui. Scarface m'a sauvée.

— Scarface ? dit Daniel. Tu veux dire : lui ? Le Prédateur ?

— Tu peux toujours causer, embraya Harry avec un petit rire cassant. C'est à toi, ces furoncles, ou tu les gardes en pension pour un adulte ?

Daniel l'injuria, ce qui ne fit que décupler l'hilarité du plaisantin.

— T'es vraiment une tête de con, Harry, dit Isaac.

Celui-ci n'avait pas terminé sa phrase que le second la répétait déjà d'un ton gouailleur.

— *T'es vraiment une tête de con, Harry*. En tout cas, moi, au moins, j'ai pas une tête de cul comme ton pote, là, dit-il en se tournant vers Ella. 'Tain, on dirait Elephant Man.

— À croire qu'il s'est fait choper en train de faire les poches à Mike Tyson, enchérit Daniel.

— L'a été piqué par la mouche à mocheté.

— Si y avait un concours d'homme le plus laid, il serait hors catégorie.

— *Britain's Got Ugly Talent*.

— *Ugly Come Dancing*, proposa Sonya à son tour.

— *Ugly On Ice*, continua Louisa.

— Oh non, celle-là elle est trop pourrie, dit Harry. *Ugly On Ice*… Non, mais sérieux…

Se tournant vers Sonya, il ajouta :

— S'te plaît, dis à ta gogole de sœur de nous épargner ses blagues.

— Désolée, mais *Britain's Got Ugly Talent*, c'était grave pourri aussi, alors ferme-la, rétorqua Louisa.

Entendant un bruit, Ella se retourna et constata que Scarface était revenu sans que personne s'en rende compte. Il avait dû entendre tout ce qu'ils avaient dit. Elle ne supportait pas que ces enfants soient méchants avec lui. D'autant que c'était sans doute la seule personne capable de leur sauver la vie quand l'armée arriverait.

Il se tenait là, debout, silencieux et immobile. Les autres l'épiaient du coin de l'œil, sans oser croiser son regard, faisant comme si les mots qui venaient d'être prononcés n'avaient jamais existé.

— On devrait inspecter ces bâtiments, dit Isaac en embrassant la cour d'un geste du bras, pressé de changer de sujet.

— T'as raison, approuva Daniel. Le corps de ferme a l'air bien costaud.

— C'est dangereux, répondit Ella avant qu'il ait terminé sa phrase. Y a eu un incendie.

— On devrait quand même aller jeter un œil.

— Même moi, il refuse que j'y entre, dit Ella.

— Et depuis quand on devrait faire ce qu'il dit ? ricana Sonya.

— Il vous tuera si vous essayez d'y entrer, répondit Ella avec fermeté.

Elle n'avait rien trouvé d'autre à dire. Il fallait clore le sujet. D'autant que ce n'était pas forcément un mensonge. Mais ça ne prenait pas. Les enfants continuaient de regarder la ferme avec insistance. Qu'arriverait-il s'ils fouillaient partout et trouvaient les réserves de vivres et les poulets ?

— Y a des points d'observation, lâcha-t-elle.

— Comment ça ?

— Là, dans les arbres, enchaîna Ella en pointant du doigt une des plates-formes disparaissant dans le feuillage. Peut-être que, de là-haut, on pourrait voir où sont les adultes ? Si ça se trouve, ils viennent même pas dans notre direction. En tout cas, ça mérite un coup d'œil.

Sur ces mots, elle les conduisit jusqu'à un cabanon, au fond du jardin.

— Qui grimpe ? demanda-t-elle.

Sonya et Isaac s'avancèrent d'un pas. Il y avait là une échelle permettant d'accéder au toit de la remise, après quoi il n'y avait qu'à se hisser sur la pointe des pieds pour atteindre la première planche de bois clouée sur le tronc d'un grand arbre.

— On a beaucoup entendu parler du Prédateur, confia Sonya tandis qu'ils commençaient à grimper. Tout le monde parle des crânes et des trucs bizarres qu'il accroche un peu partout. Mais personne savait vraiment à quoi il ressemblait. On l'évite.

— Ce n'est pas un monstre, dit Ella.

— Il nous comprend ? demanda Sonya. Il parle, il s'exprime ? C'est quoi, en fait ?

— Il parle pas, répondit Ella, mais il *comprend*.

— Y me fout la trouille, dit Sonya. Moi, je pourrais pas vivre ici avec lui. J'aurais trop peur qu'il m'engraisse et qu'une nuit, il me bouffe.

— Je n'ai pas peur de lui, dit Ella.

— Tu devrais, dit Sonya. Pour l'instant, on a besoin de lui, mais si tu veux, quand ce sera fini, on pourra essayer de t'en débarrasser.

— Non ! Non ! protesta Ella, paniquée. Lui faites pas de mal.

Sonya éclata de rire.

— Je plaisante…

Vraiment ? Ella n'en aurait pas mis sa main au feu.

Il n'y avait qu'un tout petit poste d'observation dans cet arbre, juste assez large pour une personne. Deux cordes superposées, nouées autour du tronc, conduisaient à un autre arbre, puis à un autre. En s'en servant comme d'une passerelle, ils pouvaient se rendre jusqu'à la plate-forme principale, sur le devant de la ferme. Sonya et Isaac s'y engagèrent les premiers, les pieds sur une corde, les mains sur l'autre. Tanguant, chancelant et vacillant, ils firent les premiers pas en riant fort pour cacher leur nervosité.

Ella attendit qu'ils aient atteint la plate-forme suivante pour s'engager à son tour.

Depuis le poste principal, ils scrutèrent la campagne sans rien voir de l'armée d'adultes, sans doute cachée par des arbres ou par les reliefs du terrain.

— Peut-être qu'ils viennent pas par ici, dit Ella. Peut-être qu'ils vont nous laisser tranquilles.

— Ils sont là, dit Isaac. On les a tous vus.

— Il faudrait que l'un de nous reste posté ici, dit Sonya. En sentinelle. Le mieux, ce serait que ça soit toi, Isaac. D'ici, tes flèches feront un maximum de dégâts.

— T'en as combien ? demanda Ella.

— J'sais pas, répondit Isaac. Je dirais une trentaine.

— Et combien d'adultes vous avez comptés tout à l'heure ?

— Beaucoup plus que ça, d'accord, répondit Isaac avec un petit rire caustique. En attendant, c'est toujours mieux que rien.

Il consentit donc à rester perché, à condition qu'on lui apporte de quoi manger. Ella et Sonya redescendirent.

Lorsqu'elles arrivèrent dans la cour, les autres se précipitèrent vers elles et les bombardèrent de questions, comme s'ils avaient besoin d'arguments pour se convaincre qu'ils avaient fait le bon choix en s'arrêtant ici.

— De toute façon, on pouvait plus courir, dit Louisa.

— Surtout quand on court comme une gonzesse, se moqua Harry.

Joignant le geste à la parole, il fit quelques foulées ridicules, les jambes et les bras partant dans tous les sens.

— Regardez-moi, cria-t-il d'une voix haut perchée. Je suis le chaînon manquant entre le serpent et l'oiseau.

S'avançant dans son dos, Sonya lui fit un croche-pied et Harry s'étala de tout son long dans la terre. Il l'abreuva d'insultes. Nullement impressionnée, Sonya avança et, le dominant de toute sa hauteur, appuya un talon sur son dos, le clouant au sol.

— Si tu te moques encore une fois de ma sœur, dit-elle, je te jure que je t'enfonce la tête dans le cul. Comme ça, tu pourras voir de près ce que t'as bouffé au déjeuner.

— Bah alors ? s'exclama Harry. T'as perdu ton sens de l'humour ? Sans compter que t'es pas la dernière à la charrier.

— C'est ma sœur. C'est différent.

Les abandonnant à leurs chamailleries, Ella se mit à la recherche de Scarface. Elle le trouva près du portail, où il installait d'autres défenses, en l'occurrence un inquiétant outil agricole, hérissé de piques et de lames. Elle manifesta sa présence par un petit salut auquel il ne daigna pas répondre. Il avait l'air de mauvaise humeur, sans qu'elle puisse dire si cela était dû au fait qu'une armée d'adultes se dirigeait vers sa ferme, ou parce qu'elle avait proposé aux autres de se réfugier ici. Dans ces cas-là il se comportait comme un petit enfant.

— T’es fâché contre moi ? demanda-t-elle.

Il balaya la question d’un haussement d’épaules.

— J’pouvais *pas* leur fermer la porte, dit-elle encore. Tu peux comprendre. On allait quand même pas les laisser dehors pour qu’ils se fassent tuer, hein ? Et puis, imaginons que les adultes attaquent, on sera bien contents d’avoir plus de monde pour les combattre, non ?

Il haussa de nouveau les épaules.

— Qu’est-ce que j’aurais dû faire, selon toi ? Les laisser s’empaler sur tes pièges ? C’est ça, que tu aurais voulu ?

Il lui adressa un de ses pseudo-sourires, ce qui la rassura.

— Je leur ai pas dit pour les provisions de vivres et les poulets, poursuivit Ella. Et je leur ai bien fichu la trouille. Je leur ai dit à quel point t’étais féroce. Le plus grand tueur de la planète. Et qu’ils avaient pas intérêt à te chercher. Je me trompe ? Alors ? T’es content ? J’ai dit ce qu’il fallait ?

Une fois encore, elle ne récolta qu’un haussement d’épaules. Elle détestait quand il était aussi bougon. Elle aurait voulu le faire rire.

— Enfin, rassure-toi, je leur ai pas parlé de tes livres, ni de ton côté fée du logis qui passe son temps à mitonner des petits plats en rêvant de Justin Bieber. Je leur ai pas non plus dit que ton vrai nom était Arrache-gueule, le Bocuse de ces lieux.

Deux souffles courts sifflèrent dans les narines Scarface. Ça aurait aussi bien pu être un éclat de rire. En tout cas, c’est comme ça que l’interpréta Ella.

— Je ferais mieux d’aller voir ce qu’ils font.

Ella voulait rester occupée, active, histoire de ne pas penser aux adultes qui approchaient.

Elle leva les yeux pour voir s’il avait quelque chose à ajouter et, comme elle s’y attendait, il haussa de nouveau les épaules.

Fichu vieux grincheux.

Daniel et Harry étaient assis sur des rondins que Scarface avait disposés dans la cour en guise de sièges. Ils discutaient en inspectant leurs armes. Aucun signe des deux filles.

— Sonya et Louisa sont pas avec vous ? demanda Ella en essayant de paraître détachée.

— Comme tu vois, répondit Harry sans lever les yeux.

Ella s’éloigna, se retenant de hâter le pas. Où étaient-elles ? Que faisaient-elles ? Dans la pénombre grandissante du crépuscule, elle regarda

partout avant de les découvrir enfin près de la grange aux poulets, tripatouillant les serrures.

— Faites gaffe, dit-elle en allant les trouver. Il a posé des pièges partout.

— Y a quoi là-dedans ? demanda Sonya.

— Bah, des trucs pour la ferme, j'imagine, répondit Ella. Des outils et tout ça.

— Ça sent bizarre.

— Ben, c'est une ferme… Ça sent la ferme.

— Comme si y avait des animaux.

— Il devait sûrement y en avoir… Avant.

— On sera plus en sécurité à l'intérieur, dit Louisa.

— On habite dans la grange principale, répondit Ella. C'est le meilleur endroit. D'ailleurs, on va tous y aller.

— Pourquoi pas dans le corps de ferme ?

— Oh, là-dedans, j'y vais jamais.

— Pourquoi ça ?

— Bah, j'sais pas…

Ella ne savait pas quoi ajouter. N'était-ce pas à Scarface de s'occuper de tout ça ?

— Voulez-vous que je porte quelque chose à Isaac ?

Elle n'avait pas trouvé mieux.

— Mais oui, bien sûr !

Sonya attrapa son sac à dos et y farfouilla jusqu'à en sortir une bouteille d'eau et une boîte en plastique remplie de ce qui ressemblait à un assortiment de fruits secs, de noisettes et de noix. Ella fit un mouvement pour la prendre. C'est alors que, retenant son geste, Sonya l'attira à elle, jusqu'à ce que leurs visages soient à moins de dix centimètres l'un de l'autre.

— Tu nous cacherais pas quelque chose ? demanda-t-elle.

— Comme quoi ? répondit Ella en essayant de ne pas se laisser impressionner.

— Regarde-toi, t'es toute stressée. Comme s'il y avait plus ici que ce que tu veux bien laisser entendre.

— Bien sûr que je suis nerveuse ! Vous trouvez pas qu'il y a de quoi, avec tous ces adultes qui approchent ? C'est ça qui devrait nous préoccuper et non… enfin, vous voyez…

— Ouais, t'as raison, dit Sonya en lâchant enfin la boîte. J'arrive pas à me faire à l'idée qu'y a une armée d'adultes là, dehors. Je fais comme si de rien n'était et puis, tout à coup, ça me revient et je me dis : « Mon Dieu, c'est pas possible ! Dites-moi que je rêve ! » Bon, allez. Vas-y maintenant. Ou Isaac va croire qu'on l'a oublié.

— OK, répondit Ella avant de tourner les talons et de s'en aller tranquillement en emportant la boîte en plastique et la bouteille d'eau.

Elle trouva Isaac assis par terre, en train de lire un livre.

— Tu vois quelque chose ?

— Rien du tout, répondit-il en levant les yeux de son livre pour parcourir la campagne du regard. Aucun signe des affreux.

— Je parlais pas de ça, dit Ella en sortant les vivres de son sac à dos. Je parlais de ton livre. T'arrives à lire avec si peu de lumière ?

Isaac éclata de rire.

— Pour tout te dire, non. Mais je m'ennuyais tellement. Y a rien à voir, rien qui se passe. Peut-être qu'ils ont changé de direction. Peut-être que tout va bien se passer. En tout cas, c'est ce que j'espère. Et en bas, y se passe quoi ?

— Tout le monde se prépare.

Sur ces mots, elle lui tendit la boîte dans laquelle il piocha aussitôt.

— Au fait, tu lis quoi ?

— Le premier Alex Rider, répondit Isaac en lui montrant la couverture.

— C'est bien ? Il me semble que Sam l'avait lu. Sam, c'est mon grand frère.

— Ouais, vachement bien. Sauf que je l'ai déjà lu plein de fois. Faudrait qu'on s'en trouve d'autres, qu'on aille à Windsor, mais bon…

— C'est quoi, Windsor ?

— Là où y a le grand château. C'est la plus grande ville du coin. Des centaines d'enfants y vivent, mais c'est des vrais sauvages. Ils ont horreur qu'on vienne les déranger. Ils détestent les étrangers.

— Et vous, vous venez d'où ?

— De Bracknell. C'est un peu loin d'ici. Et les adultes nous ont coupé la route du retour. Donc on s'est retrouvés coincés entre les Windsor, qui nous auraient sans doute tabassés, et l'armée d'adultes. On a eu le sentiment d'être totalement pris au piège, sans aucune échappatoire. Que tout était écrit. *Kismet*.

— Quoi ?

— *Kismet*. Le destin. Tu crois au destin ?

— À vrai dire, je suis pas sûre de savoir ce que c'est.

— Imagine un gros livre quelque part où toute ta vie serait écrite. Tout ce qui va t'arriver.

— C'est rigolo, dit Ella. J'avais jamais vu ça sous cet angle.

— Moi si, dit Isaac. J'ai ce sentiment très profond qu'on n'échappe pas à son destin, que si tu dois te faire choper, eh bien c'est ce qui va se passer… Ils vont t'avoir, quoi qu'il arrive.

— C'est ça, le destin ?

— En tout cas, c'est le mien. C'est écrit. Au bout du compte, ils m'auront. Si j'arrive à passer à travers aujourd'hui, ils m'auront demain.

— Moi je crois qu'il vaut mieux pas trop penser à ce genre de choses, dit Ella.

— T'as peut-être raison.

— Qu'est-ce qui se passe avec la lune ? demanda Ella en levant les yeux vers l'astre de la nuit, qui rougeoyait dans le ciel.

— J'sais pas, répondit Isaac. Mais de ce que j'en vois, c'est pas de bon augure.

Et il partit d'un petit rire amer.

— Qu'est-ce qui peut la rendre rouge comme ça ? dit Ella.

— Peut-être la fumée d'un incendie. Ou de la poussière, ou, j'sais pas, moi, des particules dans l'atmosphère, tu sais ? Des particules qui réfractent la lumière.

— Moi, je trouve ça joli. Inutile de se faire du souci pour ça, d'accord ?

— Bon plan. T'inquiète. Seulement… Ils sont là, quelque part. Je le sais.

Ella prit les jumelles de Scarface et quadrilla méthodiquement les champs. Il faisait trop noir pour y voir grand-chose. Elle les tendit à Isaac.

— T'en as d'autres des comme ça ? demanda-t-il en souriant. J'sais pas, moi… radar, lance-roquettes ?

— Je crains que non.

Isaac promena son regard à l'horizon.

— En fait, aujourd'hui, vous étiez sortis pour récupérer des trucs, c'est ça ? demanda Ella en se rappelant les pelotons de maraude, à Holloway.

— Exact. Pour peu qu'on se donne la peine et qu'on sache où chercher, il y a des trésors qui ne demandent qu'à être découverts. Enfin bon, on s'est

un peu perdus aussi. Tellement perdus qu'on est entrés sans le vouloir sur le territoire des Windsor.

— Y sont aussi méchants que ça ?

— Pfff, de vrais salopards. Eux et puis aussi les Slough et les Maidenhead. Les seules fois où on se voit sans se foutre sur la tronche, c'est aux courses, à Ascot. Ensuite, on se réunit tous et… (Soudain, sa voix se brisa.) Oh, merde !

— Quoi ?

— Ils arrivent…

# 12

Ella trouva les autres enfants assis en silence sur les souches. Elle était contente que Sonya et Louisa soient là. Elle informa le petit groupe de ce qu'ils avaient observé depuis le mirador. À l'écoute de la nouvelle, malgré les efforts que faisait chacun pour dissimuler son angoisse, les silhouettes se recroquevillèrent sur elles-mêmes, les dos se voûtèrent, les traits se tirèrent. Daniel jura et Harry s'esclaffa, sans qu'Ella ait la moindre idée du déclencheur. Peut-être rien. Louisa jeta un œil en direction du portail et secoua la tête.

Aucun signe de Scarface, qui refusait toujours le contact. Ella se mit aussitôt à sa recherche, ne tardant pas à retrouver sa trace dans la grange, où elle le trouva assis sur sa chaise de jardin préférée, en train d'attiser le feu à l'aide d'un fagot de brindilles qu'il avait nouées ensemble.

— Ils sont tout près, dit-elle. On les a vus à la jumelle, depuis le poste d'observation dans l'arbre. Il est encore temps de fuir. Et si on tentait Windsor ? Y a peu de chances qu'ils arrivent à nous rattraper.

Scarface secoua la tête d'un air déterminé. Apparemment, les enfants de Windsor lui faisaient aussi peur, voire plus, que les adultes. Et puis tout ce qu'il possédait se trouvait ici, à la ferme.

— Sonya et Louisa, les deux filles, je les ai trouvées en train d'essayer de rentrer dans les bâtiments.

Scarface poussa le grognement guttural dont il était coutumier, puis posa son fagot de brindilles à la lisière du foyer. Ella s'aperçut alors qu'il en avait confectionné plusieurs.

— Est-ce qu'on va mourir ? lui demanda-t-elle, sans trop savoir pourquoi elle se fatiguait à poser la question puisqu'elle connaissait déjà la réponse.

Un haussement d'épaules. À croire que c'était tout ce qu'il savait faire.

— Oui, ben moi, j'veux pas mourir, ronchonna Ella. Donc pourrais-tu avoir l'obligeance de te lever et de faire quelque chose ? Te préparer ?

Scarface obtempéra, s'extrayant péniblement de son siège pour s'étirer – ses articulations craquèrent. Un minuscule « grumpf » résonna au fond de sa gorge. Ensuite, il alla chercher la masse d'armes et le bouclier en mousse d'Ella et les lui tendit. Celle-ci dut se retenir pour ne pas tout jeter par terre.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec ça ? dit-elle. Je peux pas me battre. Regarde-moi. Je vaux rien. À quoi bon m'avoir sauvée si c'est pour pas s'occuper de moi ?

Pour toute réponse, Scarface secoua la tête et se dirigea vers un meuble scellé au mur et fermé par un cadenas. Lorsqu'il l'eut ouvert, Ella constata qu'il contenait un fusil de chasse, du genre de ceux qu'utilisent les paysans, ainsi que plusieurs boîtes de cartouches. Il cassa le fusil, chargea deux cartouches, vida le reste des munitions dans ses poches, puis s'en alla en tenant l'arme cassée par-dessus son bras.

Dehors, dans la cour, on pouvait d'ores et déjà les flairer, même s'ils demeuraient invisibles. Le vent d'ouest portait avec lui la puanteur du troupeau. Des milliers de corps malades, mortifiés, nécrosés. Une odeur rurale de lisier, mélangée à un relent typiquement urbain d'égouts et d'ordures ménagères en décomposition. Après l'odeur, vint le bruit. Le frottement régulier des pieds raclant le sol, les soupirs et les souffles chuintants, pas un rugissement, juste un râle sourd et triste. Comme une rafale de vent s'engouffrant en hurlant dans les interstices d'une fenêtre.

Les enfants avancèrent jusqu'au portail. Face à eux, rien que l'obscurité. Les adultes ne seraient visibles que lorsqu'ils atteindraient les pièges.

Ce fut bientôt le cas. Les entendant approcher, Ella frissonna. Durant un instant, elle crut qu'elle allait vomir. L'odeur prenait à la gorge. C'est alors qu'elle entendit Isaac appeler. Elle leva les yeux et s'aperçut qu'il s'était servi de la passerelle de corde pour changer d'arbre et se rapprocher du portail. Il avait l'air à la fois apeuré et surexcité.

— Ils arrivent ! cria-t-il. Vous devriez voir ça. C'est incroyable. C'est fou. Y en a des centaines. S'ils nous contournent pas, on a aucune chance

de s’en sortir.

— Y vont forcément passer à côté, hein ? dit Louisa. Pourquoi ils s’arrêteraient ?

— *Y vont forcément passer à côté, hein ?* la singea Harry.

— Mais c’est ce qu’ils font ! rétorqua Louisa d’un ton tranchant. Du moins certains. Ils veulent pas tous forcer le passage.

— À moins qu’ils aient faim, dit Harry en se léchant les babines d’un air gourmand. Mmmmm, une bonne Louisa toute fraîche.

Daniel ne riait pas. Il avait l’air terrorisé.

— Pourquoi on monterait pas tous là-haut, avec Isaac ? dit-il. Ils arriveront jamais à nous atteindre. On aurait plus qu’à attendre qu’ils se barrent.

— Ah ouais, et s’ils veulent pas se barrer ? dit Sonya. On fait quoi ? Une fois là-haut, on sera totalement coincés, comme un chat qui grimpe dans un arbre pour échapper à une meute de chiens et qui peut plus redescendre ensuite.

— Comme les hobbits dans *Bilbo le Hobbit*, ajouta Ella. Sauf que nous, on n’a pas d’aigle qui parle pour nous sauver.

C’est alors que Harry remarqua le fusil de Scarface.

— Hé, t’en as pas d’autres, par hasard ? demanda-t-il. Ça pourrait toujours servir.

Scarface ne répondit pas. Pas même par un regard.

— C’est le seul qu’il a, dit Ella.

— Un bien triste sire, hein ? dit Sonya.

— Faut dire, avec une gueule pareille, moi aussi je serais triste, dit Harry.

— Moi, c’est d’être aussi con que toi qui me rendrait triste, répondit Sonya.

Scarface mit le doigt devant sa bouche pour leur demander à tous de se taire. Ils arrêtèrent de parler. Aussitôt, le bruit des adultes, toujours plus proches, se fit plus présent, tels le chuchotement du vent dans le feuillage ou une vague semblant enfler encore et encore, sans jamais devoir se briser. Un tsunami.

Restée près de Scarface, Ella observa les visages des autres enfants, qui se réduisaient à de taches blanches dans la nuit.

— Je les vois, dit doucement Louisa.

Tous pivotèrent vers le portail. Et là, sur l'étendue de terre qui s'étirait devant la ferme, ils virent apparaître une grosse masse mouvante, le halo blanchâtre de la lune dessinant le contour des crânes, au-dessus desquels flottait un nuage de vapeur. Ils remplissaient totalement l'espace, envahissaient l'intégralité du champ.

L'un après l'autre, les enfants s'avancèrent jusqu'au portail pour mieux voir. La puanteur des adultes s'intensifiait encore. Ella se sentait prise de nausée. Elle aurait voulu se cacher, creuser un trou et s'y terrer, en attendant que la vague déferle. Mais elle devait faire face. Elle devait savoir à quoi elle avait affaire. Elle se rendit jusqu'au portail avec Scarface et se força à regarder.

Les adultes avançaient lentement, collés les uns aux autres, fendant les hautes herbes et piétinant tout sur leur passage. Une énorme masse de gens. Ella ne distinguait pas encore leurs visages, pourtant une chose lui paraissait claire.

Ils n'allaient pas s'arrêter, encore moins dévier de leur route. Ils allaient traverser la ferme de part en part…

— On ferait mieux d'aller dans la grange, dit-elle, elle-même surprise par le ton presque posé de sa voix.

Scarface posa une main sur son épaule, l'incitant à ne pas bouger. Elle leva les yeux vers lui. Il regardait fixement les adultes, sans ciller. Il voulait défendre sa ferme, mais que pouvait-il faire ?

— Des fourmis rouges, dit Daniel. On dirait une colonie de fourmis rouges. Ils vont tout dévorer sur leur passage. On aurait dû fuir. Maintenant, on est coincés ici avec un croquemitaine et une fillette.

Puis, il se mit à hurler, à fulminer, à inonder d'insultes les adultes sans visages, forçant tellement la voix qu'il s'étranglait presque. Soudain, il arrêta de crier, secoua la tête, tomba à genoux et pressa son visage contre le sol. Il pleurait. Harry ricana, ce qui lui valut un bon coup de poing dans le bras de la part de Sonya. Son fusil cassé pendant à la saignée de son coude, Scarface les ignorait totalement, n'ayant d'yeux que pour l'armée en marche.

À la faveur d'une trouée dans les nuages, la lumière diaphane de la lune inonda les champs.

Leurs visages apparurent enfin.

Des faces bovines, abruties, gâtées par les kystes et les grosseurs, d'un teint de cendre. Il y en avait de toutes sortes : des mères, des pères,

quelques jeunes, vêtus de hardes graisseuses et noirâtres, quand ils n'allaient pas dans le plus simple appareil. La majorité d'entre eux étaient si maigres… rien d'autre que des squelettes ambulants. D'autres, à l'inverse, étaient tellement enflés et boursoufflés qu'on aurait dit de grosses larves près d'exploser. À tous, il manquait des bouts : nez, oreilles, yeux, lèvres, doigts, mains, parfois un bras entier.

Légèrement détaché du groupe, quelqu'un ouvrait la marche. Une mère aux grands yeux fous qui semblait hilare à cause des deux rangées de dents étincelantes qu'elle exposait à tout vent. Pourtant, elle ne riait pas. La nécrose avait eu raison du bas de son visage. De son nez sortaient deux épais filets de morve qui pendaient à son menton en balançant d'un côté et d'autre à chacun de ses pas.

Ella plaqua une main sur sa bouche pour réprimer un haut-le-cœur. Scarface ne bougeait toujours pas. Daniel s'était relevé. Lui et les autres enfants reculèrent.

L'immobilité de Scarface tranchait de manière saisissante avec l'avancée des adultes. Ils crachaient. Ils avaient vu les enfants qui attendaient de l'autre côté du portail, entendu Daniel hurler. Ils les fixaient de leurs yeux morts, vides, flétris, tels des trous noirs sur leurs visages de demeurés. Les premiers remontaient le chemin qui menait au portail, se pressant encore davantage les uns contre les autres pour rentrer dans l'entonnoir que formait l'allée. D'un instant à l'autre, ils allaient atteindre les fils.

— Faut qu'on se cache, dit Ella. On peut pas les combattre.

Pour toute réponse, Scarface arma calmement son fusil et attendit.

C'est alors que les premiers adultes se prirent les pieds dans les fils. Ils trébuchèrent, chancelèrent et… rien. Ils continuaient de lutter pour avancer. Qu'est-ce qui clochait ? Pourquoi le piège ne s'était pas déclenché ? D'autant qu'ils étaient de plus en plus nombreux à se presser dans le goulet et à piétiner les fils. Scarface n'avait-il pas remis le bâton ? Était-il cassé ? Ella était sur le point de dire quelque chose quand il y eut un grincement, suivi d'un craquement sec. C'est alors que, dans un bruit sourd, le pieu jaillit des fourrés en cinglant l'air. Les piques se fichèrent dans le dos des adultes qui se trouvaient en première ligne. Ils étaient au moins cinq ou six à se tortiller et à se tordre de douleur, cloués sur place par le pal. Sous la pression de la foule, ceux du rang suivant venaient inexorablement s'embrocher sur les pointes qui regardaient vers l'arrière.

Ça ne faisait aucune différence. Les autres continuaient de pousser, d'un pas têtu, borné, enfonçant plus profondément encore les piques dans les ventres des premiers, faisant ployer le piège sous leur poids. Ils étaient tellement nombreux à pousser que le pieu ne tarda pas à voler en éclats. Les premiers rangs s'effondrèrent sur le sol.

Ça ne faisait aucune différence. Les suivants avançaient toujours, piétinant ceux qui les avaient précédés, les écrasant impitoyablement. Ils étaient au portail, maintenant, à seulement quelques mètres de l'endroit où se tenaient Scarface et Ella. Le bruit des autres pièges qui se déclenchaient résonna un peu partout dans les buissons et les fourrés. Clac, boum, raaah, eurk…

Ça ne faisait aucune différence. Les adultes s'écrasaient contre les barreaux d'acier du portail, leur chair s'arrondissant dans les interstices sous la poussée de la foule. Ella entendait les poumons se vider sous l'effet de la pression, les côtes se briser. Elle se rappela la boîte de pâte à modeler avec laquelle elle avait l'habitude de jouer quand elle était petite, en particulier des machines en plastique de couleurs vives qui servaient à écraser la pâte et à en faire de longs spaghettis mollassons. Voilà en gros ce qui arrivait à ces corps broyés par ceux qui continuaient de pousser.

Le portail n'y résisterait pas. De fait, les montants de la porte ne tardèrent pas à gémir, avant de se briser net. Le portail se fracassa par terre. La digue rompue, un flot d'adultes se répandit dans la cour, déclenchant du même coup une nouvelle série de pièges placés sur les côtés. De longs épieux cinglèrent l'air, transperçant une autre fournée de mères et de pères.

Ça ne faisait aucune différence. Strictement aucune. Rien ne pouvait les arrêter. Ella avisa la mère au rictus grotesque. Elle était pratiquement dans la cour. Et, juste derrière elle, se trouvait une autre mère, incroyablement grande et d'une maigreur impossible, avec un long visage blafard qui avait presque l'air triste, percé de deux orbites noires profondément enfoncées sous des arcades sourcilières saillantes. De longs cheveux lui tombaient jusqu'à la taille. Elle avançait en se dandinant de gauche à droite, les bras raides, les doigts tendus vers le sol.

Cette femme semblait avoir quelque chose de spécial. Peut-être n'était-ce dû qu'à sa taille impressionnante ? Dépassant tout le monde d'une tête, elle était forcément repérable. Mais il n'y avait pas que ça. Elle semblait exercer une influence sur son entourage. Les adultes autour d'elle semblaient imiter ses gestes, caler leurs pas sur le sien, comme s'il s'était

agi d'un général à la tête de son armée ; sans qu'on sache comment, elle les commandait.

Elle regardait fixement Ella et son regard semblait forer jusqu'aux tréfonds de son âme. Ella en était comme hypnotisée. Impossible de détourner les yeux. La mère leva le bras et fit un signe de sa main osseuse, elle l'appelait. Soudain, tout ce qui l'entourait sembla s'évanouir pour céder la place à un grand silence où plus rien ne bougeait. Avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, Ella fit un pas vers elle, puis un autre… C'est alors que Scarface l'attrapa par le bras pour la retenir, brisant du même coup le sortilège.

Elle retomba d'un coup dans le bruit et la fureur.

Le premier soldat était passé, piétinant les corps de ceux qui étaient tombés au seuil de la cour. Il s'agissait d'un père maigre et noueux avec une bouche rendue difforme par une sale fracture de la mâchoire inférieure. Brandissant un gourdin, il s'approcha de Scarface en crachant de manière menaçante.

Pour toute réponse, celui-ci épaula son fusil et tira. Une flamme jaillit de la bouche du canon et une volée de plombs faucha le père ainsi que quelques-uns de ses suiveurs qui avaient eu l'imprudence de se trouver dans la ligne de mire. Scarface tira un second coup. D'autres assaillants s'effondrèrent. C'est alors qu'enfin il décida qu'il était temps de battre en retraite.

Il prit Ella par la main et ils détalèrent ventre à terre.

# 13

Ils étaient tous entassés dans la grange principale où les autres enfants n'avaient pas encore mis les pieds. Ella les observait du coin de l'œil, à la lueur du feu qui brûlait dans l'âtre. Ils jetaient fiévreusement des regards apeurés autour d'eux tandis que, dehors, résonnaient les bruits des adultes envahissant la ferme.

— Ils s'arrêteront pas, dit Louisa. Pourquoi ils s'arrêteraient ? Ils vont poursuivre leur chemin. Continuer leur transhumance. Ils s'intéressent pas à nous. Pourquoi ils s'arrêteraient ?

— *Pourquoi ils s'arrêteraient ?* répéta Harry d'un ton moqueur.

— Ils vont s'arrêter, dit Daniel. Ils s'arrêtent toujours.

— Mais pourquoi ? s'exclama Louisa d'une voix plaintive.

— Parce qu'on est là, répondit Daniel, fataliste. Parce qu'ils ont trouvé de la bouffe. T'as vu combien y sont ? Il en faut, pour nourrir une armée pareille ! Qu'est-ce qu'ils ont mangé jusqu'ici ? Je te le dis, ils vont s'arrêter.

— Non, dit Louisa. Ils s'arrêteront pas.

— T'es au courant qu'il suffit pas de dire quelque chose pour que ça se réalise, dit Harry. Décidément, t'es vraiment débile, Louisa.

— Y s'arrêteront pas ! insista-t-elle.

Comme pour apporter un démenti formel à cette affirmation, un coup violent résonna contre la façade métallique de la grange. Puis un autre. Et puis un troisième, suffisamment puissant pour laisser une bosse dans la paroi.

— Ils se sont arrêtés, dit Daniel. On est *morts*.

Scarface s'approcha d'une échelle qui permettait d'accéder à l'ouverture au toit. Après avoir rapidement escaladé les barreaux, il disparut. Ella était déjà montée là-haut, une fois, pour voir. L'extrémité supérieure de l'échelle était attachée à une grosse poutre du haut de laquelle on avait une vue générale de la ferme. Le toit lui-même était trop branlant pour qu'on s'y risque.

— Ras le bol de ce truc. Faut que je voie ce qui se passe, dit Sonya en grimpant à la suite de Scarface.

— Y a de la place que pour un, cria Ella dans son dos, en vain.

— Ils vont forcer l'entrée et ils nous tueront, murmura Daniel d'une voix rauque. Ils sont beaucoup trop nombreux.

— *Ils sont beaucoup trop nombreux*.

— Reconnais-le, Harry : t'as la trouille.

— La ferme, répondit ce dernier. T'es vraiment déprimant, Daniel, tu sais ça ?

Harry devait pousser sa voix pour se faire entendre par-dessus le vacarme des centaines de mains qui cognaient contre les parois métalliques de la grange. Et plus elles cognaient, plus il y avait de bosses. Dans chaque interstice, dans chaque fissure, Ella entendait les crevards renifler. Elle aurait aimé ne pas les avoir regardés alors qu'ils prenaient d'assaut la ferme. Ça les rendait trop réels. Ça aurait sans doute été plus supportable si elle n'avait pas pu se les représenter. Elle aurait pu faire comme s'ils n'étaient pas si affreux. Souffreteux, repoussants, loqueteux, mais pas effrayants. Les battements auraient pu être confondus avec la pluie, ou de la grêle. Les mouvements dehors ? Les grognements et les gémissements ? Un troupeau de vaches qui se serait échappé. Ou des chevaux. Ou…

Tout sauf des adultes malades et nécrosés. S'ils parvenaient à entrer, ils la tueraient comme ils avaient tué son frère et tant de ses compagnons. Elle priait pour que Scarface redescende vite. Elle se sentait en danger, sans lui. Ces enfants n'étaient d'aucune aide. Tout ce qu'ils savaient faire, c'était se chamailler. Daniel était trop terrorisé pour tenter quoi que ce soit. Il tournait comme un lion en cage, d'un bout à l'autre de la pièce, en tendant l'oreille, en levant les yeux au ciel, en se murmurant des choses à lui-même. Il pleurait sans discontinuer et se frappait la poitrine à coups de poing. Harry n'arrêtait pas de critiquer Louisa. Il la traitait d'idiote et elle l'engueulait à qui mieux mieux. De temps à autre, il abandonnait son souffre-douleur et

filait à l'endroit où les bruits étaient le plus forts et frappait la paroi avec son gourdin en insultant les adultes qui se trouvaient de l'autre côté.

Ça ne faisait aucune différence. Rien ne faisait de différence. Les adultes continuaient de cogner – tellement fort qu'Ella n'arrivait pas à réfléchir – et poussaient de toutes leurs forces, tant et si bien que les murs commençaient à se gondoler de façon inquiétante.

Mentalement, Ella se représentait la grange comme une métaphore de sa propre tête. Les coups des adultes l'affectaient autant que s'ils l'avaient frappée directement. Elle voulait que ça s'arrête. Elle voulait que tout s'arrête.

Des raclements et des grincements métalliques se firent entendre près de la porte.

Louisa poussa un cri.

En partie basse, la paroi était si profondément enfoncée que les adultes pouvaient glisser leurs mains à l'intérieur. Ella voyait leurs doigts tâtonner sur le sol de béton, agripper les bords de métal tordu. Harry ruait comme un diable pour écraser les mains sous son talon. Louisa accourut pour l'aider, armée de sa courte lance, avec laquelle elle piquait frénétiquement en injuriant les adultes. Le visage blême, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte, elle se tourna vers Daniel.

— Ça te dérangerait pas de nous aider ?

— Oui, oui, pardon, répondit l'intéressé en se portant au côté de Harry pour piétiner les mains qui passaient sous le mur.

Malgré leurs efforts, le trou s'agrandissait à mesure que les adultes tiraient sur la plaque de métal. Une mère passa la tête dans l'ouverture. Tel un serpent, elle sortit sa langue pour appréhender son environnement, puis elle se mit à lécher goulûment le sol, ses lèvres retroussées révélant des gencives violettes. Harry lui envoya un coup de pied à la tempe, puis un second. La mère se retira vivement, mais deux autres têtes ne tardèrent pas à la remplacer.

Tandis qu'ils les rouaient de coups de pied, un énorme boum retentit contre le mur, juste à côté d'eux. Tellement énorme qu'un pan entier se courba. Ella pivota pour évaluer les dégâts et… elle eut un choc. Ils n'étaient pas seuls dans la grange. Alors qu'ils se focalisaient sur le trou à la base du mur, des adultes étaient parvenus à entrer par un autre accès. Dans le demi-jour, elle n'aurait su dire combien ils étaient, mais, la panique aidant, ils lui semblaient remplir tout l'espace. Elle les avait vus juste à

temps. Alertés par le cri qu'elle avait poussé, les trois autres firent volte-face pour se défendre.

Hélas ! Faute de place pour pouvoir se servir efficacement de leurs armes, ils ne faisaient que tenir l'ennemi à distance. Ils étaient littéralement dos au mur. Se cramponnant à sa masse d'armes et à son bouclier en mousse, Ella courut se cacher derrière Harry et pria pour ne pas avoir à se battre. Un cri perçant lui vrilla les tympans. Elle mit quelques instants à comprendre qu'il sortait de sa propre gorge. Un cri inextinguible.

— Tu veux bien la boucler ? grogna Harry.

Ella luttait pour se contrôler. Mais les hurlements enflaient en elle, s'accumulaient, ne demandant qu'à jaillir hors de sa bouche. Dans le confinement de la grange, la puanteur des adultes était encore plus terrible. Ils étaient brûlants, moites, dégoulinants comme un sac-poubelle oublié.

Finalement, n'y tenant plus, elle ouvrit grand la bouche pour crier, mais le bruit fut entièrement absorbé par une déflagration de tous les diables, accompagnée par un éclair qui creva la pénombre.

# 14

Descendu de l'échelle, Scarface venait de tirer un coup de chevrotine. Sonya était avec lui. Ils attaquaient les adultes par le flanc. Scarface tira sa deuxième cartouche. Pendant qu'il rechargeait, Sonya redoublait d'efforts pour repousser les adultes à coups de lance. Très vite, ils dégagèrent un passage pour le groupe d'Ella et, tous ensemble, ils renvoyèrent les adultes d'où ils venaient.

— Je m'occupe de ceux-là, cria Daniel en retournant au trou à la base du mur, dans lequel trois adultes, dont seuls les troncs dépassaient, avaient réussi à se glisser.

— Dézingue-les, Dan, hurla Sonya. Leurs corps bloqueront l'entrée.

Ella le vit alors saisir une lance et commencer à les larder, accompagnant chaque coup d'un braillement furieux.

Scarface et les enfants parvinrent rapidement à débarrasser la plus grande partie de la grange de ses intrus, les repoussant jusqu'à une porte latérale dont la serrure était fracturée. L'anneau qui permettait de fermer le cadenas avait été purement et simplement arraché du mur. Scarface s'avança d'un pas déterminé et tira deux coups de chevrotine dans l'embrasure. Durant quelques instants bénis, il n'y eut plus un seul adulte à l'horizon. Rien que du vide.

— Aidez-moi ! appela Sonya en se précipitant pour essayer de refermer le battant.

Mais, déjà, les adultes revenaient à la charge. Harry roua de coups de massue les mains et les bras qui se tendaient dans l'ouverture.

*À quoi bon ?* pensa Ella. Ils étaient tellement nombreux. Il en arriverait toujours de nouveaux. Pourtant, contre toute attente, Sonya parvint à refermer la porte. Scarface prit immédiatement une barre de fer et la coinça sous la poignée. Harry restait là, pesant de tout son poids sur la barre. Il avait l'air exténué. Son blouson graffé de slogans était déchiré.

Malheureusement, ils n'avaient pas complètement nettoyé la grange. La mère au visage barré d'un pseudo-sourire avait du sang qui lui coulait du nez et de la bouche.Elle fondait sur Ella, les doigts écartés au maximum, comme si elle était en train de faire sécher son vernis. Avant que la petite ait eu l'occasion de réagir, Louisa chargea la mère et, d'un coup d'épaule, l'envoya bouler dans l'âtre, déclenchant du même coup un vrai feu d'artifice. Des gerbes d'étincelles s'élevèrent dans les airs sous les glapissements aigus de la mère qui se tortillait comme un ver pour échapper aux flammes. À peine y était-elle parvenue que Sonya s'avança et la transperça d'un coup de lance.

— T'étais où ? s'étrangla Louisa, hors d'haleine.

— J'essayais de voir ce qui se passe, répliqua Sonya.

— Alors ? Raconte, ordonna Daniel.

— Ça grouille d'adultes, répondit Sonya. Certains ne font que passer, mais pour l'essentiel, ils font le siège de la grange.

— Quelle connerie, se lamenta Daniel. On est coincés. C'est complètement con.

— *C'est complètement con*, se moqua aussitôt Harry.

— Tu sais quoi, tête de nœud ? rétorqua Daniel. J'espère qu'ils vont lentement te dépecer et qu'ils vont jouer au foot avec ce qui te sert de tête.

— Moi, c'est à toi que je souhaite une mort lente et douloureuse, répondit Harry.

— Arrêtez tous les deux, dit Louisa. S'il vous plaît.

— *Arrêtez tous les deux*.

Harry n'avait pas fini sa phrase qu'il poussa un cri, surpris de la violence du coup d'épaule avec lequel Sonya venait de l'écarter de son passage. Pour un peu, elle l'aurait projeté à terre. Il se garda bien de se plaindre, il avait saisi la cause de son empressement. Les corps qui jusque-là bloquaient le trou à la base du mur avaient été traînés dehors et remplacés par d'autres, bien vivants.

Et pendant tout ce temps, le martèlement continuait, partout, sur tous les murs, boum-boum-boum-boum.

Scarface semblait se désintéresser de la situation. Penché sur une vieille machine d'où sortaient divers tuyaux et autres pompes, il trifouillait quelque chose par-ci, tournait un petit volant par-là. Ella n'aurait su dire pendant combien de temps cela avait duré. Les enfants qui refoulaient les adultes qui essayaient de se glisser à l'intérieur ; les adultes qui cognaient aux parois ; les enfants qui, à la première occasion, se chicanaient les uns les autres ; Scarface qui bricolait son truc. Qu'importe combien de trous ils obstruaient ou combien de fentes dans les murs ils réparaient. Un autre adulte apparaissait aussitôt ailleurs.

Les enfants se déplaçaient dorénavant comme eux, avec des gestes lents et automatiques, les jambes raides. De vrais zombis. Des cadavres d'adultes jonchaient le sol, reliquats des combats précédents. Ella évitait soigneusement de les regarder. Malgré ses efforts, il arrivait qu'en raison de la pénombre, conjuguée à l'immense fatigue qui la terrassait, sa vue lui joue des tours et qu'elle croie voir un de ces corps s'animer. Alors, elle poussait un cri et courait se mettre à l'abri, tandis que les autres la maudissaient de les effrayer pour rien. Car rien n'avait bougé. Les cadavres ne revenaient toujours pas d'entre les morts.

Quand Ella leur fit le coup pour la cinquième fois, Harry entra dans une rage folle. Il se mit à l'insulter et à la pousser, ne s'arrêtant que lorsque Scarface lui assena une grande gifle en travers du visage. Durant un instant, le garçon parut tellement estomaqué et ému qu'on aurait pu croire qu'il allait fondre en larmes. Et puis toute sa colère et sa frustration explosèrent, entièrement dirigées contre Scarface, cette fois.

— C'est ça, vas-y, tape-moi ! Attaque-moi ! Comme ça, au moins, on te verra sous ton vrai jour. Parce que t'es rien d'autre qu'un foutu adulte. Comme eux. Mais qu'est-ce qu'on fout ici, avec toi ? On marche sur la tête. Tu devrais être dehors, avec les tiens. Avec ces rebuts. Espèce d'ordure ! Putain de saloperie !

Joignant le geste à la parole, il lui cracha au visage. Scarface resta sans réaction, sinon celle de s'essuyer le visage. Alors, une nouvelle brèche apparut dans la paroi métallique et ils se précipitèrent tous pour repousser les assaillants à coups de lance et de batte. Le vacarme était plus assourdissant que jamais. Cette fois, le trou était si important qu'ils n'eurent d'autre choix que de déplacer une grosse armoire pour l'obstruer. Tandis qu'ils la faisaient glisser, Daniel se fit coincer contre le mur.

— 'Tain, tu m'as pété les doigts !

Harry l'imita aussitôt.

— *'Tain, tu m'as pété les doigts*.

Louisa se moqua de lui. Daniel la frappa. Sonya se vengea en le frappant à son tour.

— Ça suffit ! explosa Daniel. Je me casse, dit-il d'une voix si éraillée qu'elle en était à peine audible. Pas question que je crève ici. Jamais on n'aurait dû venir dans ce fichu endroit.

Prenant tout le monde de court, il poussa Harry hors de son chemin et se précipita vers la porte latérale.

— Daniel ! Non ! hurla Sonya dans son dos.

En vain.

Pour toute réponse, il retira la barre de fer, ouvrit la porte à la volée, puis sortit dans la nuit en titubant.

— Faut l'arrêter, dit Louisa. Il le faut.

— C'est trop tard, répondit Sonya. Il est parti.

Les adultes s'engouffraient dans l'embrasure. Scarface fit feu deux fois, il chercha Harry des yeux dans l'espoir de trouver du soutien. C'est alors qu'Ella remarqua qu'il était toujours allongé par terre, là où il avait été poussé.

— Cet abruti a décroché le pompon ce coup-ci, gémit Harry.

Ella remarqua qu'il était blessé. Il était tombé sur des sortes de cales en béton et son pantalon était déchiré. Sa jambe était brillante à cause du sang. Il se mit à jurer et à traiter Daniel de noms toujours plus grossiers. Ella se boucha les oreilles. Un flot d'adultes se déversait par la porte et d'autres arrivaient par le trou en bas du mur, à l'opposé. Les enfants se retrouvèrent acculés au centre de la grange, pris en étau. Scarface tirait sans discontinuer, deux coups à la fois, chacun faisant pleuvoir un nuage de chevrotine sur le premier rang des assaillants. Ensuite, il devait casser le fusil et recharger. Sonya et Louisa faisaient farouchement barrage avec leurs lances. Parvenu à se relever, Harry leur prêta main-forte comme il pouvait, en se tenant la hanche et en évitant de prendre appui sur sa jambe blessée.

— On peut pas les retenir, dit Louisa.

— *On peut pas les retenir*, répéta automatiquement Harry, sans même s'efforcer de prendre un ton moqueur.

Les chuintements, les sifflements et les grommellements de la foule chaude et moite envahissaient l'espace de la grange. Partout où Ella portait son regard, ils étaient là. Un père approcha tout près de Scarface avant que

celui-ci ait eu le temps de recharger, ne lui laissant d'autre choix que de se servir du talon de sa crosse pour se défendre. Il le lui enfonça sèchement dans la figure. Le père s'effondra en crachant ses dents.

C'est alors que Harry tomba. Encerclé par trois adultes, il avait succombé à la pression.

— Harry ! hurla Sonya.

— *Harry !* répéta-t-il sur le ton de la raillerie.

Se battant comme un lion, Scarface fit le vide autour du blessé, puis attira tous les enfants auprès de lui. Ensuite, il attrapa un fagot de bâtons dans le feu. Ella comprit qu'il en avait fait des torches. Il en lança une dans l'ouverture. Le flambeau tournoya dans les airs, décrivant plusieurs arcs avant d'atterrir à deux pas du seuil de la porte. Il y eut un gros « wham », accompagné d'un vif éclair. Dans la lumière crue, Ella distinguait clairement le sang étalé partout, les visages livides des enfants sur lesquels les traces de crasse faisaient un contraste saisissant, les faciès nécrosés et bosselés des adultes. À travers les fentes dans les murs, elle voyait aussi les flammes qui encerclaient la grange. De la fumée s'insinuait à l'intérieur et la puanteur des adultes cédait la place à une autre, pire encore : celle de la chair calcinée, des vêtements brûlés et des cheveux carbonisés. Une mère en flammes s'avança avant de s'affaler. Ceux qui étaient parvenus à entrer dans la grange s'étaient figés, troublés par cette nouvelle menace.

Pourtant, aussi rapidement qu'il s'était embrasé, le feu à l'extérieur mourut. Ella avait beau regretter l'extinction de cette barrière de feu qui faisait rempart contre l'ennemi, elle était heureuse de ne plus voir aussi nettement le spectacle d'horreur qui s'étalait autour d'elle.

Dans l'embrasure grande ouverte de la porte : personne. Peut-être était-ce le moment de tenter leur chance ? Comme Daniel avant eux ? Ella vit les filles tressaillir. Une brève hésitation. Ils y pensaient tous.

— J'peux pas bouger, dit Harry.

Ella baissa les yeux. Les adultes lui avaient littéralement massacré les jambes. L'une, en particulier, donnait l'impression d'avoir été à moitié dévorée. Sans parler de son visage presque entièrement couvert de sang à cause d'une entaille au cuir chevelu.

— Y a plus un bruit, dit Sonya.

Était-elle prête à abandonner Harry ?

— Est-ce que… ? dit Louisa.

L'irruption d'un objet jeté à l'intérieur de la grange la coupa au beau milieu de sa phrase. Il heurta le sol de béton, rebondit dans les airs, puis roula vers le feu.

— Oh non, cria Sonya. Non !

Une tête. Une tête de garçon. La tête de Daniel. Une oreille manquait, dévorée. Les traits étaient figés en une expression de stupeur.

Pour les adultes qui se trouvaient dans la grange, l'incident eut l'effet d'un signal. Ils revinrent soudain à la vie. Et pas seulement eux. Scarface passa lui aussi à l'action. Attrapant Ella par le bras, il la tira jusqu'aux toilettes chimiques, ouvrit la porte et la jeta à l'intérieur. Elle trifouilla maladroitement la serrure jusqu'à enclencher le loquet puis se laissa tomber sur le siège. La vapeur des produits chimiques lui brûlait les narines. Néanmoins, cela masquerait peut-être sa propre odeur. Et si c'était pour ça que Scarface l'avait fourrée là-dedans ? Pour la protéger ? Si tel était le cas, cela signifiait qu'il avait peur. Et que la bataille était pratiquement perdue.

Ella attendit en frissonnant, prostrée sur le siège des toilettes, dans le tintamarre des bruits de lutte, des cris, des souffles chuintants, des frottements et des coups sur les parois, seulement rompus ici et là par les détonations du fusil de Scarface.

Elle aurait voulu savoir ce qui se passait. C'était plus effrayant d'être bloquée ici, dans le noir complet, sans pouvoir réagir. Enfin presque. Car, dans la grange, elle avait vécu l'enfer. Les adultes la répugnaient. Le sang, la peur, la puanteur la répugnaient. Et pourtant, il fallait qu'elle voie. Elle se pencha vers la porte et chercha un interstice. Un minuscule rayon de lumière passait à travers la serrure. Il y avait une ouverture. Elle y colla son œil et, aussitôt, fit un bond en arrière. La pointe d'une lance venait de transpercer l'épais plastique de la porte, ne passant qu'à quelques centimètres de son visage. On arracha la lance. Ella attendit quelques instants puis s'approcha du trou ainsi créé, priant pour qu'une nouvelle attaque ne vienne pas lui crever l'œil.

Elle entendait les cris des enfants, mais, à la lueur du feu, tout ce qu'elle distinguait, c'étaient des silhouettes fuyantes, en contrejour. Elle se rassit sur les toilettes, porta son collier de perles à sa bouche et ferma les yeux. Les mains plaquées sur les oreilles, elle se balança d'avant en arrière ; se balança et se balança encore, jusqu'à l'épuisement. Elle s'appuya au mur. Au bout du compte, la fatigue l'emportant sur sa peur, elle sombra dans un

sommeil où les cauchemars n’étaient pas plus bizarres, confus ou effrayants que ce qu’elle avait vécu éveillée.

# 15

— Non, m'man, non ! C'est moi, Ella… !

Mais sa mère ne l'écoutait pas et continuait de la pourchasser, les ongles telles des serres, qui cherchaient à l'énucléer.

— Maman, non, je t'en prie… !

Elle s'éveilla en sursaut. L'odeur du sang et la fumée lui chatouillaient les narines. Elle avait les membres engourdis d'être restée trop longtemps dans la même position, recroquevillée en chien de fusil, la tête appuyée contre le mur. Durant un moment, ne sachant trop où elle était, elle lutta pour effacer de sa mémoire la dernière partie du rêve. Encore sous le choc, elle essayait de se convaincre que rien de tout ça ne s'était réellement passé. Mais qu'était-il arrivé *vraiment* ? Où était-elle ?

Et puis, soudain, tout lui revint. Une douloureuse gifle qui acheva de la réveiller.

Les toilettes. La grange. La bataille.

Elle se pencha en avant et jeta un coup d'œil dehors à travers le trou dans la porte.

C'était le matin. Le soleil était levé. À peine. Un nuage de fumée flottait dans l'air. Rien d'autre ne bougeait. Le sol de béton de la grange était jonché de cadavres faisant comme un épais tapis de couleur sombre. Quant à savoir si des enfants se trouvaient parmi cette masse, Ella ne pouvait le dire.

Elle tendit l'oreille. Calme plat. Le bruit des adultes, cette vague qui se fracassait sans fin, ce ronflement sourd et chuintant, n'était plus. L'armée avait dû poursuivre sa route.

Cela signifiait… ?

Qu'elle était seule ?

Elle attendit et attendit encore, trop terrorisée pour oser ouvrir la porte, ne sachant ce qu'elle allait découvrir derrière. L'idée d'être l'unique survivante lui était insupportable. Elle aurait préféré être morte.

C'est alors qu'elle vit du mouvement. Quelque chose qui émergeait de la pile de cadavres. Un corps. Elle retint son souffle. Ça semblait se déployer, éclore, comme un film en accéléré de la croissance d'une plante, comme si une jeune pousse était en train de sortir de cette montagne de chair morte. Qui que ce fût, il était couvert de sang, de la tête aux pieds. Une épaisse couche noire et collante. Il était tordu, déformé, cassé mais, d'une manière ou d'une autre, il bougeait encore.

Scarface.

Ella reprit son souffle. Elle était sur le point de lui crier quelque chose quand elle avisa un autre mouvement. Deux personnes descendaient de l'échelle menant au toit.

Arrivés en bas, ils traversèrent lentement la grange, s'approchèrent de Scarface et lui glissèrent quelques mots. À travers la porte, Ella n'entendait pas ce qui se disait. Il secoua la tête. Ella remarqua qu'il tenait ses deux poignards. Ils étaient noir cramoisi. Louisa dit autre chose et Scarface secoua de nouveau la tête. Et puis Ella s'étrangla en voyant Sonya lui assener un coup de matraque sur la nuque. Il s'effondra la tête la première. Les deux sœurs se penchèrent sur lui et le fouillèrent. Soudain, Sonya poussa un cri de triomphe et se redressa, tenant à bout de bras un gros trousseau de clés.

Elles se dirigèrent à grands pas vers la porte principale et sortirent dans le soleil du matin.

Ella remonta précautionneusement le loquet de la porte et l'entrebâilla. Puis elle passa la tête dans l'ouverture et vérifia que tout allait bien. Elle redoutait de voir les filles. De voir des adultes. Encore en vie. Il y avait plus de morts que ce qu'elle aurait pu imaginer, entassés les uns sur les autres, à certains endroits sur trois couches. Des monceaux de cadavres. Elle se félicitait qu'il y ait de la fumée, car cela couvrait en partie les pires odeurs. Celles des corps éventrés.

Elle s'approcha de Scarface, qui gisait là où il était tombé, au sommet d'un tas d'adultes. Elle le palpa, le secoua, puis se pencha pour coller son oreille devant sa bouche, dans l'espoir d'y déceler un souffle. Ensuite, elle

posa la main sur sa poitrine et y sentit une infime pulsation cardiaque, si ténue qu'elle se demandait même si ce n'était pas son propre pouls. Non. Sa poitrine bougeait. Il était encore vivant. L'arrière de son crâne était profondément entaillé. Son sang se mélangeait à celui dont il était couvert.

Ella courut jusqu'à l'armoire où il rangeait sa trousse de secours et en ouvrit la porte, manquant d'arracher le meuble du mur. Elle attrapa un rouleau de gaze et en coupa une bonne longueur, qu'elle enroula ensuite autour de son crâne, sans trop serrer, pour arrêter le saignement. Elle ne savait pas quoi faire d'autre.

Et puis elle se rappela Sonya et Louisa. Elles avaient pris ses clés. Pour quoi faire ? Elle alla jusqu'à la porte et jeta un coup d'œil dehors, redoutant qu'elles la voient et lui mettent un coup sur la tête, à elle aussi.

Un anneau de terre brûlée, calcinée, courait tout autour de la grange et une odeur d'essence flottait dans l'air, mélangée à des effluves de viande grillée. D'autres cadavres étaient étalés dehors, près de la grange, pour la plupart calcinés. Un autre amoncellement de corps s'élevait près du portail effondré, mais, pour le reste, la ferme semblait déserte.

Où étaient les filles ?

Au poulailler. *Évidemment*.

N'était-ce pas là qu'elles étaient allées fouiner un peu plus tôt, essayant de s'introduire à l'intérieur ?

Ça devait être ça.

Ella était sur le point de partir à leur recherche quand elle aperçut un groupe d'adultes à l'angle du corps de ferme. Ils n'étaient donc pas tous partis. Elle referma les portes de la grange, ne laissant qu'un petit espace à travers lequel elle pouvait regarder dehors. Tout son corps tremblait. Elle avait froid, elle avait faim, elle était fatiguée, elle était terrifiée.

Et seule.

Une grosse mère se détacha du groupe et s'avança vers la grange en claudiquant. Elle avait les bras nus, des seins énormes et un cou si large que sa tête paraissait conique. Alors qu'elle approchait, elle rota et un filet de liquide brunâtre dégoulina sur son menton. Arrivée à la porte, elle se mit à renifler les panneaux.

Ella recula d'instinct avant d'entendre monter des hurlements, des grognements et des gémissements aigus. Quelque chose traversa la cour en trombe et bouscula la mère, qui perdit l'équilibre. C'étaient les chiens. Les chiens de Scarface étaient revenus. Il n'y avait plus de pièges pour les

arrêter. Ils se jetaient sur les adultes, les attaquaient, les dévoraient. Leurs aboiements et leurs jappements avaient quelque chose d'irréel, ils semblaient sortis d'un film d'horreur avec des aliens. Trois pères essayaient de fuir, les chiens accrochés à leurs basques, littéralement.

Ella ferma les portes de la grange et verrouilla le loquet. Les yeux clos, le front appuyé contre le battant, elle écoutait les bruits de l'attaque, heureuse de ne pas se trouver dehors. Elle avait la gorge atrocement sèche. Elle essaya d'avaler sa salive. Il lui fallait de l'eau.

C'est alors qu'elle entendit du bruit dans son dos.

Quelqu'un bougeait dans la grange. Durant un instant, elle espéra que ce soit Scarface, dont l'état n'était peut-être pas aussi grave qu'elle l'avait craint. Pourtant, au fond d'elle-même, elle savait que ce n'était pas lui.

Elle ouvrit les yeux et pivota.

Un père, qui lui tournait le dos, s'approchait d'elle à reculons en traînant quelque chose par terre. Un dos large, massif, zébré par les lambeaux de sa chemise, les bandes de tissu laissant apparaître des carrés de peau grumeleuse, noirs de terre et de cambouis.

C'était Scarface qu'il tirait par les chevilles. Elle ne savait pas quoi faire. Elle avait beau être armée d'une massue, elle ne pouvait pas se battre contre cet homme. Il était énorme – aux yeux d'Ella, un véritable géant – et elle était faible. Rien qu'une gamine, comme avait dit Daniel. *Une gamine bonne à rien*. Et il avait raison. Elle n'avait même pas la force d'écraser une mouche.

Parlant de mouches, il y en avait partout. Des essaims qui virevoltaient autour du père et au-dessus des corps. Leur vrombissement la rendait nerveuse.

Elle baissa les yeux sur sa masse d'armes. Elle tremblait tant dans sa main moite qu'on aurait dit qu'elle était accrochée à un moteur. Elle passa le doigt sur l'une des pointes de métal plantées à l'extrémité. C'était coupant. Si elle frappait le père à un endroit sensible, elle parviendrait sans doute à le blesser. Certainement pas à le tuer, mais au moins à le ralentir, éventuellement à lui faire lâcher prise et ainsi offrir à Scarface une chance de s'enfuir.

De toute façon, c'était ça ou le regarder l'emmener quelque part où il pourrait le manger en toute tranquillité… en attendant de revenir pour s'en prendre à elle. La question était : où frapper pour faire le maximum de dommages ?

Le père s'approchait de plus en plus. Elle l'entendait grogner sous l'effort, raide et gauche tandis qu'il reculait en traînant des pieds, écartant à coups de talon les bras et les jambes qui lui barraient la route. C'est alors qu'Ella eut une idée. Sans réfléchir, elle s'approcha promptement du père et lui assena de toutes ses forces un coup à l'arrière du genou, avant de reculer aussitôt, abandonnant son arme, qui resta plantée là, fichée dans l'articulation.

L'homme poussa un cri de petite fille, s'effondra sur le sol et lâcha sa proie. Ella respirait si fort qu'elle en avait mal à la poitrine. Elle pleurait. Mais elle l'avait fait. Le père était à terre…

Après avoir roulé sur le ventre, ce qui eut pour effet d'extraire les pointes de la chair et de libérer l'arme, il se hissa sur ses mains, comme s'il faisait des pompes, et il regarda fixement Ella. Ni souffrance ni colère ne se lisaient sur ses traits, il avait simplement l'air de quelqu'un qui a quelque chose à faire et que rien n'arrêtera. Il avançait, en appui sur ses bras, sans quitter Ella des yeux. Celle-ci recula jusqu'à la porte. Elle n'avait pas ouvert le battant de plus de dix centimètres qu'un énorme chien fourrait sa truffe dans l'interstice et se mettait à flairer, comme la mère avant lui. Elle referma en hâte la porte alors qu'il se mettait à aboyer.

Malgré cela, le père, dont le visage disparaissait sous les escarres et les furoncles, avançait toujours, rampant dans le sang et les immondices qui tapissaient le sol. Bien plus près maintenant. Ella battit en retraite, sans qu'à un seul instant il la quitte des yeux, et avec toujours cette expression de froide détermination.

Incapable de voir ce qui se trouvait derrière elle, Ella trébucha et perdit l'équilibre. Agitant les bras, dansant d'un pied sur l'autre, elle tenta de se rattraper, et se cogna violemment à l'un des piliers métalliques qui supportaient la charpente de la grange. Elle tomba les fesses par terre, trop surprise pour éprouver de la douleur. Le père avançait toujours, une main après l'autre, tel un varan, en rampant par-dessus les cadavres.

Cherchant des yeux un objet avec lequel se défendre, Ella tomba sur la tête de Daniel, abandonnée là. C'était comme s'il la regardait. Ses lèvres retroussées donnaient l'impression qu'il souriait, qu'il riait, même. Qu'il se gaussait de la gamine présomptueuse persuadée de pouvoir abattre un adulte.

Ella ferma les yeux. Elle en avait assez. Elle était à bout. Vidée. Elle laissa échapper un petit rire. Elle n'avait même plus l'énergie d'avoir peur.

Qu'il vienne. Qu'il vienne et qu'il fasse son affaire, ensuite tout serait terminé. Peut-être allait-elle retrouver Sam au paradis. Ça, ce serait chouette !

La détonation claqua avec une telle violence qu'Ella en eut les oreilles qui sifflaient. Elle se demanda si le père l'avait frappée. Mais elle ne sentait rien. Et même avec les paupières fermées, elle ne pouvait nier avoir vu un éclair s'imprimer sur sa rétine. Elle se força à ouvrir les yeux, à regarder. Le père était allongé sur le côté. Un flot de sang s'échappait de son flanc.

On lui avait tiré dessus.

— Scarface ? appela-t-elle en parcourant la grange du regard.

— Non, répondit une voix toute proche, presque dans son oreille.

C'est alors qu'elle aperçut Harry, adossé au mur de la grange, le fusil de chasse de Scarface encore fumant dans les mains. Trop exténuée pour se redresser, elle rampa jusqu'à lui.

— Harry ?

— Le fusil, répondit ce dernier. Il me l'a donné.

Son visage était livide, constellé de taches de sang.

— Ton ami, poursuivit-il. Il ne restait que deux cartouches. Je gardais la dernière. Maintenant, c'est fait.

— Oh, Harry, soupira Ella, à court de mots.

Il leva le menton en direction de l'endroit où était étendu Scarface.

— Il a essayé de me sauver, dit-il. Il est bien, tu sais.

— Non, il est blessé.

— *Il est blessé…* Andouille, va. Je veux dire que c'est un gars bien. Pendant toute la nuit, il m'a défendu. Je pouvais pas bouger. Un de ces salopards m'a eu. Les filles ont fichu le camp. Par l'échelle. Je leur jette pas la pierre. Y z'étaient vraiment trop nombreux. Le pire, c'est que certains pouvaient grimper. Ouais. J'arrivais pas à y croire. Jamais vu ça. Ils ont essayé de grimper à l'échelle. Ton ami les en a empêchés en les foutant tous par terre.

Harry grogna de douleur et ses paupières tressautèrent. Ella essayait de se concentrer sur le garçon, en faisant abstraction de ce qui lui était arrivé. Elle le regardait droit dans les yeux, fixement, pour ne pas avoir à regarder le reste de son corps. Malgré cela, elle vit qu'il lui manquait les deux jambes.

— Harry, est-ce que ça va ?

Elle se sentit immédiatement stupide. Bien sûr que non, ça n'allait pas.

— *Harry, est-ce que ça va ?* répliqua-t-il avec la pointe d'insolence dont il était coutumier.

Il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Tu perds beaucoup de sang.

— *Tu perds beaucoup de sang*, répéta-t-il dans un filet de voix.

— J'aimerais bien t'aider, mais je ne sais pas quoi faire.

— *Je ne sais pas quoi faire*…

Harry marqua une pause. Il avait l'air au bord des larmes.

— Contente-toi de me tenir la main, dit-il.

Elle s'exécuta. Sa peau était froide. Il tremblait. Au bout d'un moment, sa main se raidit et Harry esquissa un sourire.

— Merci, dit-il. J'suis content que tu sois saine et sauve.

— Au fait, bravo pour ton tir, Harry. Tu lui as bien réglé son compte à ce foutu père.

— *Tu lui as bien réglé son compte*… C'est vrai, hein ? BOUM ! s'esclaffa-t-il.

— Je crois que c'était le dernier, dit Ella. Il reste plus un seul adulte.

— *Il reste plus un seul adulte*, répéta Harry, cette fois non plus sur un ton ironique, mais avec joie, comme si c'était une bonne nouvelle.

Et de fait, c'en était une.

— À quelqu'un d'autre de s'en occuper, ajouta-t-il encore.

Puis il ferma les yeux et se tut. Sa main se raidit et Ella comprit dans l'instant, sans avoir besoin de vérifier, qu'il était mort.

Finalement, Harry était un type bien.

Elle traversa la grange. Sans regarder. Trop de corps. Sans regarder et en refoulant ses haut-le-cœur. Se demandant comment elle faisait pour seulement mettre un pied devant l'autre. Elle retrouva Scarface étalé par terre, sur le dos, les bras en croix. Son bandage était parti. Une longue trace de sang maculait le sol là où le père l'avait traîné. Elle pressa une oreille contre sa poitrine comme elle l'avait fait auparavant. Et, comme un peu plus tôt, elle entendit un faible battement. Plaçant ses mains de part et d'autre de sa tête trempée de sueur, elle le secoua doucement. Son visage était pire que jamais. Comme un vieux jouet qu'un chien aurait abandonné. Lacéré, mutilé, rendu difforme par les coups de crocs. Il n'était plus qu'une chose. Mais une chose *vivante*.

Et il était tout ce qui lui restait.

— Allez, dit-elle en le secouant plus fort. T'es pas mort. Tu vas pas rester là éternellement. T'es trop lourd pour que je te porte. Faut qu'on parte d'ici. J'ai besoin que tu me protèges. T'es qu'un vieux croulant tout moche, une vieille raclure dégoûtante, mais tu as pris soin de moi jusqu'ici et tu dois continuer. Je m'occuperai de toi. Je t'aiderai à te remettre, on s'entraidera… Qu'est-ce que t'en dis ? Mais, pour ça, il faut que tu te réveilles, que tu m'écoutes : pas question que je te laisse mourir. Ni toi ni personne d'autre d'ailleurs, même si t'es juste un monstre, un crevard, un enfoiré d'en face, même si tu ne peux pas parler et que tu ne vaux pas tripette en tant qu'ami. T'es juste un horrible vieux chasseur, un laideron, un arrache-gueule, mais t'es *mon* chasseur. *Mon* Arrache-gueule.

Sur ces mots, une larme coula sur sa joue et tomba sur Scarface. Elle renifla, s'essuya le nez d'un revers de main, puis abattit ses deux poings sur sa poitrine.

— J'sais même pas si tu m'entends. Mais si tu m'entends, ça veut aussi dire que tu me comprends. En imaginant que tu puisses parler, je ne sais pas ce que tu dirais. J'te connais pas. J'sais pas qui tu es. Alors que voudrais-tu me dire ? Tu me demanderais sûrement de la boucler et de ne pas me comporter comme une gamine. Bah, je m'en moque de ce que tu penses. Je me moque pas mal de tout ce que tu pourrais dire, du moment que tu te réveilles et que tu m'aides. Lève-toi, Arrache-gueule ! Lève-toi !

Mais il ne se leva pas.

Ça ne servait à rien. Il gisait là, continuant de se vider de son sang. Ella ne pouvait rien pour lui. Pas plus qu'elle ne pouvait le déplacer. Désormais, tout ce qu'elle pouvait faire, c'était essayer de penser à elle.

Elle se redressa péniblement, à contrecœur, puis elle tourna les talons et se dirigea vers l'échelle. De là-haut, elle pourrait peut-être trouver un chemin pour partir d'ici sans se faire dévorer par les chiens.

Tandis qu'elle posait le pied sur le premier barreau, elle entendit une voix résonner dans son dos.

— Je peux parler.

Ella fit volte-face. Scarface la regardait de son bon œil, la tête juste assez relevée pour la voir.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Que je peux parler. Et que je ne suis pas un adulte.

## 16

Ella se trouvait dans le hangar à poulets. Et elle pleurait. Cet endroit d'habitude si bruyant et grouillant de vie était aujourd'hui envahi par un silence de mort. En arrivant, elle avait trouvé la porte ouverte. Le cadenas pendait au fermoir. Les clés étaient encore dessus. Les sœurs étaient venues et elles n'avaient même pas pris la peine de refermer derrière elles. Elles avaient donc laissé le champ libre aux chiens, qui avaient fait un vrai carnage. Rendus fous par cette manne, ils avaient certainement couru dans tous les sens en tuant tous les poulets passant à leur portée, en en mangeant quelques-uns au passage, mais en en laissant encore bien plus par terre.

Morts.

Ella avait de la peine pour Scarface. Lui qui s'était donné tant de mal pour protéger tout ça… Et, pour finir, c'étaient les filles qui avaient tout gâché. Ella ramassa quelques volatiles parmi les moins mutilés et les fourra dans son sac. Une manière de limiter un tant soit peu le gâchis.

Elle sortit et récupéra les clés. Les retrouver avait été facile, pénétrer dans le corps de ferme serait sans doute une tout autre affaire.

Les chiens étaient partis. Il ne restait plus un seul adulte vivant dans la ferme. Elle était seule, dorénavant. Elle marcha jusqu'à l'entrée de l'habitation, la clé à la main, et elle attendit, s'armant de courage pour ouvrir la porte. Durant tout le temps qu'elle avait passé ici avec Scarface, pas une fois il ne lui avait permis d'entrer, bien que lui aille subrepticement y faire un tour chaque soir. Dans sa tête, elle se préparait au pire. Il y avait quelque chose là-dedans. Quelque chose de mauvais. Pas uniquement l'incendie. Pire que cela. Elle le savait. Même si, en son for intérieur, elle

avait du mal à imaginer pire que ce qu'elle avait vécu au cours des dernières heures – à tel point qu'elle était la première surprise d'être encore capable de marcher. En restant actif, on n'a pas une minute pour s'arrêter et penser à autre chose. Plus vite elle en aurait terminé, plus vite elle pourrait quitter cet endroit. L'odeur des cadavres était d'ores et déjà abominable, et cela ne ferait qu'empirer à mesure qu'ils se décomposeraient.

— Les chiens vont les manger, les mouches y pondront leurs œufs et leurs larves s'occuperont du reste, avait dit Scarface. Et elles propageront la maladie. Si on reste, on mourra.

Ella n'était pas encore habituée à l'entendre parler. Non qu'il soit très bavard. Sa voix était atrocement rauque, sèche et cassée, les mots donnaient l'impression de rester collés au fond de sa gorge.

Jusqu'ici, il n'avait dit que cinq choses en tout et pour tout.

Qu'ils ne pouvaient pas rester ici.

Qu'il avait une solution de repli, un refuge, non loin de la ferme, et qu'ils allaient s'y rendre tous les deux, coûte que coûte.

Que, remisé dans la cave de la ferme, se trouvait un kit de survie contenant tout ce dont ils avaient besoin pour tenir quelques jours.

L'endroit précis où était caché le fameux kit.

Enfin, l'ordre de ne surtout pas aller voir ailleurs dans la maison.

Quand Ella lui avait demandé si c'était dangereux, il n'avait rien répondu.

Et ça s'était arrêté là.

Voici où elle en était, alors qu'elle attendait devant le bâtiment dont les fenêtres étaient si obscures qu'elle se demandait si Scarface ne les avait pas condamnées. Cela faisait tellement longtemps qu'elle vivait à côté de cette bâtisse silencieuse, aux murs noircis, qui s'élevait comme une évidence au centre de la cour. Et pour la première fois, elle s'apprêtait à y entrer.

Elle glissa la clé dans la serrure. Une infime pression suffit à actionner le pêne. La porte pivota sur ses gonds. Un bruit sourd se fit entendre, venant de l'intérieur, une sorte de bourdonnement, comme celui d'une machine. Ella frissonna. À croire que la maison était vivante.

Elle ouvrit la porte en grand, s'avança et frotta machinalement ses pieds sur le paillasson. Le bruit était partout, maintenant. Il l'entourait. Un air moite et chaud s'échappait par l'ouverture, accentuant encore le sentiment d'avoir affaire à un être vivant. Une terrible puanteur régnait à l'intérieur, mélange d'humidité et de renfermé. La moquette de l'escalier disparaissait

sous une épaisse couche de champignons vert-de-gris. D'autres colonies de moisissures s'étiraient le long des murs, comme du lierre.

*Tourne à gauche dans la cuisine*, avait dit Scarface. Ella fit comme il avait dit. La cuisine était propre et rangée. Tout était à sa place, à part que les murs ruisselaient d'humidité et qu'il y avait des mouches partout. Mais alors partout. Tandis qu'elle passait devant les fenêtres, un gros essaim s'envola et virevolta autour de sa tête tel un nuage noir. Une pluie de lumière inonda aussitôt la pièce. Les fenêtres n'étaient pas obstruées, elles étaient simplement couvertes de mouches, qui formaient une sorte d'écran vivant.

Ella agita les mains autour de son crâne pour empêcher les insectes répugnants de se poser sur elle. Certains cognèrent contre son visage. Elle secoua énergiquement la tête, puis traversa la pièce à grands pas, jusqu'à la porte opposée, comme on le lui avait demandé. Là, elle alluma sa torche et ouvrit la porte.

*Il va faire noir dans la cave…*

Un petit couloir commandait l'accès à l'escalier de la cave. Des patères étaient alignées au mur, pour les manteaux, au-dessus d'un grand rack à chaussures. Au bout se trouvait une porte. Lorsqu'elle y fut, elle sélectionna la bonne clé, puis commença à descendre.

Elle suivit son instinct, sans se poser de questions.

*N'aie pas peur. Il n'y a rien là-dessous. Si tu fais bien ce que je te dis, il n'y aucune raison pour que tu tombes sur quoi que ce soit de vivant là-dedans…*

Ouais. À part les mouches, dont les bourdonnements emplissaient l'espace.

*T'auras pas peur, hein ?*

Non. *Bien sûr que non*. C'est pas un essaim de mouches qui allait lui faire peur. Néanmoins, le faisceau de sa torche bondissait d'un mur à l'autre et elle serrait tant et si bien les dents pour les empêcher de claquer qu'elle en avait mal aux mandibules. À mi-course de l'escalier, elle s'arrêta et vomit, éclaboussant de bile les vieilles marches de bois.

En bas, elle découvrit une petite cave où l'air semblait sain et sec. Des toiles d'araignée couvraient les murs – dans cette maison, les araignées devaient être grasses comme des oies – et là, dans l'angle, exactement comme Scarface l'avait décrit, se trouvait une grosse cantine en métal verrouillée par un cadenas. Une fois encore, Ella sélectionna la bonne clé et

essaya de l'introduire dans la serrure d'une main tremblante. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois, en maudissant sa maladresse, avant d'y arriver.

*Prends la trousse de secours et va-t'en. Ne regarde pas dans les autres pièces…*

Dans la cantine, il y avait un sac à dos. Un gros bagage militaire à motif camouflage qu'elle eut toutes les peines du monde à sortir de là tant il était lourd. Plusieurs fois de suite, elle parvint à l'amener à mi-hauteur de la malle et puis ses forces l'abandonnaient et elle le laissait retomber. Enfin elle réussit à le faire basculer par-dessus bord. Le sac tomba lourdement sur le sol, en soulevant un nuage de poussière.

Après l'avoir traîné jusqu'au bas de l'escalier, elle en entama l'ascension, le sac buttant sur chaque marche. La poussière et la crasse de la maison lui collaient à la peau, l'obligeant à cracher et à se racler la gorge régulièrement, dans l'espoir de débarrasser ses bronches et ses poumons de cette atmosphère vénéneuse.

Monter le sac en haut des marches lui prit une éternité. Quand enfin elle y fut parvenue, le reste – le faire glisser sur le sol du couloir, de la cuisine et de l'entrée – lui parut beaucoup plus aisé. Même si, dans l'embrasure de la porte de la cuisine, il s'accrocha à quelque chose. Elle tira jusqu'à ce que le sac cède et qu'elle-même titube en arrière avant de s'effondrer sur le grand escalier, entourée par un nuage de mouches vrombissantes. Ella ferma les yeux et s'abandonna à l'essaim, ignorant les chatouillis mouillés qui exploraient son visage, se persuadant d'être passée au royaume d'en bas, là où plus rien ne pouvait l'atteindre. Ni lui faire de mal. Elle aurait pu facilement s'endormir si un nouveau haut-le-cœur ne l'avait réveillée. Celui-ci se solda par un tapissage de ses chaussures.

Elle se redressa. Une grosse caisse semblait cogner dans sa tête. Scarface l'attendait devant la grange. Moitié en rampant, moitié en trébuchant, elle avait laborieusement aidé le blessé à se traîner à l'air libre et à la lumière. Compte tenu des efforts que ça leur avait coûtés, elle se demandait sincèrement comment ils allaient faire pour traverser les bois jusqu'à l'autre planque dont il lui avait parlé – qui plus est avec ce vieux sac à dos de l'armée qui pesait une tonne.

Mieux valait ne pas y penser. Déja, mettre un pied devant l'autre.

Elle leva les yeux vers l'escalier. Le bourdonnement des mouches emplissait la maison. Emplissait sa tête. Elle était à deux pas de la sortie. Il ne lui restait plus qu'à quitter cet endroit.

*Surtout, ne va pas dans les autres pièces…*

Pourquoi cet interdit ? Qu'est-ce qu'il lui cachait ? Et pourquoi venait-il sans relâche ici après leurs journées de chasse, sans jamais lui permettre de l'accompagner ? Quel était son secret ? Ou plutôt *ses* secrets, car apparemment le bonhomme en avait beaucoup. Comme le fait de pouvoir parler. Ça, c'était énorme. Au fond, elle ignorait tout de lui.

Avant même d'avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle se retrouva à gravir l'escalier, tel un papillon, attirée par le faisceau de la torche qui glissait sur le tapis couvert de moisissures.

À l'étage, l'odeur était pire qu'en bas, et pas seulement à cause de l'humidité. Il y avait autre chose. Une forte odeur de brûlé, âcre et boucanée. Ici, les murs étaient noirs de suie, carbonisés. De la lumière filtrait par le toit, éventré par endroits. Ella leva les yeux vers le ciel gris et froid, puis regarda la porte noircie qui se dressait face à elle. Que faisait-elle là ? C'était stupide. Quand quelqu'un demande de ne pas ouvrir une porte, on obéit, non ? Sauf qu'on ne peut pas s'empêcher de penser à ce qu'on pourrait trouver derrière. Et ce serait probablement sa seule et unique chance de le découvrir.

Ella leva sa torche d'un geste déterminé, droit devant elle, puis poussa le battant. Dans un premier temps, elle peina à interpréter ce qu'elle avait sous les yeux.

Et puis elle comprit.

## 17

La pièce était pleine de têtes. Une montagne de têtes. Minutieusement empilées. Celles qui se trouvaient à la base du tas étaient réduites à l'état de squelette du fait du dessèchement des tissus. Mais plus on grimpait dans les couches supérieures, plus elles étaient fraîches. De fait, dans celles qui se trouvaient au sommet, Ella reconnaissait des adultes qu'ils avaient chassés ensemble. Non qu'aucun adulte mort ait jamais eu l'air « frais » – et pour cause, puisque la plupart étaient déjà pourris jusqu'à la moelle et à moitié nécrosés de leur vivant.

Un épais tapis de mouches grouillait sur le monceau de crânes, eux-mêmes envahis d'asticots qui se tortillaient dans les globes oculaires ou sortaient des cavités buccales en frétillant. Pâles et luisants. Insatiables gloutons. Sans parler d'un autre détail scabreux. Ce liquide grisâtre qu'elle avait vu dégouliner du sac de Scarface. De longs filets suintaient des têtes du haut, recouvrant celles qui se trouvaient en dessous.

Ella ferma la porte. Elle n'avait rien vu. Voilà ce qu'elle se dit. Ce n'était pas réel. À la faveur d'une porte ouverte, elle jeta furtivement un coup d'œil dans une autre chambre et découvrit un spectacle similaire. La maison en était remplie. Remplie de têtes. Elle avala sa salive et sentit la bile remonter de nouveau dans sa gorge. Après tout, ce n'étaient que des têtes. Des sales têtes d'adultes.

Non… *La maison était vide, tu te rappelles ?* Une ferme ordinaire. Entièrement vide. Elle n'avait rien vu…

Elle descendit rapidement l'escalier, attrapa le barda et le traîna dehors, prenant soin de bien fermer la porte derrière elle. La maison pouvait garder

ses secrets.

Quand enfin elle revint auprès de lui, Scarface semblait dormir. Pourtant, elle n'était pas arrivée qu'il ouvrit un œil et la regarda fixement.

— Boire, dit-il.

— OK.

Elle alla chercher une bouteille en plastique dans le stock de la grange et lui versa l'eau directement dans la bouche. Sa tête à lui n'était guère différente de celles qu'elle avait vues dans la ferme. D'autant que nombre d'entailles fraîches s'ajoutaient aux cicatrices qu'il portait déjà. Il lui manquait tellement de morceaux qu'on aurait pu croire que les asticots s'étaient déjà occupés de lui. Son œil esquinté semblait ne plus s'ouvrir du tout. Tant mieux. Elle n'aimait pas cette gélatine morte et sanguinolente.

Quand il eut suffisamment bu, Ella avala à son tour une longue gorgée, puis s'assit à côté de lui.

— Comment on va faire ? demanda-t-elle. Je ne peux pas te porter toi, plus le sac, plus tout le reste ? À ton avis, tu peux marcher jusqu'où ?

— Pas loin. Et toi ?

— Pas loin non plus. Je suis exténuée.

— C'est à cinq minutes. Dans les bois. Tu vois l'arbre qui a été fendu en deux par la foudre ?

— Oui. Je crois.

— Cinq minutes.

— À condition de pouvoir marcher normalement, nuança Ella. Ce dont tu es incapable.

— On va procéder par étapes. D'abord tu t'occupes du sac. Tu l'avances de vingt, trente mètres, et, ensuite, on y va nous.

— Hors de question, répondit Ella. J'peux plus rien faire pour l'instant. Tu me prends pour qui ? J'suis pas en bois, tu sais ?

— Moi je pense que tu es un héros. La fille la plus courageuse au monde.

— Bah, tu dis ça…

— Tu sais, Ella, ça va bientôt faire un an que je n'ai pas prononcé un mot. Alors tu penses bien que je ne vais pas gaspiller ma salive avec des mensonges. Emmène-nous au refuge et tu pourras dormir mille ans. Quand tu te réveilleras, tout ira bien.

— Aujourd'hui, j'ai vu des choses… Plus jamais je n'irai bien.

Scarface éclata de rire et Ella le fusilla d'un œil noir, fâchée.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Rien, répondit Scarface en fermant le seul œil qu'il pouvait encore commander. (Rire l'avait épuisé.) C'est juste que… Je vois très bien ce que tu veux dire. Maintenant, emporte le barda à la cabane de jardin, près du portail, et reviens me chercher.

— Non…

— Ella…

Elle soupira bruyamment, se leva, puis traîna le paquetage jusqu'au portail, les jambes flageolantes, le dos en compote, les jointures des doigts aussi blanches que de la porcelaine. Quand elle revint, Scarface, sans trop qu'elle sache comment, s'était débrouillé pour se redresser. Il était appuyé au mur, les yeux de nouveau clos. Des rigoles de sueur coulaient sur ses joues ravinées, parcheminées.

— Je ne dors pas, dit-il en l'entendant arriver. Je me repose un peu, c'est tout.

Il posa une main sur l'épaule d'Ella. La main à laquelle il manquait des doigts. De l'autre, il agrippait le fusil de chasse, dont il se servait comme d'une canne.

— Allez, dit-il en se cramponnant à Ella. On va y arriver.

Péniblement, pas après pas, ils traversèrent la cour, avec une lenteur exaspérante. Pour autant, à aucun moment ils ne s'arrêtèrent et quand enfin ils arrivèrent à hauteur du sac, Scarface s'effondra en gémissant. À se demander s'il serait jamais capable de se relever.

Il marmonna quelques mots à peine audibles. Ella le secoua pour le faire répéter.

— Y a une brouette dans la cabane à outils, dit-il dans un filet de voix.

— J'peux pas te transporter dans une brouette.

— Pas moi, le sac. Tu pourras l'avancer jusqu'à la route.

Ella dénicha sans peine la brouette. En revanche, son maniement se révéla beaucoup plus problématique. L'engin, instable, se laissait difficilement apprivoiser. Trois fois de suite, accompagnées d'autant de chapelets de jurons, la brouette bascula alors qu'Ella essayait de charger le sac. À la quatrième tentative, elle y parvint néanmoins et démarra. Avec le poids du sac, c'était encore plus compliqué, mais petit à petit, elle trouva le coup et dut bientôt reconnaître que la brouette lui facilitait grandement la tâche. Elle avança le sac d'une bonne centaine de mètres sur la route, puis

fit demi-tour pour aller chercher Scarface. Et ils se mirent en route, toujours aussi lents, mètre après mètre.

Ils étaient à peu près à mi-chemin de la brouette, et Ella commençait à douter qu'ils y arrivent un jour, quand elle aperçut quelque chose au loin, sur la route, qui fondait sur eux à toute vitesse.

— Y a un…

— Je l'ai vu, l'interrompit Scarface.

— C'est un adulte ?

— Non. Un enfant. Ça se voit bien. Un garçon, si je ne m'abuse.

*Non, ça se voit pas bien*, pensa Ella, mais elle ne dit rien. Ils s'arrêtèrent et attendirent. De toute façon, quand bien même ils l'auraient voulu, ils n'auraient pas pu fuir. Le garçon approchant, Ella le reconnut.

— C'est Isaac, dit-elle.

— Tu dois pas lui dire.

— Lui dire quoi ?

— Rien.

Isaac semblait mettre beaucoup de temps pour arriver jusqu'à eux. Il ne courait pas, mais marchait d'un pas lourd, la tête basse. Parvenu auprès d'eux, il les toisa de la tête aux pieds.

— Ça va ?

Ella acquiesça d'un hochement de tête.

— Je suis revenu, dit-il. Je ne pouvais pas vous abandonner.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Ella. Tu es resté toute la nuit sur la plate-forme ?

— Je pouvais pas descendre, répondit Isaac. J'ai essayé plusieurs fois, mais il y avait toujours des adultes qui m'attendaient en bas. Y en a même qui ont essayé de grimper. J'arrivais pas à voir l'intérieur de la grange, j'avais aucune idée de ce qui se passait. Par contre, je voyais très bien le manège des adultes, dehors, qui encerclaient la grange et grattaient aux murs. Ensuite, il y a eu ce grand feu et j'ai bien cru qu'ils allaient tous cramer. Mais il y en avait tant… Trop pour les compter. J'ai vu Daniel se précipiter dehors. J'ai essayé de lui crier de…

La voix d'Isaac s'égara et il se mura dans le silence.

— C'était horrible, dit doucement Ella. Je suis désolée pour tes amis.

— Ce matin, reprit Isaac, j'ai vu Sonya et Louisa. J'ai pas dormi de la nuit. Trop d'adultes. Les filles sont parties juste au moment où les chiens arrivaient. J'ai essayé de les avertir, mais elles m'ont ignoré. Par chance, les

chiens se sont lancés aux trousses des adultes. J'imagine qu'ils n'osaient pas attaquer tant que l'armée était au complet, mais que quelques traînards ne leur faisaient pas peur.

— Harry est mort, dit Ella.

— Ah, dit Isaac en détournant les yeux pour cacher ses larmes. On était à l'école ensemble…

Après avoir bruyamment reniflé, il tressaillit et ajouta d'un air grave :

— Je retourne à Bracknell. Il faut que tu viennes avec moi.

— J'peux pas.

— Ella, c'est beaucoup trop dangereux de rester ici, dit Isaac d'une voix éperdue.

— Je peux pas laisser Scarface, dit Ella. C'est mon ami. Et il est bien trop mal en point pour entreprendre une telle marche.

Isaac la prit par le bras et l'attira à l'écart, assez loin pour que Scarface ne puisse plus les entendre.

— Tu dois le laisser. Il faut partir immédiatement.

— J'peux pas, répondit Ella en secouant la tête. Il m'a sauvé la vie. Il a pris soin de moi. Maintenant c'est à moi de prendre soin de lui.

Isaac éclata de rire. Un rire hystérique. On aurait dit qu'il pleurait.

— Arrête, dit-il. Oublie-le. Il le faut. C'est rien qu'un…

— Rien qu'un quoi ?

— Ben… un des leurs, répondit Isaac. Si on le prend avec nous, ils vont le tuer dès qu'ils le verront.

— Dans ce cas, je reste. On a une autre planque.

— Où ça ?

Ella se rappela la mise en garde de Scarface : surtout ne rien lui dire. Mais Isaac était susceptible de les aider. Peut-être que si elle en disait juste un petit peu…

— Dans les bois, répondit-elle d'un ton évasif. Tu peux nous aider avant de partir ?

Isaac réfléchit un instant.

— OK, on y va, dit-il en pivotant sur lui-même et en prenant Scarface par l'épaule. C'est parti.

Ainsi, tous trois se mirent en route, Ella poussant la brouette et Isaac soutenant Scarface. La tâche se révéla plus difficile lorsqu'ils quittèrent la route et qu'ils durent traverser un champ pour rejoindre la forêt, mais ils persévérèrent néanmoins. Quatre fois, la brouette se renversa et Isaac dut

aider Ella à remonter le sac. Ils finirent par atteindre le bois où ils s'arrêtèrent pour se reposer. Scarface s'adossa à un gros arbre dont l'écorce noueuse rappelait son visage. Croisant le regard d'Ella, il esquissa un mouvement de tête, comme pour dire « débarrasse-toi de lui ». À l'évidence, il ne voulait pas qu'Isaac sache où se situait le refuge. Il ne voulait prendre aucun risque.

— Bon, ça va aller maintenant, dit Ella. Merci Isaac, c'est super, ce que t'as fait.

Ce dernier parut sceptique.

— T'es sûre ? demanda-t-il en regardant autour de lui d'un air perplexe.

— Mais oui, ça ira, je t'assure, répondit Ella. On y est presque.

— Je vous emmène jusqu'au bout.

— Non, il faut que tu y ailles.

— Eh bien…

— Écoute, dit Ella, on est loin de la ferme, on a de quoi manger dans le sac, on s'en sortira très bien.

— Ben, si t'es sûre de sûre…

Ella voyait bien qu'Isaac ne demandait qu'à partir. Elle le serra dans ses bras et le remercia encore. Avant de se séparer, il lui glissa à l'oreille :

— Sait-on jamais… Si d'aventure tu passes par Bracknell, demande-moi, d'accord ? Isaac. Isaac Hills.

— Promis.

Sur ces mots, il tourna les talons et se mit en route d'un bon pas.

— Au fait, Isaac ! appela Ella dans son dos, l'obligeant à se retourner. Il t'a pas eu !

— Qui ça ?

— Le destin. Tu l'as esquivé.

— Oui, pour cette fois.

— Bonne chance.

Bien vite, il disparut et Ella se demanda si elle le reverrait un jour.

# 18

Comme souvent, c'est la dernière partie du trajet qui fut la plus pénible. Le terrain inégal, conjugué à l'épuisement consécutif aux efforts déjà fournis, eut presque raison d'eux. Ella dut bien vite abandonner la brouette, car la pousser dans le sous-bois était tout bonnement impossible. La seule solution était de traîner le barda sur le sol, de faire quelques mètres, puis de rebrousser chemin pour aider Scarface à avancer d'arbre en arbre jusqu'à l'endroit où elle avait abandonné le sac. Et ainsi de suite, encore et encore…

Ils y parvinrent toutefois et atteignirent bientôt l'arbre foudroyé, son gros tronc gris fendu en deux par le milieu, mais toujours vivant. Scarface se laissa tomber et s'assit sur le sol. Ella embrassa le bois du regard. Aucun signe d'un quelconque refuge ou d'une quelconque planque. Elle chercha partout, dans les buissons, dans l'ombre du sous-bois, dans les branches des arbres, en priant pour qu'ils n'aient pas à grimper ni à escalader. Rien. Pourtant, quand elle se tourna de nouveau vers Scarface, elle le trouva en train de farfouiller dans un tas de feuilles mortes et de brindilles.

— Ah, voilà, dit-il. Aide-moi. J'y arrive pas.

Ella s'approcha et vit qu'il avait dégagé une sorte de trappe, fabriquée à partir d'une porte provenant sans doute d'un des bâtiments de la ferme. Elle était couverte de terre, de feuilles et de pierres. À eux deux, ils la soulevèrent juste assez pour qu'Ella voie qu'il y avait une cavité en dessous. D'abord, elle poussa le sac dans l'ouverture, puis elle aida Scarface à se glisser à l'intérieur. Après s'être laissé tomber au fond du trou, celui-ci trouva la force de soulever le battant pour qu'Ella puisse entrer à

son tour. Un minuscule tunnel partait du puits. Ils y rampèrent jusqu'à atteindre une sorte de terrier, à peine assez grand pour les accueillir tous les deux.

Ella alluma sa torche. Ils se trouvaient au beau milieu des racines d'un arbre qui formaient une cage autour d'eux. Des boîtes et des sacs étaient coincés entre les racines, à côté de trous d'animaux qui partaient à l'horizontale.

— À l'origine, je pense que ce sont des blaireaux qui l'ont creusé, dit Scarface en se laissant tomber sur un vieux matelas. Ou peut-être des renards. En fait, j'ai juste eu besoin d'en agrandir un, en pensant qu'un jour ça pourrait être utile. Faut toujours anticiper.

Sa voix était si faible, un râle rauque et sec. Ella braqua sa torche sur son visage.

— Qu'est-ce tu fais ? grogna-t-il en fermant vivement son œil.

— C'est pas beau. Faut que je refasse ton bandage.

— Dans le sac.

Elle alla le chercher, ouvrit le rabat et commença à le vider. Incroyable, tout ce qu'il pouvait y avoir là-dedans : des armes, des outils, des vêtements, de la nourriture, de l'eau. Arrivée à la moitié du contenu, elle dénicha une trousse de secours.

Elle nettoya soigneusement les blessures de Scarface à l'aide d'un tampon imbibé d'antiseptique, après quoi ils burent un peu d'eau et mangèrent en silence quelques carrés de chocolat blanchis.

Comme elle commençait à trembler, Ella s'étendit au côté de Scarface et s'enroula dans une couverture en attendant que les frissons s'arrêtent. Puis elle ferma les yeux, espérant trouver le sommeil.

Après quelques minutes, elle ouvrit les paupières et pointa la torche vers le plafond. De petites racines blanches, telles des doigts, ou des griffes, sortaient de la couche de terre au-dessus de sa tête.

— Économise la torche, conseilla Scarface.

Elle éteignit la lumière. Il faisait de nouveau tout noir. Et elle tremblait de plus belle. Scarface chercha sa main à tâtons et la serra dans la sienne.

— Merci, dit-il.

— J'arrive pas à dormir, répondit Ella. Je pensais que j'allais tomber dans une sorte de coma dès que je fermerais les yeux et pourtant, là, j'arrive pas à trouver le sommeil. C'est comme si j'étais branchée sur secteur.

— Moi pareil, répondit Scarface.

— Raconte-moi une histoire.

— Quelle histoire ?

— Ben, la tienne, par exemple. Je ne sais rien de toi. T'as dit que t'étais pas un adulte, mais t'es quoi, alors ?

— Je veux bien te le dire, mais à une condition : que tu ne le répètes à personne.

— À qui veux-tu que j'en parle ? Y a personne ici, à part peut-être un lièvre ou une taupe.

— Pas même aux taupes.

— Promis.

— Bien.

— Alors vas-y, t'es qui ?

— Je m'appelle Malik Hussein. J'étais à l'école à Rowhurst, dans le Kent. J'ai quinze ans. Et les trois quarts du temps, je regrette de pas être mort…

# Le chasseur

## 19

— Le soir où je vous ai trouvés, j'étais en chasse. Sur la piste d'un groupe d'adultes qui m'avait mené jusqu'à la rivière. J'en ai tué la moitié. Le reste s'est enfui.

Sortant des ténèbres, la voix de Malik n'en paraissait que plus faible et éraillée.

— J'étais sur la berge du fleuve, sous l'autopont. Je me suis assis par terre et j'ai commencé à regarder l'eau. Elle était sombre, d'un noir d'encre. Peu à peu, le doute m'a envahi. À quoi bon ? je me disais. À quoi bon continuer à faire ce que je fais ? Nuit après nuit, jour après jour, les traquer et les exterminer, les uns après les autres ? Le pire, c'est que je suis plutôt bon à ce jeu-là. Je suis le chasseur. Mais je voyais plus l'intérêt. Mon corps tout entier criait grâce. Je n'étais plus qu'un amas de chair qui tenait à peine debout. Et puis j'en voyais plus la fin. Je commençais à me dire que jamais plus je retrouverais une vie normale. J'étais un animal. Un chien banni de la meute. Je pouvais plus approcher des enfants, mais j'étais pas non plus un adulte, malgré mon apparence. À quoi bon s'accrocher à la vie si celle-ci se résume à un chemin de croix ?

» J'étais à deux doigts de me jeter dans le fleuve. J'y songeais sérieusement, me voyant déjà couler, avalé par l'eau noire, sombrant dans les abysses. La fin de tout. Le Walhalla. Et puis j'ai aperçu un adulte. Un de ceux que je pistais depuis des jours et qui n'arrêtait pas de me filer entre les doigts. Une belle enflure. Redoutable. Hideux. Alors, je me suis dit : si au moins j'arrive à tuer celui-là, j'aurai fait une bonne action avant de mourir. Un peu comme un chien qui peut pas s'empêcher de courir après le bâton.

» Alors je l'ai suivi. Et il m'a emmené jusqu'au pont de l'île aux Singes. J'ai tout de suite su qu'il y en avait d'autres là-bas, parce que je les flairais. En fait, je les sens. Il m'arrive même de croire que j'arrive à les entendre, à l'intérieur de mon crâne. Qui jacassent. Qui couinent. Qui marmonnent. C'est sans doute moi qui me fais des idées, ou qui deviens cinglé. Pour autant, je savais qu'ils étaient nombreux et qu'eux aussi étaient en chasse. Il y avait de l'électricité dans l'air. Ça sentait le sang, la curée. De toute évidence, ils avaient trouvé des enfants. Je savais au moins ça. Donc j'ai traversé le pont et je suis entré dans l'hôtel. Y en avait un dans le hall, près de la réception. Une mère. Qui mangeait quelque chose. Je l'ai liquidée en moins de deux et puis j'ai grimpé l'escalier, en suivant une trace de sang. J'en ai trouvé deux autres dans le couloir. Ils avaient ton copain, le petit garçon.

— Le Macaque, précisa Ella, la gorge serrée.

— Quoi ? C'est comme ça qu'il s'appelait ? Enfin, bref, toujours est-il que je les ai abattus tous les deux et que j'ai essayé de porter secours au gamin. C'est alors que tu as déboulé en trombe à l'angle du couloir. J'ai dû te flanquer une trouille bleue parce que dès que tu m'as vu, tu t'es évanouie. Comme si tes batteries étaient à plat. Et là, je me suis de nouveau senti investi d'une mission. Vous couvrir. Tous les éliminer pour vous sauver la vie à tous les deux. Et aussi à tous ceux que j'avais peut-être pas encore vus. Malheureusement, je me suis vite rendu compte qu'il n'y avait pas d'autres enfants – du moins encore en vie –, donc je vous ai transportés dehors, le garçon et toi.

» Je suis désolé qu'il soit mort. J'ai fait tout ce que j'ai pu. J'ai tué jusqu'au dernier adulte. Et puis… Ben, après ça, j'allais quand même pas me jeter dans le fleuve ? Je pouvais pas t'abandonner à ton triste sort, seule au milieu de nulle part, sans personne pour veiller sur toi. Alors je t'ai amenée ici. J'avais jamais laissé quelqu'un entrer dans mon antre auparavant. Je pensais te remettre sur pied et puis te conduire à Windsor ou Bracknell. Te laisser au seuil d'une maison.

Malik s'arrêta et fit un drôle de bruit. Ella s'aperçut qu'il riait. Durant un moment, il ne dit rien. Voyant qu'il tardait à reprendre, elle lui glissa, en lui pressant la main :

— Je suis désolée de ce qui est arrivé à ta ferme.

— Sois pas désolée, répondit Malik. C'était idiot de ma part d'essayer de défendre ainsi ma tanière. Tout ce que j'ai réussi à faire, c'est provoquer

la mort de ces pauvres gosses. J'aurais dû venir directement ici.

— Non. Ça valait la peine de se battre.

— Je savais que je pouvais pas tenir. Je savais que je pouvais pas garder ça pour moi tout seul. Tôt ou tard, quelqu'un allait venir et me le prendre. Une horde d'adultes ou, plus vraisemblablement encore, une troupe d'enfants. Ils se répandent de plus en plus, aussi bien ceux de Windsor que ceux de Bracknell. J'ai essayé de leur faire peur, pour les décourager et les tenir à distance, mais je savais bien qu'un jour ou l'autre l'un d'eux serait assez téméraire pour fourrer son nez dans mes affaires et qu'une fois qu'ils auraient découvert les poulets dans la grange et les différentes réserves, ils ne me laisseraient plus en paix.

» Pour autant, jamais j'aurais pu imaginer que ça se finisse de manière aussi dingue que ce qui s'est passé hier soir. C'était du délire. Du jamais-vu. Et pourtant, j'en ai vu… Tellement de gens sont morts sous mes yeux… Des amis, des ennemis, des étrangers… Trop pour que je me souvienne. À vrai dire, il m'arrive d'oublier ce que j'ai pu faire la veille. Mon cerveau est tout embrumé. Par contre, je me rappelle très bien le tout début, quand j'étais à l'école, dans le Kent. Et puis l'apparition de la maladie. Et la bascule. Brutale. Totale.

» Tu te souviens de la vidéo du « Scared Kid » ? Qu'est-ce qu'on a pu rigoler la première fois qu'on l'a vue ! Ce gamin terrifié, attaqué par des zombis supposés réels. Jusqu'à ce qu'on comprenne que c'était ni un montage ni un canular et que personne ne jouait de tour à cet enfant. Et là, on a tous arrêté de rire. On a même commencé à faire dans notre froc.

— Moi, je me rappelle plus très bien cette période, dit Ella. Ça paraît si loin.

— Normal, rétorqua Malik, tu es tellement jeune. Moi, je m'en souviens comme si c'était hier. Les premiers signes du délire général, quand on était encore à l'école. D'abord, les profs ont essayé de nous aider et puis, quand eux aussi sont tombés malades, alors ça a commencé à craindre. Au bout du compte, avec d'autres gars de mon dortoir, on s'est retrouvés cachés dans la chapelle de l'école. Le plus drôle, c'est que je n'y avais pour ainsi dire jamais mis les pieds avant. Non pas que je sois spécialement pratiquant, comme musulman, mais parce que je savais que je m'y ennuierais. Donc je n'y allais pas, au nom de mes… « convictions religieuses ». Un type nommé Matt s'est aussitôt proposé de prendre la tête du groupe. Un grand barjo, celui-là. Il s'est mis à délirer à propos de Dieu,

de l'Agneau de Dieu qui allait tous nous sauver et tout, et tout. Je faisais pas vraiment attention à ce qu'il disait. Seulement, à force de cramer des trucs dans la chapelle pour qu'il fasse meilleur, ce con a fini par nous empoisonner au monoxyde de carbone.

» On a bien failli y rester. D'ailleurs, on serait sûrement tous morts si mon pote Ed s'était pas pointé avec d'autres gars. Ils ont ouvert les portes et ils nous ont sortis de là. Enfin, tous sauf un. Un petit qui avait de l'asthme et qui en est mort. J'ai oublié comment il s'appelait. Après ça, on a décidé de quitter l'école et d'aller à la campagne. Ça paraissait une bonne idée et on est partis le cœur vaillant, la fleur au fusil, presque. Soulagés. On avait l'impression de prendre enfin notre destin en main après tout ce temps passé à se cacher, à se terrer dans un trou en attendant que les adultes nous règlent notre compte ou qu'on meure de faim.

» Je me revois encore en train de marcher en papotant avec Ed. Je me demande bien ce qui a pu lui arriver. Un gars bien. Qu'il faisait bon avoir pour ami. Tout le monde l'adorait. Les filles en particulier. D'ailleurs, c'était de ça qu'on parlait, si tu veux savoir. Des filles. Je me souviens pas exactement de ce qu'on disait, juste une discussion de mecs, comme on en avait eu dix mille auparavant. Tu vois ce que je veux dire ? Bah, bien sûr que non. T'es trop jeune. Et en plus t'es une fille. Enfin, disons qu'on papotait, pour faire simple, parce qu'on se sentait en sécurité. Le fait d'être tous ensemble, comme ça. Avec un plan. On allait trouver une planque. Un endroit comme ma ferme. Avec des animaux, des greniers pleins à craquer, bref, je te fais pas un dessin… On en était là quand, tout à coup, des adultes sont sortis de nulle part.

Malik marqua une pause. Quand il reprit, sa voix était encore plus basse, obligeant Ella à tendre l'oreille pour saisir ce qu'il disait.

— Ils m'ont chopé avant même que je m'aperçoive de leur présence. Ils m'ont attrapé, traîné dans une bâtisse et ils ont commencé à me déchiqueter. À partir de là, je dois t'avouer que c'est un peu le trou noir. Ce que je te raconte, c'est des morceaux que j'ai recollés à partir de mes rêves, de vagues souvenirs et de ce que les gens ont pu me raconter par la suite. Des sortes d'aperçus. Des images furtives. Fuyantes. Des bribes. Enfin, toujours est-il que j'ai été sauvé par d'autres enfants et que j'ai jamais su ce qu'étaient devenus Ed et mes copains de l'école. J'espère qu'ils vont bien. Qu'ils s'en sont sortis. Chaque fois que j'ai pu, j'ai essayé de savoir ce qui leur était arrivé, mais personne n'a jamais été capable de me renseigner.

» Parce que les enfants qui m'ont secouru n'étaient pas de la même école que nous, tu vois. Y avait deux collèges, à Rowhurst. Le nôtre et puis un établissement public, à l'autre bout de la ville. Brockridge Park. On se mélangeait jamais. Pour nous, c'étaient des cas sociaux. Des gens contre lesquels nos profs arrêtaient pas de nous mettre en garde.

» N'empêche que je leur dois la vie. Le mec qui était à leur tête, Rav, m'a raconté que quand ils m'ont trouvé, j'étais tellement amoché qu'il a pensé que j'étais mort. Il croyait pas si bien dire. D'ailleurs, après, j'ai plus d'une fois regretté de ne pas l'être.

» Apparemment, ils étaient en train de me faire les poches quand j'en ai attrapé un par le bras. Comme dans un film d'horreur. Le gars a tellement flippé qu'il a failli se chier dessus. Problème : que faire de ce gars à moitié mort ? Par chance, y avait un docteur dans le coin qui avait déjà soigné certains d'entre eux. On en était au tout début, tu vois. Il restait quelques adultes qui n'avaient pas encore développé la maladie. C'était l'époque où on pensait encore que certains étaient comme immunisés, tu te souviens ? Bref, ce bon docteur – Dr Chris Catell – faisait ce qu'il pouvait pour venir en aide aux enfants.

» Il avait une clinique, tout près de l'endroit où on avait été attaqués. Ils m'y ont emmené. Par sécurité, le docteur avait tout barricadé. Avec l'aide de deux infirmières, il faisait ce qu'il pouvait pour venir en aide aux blessés. Apparemment, au départ, il ne voulait pas m'admettre dans sa clinique. Il a dit à Rav que c'était une perte de temps, qu'avec des blessures comme ça, j'étais fichu. Mais la bande de Rav ne me voulait pas non plus, donc ils m'ont abandonné sur le pas de la porte et, comme j'suis pas mort tout de suite, ils ont pas eu le choix, ils m'ont pris.

» En gros, c'est à partir de là que je reprends le fil des événements, que je me souviens de certains trucs. Comme de cette infirmière qui pleurait tout le temps. Y en avait une qui s'appelait Mel et l'autre Janey. Je crois que c'était elle, la pleureuse. Et puis le Dr Catell, mal rasé, qui me gavait d'antalgiques et d'antibiotiques, qui nettoyait mes blessures, et qui faisait ce qu'il pouvait pour me recoudre. J'avais l'impression d'avoir tous les nerfs à vif, comme si on m'avait écorché de la tête aux pieds avant de me sabler. L'impression d'avoir été plongé dans une friteuse. Je me souviens encore des cris que je poussais, malgré les doses de cheval d'antidouleurs que le doc m'administrait. En pure perte, comme il le disait lui-même. Pourtant, contre toute attente, je tenais bon. À croire que je n'étais pas encore prêt à

mourir. Le Coran dit que tout ce qui arrive est le fruit de la volonté d'Allah, que tout est écrit.

— Le destin, dit Ella. Isaac m'a parlé de ça. Il appelait ça d'un drôle de nom… *Kermit* ?

— *Kismet*, précisa Malik en riant. Ouais, c'est un peu la même chose. Le destin, *kismet*, *mektoub*… C'est un des piliers de l'Islam. L'idée que tout est écrit, quelque part, que rien de ce qui t'arrive n'échappe à Dieu. Comme si on était tous les personnages d'un livre. Donc, pourquoi ne m'a-t-Il pas permis de mourir à ce moment-là ? Parfois, je me disais que c'était parce qu'Il avait une mission pour moi, qu'Il voulait que j'accomplisse quelque chose, que c'était ma raison d'être. D'autres fois, je me disais qu'Allah se fichait de moi, qu'il jouait avec moi comme un chat avec une souris. Mais, le plus souvent, je ne croyais plus en rien. J'avais totalement perdu la foi. À cette période-là, j'aurais maintes fois préféré la mort à cet océan de douleur dans lequel je me débattais à longueur de nuit. Dr Chris était le premier surpris que j'aie survécu. Selon lui, j'avais perdu tellement de sang, qu'il devait plus m'en rester qu'un demi-litre.

» Je saurais pas dire combien de temps ça a duré. Moi allongé sur mon lit de souffrance, lui semblant chaque jour plus fatigué, une infirmière qui pleurait toutes les larmes de son corps, tandis que l'autre sombrait lentement dans la folie et que des cris d'enfants résonnaient dans les couloirs. Parce qu'il y avait bel et bien d'autres enfants. J'étais pas tout seul. En tout, on était six. Moi, deux autres garçons et trois filles. Et le temps passait. Sans que je m'en rende compte. Je savais plus si c'était le jour ou la nuit. Seules les allées et venues de Chris et des infirmières rythmaient les journées.

» Après, un des garçons est mort. On était plus que cinq. Ensuite, il a paru évident qu'une des infirmières avait la maladie, donc Chris et l'autre, la pleureuse, l'ont mise dehors. Elle est restée là des heures, à cogner à la porte, à pleurer et à se lamenter, hurlant qu'elle avait rien, qu'elle était pas malade, avant de se mettre à faire de drôles de bruits et de baragouiner dans une langue incompréhensible. À la fin, c'était plus qu'une loque qui reniflait aux portes et aux fenêtres en grognant et en jurant. Et puis, un jour, Chris a craqué. Il est sorti avec un gourdin et il l'a cognée jusqu'à ce qu'elle se taise.

» Je te laisse imaginer l'ambiance, après ça. L'autre infirmière s'arrêtait plus de pleurer. Je l'ai jamais vue les yeux secs. Elle était sympa, à part ça.

Sympa, mais totalement flippée. Janey. Ouais. C'est ça. Janey. Qu'est-ce qu'on a pu parler, tous les deux ! Sauf qu'elle croisait jamais mon regard. Dès qu'elle posait les yeux sur moi, elle se mettait à chialer de plus belle. Pourtant, j'étais couvert de bandages. Elle parlait de tout et de n'importe quoi. De sa famille, des trucs qu'elle avait regardés à la télé – c'était une fan de séries –, des vacances qu'elle avait passées, de son petit copain qui était mort… Et puis ce fut au tour d'une des filles de passer l'arme à gauche. En fait, je l'avais jamais vue. Le docteur a alors accusé Janey d'être responsable. Ils ont eu une méga engueulade, dans ma chambre. Janey a carrément pété un câble. Elle est devenue folle furieuse, jusqu'à le griffer au visage. Alors, il l'a fichue par terre et lui a fait une piquouse de j'sais pas quoi. Elle a plus bougé. Il l'a traînée dehors en la tirant par les cheveux. On l'a plus jamais revue.

» À partir de là, on s'est plus retrouvés que moi, le Dr Chris, l'autre garçon et deux filles. Moi, y avait une seule chose qui me motivait : quitter mon lit, ne surtout pas rester là en attendant que les ennuis me tombent dessus. De toutes les parties que les adultes m'avaient bouffées, écorchées et déchiquetées, mes jambes étaient sans doute les moins touchées. C'est à peine s'ils les avaient entamées. Donc, dès que j'ai pu, je me suis levé et j'ai commencé à m'entraîner en faisant le tour de ma petite chambre en clopinant. C'est là que j'ai eu un choc. Mes jambes allaient plutôt bien, mais mon cul me faisait un mal de chien. En fait, j'avais pas réalisé que les adultes m'en avaient croqué un bout. J'ai quand même continué à marcher, et Chris m'a finalement autorisé à quitter ma chambre.

» J'ai fait connaissance avec les filles. L'une d'elles avait un truc à l'estomac, une sorte d'ulcère. Elle était à peine plus vieille que toi. L'autre, Abby, souffrait d'une sale fracture du bras. Le garçon, je l'ai vu que deux fois. Tommy, qu'il s'appelait. Comme ça, il avait pas l'air blessé. Mais sa seule activité consistait à se balancer sur sa chaise en marmonnant. Toute la journée. J'sais pas s'il était malade ou s'il avait juste pété un plomb. Dr Chris parlait jamais de lui. À mon avis, il avait sûrement un problème au cerveau, peut-être une tumeur.

» D'façon, comme je te disais, je l'ai vu que deux fois. Après cette première rencontre, le doc l'a reconduit dans sa chambre en disant qu'il fallait plus le déranger.

» À ce moment-là, y avait déjà plus d'électricité, mais le docteur avait fait de grosses réserves de bougies. Le soir, il en allumait quelques-unes et

on jouait aux cartes ou on lisait des magazines, toujours les mêmes, qu'on relisait jusqu'à plus soif, pendant que moi je continuais ma rééducation en essayant de marcher chaque jour un peu plus longtemps. Mais dès que je forçais, les points sautaient et je perdais du sang, alors que le doc n'avait plus de quoi me transfuser.

» La fille qui avait un problème à l'estomac était de plus en plus mal. Elle a repris le lit. Elle hurlait de douleur. Malgré les tonnes d'antibiotiques que le doc lui a donnés, elle est devenue toute verte et elle est morte. « Quelque chose a éclaté dans son ventre », a dit Chris. Comme on ne pouvait pas l'enterrer, on l'a mise dehors avec les autres. Un peu comme si on sortait les poubelles.

» De mon côté, à force de reprendre du poil de la bête, un jour, j'ai eu le cran de me regarder dans la glace. Pas la peine que je te raconte de quoi j'avais l'air… Enfin, crois-le ou pas, c'était vraiment pire qu'aujourd'hui. En plus des entailles et des carrés de peau à vif, j'étais tout gonflé et couvert de bleus. Du pus et de la lymphe coulaient de partout. C'était immonde. On m'avait mordu, griffé, écorché. J'avais un œil crevé. Certaines parties de mon corps guérissaient, mais d'autres étaient définitivement mortes. Je ressemblais à une sorte de patchwork, un truc qu'on aurait grossièrement reconstitué à partir de pièces différentes. Une sorte de Frankenstein.

» Pour le doc, c'était un miracle que je sois en vie. Selon lui, j'aurais dû être mort. Il arrivait pas à comprendre comment j'avais fait pour m'en sortir. Peut-être qu'un truc a pénétré dans mon organisme quand j'ai été mordu. Sauf qu'au lieu de me tuer, ce machin m'a rendu plus fort, m'a fait avancer. Comme les adultes qu'on voit continuer de marcher alors qu'il leur manque des bouts, ou qu'ils ont de terribles blessures. Des manchots, des culs-de-jatte, des mecs avec les tripes à l'air ou la cervelle qui sort du crâne, mais qui continuent d'avancer, cahin-caha, inexorablement, comme si rien ne pouvait les arrêter. Comment ça se fait ? Je veux dire, j'sais bien que ce ne sont pas des zombis, mais, franchement, on pourrait le croire quand on voit leurs gueules. On a l'impression qu'on pourrait les cogner, les cogner et les cogner encore sans qu'ils s'avouent vaincus, sans qu'ils s'effondrent.

— Faut leur couper la tête, dit Ella.

— Quoi ?

— C'est ça qu'il faut faire avec les zombis. Leur couper la tête. C'est mon frère qui me l'a dit.

— Les zombis, ça existe pas, dit Malik. Les morts ne reviennent pas à la vie. À moins que j'en sois un. Un mort-vivant. Un revenant.

— Ça m'étonnerait.

— Moi aussi. N'empêche que c'est un mystère que je sois encore là aujourd'hui. Et comme je t'ai dit, pour le Dr Chris aussi. Parce qu'à force, j'ai appris à vraiment bien le connaître. On a beaucoup parlé. Enfin, surtout lui, à vrai dire. La gorge me faisait tellement mal que j'arrivais pas à sortir plus de trois mots d'affilée. Les adultes m'avaient écrasé le larynx en m'étranglant, et puis abîmé la gorge en essayant de me mordre au cou.

» Chris nous a un peu parlé de ce qui se passait dehors, nous expliquant que tout allait de plus en plus mal. Sans lui, j'imagine que je serais pas là. Il m'a sauvé la vie. Le plus fou c'est qu'au début j'ai eu une impression de vases communicants. Comme si ce qu'il nous apportait à nous lui coûtait à lui. Il était chaque jour plus pâle et plus maigre, avec des cernes de plus en plus noirs et profonds. Malgré toute la bouffe qu'il avait réussi à accumuler quand tout était parti en vrille, les réserves s'épuisaient à vue d'œil. Il nous donnait tout à nous, lui-même se contentant du minimum. Et puis, il a commencé à avoir des sales boutons. Je savais pas si c'était la maladie ou simplement l'effet de l'épuisement. Il toussait sans arrêt.

» Jusqu'à ce qu'un soir, il disjoncte carrément. Un vraie crise de folie. À croire qu'il faisait un *delirium tremens* ou qu'il avait pillé son armoire à pharmacie. La crise passée, il a commencé à aller mieux. Il s'est remis à se raser, à se laver. Bref, il a retrouvé un certain optimisme. Alors, je me suis dit qu'il allait se remettre, passer au travers. À l'époque, j'ignorais qu'il n'y avait pas de remède. Qu'il était impossible de s'en sortir.

» En tout cas, Abby et moi, on y a vu un signe d'espoir. L'espoir que tout le monde ne serait pas victime de l'épidémie, que des personnes comme le docteur s'en sortiraient. Il nous le disait quand on jouait aux cartes, il disait : « Regardez-moi, j'ai vaincu la maladie. »

» Mais, en fait, non. Au contraire, elle le rongeait à petit feu. Parfois, on le surprenait à nous regarder d'un drôle d'air, en roulant de grands yeux. Et puis il disait des trucs bizarres, sans queue ni tête. Et quand on lui demandait ce qu'il venait de dire, il éclatait de rire en disant « oh, rien » comme si c'était pas grave. Mais *c'était* grave. Après quelques jours seulement, il a de nouveau cessé de se raser et de se laver. Il se laissait aller. Ses vêtements étaient de plus en plus sales, tout comme ses mains et ses cheveux, luisants de gras. Ses yeux devenaient brillants, humides. Il

tremblait. Un jour, il est sorti de la chambre de Tommy en laissant ouvert derrière lui. Je suis entré, pour voir s'il allait bien et…

Malik s'arrêta, terrassé par l'émotion.

— C'était dur ? demanda Ella.

Pour toute réponse, Malik lui serra la main très fort.

Puis, après un long silence, il reprit…

## 20

— … Tommy était plus qu'une épave, une loque, une ruine, branché de partout, perfusé par tous les bouts. Son lit disparaissait presque derrière les poches de sang et de sérum pendues à des potences. Mais, pire que ça, il y avait ses blessures. Partout sur le corps. D'horribles entailles, certaines partiellement recousues. Le doc l'avait bouffé. Il lui avait coupé des bouts au scalpel. Aux bras, aux jambes. Mais le plus affreux, c'était que le gars était toujours vivant. Chris le maintenait en vie. Pour que la viande reste fraîche, j'imagine. Franchement, c'était horrible. Par chance, le malheureux était inconscient. Mais j'étais bien placé pour savoir à quel point il devait souffrir. Donc j'ai pris un oreiller et je l'ai étouffé avec.

» Quand je suis sorti de la chambre, le doc m'a regardé avec des yeux fous. Je lui suis rentré dedans direct, en le traitant de tous les noms, et il s'est effondré. Il s'est mis à pleurer, à geindre, à ramper par terre comme un cloporte. À genoux, il implorait : « Pardon, pardon, pardon… » J'aimais bien le doc, il avait fait de son mieux, mais, là, je le reconnaissais plus. En plus, je ne savais pas où était Abby. Et je commençais à me demander s'il ne lui avait pas fait quelque chose pendant que j'étais dans la chambre de Tommy. Il s'accrochait à ma chemise. Je devais littéralement le traîner. « Où est Abby ? » je lui ai demandé. « Qu'est-ce que vous lui avez fait ? »

» En fait, la même chose qu'à l'infirmière. Il lui avait injecté un truc. Elle gisait sur le sol de la salle d'attente, comme si elle dormait. Je savais pas ce qu'il avait mis dans la seringue. J'espérais juste que ce soit pas du poison. Je me suis débarrassé de lui d'un coup d'épaule pour courir au chevet d'Abby. C'est là qu'il m'a attaqué moi aussi, à la seringue. Mais je

l'attendais au tournant, avec un scalpel récupéré dans la chambre de Tommy. Je lui ai fait une grosse entaille sur le dos de la main, puis j'ai enfoncé la lame dans son poignet, jusqu'à ce qu'il lâche la seringue. Y avait du sang partout. Là, il s'est apitoyé sur son sort. Il pleurnichait comme un petit bébé. Il est retourné en trombe dans son cabinet où je l'ai entendu fourrager à la recherche de pansements et de médicaments, pour se soigner, j'imagine.

» Moi, je suis allé au chevet d'Abby. Elle était encore vivante, mais plongée dans un profond sommeil. J'ai essayé de la relever, de la porter, mais ça me faisait trop mal. J'étais encore très faible et si mes jambes étaient à peu près en bon état, je pouvais pas en dire autant du haut du corps. J'entendais le doc s'agiter. Je savais qu'il ne tarderait pas à revenir. J'ai fait comme au cinéma. J'ai mis des claques à Abby, malheureusement ça n'a eu aucun effet.

» Alors je me suis caché. J'ai attrapé un extincteur et je me suis tapi à l'angle d'un mur, tout près de l'endroit où elle était allongée. Quand le doc est sorti de son cabinet et qu'il s'est approché d'elle, je l'ai cogné à la tête. Là non plus, ça s'est pas du tout passé comme au cinéma. Il a juste fait « hé » et il est tombé par terre en se tenant le crâne, pas du tout assommé. Dans la bataille, il avait quand même fait tomber une de ses seringues. Je me suis jeté dessus, je la lui ai plantée dans le dos, et j'ai poussé le piston. Il s'est relevé d'un bond, la seringue toujours plantée dans le dos, et il s'est mis à avancer en titubant. Il râlait, il divaguait. Je l'ai de nouveau frappé à coups d'extincteur, encore et encore. Pour finir, il s'est effondré le cul par terre. Des bulles lui sortaient de la bouche. Il avait les yeux totalement révulsés. Je l'ai traîné jusqu'à la chambre de Tommy et je l'ai enfermé dedans. Pour autant que je sache, il y est toujours.

» Ensuite, trop épuisé pour faire quoi que ce soit d'autre, j'ai attendu qu'Abby se réveille, assis sur une chaise en plastique, comme si j'attendais d'être reçu par le docteur. Les idées noires m'envahissaient. Le monde était devenu si bizarre ! Horrible ! Désespérant ! J'étais vraiment dans le creux de la vague. Une de mes pires déprimes. Et, tu peux me croire, j'en ai connu quelques-unes.

» Au bout de quelques heures, Abby a fini par se réveiller, ou du moins, par avoir un hoquet suivi d'un jet de vomi qui l'a sortie de sa torpeur. Quand elle s'est sentie mieux, on a discuté de ce qu'on allait faire et on est vite tombés d'accord sur le fait de ne pas rester une minute de plus dans cet

endroit de malheur. Vingt minutes plus tard, on était dans la rue, emportant avec nous tout le matériel médical et les médicaments que l'on pouvait transporter.

» Il s'est trouvé que c'était Rav qui avait amené Abby à la clinique, exactement comme moi. Sauf qu'elle faisait partie de sa bande. Ils se planquaient tous ensemble à Brockridge Park, près de leur école. Au milieu des arbres, il y avait un manoir, Brockridge House, ayant un jour appartenu à une riche famille d'aristocrates qui possédait également le parc autour. La maison elle-même ressemblait à un château, avec un jardin protégé par de hauts murs. Rav avait bien choisi sa planque. Un endroit facile à défendre, entouré d'un vaste espace ouvert. Avant l'épidémie, c'était le genre d'endroit où l'on pouvait prendre le thé entre gens de la bonne société. On pouvait aussi louer les deux grandes salles de réception du rez-de-chaussée pour organiser des mariages et des anniversaires. Je crois me souvenir qu'à l'étage, il y avait une sorte de galerie.

» Maintenant, c'était devenu une vraie forteresse.

» Le problème, c'est que c'était à l'autre bout de la ville, à au moins une demi-heure de marche de l'endroit où on était. Les rues avaient beau être calmes, on n'en menait pas large. Et pour cause, on savait tous les deux ce que ça faisait d'être attaqué. Abby avait eu le bras cassé lors d'une rixe avec une bande de jeunes rongés par la maladie. Les mecs avaient essayé de la tuer. Par chance, on n'a croisé personne. Ni adultes ni enfants. Rien. C'était comme dans ces vieux films ringards où quelqu'un dit : « J'aime pas ça. Trop calme… » Sauf que, chaque fois, ce qui suit, c'est une agression en règle. Là, non. On en était pas moins super tendus, et quand enfin on est arrivé à Brockridge House, on était totalement exténués. Abby continuait de vomir à cause de l'injection et moi, j'étais plus qu'une plaie béante. Mes bandages étaient imbibés de sang. Quoi qu'il en soit, Rav et la petite armée qu'il avait constituée avec ses copains d'école étaient là. Inutile de te dire qu'ils étaient plutôt surpris de nous voir.

» Rav a tout de suite admis qu'il me tenait pour mort. Il en aurait mis sa main au feu. Et voilà que je débarquais à sa porte, comme une fleur. Enfin, une fleur bien décatie et sanguinolente, mais tout de même. Pour le coup, là, je devais vraiment ressembler à un mort-vivant. Enfin, au début, ils étaient tout excités de nous voir, surtout Abby, qui faisait partie de leur bande. Moi, j'ai vite compris que je ne devais pas espérer le même accueil. En fait, je les

faisais flipper. J'étais trop bizarre, trop gore, trop putride. Je leur faisais trop penser à un adulte.

» Oh, bien sûr, les premiers jours, je passais pour un héros. Le type qui a réussi à s'échapper de la petite maison des horreurs, à s'arracher aux griffes du Dr Mengele et, en plus, qui ramène Abby à la maison. Les jours suivants, j'ai de nouveau changé de statut. J'étais le *warrior*, la surprise du chef, le gars qui avait survécu à la plus violente des attaques, le type qui revenait d'entre les morts. Et puis, de là, je suis passé à monstre, bête curieuse. Le mec trop moche qui sert juste à te foutre la trouille. Même Abby m'évitait. Elle retrouvait ses vieux amis, faisait tout ce qu'elle pouvait pour recoller les morceaux, quitte à prendre position contre moi. Très vite, on s'est mis à jaser dans mon dos, à me regarder de travers, à me mettre en question. Genre : « Il est pas de chez nous. Pourquoi est-ce qu'on devrait lui filer à bouffer ? Qu'est-ce qu'il nous apporte, lui ? »

» Bon, en même temps, difficile de leur en vouloir. Ils cherchaient juste à protéger leurs intérêts. À survivre. Spontanément, je me suis rapproché d'un groupe de gamins un peu marginaux, que les autres ignoraient consciencieusement. Un type appelé Andy, qui avait une infirmité motrice cérébrale et qui était en fauteuil ; sa copine Susannah, qui avait constamment la goutte au nez et les binocles les plus épaisses que j'avais jamais vues ; et enfin Henry, un grand gars maigre et nerveux, au crâne rasé. Henry avait souffert de problèmes d'apprentissage et il avait été placé dans une école spécialisée. Il avait ni père ni mère et, au fond, j'sais pas s'il comprenait vraiment ce qui se passait. De temps en temps, il avait des crises d'épilepsie et il arrêtait pas de jurer dans sa barbe, marmonnant en permanence les pires grossièretés.

» Comme nous étions rejetés, nous nous sommes liés les uns aux autres et, peu à peu, ce sont devenus mes nouveaux copains. On s'asseyait dans le jardin pour discuter. Moi j'étais encore convalescent. J'essayais de me remettre, de retrouver des forces, mais je souffrais toujours. J'étais très faible, je dormais beaucoup.

» Quoi qu'il en soit, on a rapidement formé une sorte de petite bande. La bande des asociaux. Pour moi, c'était pas vraiment une nouveauté. Je m'étais toujours senti un peu exclu, à Rowhurst. Comme on partageait la même religion, j'étais censé être ami avec les quelques élèves musulmans de l'école. Sauf que, manque de bol, on n'avait pas grand-chose en commun et on ne s'entendait pas. D'autant qu'en dehors des moments où le

terrorisme islamiste et les tensions au Moyen-Orient faisaient la une des journaux, on ne me réduisait pas systématiquement à mon appartenance religieuse. C'était à un peu comme pour le seul Allemand de l'école : dès qu'on jouait contre l'Allemagne, il devait s'attendre à ce que les gars le charrient.

» Sauf que, là, j'étais vraiment différent. Je veux dire, je le portais sur ma gueule. Je ressemblais à un monstre. C'est indéniable. Je *suis* un monstre. Je fais peur aux gens. Et tu sais comme moi que plus la situation est difficile, plus on a tendance à chercher des boucs émissaires. Bien sûr, l'ennemi, c'était les adultes, tout le monde était d'accord là-dessus, mais y avait jamais assez à bouffer au manoir. Pas assez de place pour que les gens puissent prendre leurs aises, échapper à la promiscuité. Donc, à force, l'ambiance est devenue super lourde.

» Rav faisait tout ce qu'il pouvait pour entretenir le moral des troupes. Franchement, c'était un bon chef, mais le bonheur ne se décrète pas et les motifs de déprime ne manquaient pas. Il fallait sans arrêt partir en quête de nourriture et rares étaient les fois où les équipes rentraient sans avoir eu affaire à des bandes d'adultes. Des graffitis ont commencé à apparaître sur les murs. Une sorte de logo représentant une bouche grande ouverte qui tire la langue, façon Rolling Stones, accompagné d'un slogan : « Trop de bouches ». Sous-entendu : trop de bouches à nourrir. Finalement, ils se sont tous réunis. Rav a essayé de prendre ma défense. C'était cool de sa part. Mais, lors du vote, il s'est retrouvé en minorité. Or, il voulait garder sa place.

— Tu veux dire qu'ils t'ont jeté dehors ?

— Pas seulement moi. Nous tous. Andy, Susannah, Henry « blasphème » et moi. Ils nous ont foutus dehors à coup de pompe dans le cul. Aussi simple que ça.

— T'as pas eu envie de les tuer ?

— Bah, mon sentiment de culpabilité l'emportait sur tout le reste. Je me disais que si je n'avais pas été là, ils auraient sans doute pas jeté dehors les trois autres. J'avais l'impression que c'était ma faute.

— Qu'est-ce que tu as fait ensuite ? Que sont devenus les autres ?

— La première chose à faire, c'était trouver de quoi assurer notre survie. Alors qu'on était encore dans le parc, on s'est assis sous un arbre et on a fait le point sur la situation. Les autres m'ont dit qu'ils connaissaient un supermarché dans lequel, jusqu'ici, personne avait réussi à entrer. Ça me

paraissait trop beau pour être vrai. Je leur ai demandé s'ils confondaient pas avec la caverne d'Ali Baba, mais ils m'ont assuré que c'était vrai, que les portes étaient hermétiquement verrouillées et que les fenêtres étaient impossibles à briser. J'ai tout de suite dit que c'était là qu'on devait aller. Pour moi, c'était LA solution. Le supermarché était situé en bordure de la ville. Il était entouré d'un grand parking et de l'incontournable pompe à essence. Le bâtiment avait été construit dans la même brique rouge que celle qui avait servi aux vieilles maisons qui faisaient la fierté de Rowhurst, dans l'espoir sans doute qu'il se fonde dans le paysage. N'en déplaise à ses concepteurs, avec sa taille démesurée et sa forme cubique, on ne voyait que lui à des kilomètres à la ronde : un gros hangar à bouffe, posé au milieu de nulle part.

» Il y avait des voitures abandonnées sur le parking ainsi qu'une longue file de charriots. Devant l'entrée du supermarché, on a découvert trois cadavres. Une femme d'âge mûr et deux hommes plus jeunes. Ils étaient à moitié bouffés. Impossible de dire si c'était l'œuvre d'animaux ou d'humains. Un des gars avait perdu ses deux bras. On a tous essayé de regarder ailleurs, de faire comme s'ils n'étaient pas là.

» Effectivement, les portes du magasin étaient solidement verrouillées. On s'est collés à la vitrine. Les rayons n'étaient pas pleins. Ça aurait été trop beau pour être vrai, mais ils étaient pas vides non plus. Restait à savoir comment on allait mettre la main sur la marchandise.

» J'ai demandé si quelqu'un savait démarrer une voiture avec les fils, vu que c'était pas vraiment le genre de chose qu'on enseignait à Rowhurst. Andy s'est emballé. Tu sais, c'était le genre de mec qui connaissait un million de trucs et qui avait réponse à tout.

» Il a commencé par dire que c'était pas évident avec les voitures modernes, et même quasi impossible avec les modèles construits après 2004 car ils étaient trop sécurisés. En bref, plus le véhicule était ancien et plus c'était faisable. Il suffisait d'avoir quelques outils sous la main : une pince coupante, du scotch isolant et un tournevis. « En vrai je l'ai jamais fait », il a dit, « mais j'ai vu des vidéos sur YouTube et c'est pas la mer à boire. »

Pour renforcer son effet, Malik avait prononcé cette dernière phrase d'une petite voix nasillarde, ce qui eut pour effet de faire glousser Ella.

— Ouais, Andy savait des tonnes de trucs, poursuivit Malik. Cloué sur son fauteuil, il pouvait pas faire grand-chose, mais ce qui est sûr, c'est qu'il en connaissait un rayon.

» Ensuite, j'ai dit comme ça, en levant le menton vers les cadavres qui gisaient par terre : « Et ces trois-là ? Qui sait ? Sont peut-être venus en bagnole ? La clé est peut-être encore dans leur poche ? »

» « Bonne idée, a répondu Andy en souriant. Pourquoi tu vérifies pas ? »

» Comme je lui répondais qu'il n'en était pas question, il m'a dit que c'était pas comme dans *Je suis une célébrité, sortez-moi de là*, qu'on me demandait pas de les bouffer ni rien. « Vois ça comme des animaux morts », qu'y m'a dit.

» Ça ou autre chose, je pouvais pas. Vu l'état dans lequel étaient mes mains, je tenais pas à me choper une infection. Finalement, c'est Henry qui s'y est collé. Je le revois encore se pencher sur le manchot en jurant dans sa barbe. Une main plaquée sur le nez et la bouche, il a attrapé la fermeture Éclair du blouson du gars entre le pouce et l'index et il a tiré. Le blouson était rigide à cause du sang séché. Quand il a ouvert, un nuage de mouches a jailli de sous le tissu. Henry a eu un mouvement de recul et il est tombé assis par terre, jurant de plus belle entre deux crachats pour se nettoyer la bouche.

» Les autres se marraient. Ensuite, Henry y est allé franchement. Il a fouillé toutes les poches du gars, sans rien trouver. Susannah lui a alors suggéré d'essayer le sac à main de la femme, à l'anse duquel étaient encore enroulé le squelette de ses phalanges. Mangés ou nécrosés, les tissus existaient plus. Je me souviens encore de cette main. On aurait dit un écorché, avec les tendons apparents qui faisaient comme des filins. Henry a attrapé le sac à main et a tiré pour essayer de le lui arracher. Sauf qu'au lieu de ça, il y a eu un petit bruit sec, et que toute la main est venue avec. Paniqué, il a secoué le machin et la main a volé dans les airs, avant de s'écraser contre la vitrine. Ensuite, il a ouvert le sac et l'a vidé par terre en le retournant. Il y avait tout ce qu'on pouvait s'attendre à trouver dans un sac à main : un porte-monnaie, des clés de maison, du maquillage, une brosse, un téléphone portable, des mouchoirs en papier et ta-da ! – une clé de voiture.

» Il a attrapé un chiffon et l'a essuyée. Et puis, fier comme Artaban, il s'est mis à sillonner le parking en appuyant crânement sur le bouton et en le dirigeant vers toutes les voitures comme un rayon laser, jusqu'à ce que les clignotants d'une Ford Focus clignotent et que le déverrouillage des portes s'enclenche.

» On a tous poussé des hourras en courant vers la voiture. Mais là, on a découvert ce qui se trouvait à l'intérieur.

# 21

— Qu’est-ce qu’il y avait dans la voiture ?

— Les corps de deux jeunes enfants, répondit Malik. Enlacés sur la banquette arrière. Ils étaient morts depuis un moment et étaient entièrement recouverts d’une sorte de mousse verte et orange. Ils étaient limite incrustés dans les sièges.

» Henry a laissé tomber la clé et a tourné les talons. Cinq mètres plus loin, il s’est assis par terre et s’est recroquevillé. Personne ne voulait entrer dans la voiture, alors je me suis proposé. Après tout, c’était censé être mon expédition. C’était à moi de forcer l’entrée du supermarché. J’ai ramassé la clé et ouvert la porte. La puanteur qui s’est échappée de la voiture était si violente que Susannah s’est pliée en deux pour dégobiller tripes et boyaux. J’ai pris place au volant, en essayant de ne penser à rien d’autre. J’ai bouclé ma ceinture, tourné la clé et le moteur a aussitôt démarré. Au quart de tour.

» L’été précédent, alors qu’on était en vacances dans la famille, en Iran, un de mes oncles m’avait donné des leçons de conduite. Trop cool. On allait dans la campagne et il me laissait le volant. Très vite, j’ai su démarrer et rouler à peu près droit. Et puis c’était pas comme si j’allais conduire la Focus à l’autre bout du pays. L’objectif était juste de la lancer contre la vitrine. Sans la présence des corps dans la voiture, j’y aurais sans doute réfléchi à deux fois, tant la cascade était risquée, mais, là, je ne pensais à rien, j’agissais comme un automate. « Coup d’œil dans les rétros, clignotant, passer la première », exactement comme on me l’avait appris.

» En regardant dans le rétroviseur intérieur, j’ai aperçu les deux cadavres, à l’arrière. Ils étaient noircis, leurs lèvres retroussées exposaient

les dents, comme s'ils riaient.

» J'ai vite détourné les yeux. Après tout, qu'est-ce qui m'obligeait à vérifier les rétros et à mettre mon clignotant ? Rien, vu que j'étais sur le point d'enfreindre toutes les règles. J'ai donc démarré, traversé un bout du parking et dirigé la voiture vers l'entrée du magasin. C'était surréaliste. J'avais l'impression d'être un père de famille avec ses deux rejetons.

» Une famille de mannequins de crash-test.

» Dès que j'ai vu l'entrée du magasin se dessiner devant mon capot, j'ai accéléré. Pas trop – je ne voulais pas me suicider –, juste assez pour briser la vitrine. Ça semblait complètement fou. J'étais sur le point de casser un Tesco avec une voiture bélier. J'avais aucune idée de ce qui allait se passer. Si on avait été dans un film, la voiture aurait probablement explosé…

» Au dernier moment, j'ai donné un nouveau coup d'accélérateur, crié comme un gamin en haut du grand huit et jeté la voiture contre la vitrine. Tout est passé si vite que je n'ai pas compris ce qui m'arrivait. Pour tout te dire, j'ai cru que j'étais mort. Je voyais plus rien, j'entendais plus rien, je sentais plus rien. Je crois bien que j'ai momentanément perdu connaissance.

» Je me rappelais l'impact, mais pas la sensation du choc. J'avais le souvenir d'un grand boum, suivi d'un énorme bruit de verre brisé. Le souvenir d'un gros truc blanc qui me saute au visage. Le souvenir d'être violemment repoussé dans mon siège et de mon crâne qui se fracasse contre l'appui-tête. Le souvenir des deux corps qui se trouvaient à l'arrière projetés à travers le pare-brise et qui se répandent sur le capot.

» C'était comme quand on redémarre un ordinateur. Ça se passe par étapes. D'abord, j'ai retrouvé la vue. Y avait de la fumée et des éclats de verre partout. Ensuite, j'ai commencé à entendre les bruits. Des chuintements, un goutte-à-goutte, des cliquetis métalliques ainsi qu'un sifflement aigu à l'intérieur de ma tête. J'avais mal au visage. J'étais éraflé de partout, et ça me lançait à chaque battement de cœur, comme si on me donnait des coups de marteau sur la tronche.

» J'étais affalé sur l'airbag, la voiture emboutie contre les caisses, à l'intérieur du magasin. Sur le capot, une nuée d'asticots se tortillaient entre des lambeaux de chair pourrie, dessinant une forme d'entonnoir, comme si la voiture avait vomi une matière putride par son pare-brise éventré.

» Ensuite, j'ai entendu des voix. « Ça va ? T'es encore là ? Ouah, c'était ouf ! » « Toute la vitrine a juste explosé… » « On se serait crus dans un film. »

» Ils m'ont aidé à m'extraire de l'habitacle et je me suis traîné jusqu'aux rayons du magasin. Beaucoup d'entre eux étaient vides, les supermarchés ayant été parmi les premiers endroits à être pillés au début de l'épidémie. Par chance, il restait encore quelques trucs à manger : des sardines en boîte, des *baked beans*, quelques boîtes de préparation pour gâteaux… Et puis, dans une des réserves, on a trouvé de l'eau et des paquets de pâtes et de riz. Plus des kilos de bonbons et de chocolat. Bref, de quoi tenir deux ou trois semaines. Ensuite ? Je te le donne en mille. On s'est barricadés dans la réserve et on a causé.

» Henry n'avait nulle part où aller. Aucune famille. La seule personne qui revenait sans cesse dans son discours, entre deux jurons et deux crachats, c'était une certaine Mary dont j'ai fini par comprendre qu'il devait s'agir d'une prof, d'une infirmière ou d'une sorte d'auxiliaire de vie. Il arrêtait pas de demander où elle était et quand il allait la revoir. Au début, je lui répondais de façon rationnelle, en lui expliquant la situation, en laissant entendre qu'elle était très certainement morte. Lui hochait la tête d'un air entendu et, quelques minutes plus tard, il me posait de nouveau les mêmes questions… « Elle est où Mary ? Elle va m'apporter mon goûter ? » Alors, au bout d'un moment, j'ai arrêté d'expliquer et je lui ai juste dit qu'elle allait bientôt venir, ce qui a eu l'air de le soulager.

» Andy nous a confié que toute sa famille était morte. Il était fils unique et ses parents faisaient partie des premières victimes de l'épidémie. Susannah, elle, avait une sœur qui était à Brockridge House avec Rav et les autres. J'en revenais pas. Que sa propre sœur ait pu la laisser partir comme ça, sans rien dire ! Ça m'a fait halluciner. Mais Susannah a juste haussé les épaules en me disant que sa sœur la détestait.

» Ensuite, je leur ai raconté mon histoire à moi. Que j'avais trois frangines, toutes plus jeunes que moi, et que je n'avais aucune idée d'où elles étaient. Je leur ai dit que j'avais l'intention de partir à leur recherche. Histoire de voir si, par chance, elles avaient pas trouvé un endroit où se planquer, près de là où on habitait. En fait, je n'avais plus aucun espoir. C'était vraiment pas gagné. Mais, au moins, ça me donnait une perspective, un but à atteindre. Que faire d'autre ? Rester là ? À attendre de mourir de faim ou d'être attaqué par un groupe d'adultes ? J'ai dit aux autres qu'ils étaient libres de venir avec moi ou de rester. C'était comme ils voulaient.

» Pour toute réponse, Susannah a de nouveau haussé les épaules. Rien ne semblait l'atteindre. Elle avait l'air de se foutre de tout. Andy a dit qu'il

voulait bien venir, mais que pour ça, il fallait que quelqu'un pousse son fauteuil. Avant, il en avait un électrique. Mais quand les batteries sont tombées en rade, il a été obligé de l'abandonner et de se rabattre sur celui-ci. Un vieux modèle pliant un peu branlant.

» Quant à Henry… eh bien Henry faisait ce qu'on lui disait.

— C'était où, chez toi ? demanda Ella. Dans le coin de ton école ?

— Non. Rowhurst, c'était un internat. J'avais dû me taper tout un tas d'exams pour y entrer. Mais mon père y tenait. À dire vrai, c'était le genre d'école qui était au-dessus de ses moyens, mais il disait toujours qu'il voulait le meilleur pour moi. Il me voyait médecin ou chercheur. « Quelque chose qui pose son homme », comme il disait toujours. Lui, il travaillait à l'aéroport d'Heathrow. Ma mère faisait les ménages dans les bureaux. Pourtant, mon père a acheté près de Slough des petits appartements pas chers, qu'il louait. Donc j'imagine qu'il avait de l'argent de sa famille. Au début, je ne supportais pas d'être loin de chez moi, mais ensuite, je me suis habitué. J'ai grandi à Slough. Pas très loin d'ici, en fait.

— Oui, je me rappelle de Slough, dit Ella. On est passés juste à côté, en venant de Londres. En voyant la pancarte, j'ai dit qu'avec un nom pareil, ça faisait vraiment pas envie.

— Ouais, c'est sûr que grandir dans un bled qui s'appelle « Bourbier » c'est pas top glamour, ricana Malik. N'empêche, c'était pas totalement horrible non plus. Juste… *Slough*. Un nom bien pourri, on est d'accord. De Rowhurst, ça fait environ cent kilomètres. Andy a dit qu'un homme marche en moyenne à cinq kilomètres heure. Donc on a pensé qu'on en aurait plus ou moins pour une vingtaine d'heures. Soit, en imaginant que l'on parcoure une quinzaine de kilomètres par jour, un voyage de moins d'une semaine.

» Mais qu'est-ce qu'on y connaissait ? C'était le tout début. On était naïfs. On n'avait absolument pas conscience de ce qui nous attendait dehors, du danger auquel on s'exposait. Pour nous c'était qu'un vulgaire problème de calcul : « En supposant que John marche à cinq kilomètres heure de Londres à Brighton, qu'il soit attaqué quatre fois par des adultes enragés et que ceux-ci lui arrachent la jambe droite à coups de crocs, combien de temps mettra-t-il à se vider de son sang ? »

Une nouvelle fois, Malik s'esclaffa.

— On était quatre stupides gamins animés de stupides espoirs. C'est Andy qui a suggéré qu'on cherche d'autres clés de voiture. Bah oui, ça s'était tellement bien passé la première fois… à part cette légère perte de

connaissance. Donc Henry et moi, on a ratissé le supermarché pendant que Susannah et Andy montaient la garde dans la réserve. Même si on pouvait légitimement douter de leur capacité à riposter en cas d'attaque. Je suppose que Susannah se serait contentée de hausser les épaules.

» On n'a pas tardé à trouver les bureaux de la direction, ainsi que le directeur lui-même, pendu au plafond, la ceinture passée autour du cou et le froc aux chevilles. Il n'avait certainement pas pensé à ça. À ce qui se passerait s'il enlevait sa ceinture. Je dois admettre que j'ai ri en le voyant. Henry, non. Il avait pas vraiment le sens de l'humour. Par contre, il était déterminé. Ça, on pouvait pas lui enlever. Pendant que je fouillais le bureau, il faisait les poches du gars. J'ai trouvé ses clés dans un tiroir. Clés de la maison, clés du boulot, clé de la voiture. Marque Volvo. On a jeté un œil par la fenêtre, qui donnait sur le parking réservé à la direction. Henry s'y connaissait un peu en bagnoles et a vite repéré la Volvo.

Dix minutes plus tard, on terminait de charger nos vivres dans le coffre. Y avait plus beaucoup d'essence dans le réservoir. Cinquante kilomètres, à en croire l'ordinateur de bord. On était conscients qu'on avait pratiquement aucune chance de trouver de l'essence ailleurs, vu que c'était une des premières choses qui était venue à manquer quand l'épidémie s'était déclarée. Les tankers avaient cessé de livrer et tout le monde était rapidement tombé en rade. Mais cinquante kilomètres, c'était toujours mieux que rien. Ça nous mènerait déjà à mi-chemin. On y a vu un bon présage. En fait, comme on apprenait la débrouille, on se satisfaisait d'un rien. Contre mauvaise fortune, bon cœur, quoi… En tout cas, on éprouvait un sentiment d'accomplissement.

» C'était une bonne chose qu'on ait eu la voiture, parce que cinq minutes après avoir démarré, au bout de la rue, on est tombés sur une bande d'adultes qui bloquait la route. On a pilé, ils se sont précipités sur nous, mais on a réussi à faire demi-tour et à s'échapper. Là encore, on y a vu un signe de bon augure.

» Tu te souviens comment c'était à ce moment-là ? Dans les premiers jours ? C'était de la folie furieuse. Des incendies partout. Des enfants et des adultes qui erraient dans les rues et qui se battaient les uns contre les autres. Rétrospectivement, on s'est dit qu'on avait eu beaucoup de chance de passer au travers depuis qu'on avait quitté Brockridge House, parce que là, on nageait en plein délire. Moi, je me concentrais sur la conduite. J'avais un plan pour aller à Slough et je m'y tenais. Je ne voulais penser à rien d'autre.

» Au début, j'arrêtais pas de faire caler la voiture. Petit à petit, j'ai pris mes marques et on a finalement réussi à sortir de la ville. On s'était dit que le mieux, ce serait de prendre la M25, une quatre-voies bien large, sans trop de constructions autour. Après quelques détours, on a trouvé une bretelle d'accès. Le problème, c'est qu'il y avait des épaves de voitures partout, des vestiges de carambolages, des carcasses calcinées… Les gens avaient roulé jusqu'à ce qu'ils tombent en rade d'essence, ou qu'ils soient trop malades pour continuer. Comme si on pouvait échapper à la maladie en fuyant en voiture. Je veux dire : partir pour aller où ?

» Et puis les cadavres. Plein de cadavres. Sur la route. À l'intérieur des voitures. Tellement de tôles pliées. Au moment où tous ces gens s'étaient embarqués sur les routes, y avait déjà plus de police, plus de pompiers. Tout le monde était devenu cinglé. Y avait des voitures encastrées les unes dans les autres. On a même dépassé un convoi de camions militaires, arrêtés au milieu de la route. Aucune trace de soldats. On s'est arrêtés, pour voir si on pouvait récupérer des armes. Pas de bol, on n'a rien trouvé. Ça aurait été cool d'avoir des fusils d'assaut, des grenades et tout, comme dans les films !

» Donc on est remontés en voiture et on a repris la route. Ça faisait du bien de bouger. J'étais pas le plus rapide des pilotes, mais le simple fait de nous déplacer nous donnait l'impression d'être en train de gagner la partie et, comme je conduisais, j'avais l'impression d'être aux commandes. Responsable. Je sauvais des gens. Sans me rendre compte qu'on était exactement comme les autres. On pensait pouvoir s'en tirer en prenant la route. Fuir. S'échapper. Poursuivre un but. Aller quelque part. Alors qu'en réalité on ne faisait que tourner en rond, ce que fait exactement la M25. Un grand rond autour de Londres.

» Et on bavardait. Sans cesse. Avec enthousiasme. Sauf Henry, qui ne faisait que marmonner des insanités. On pensait qu'on allait survivre. Alors que, bien sûr, il ne fallait pas y compter.

» Susannah a été la première à partir. Au bout du bout, pratiquement en roue libre, on a fini par arriver à une station-service, douze kilomètres plus loin que ce qu'avait annoncé la jauge. Je me suis garé près des pompes et j'ai coupé le contact.

» Il n'y avait pas d'électricité, donc je savais que les pompes ne fonctionneraient pas, mais je me demandais s'il n'y avait pas quand même un moyen de récupérer un peu de carburant. J'ai vite compris qu'il ne fallait

pas rêver. C'était sans espoir. Logiquement, l'étape suivante, c'était de trouver une autre voiture. Il y avait une sorte d'hôtel à côté de la station-service, une « chaumière », comme disait l'enseigne, avec des murs aux couleurs criardes. Des voitures étaient garées devant. On les a fouillées pour voir si on trouvait pas des clés, mais rien. Alors Henry et moi, les intrépides chercheurs de clés, on est entrés dans l'hôtel.

» À l'intérieur, tout était sens dessus dessous. À l'étage, on a découvert les vestiges de violents combats. Des cadavres d'adultes amassés au pied d'une porte solidement barricadée, mais que les assaillants avaient tout de même réussi à entrebâiller. Dans la pièce, on a découvert un père et son fils, ou du moins ce qui y ressemblait. Morts tous les deux. Henry a alors fait ce qu'il faisait si bien – autrement dit, il a récupéré les clés de voiture du père en fouillant dans sa veste. Une Citroën, cette fois. On n'a eu aucune peine à la trouver dehors et, ô bonheur, le réservoir n'était pas vide. On l'a avancée à côté de la Volvo, où nous attendaient Susannah et Andy, et on a commencé à transborder nos provisions d'un coffre à l'autre.

» On en était là quand une bande de gamins a débarqué. Ils ont déboulé de nulle part, armés de cannes, de barres de fer et de gourdins. Quand on les a vus, on est vite remontés dans la bagnole et on a verrouillé les portes. Comme on ignorait s'ils venaient en amis ou en ennemis et qu'on avait beaucoup de bouffe et aucun moyen de se défendre, on s'est barricadés.

» C'est là que Susannah a commencé à dérailler. Elle était dans tous ses états. Première fois que je la voyais dans une telle colère. On aurait cru que c'était quelqu'un d'autre. Elle s'est mise à déblatérer, comme quoi on n'avait pas pris toute la bouffe, qu'on en avait laissé dans l'autre voiture. Tu me diras, j'aurais peut-être pas dû insister autant sur la nourriture. Quoi qu'il en soit, elle était hystérique, même si je pense qu'elle était déjà pas mal détraquée à la base. Dérangée. Tu vois le genre. Alors bien sûr, dérangés, on l'était tous un peu, mais, là, ça commençait à devenir tendu parce qu'elle délirait complètement.

» Les enfants se sont approchés et, sans nous prêter la moindre attention, ils ont commencé à vider ce qui restait dans la Volvo. C'est alors que Susannah a pété un plomb. Avant qu'on ait pu l'en empêcher, elle a bondi hors de la voiture et s'est jetée sur eux, essayant d'arracher la boîte de biscuits qu'un des gamins avait en main – une baston pour des biscuits ! Dans la bagarre, la boîte s'est déchirée et les gâteaux sont tombés par terre.

Susannah a plongé pour les ramasser. Un des garçons lui a filé un coup de canne. Il l'a séchée net.

» Je suis sorti de la voiture. Cinq gars se sont aussitôt dressés devant moi avec un air de défi.

Malik marqua une pause et soupira. Ella l'entendait respirer profondément. Elle attendit en silence qu'il reprenne le cours de son récit.

— Ce serait aujourd'hui, dit-il dans un filet de voix, je les prendrais tous. Je les défoncerais. Mais, à l'époque, j'avais pas encore appris à me battre. Et j'étais faible. Je me remettais à peine. J'avais mal partout, je saignais, je boitais, j'étais à moitié aveugle, bref j'étais pas en état. Et puis ils avaient l'avantage du nombre ; si j'avais tenté quoi que ce soit, ils nous auraient massacrés.

» Impuissant, impotent, comme paralysé, j'ai regardé Susannah se relever puis se traîner jusqu'à la Volvo et s'installer au volant. Elle a allumé le moteur. J'avais laissé la clé sur le contact. Elle a passé une vitesse, écrasé l'accélérateur et, hors de tout contrôle, elle est allée s'emplafonner sur une des pompes à essence qu'elle a littéralement aplatie par terre. Aucune essence n'a fui mais, tout de suite, l'air a été saturé des émanations de la cuve. Les gamins se sont précipités vers la voiture en poussant des cris de joie, pressés de piller ce qui se trouvait dans le coffre. Sauf que Susannah a essayé de redémarrer le moteur. Il a dû y avoir une étincelle ou je ne sais quoi car on a entendu une sorte de wouf ! et une boule de feu a englouti la Volvo. Le souffle a projeté certains enfants. Moi aussi j'ai ressenti l'explosion, comme une gifle brûlante. C'en était trop. Sans un mot, je suis retourné à la Citroën, j'ai démarré et on s'est tirés.

» Andy chialait et Henry arrêtait pas de demander quand Mary allait venir s'occuper de lui. Quant à moi, j'avais la nausée. Susannah, je la connaissais à peine, mais ce qui lui était arrivé me rendait malade. On aurait tendance à croire qu'on s'habitue à voir les gens mourir, à voir ses amis se faire tuer, pourtant, pour moi, c'était chaque fois pire. C'est là que j'ai pris une décision : à partir de maintenant, j'allais sauver les gens.

» Hélas, on fait pas toujours ce qu'on veut. Le suivant sur la liste des disparus a été Andy. À Slough. Pas un super endroit où passer sa vie. Et sans doute le pire des endroits où trouver la mort. Avec la Citroën, on y a été en moins d'une demi-heure. Pourtant, on était pas arrivés que je me suis demandé ce qu'on était venus faire dans cette galère. Je m'attendais à quoi, en revenant ici ? À trouver de joyeuses familles dansant dans les rues ? Mes

sœurs me sautant dans les bras, un grand sourire aux lèvres ? Ouais, ben, pas de bol… Car Slough avait encore plus souffert que Rowhurst. Pratiquement tout était détruit. Le chaos complet. À croire qu'il y avait eu une guerre ou un tremblement de terre en ville.

» Déjà, ce qu'on a découvert aux abords de la ville aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Depuis l'autoroute, avant même la sortie pour Slough, on a commencé à voir des champs jonchés de cadavres, comme si on les avait jetés là et qu'on les avait entassés avec des bulldozers. C'était fou combien y en avait. Impensable. Des nuées. En train de pourrir au soleil. Un immense charnier à ciel ouvert. Au-dessus des champs, le ciel était noir d'oiseaux, de mouettes et de corbeaux qui tournoyaient dans les airs, accompagnés d'énormes essaims de mouches. Au sol, ça grouillait de rats et de chiens. Autant te dire qu'on a vite remonté les vitres et fermé les entrées d'air. C'était comme traverser l'enfer, mais arrivé à Slough…

» Tu vois ces endroits qui, aujourd'hui encore, semblent parfaitement intacts ? OK, quelques mauvaises herbes ont pu pousser çà et là et le gazon t'arrive à la taille, mais, en dehors de ça, tout a l'air impeccable, exactement comme avant. Ascot et Windsor sont comme ça. Eh ben, Slough, c'était l'inverse. Un vrai champ de ruines. À croire que ceux qui vivaient là, tous ceux qui avaient une dent contre cette ville, avaient enfin trouvé un prétexte pour tout saccager. Les vitrines étaient cassées, les maisons incendiées, les voitures brûlées. Pas un mètre carré de la ville qui ne soit jonché de détritus et de gravats. Et des monceaux de cadavres, à divers stades de putréfaction – des squelettes aux os blanchis aux charognes à moitié faisandées. Des enfants en partie mangés. Des chiens, des chats… Et des mouches. Partout. Omniprésentes. Comme si elles avaient pris le contrôle de la ville. L'air était juste… pestilentiel.

» On habitait Castleview, un des plus beaux quartiers de Slough – enfin, avant. Parce que là, on aurait cru qu'un tsunami était passé dessus. Le quartier était tellement méconnaissable que j'ai mis un moment à retrouver notre maison. Bien entendu, j'avais perdu tout espoir de retrouver quoi que ce soit. C'était foutu d'avance.

» Finalement, je l'ai quand même trouvée et je me suis arrêté devant. De toute façon, il n'y avait pratiquement plus une goutte d'essence dans le réservoir. Tu vois les maisons que dessinent les enfants ? Avec un toit rouge et pointu, des fenêtres carrées, un petit jardin devant, un garage et une cheminée d'où s'échappe un peu de fumée ? La maison anglaise typique ?

Eh bien, c'était à ça que ressemblait l'endroit où on habitait. Une maison mitoyenne. Une famille musulmane comme nous occupait l'autre moitié. Et toutes les maisons de la rue étaient comme ça. Exactement les mêmes. L'ennui en façade. Sauf que, maintenant qu'on y était, j'étais plus tellement disposé à entrer. J'veux dire, qu'est-ce que j'allais trouver à l'intérieur ?

» C'est Andy qui m'a convaincu. Il a dit que si j'y allais pas, on aurait perdu notre temps et que Susannah serait morte pour rien. Je voulais pas argumenter, mais, quoi que je puisse trouver à l'intérieur, Susannah était bel et bien morte pour rien, non ? Enfin, on est tous sortis de la voiture et Henry m'a aidé à installer Andy dans son fauteuil.

» En venant, on avait croisé quelques bandes d'enfants lourdement armés, qui erraient dans les rues et qu'on avait pris soin d'éviter. Mais jusqu'ici, aucun signe de présence d'adultes. Dans la maison, tout semblait calme. On a donc remonté l'allée, et puis on est entrés. La porte battait au vent. Serrure enfoncée. Le rez-de-chaussée était comme le reste de la ville – totalement ruiné. Y avait du verre brisé partout, les meubles étaient cassés, toutes les photos que ma mère avait accrochées aux murs étaient griffonnées ou taguées à la bombe de peinture, les livres éparpillés par terre, les assiettes brisées dans la cuisine. Aucun signe de vie.

— Ou de mort.

— Jusqu'à ce que je monte à l'étage… J'ai trouvé mes sœurs dans leur chambre. C'est à leurs tennis que les ai reconnues, parce que, sinon, c'était plus que trois momies ratatinées, alignées les unes à côté des autres sur le lit. J'ai accusé le coup. Je me suis assis par terre et j'ai pleuré. Pour la première fois depuis que tout ça avait commencé, j'ai pleuré. Jusqu'à l'épuisement. Ensuite, je me suis roulé en boule et je crois bien que je me suis endormi. J'en avais plus rien à foutre de rien, à ce moment-là. Andy et Henry, qui m'attendaient au rez-de-chaussée, moi… Plus rien n'avait d'importance. Bien sûr, je m'attendais pas à les retrouver vivantes, mais les voir là, leurs baskets toutes neuves aux pieds, leurs corps…

Une fois encore, Malik se mura dans le silence. Et, une fois encore, Ella attendit en lui serrant gentiment la main.

— T'as trouvé personne d'autre ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Non, répondit Malik d'une voix blanche. Pour tout te dire, j'ai pas vraiment cherché. J'espérais juste que mon père et ma mère étaient partis ailleurs. J'ai enroulé mes sœurs dans un drap et je les ai portées en bas. Elles pesaient rien. Chez nous, la coutume veut qu'on enterre les morts

aussi vite que possible. Sauf que là, visiblement, Amina, Nadia et Zahra étaient mortes depuis des semaines. Mais c'étaient des gentilles filles : elles avaient pas vécu assez longtemps pour commettre le moindre péché. Donc, pour peu qu'il y ait un paradis, j'étais sûr qu'elles y étaient déjà. Pour autant, je supportais pas de les voir exposées comme ça, alors je les ai transportées dehors avec l'intention de les enterrer.

» Au fond du jardin, y avait un cabanon où mon père entreposait ses outils. Mes sœurs occupant toutes mes pensées, j'ai ouvert la porte machinalement, sans faire attention. Sauf qu'une dizaine d'adultes m'attendaient dans le noir, ratatinés les uns contre les autres dans le fond, telle une portée de chiots nés de la nuit. Il faisait chaud là-dedans et l'odeur prenait à la gorge. Je me suis raidi, comme pétrifié, sans savoir quoi faire. Quand ils ont bougé, j'ai attrapé le premier outil qui me tombait sous la main, une pelle pendue au mur, et j'ai reculé. C'était comme si les adultes sortaient de terre, qu'ils bourgeonnaient, ça faisait comme un chiffon roulé en boule qui se déploie au contact de l'eau. Leurs yeux s'ouvraient, leurs bouches aussi, révélant leurs dents, leur langue et leurs muqueuses. Et ils en avaient après moi.

» J'ai essayé de leur claquer la porte au nez, mais j'ai pas été assez rapide ou pas assez violent. Ils ont forcé le battant et ils sont sortis en clignant des yeux dans la lumière du jour. J'ai envoyé un grand coup de pelle à la tête du premier qui se présentait. Ça a fait un grand klung et il a basculé sur ses copains, sans s'effondrer complètement. Alors j'ai frappé de nouveau, avec le tranchant cette fois, et je l'ai eu au cou. Il était vraiment *out*, mais je ne pouvais pas arrêter les autres.

» J'ai couru jusqu'à la maison. Andy et Henry étaient toujours là ; Andy dans son fauteuil, Henry sagement assis sur le canapé, les mains posées sur les cuisses. Je me suis fait la réflexion qu'il ne jurait plus. Il avait presque l'air calme.

» Je leur ai dit qu'il fallait se tirer. Henry m'a aidé à pousser Andy dehors. Problème : la rue grouillait d'adultes. Ils gravitaient tous autour de la voiture. Impossible d'y accéder. Alors, on a tenté de prendre par la rue, Henry poussant le fauteuil tandis que moi j'essayais d'ouvrir le passage à coups de pelle. Mais c'était foutu d'avance. D'abord parce qu'on savait pas où aller, ensuite parce que, dans la confusion, Henry a cogné le fauteuil contre une épave de voiture et a fait tomber Andy. Des adultes se sont approchés d'eux et Henry est devenu dingue. Ses gestes étaient pas

coordonnés. Il était sec et nerveux, et surtout, complètement hystérique. Il s'est mis à donner des coups dans tous les sens.

» Je me suis précipité et j'ai tenu les adultes à distance pendant que Henry, qui décidément était plus fort qu'il en avait l'air, relevait Andy. Ensuite, on est retournés dare-dare à la maison. Où aller sinon ? La plupart des adultes qui étaient dans le cabanon avaient suivi le même chemin que nous et erraient dans l'allée. On les a croisés en coup de vent et on est retournés à l'intérieur. Mais il en restait deux dans la maison. Les plus lents. Deux mères, je crois. Quand je les ai vues, j'ai pas hésité une seconde. Je leur ai balancé des coups de pelle jusqu'à ce qu'elles s'effondrent, puis j'ai jeté les corps dehors. On a barricadé la porte d'entrée, celle de derrière, et puis on a installé Andy sur le canapé où, cinq minutes plus tôt, Henry attendait si sagement. Andy saignait. Il s'était salement entaillé sur la tôle de l'épave. J'ai nettoyé la plaie comme j'ai pu et je lui ai donné un oreiller pour qu'il appuie dessus.

» Après ça, je suis allé à la fenêtre. La rue était noire d'adultes. Certains essayaient d'entrer dans la maison, mais ils savaient pas comment faire. Je me sentais idiot. Jamais on n'aurait dû s'enfuir. Fallait juste claquer la porte au nez de ceux qui étaient dans le jardin. Mais, bon, je débutais… Je commettrais pas la même erreur aujourd'hui. Et puis, alors que je regardais dehors, une des bandes de gamins qu'on avait croisées plus tôt a débarqué. Peut-être qu'ils avaient suivi la voiture… À moins qu'ils aient pisté les adultes. Quoi qu'il en soit, ils les ont chassés des abords de la maison en deux temps trois mouvements et les ont repoussés à l'autre bout de la rue. Un quart d'heure plus tard, tout était de nouveau calme.

» Alors je suis retourné dans le jardin et j'ai balancé le corps des mères par-dessus la clôture, dans le jardin du voisin. Et je me suis pas arrêté là. J'ai attrapé la pelle, j'ai creusé un trou dans un parterre de fleurs, j'ai enterré les filles, et puis j'ai essayé de dire une prière.

» Quand je suis retourné à l'intérieur, Andy était au plus mal. Il pleurait toutes les larmes de son corps et saignait toujours. Le canapé était couvert de sang. Henry était assis dans un fauteuil, les mains sur les genoux, l'air ailleurs. On aurait dit qu'il attendait quelque chose. Je l'ai regardé. Il a levé les yeux et m'a demandé où était Mary. Et là, j'avoue que j'ai eu une sérieuse envie de lui mettre un coup de pelle, même si je savais bien qu'il faisait pas exprès d'être comme ça. Je suis monté à l'étage, j'ai récupéré un autre drap que j'ai découpé pour faire un pansement à Andy. Je lui ai aussi

donné des antalgiques que j'avais gardés depuis la clinique. La blessure était profonde, juste sous les côtes. Ça avait l'air moche.

» Non, *c'était* moche. On est restés là quelques jours, en vivant sur nos réserves et en rationnant l'eau. Andy allait de plus en plus mal. La blessure s'est infectée, il est devenu tout pâle et, genre, marbré. Fiévreux. Il transpirait comme une bête. Il frissonnait. Il a dit qu'il avait sûrement une septicémie. On la lui faisait pas, à Andy, il en connaissait un rayon. Il a dit aussi que s'il ne prenait pas rapidement des antibiotiques, il allait y passer. Mais moi j'en avais pas, des antibiotiques. Par contre, je savais où se trouvait la pharmacie la plus proche. Forcément, c'était mon oncle qui tenait la boutique. Le problème, c'était que j'avais aucune envie de retourner dans la rue. Chat échaudé craint l'eau froide, comme dit le proverbe. Donc je cherchais des excuses, je disais qu'il fallait que j'attende d'être tout à fait sûr qu'il n'y avait plus de danger, etc. Alors qu'en fait, j'avais juste la trouille.

» J'ai passé des heures à la fenêtre, à épier la rue à travers les rideaux en crochet de ma mère, à attendre que le calme revienne… et qu'il s'installe pour de bon ; et aussi à m'armer de courage. L'état d'Andy empirait. Je pouvais plus reculer. Armé de la seule pelle, je suis sorti, laissant Henry veiller sur Andy – si tant est qu'on puisse avoir confiance en quelqu'un qui reste assis le cul sur son fauteuil en répétant sans cesse : « Où est Mary ? Quand est-ce qu'elle va venir ? Elle va m'apporter mon goûter… ? » Bah, toujours mieux que rien, je me disais.

» Contre toute attente, j'ai fait l'aller-retour jusqu'à la pharmacie sans voir personne, me débrouillant même pour me glisser à l'intérieur et dégotter ce qui me paraissait être des antibiotiques. Pas facile de choisir entre toutes ces marques de médicaments aux noms plus bizarres les uns que les autres. Surtout que je tenais pas à m'éterniser. Quoi qu'il en soit, j'étais presque certain d'avoir le bon truc et je me voyais déjà comme un héros. Sauf que lorsque je suis revenu, Andy était mort. Il gisait sur le sofa, recroquevillé en chien de fusil, Henry assis à côté de lui. « Où elle est, Mary ? Elle arrive bientôt ? »

» Encore une fois, il a fallu que je lutte pour pas lui mettre un coup de pelle. Par contre, l'engueulade, il y a pas coupé. Quand j'ai eu fini de l'enguirlander, il m'a regardé d'un air interdit. Alors, je me suis assis et je lui ai dit que Mary n'allait pas tarder. Et il est retombé dans son mutisme.

» Moralité, j'ai dû enterrer un autre corps.

» Ne restait plus que moi et Henry. Quels drôles de moments on a vécu là. L'un à côté de l'autre, sans pouvoir réellement échanger sur quoi que ce soit. C'était cool de parler avec Andy. OK, il avait une élocution bizarre, à cause de sa bouche abîmée, mais ça l'empêchait pas d'être drôle et spirituel. Avec Henry, c'était pas pareil. C'était son cerveau qui était atteint. De toute façon, j'avais pas vraiment envie de parler. J'étais rompu. Éreinté par tous ces drames qui se dressaient sur ma route, alors même que j'étais pas encore remis de mes propres blessures. Comment j'ai fait pour ne pas suivre le même chemin qu'Andy ? Je me le demande encore aujourd'hui.

» Coup de chance, ou de malchance. Question de point de vue…

» Toujours est-il qu'on est restés là, à vivre sur nos réserves. Le pire, c'était que même à deux, il fallait que j'invente des stratagèmes pour cacher la bouffe à Henry, sans quoi il était capable de s'empiffrer sans réfléchir. Je savais que ça durerait pas toujours. Et après ? On ferait quoi ? J'en avais pas la moindre idée. Trop déprimé pour réfléchir, pour me projeter dans l'avenir. Je restais allongé sur le sofa des jours entiers, les yeux au plafond, ne sortant de ma torpeur que lorsque Henry me demandait où était Mary et que je lui répondais qu'elle n'allait pas tarder.

» Par contre, ces jours passés avec Henry m'ont permis d'en apprendre un peu plus sur lui, en recollant les quelques bribes qu'il laissait échapper. J'ai cru comprendre qu'il avait été abandonné alors qu'il était encore bébé. Peut-être que ses parents avaient voulu se débarrasser de lui quand ils avaient découvert qu'il avait un problème… Je sais pas. Quant à savoir ce qu'il pensait de moi, s'il m'appréciait ou pas ? Mystère et boule de gomme. On était ensemble parce que le sort en avait décidé ainsi et il restait avec moi parce qu'il avait personne d'autre.

» Et puis, un jour, je me suis réveillé et il était plus là. Il avait dû sortir se balader pendant la nuit. À vrai dire, j'ai pas cherché à savoir. Tout ce que je voyais, c'était qu'il était plus là et que je me retrouvais seul.

— Tu l'as plus jamais revu ? demanda Ella.

— Jamais, répondit Malik. Et j'ai pas la moindre idée de ce qui a pu lui arriver.

## 22

— Après la mort d'Andy, j'ai été malade. Au début, j'ai cru que je me faisais des idées. Tu sais, comme quand tu croises quelqu'un qui a la grippe et que deux heures après, t'es persuadé de l'avoir toi aussi ; ou bien quand on t'énumère les symptômes d'une terrible maladie et qu'en réfléchissant un peu, tu les as tous. Je me suis dit que c'était ça, que je me montais le bourrichon à cause d'Andy, parce que je l'avais vu succomber à une infection. Ou bien je me disais que c'était à cause de mon alimentation, ou de la déshydratation, ou de je sais pas quoi.

» Ça a commencé par des frissons. Ensuite, des suées. Et enfin, des cauchemars et des hallucinations… À tel point que j'arrivais plus à faire la différence entre la réalité et mes visions. J'avais l'impression de devenir dingue. Je voyais des bestioles géantes partout. Parfois elles causaient. Et puis les dépouilles de mes sœurs, à moitié décomposées, que je voyais déambuler tranquillement dans la maison. Par moments, dans un coin de la pièce, je croyais voir Andy, assis dans son fauteuil. On discutait pendant des heures. Et puis, tout à coup, je tournais la tête et il avait disparu.

» J'étais continuellement pris de vertiges, je vomissais, je perdais connaissance, j'arrivais plus à me lever. Tout ce que je pouvais avaler, c'étaient quelques gorgées d'eau de la bouteille que je gardais près du canapé. J'avais du mal à déglutir, comme si quelqu'un m'étranglait. C'était horrible. J'avais des kystes aussi gros que des balles de tennis dans le cou. J'sais pas combien de temps je suis resté dans cet état-là. Aujourd'hui encore, il m'arrive de faire des rechutes, des petits détours par Barjoland. Ça tient sans doute au fait d'avoir été mordu par des adultes. J'imagine

qu'ils m'ont refilé la maladie et que mon organisme la combat. Enfin, j'suis pas médecin. Y me manque quelques années d'études pour ça. Même si je l'étais… Bah, au fond, personne ne sait comment marche la maladie…

» Mais tu sais quoi ? Parfois, c'est comme si les adultes me parlaient et comme si une sorte de sixième sens me permettrait de les repérer. C'est pour ça que j'arrive assez bien à les chasser. Je sais où ils sont. Ces derniers jours, ces dernières semaines, c'est devenu de plus en plus fort. Quand la meute a attaqué la ferme, je les entendais bourdonner. Comme un nuage de sauterelles qui aurait envahi mon crâne. Mais je suis à moitié dingue, donc ça veut sûrement rien dire. Les gamins, par ici, ils pensent que je suis le croquemitaine, un monstre, et si ça se trouve, ils ont pas complètement tort. J'ai quinze ans, maintenant. Je suis l'un des leurs autant que je suis un enfant.

» Mais la fois où j'ai été le plus fou, c'était pendant ma première fièvre. J'avais perdu le contact avec le monde réel, et le pire, c'était que je trouvais ça plutôt cool. C'était pas désagréable de se laisser dériver dans une dimension parallèle et d'oublier tous les drames de ce bas monde. Je crois même que ça m'aurait pas déplu de devenir fou pour de bon, de vivre parmi les bestioles qui parlent et parmi les morts.

» Mais mon organisme en a décidé autrement. Il s'est débattu, il a sué, il a drainé… jusqu'à évacuer le mal. Mon système immunitaire a mis les bouchées doubles. La fièvre a fini par tomber et j'ai repris pied avec la réalité. Apparemment, c'était pas encore ce coup-ci que j'allais y passer, même si je puais autant qu'un cadavre abandonné en plein soleil. Mes fringues étaient immondes, comme incrustées de lymphe, de sueur séchée et de j'sais pas quoi d'autre. Elles collaient à mes plaies. J'étais incapable de me tenir propre. Pire qu'une bête. D'une faiblesse à faire peur. Et j'avais presque plus rien à manger. Fallait que je me refasse. Que je trouve de l'aide. Bref, il fallait que je trouve d'autres enfants. Seul, c'était la mort assurée.

» C'est alors que je me suis regardé dans le miroir – le miroir de notre salle de bains, que les vandales avaient brisé. Je sais pas si c'était l'effet de la fièvre, dont je continuais à souffrir, mais j'ai eu l'impression que c'était moi, ma laideur, qui avait fendu le miroir, comme dans les dessins animés. J'avais peur, si je sortais dans la rue avec cette tronche, que n'importe quel gamin me prenne pour un adulte.

» Mais j'avais pas le choix. Alors, j'ai attrapé ma ration de secours secrète, que je gardais pour les cas d'extrême urgence – j'sais pas comment j'ai fait pour pas craquer et tout bouffer pendant une de mes crises… J'avais des cannettes de Coca et des barres de chocolat qui restaient du braquage du supermarché : des Mars, des Snickers et d'autres trucs dans le genre… J'ai rempli un sac en plastique et je suis sorti dans la rue.

» C'était le milieu de la journée. Le soleil était au plus haut. D'expérience, je savais que c'était le moment le plus calme, les quelques heures où les adultes avaient tendance à se faire rares. J'étais pas rassuré pour autant. Je m'attendais à être attaqué à tout moment par une meute de pères et de mères enragés. J'ai passé l'épave de la voiture, pauvre tas de ferraille tordu et rouillé, celui-là même qui avait causé la mort d'Andy, et j'ai continué mon chemin en me traînant lamentablement. Je devais ressembler à un cousin de Gollum.

» J'ai rampé en direction du centre-ville et, finalement, après ce qui m'a semblé des heures, mais qui en réalité ne devait pas dépasser une vingtaine de minutes, j'ai découvert des enfants. Ils étaient environ une trentaine, sweats à capuche et caleçons qui dépassaient de leurs frocs taille basse, tous armés. Ils s'amusaient à péter les vitres d'une maison avec des pierres. Typiquement le genre de lascars que ma mère me demandait d'éviter quand je passais les vacances à la maison. De leur côté, ils ne détestaient rien de plus que les petits bourges qui vont à l'école privée, encore plus s'ils sont musulmans et qu'ils s'appellent Malik. Certains avaient une cannette de bière à la main.

» Ils ont mis un certain temps à me remarquer. Jusqu'à ce que je sois tout près, en fait. J'aurais voulu crier pour attirer leur attention, mais j'avais plus de voix. J'avais encore super mal à la gorge, j'avais le cou enflé. Pour finir, l'un d'entre eux a pivoté et a appelé ses potes en me montrant du doigt. J'ai levé la main pour les saluer et j'ai essayé de leur parler, mais tout ce qui est sorti de ma bouche c'était un râle rauque et sec, façon corbeau sous Prozac, rien à voir avec une phrase articulée. Ça m'a carrément fait paniquer. Je croyais que ma gorge était foutue, que le mal l'avait rongée et que je pourrais plus jamais parler normalement – ce qui, bien sûr, n'a fait qu'empirer les choses. J'ai de nouveau essayé. Échec retentissant. Et c'est là qu'ils ont commencé à me jeter des pierres. C'étaient pas les rois de la caillasse, mais quelques-uns m'ont touché. Pas avec des grosses pierres, heureusement, mais ça faisait mal quand même.

» Comme je pouvais pas approcher, j'ai attrapé une poignée de barres chocolatées dans mon sac et je leur ai tendue en guise d'offrande, tout en rentrant la tête entre les épaules pour me protéger des tirs. Le seul résultat, c'est qu'ils m'ont bombardé encore plus en se marrant. Les barres de chocolat toujours brandies au-dessus de la tête, je me suis assis par terre, en attendant qu'ils s'arrêtent ou qu'ils soient à court de munitions. Je sentais les pierres cogner mes épaules. Un tir m'a atteint au sommet du crâne. Je les ai entendus pousser des hourras. Moi je bougeais pas. Pour finir, l'un d'eux s'est approché et m'a donné des petits coups avec la pointe d'un bâton. J'ai levé les yeux, tenté d'esquisser un sourire, de dire quelques mots en continuant de lui offrir les barres chocolatées. Il m'a regardé comme si j'étais un drôle d'animal, dans un zoo. La tête penchée sur le côté, il m'a inspecté de haut en bas d'un air perplexe. Genre : « Mais t'es quoi, toi ? »

» J'ai poussé une sorte de grognement et j'ai secoué les barres, en lui montrant que j'en avais d'autres dans mon sac. Il m'a arraché le sac des mains et a fourré le nez à l'intérieur. « C'est pour nous, c'est ça ? » J'ai fait oui de la tête. « Tu comprends ce que je dis ? » De nouveau, j'ai opiné du chef. « T'es un enfant ? » J'ai acquiescé. Il m'a de nouveau enfoncé son bâton dans les côtes et puis, en se tournant vers ses copains, il a crié : « Il dit que c'est un enfant ! » Leur chef s'est approché de moi et il m'a regardé d'un air dégoûté. « Pas de ça chez nous », voilà tout ce qu'il a dit.

» Après m'avoir allégé de tous mes bonbons, ils sont partis, comme si de rien n'était. Alors que j'essayais de les suivre, ils m'ont de nouveau lancé des pierres pour m'empêcher d'approcher. Mais j'ai pas abandonné pour autant et je les ai suivis jusqu'à leur base. Ils vivaient dans une vieille usine de la zone artisanale, entourée d'une solide clôture en métal. Ils m'ont enfermé dehors en rigolant, comme si c'était un jeu.

» Mais j'ai pas bougé. Je suis resté là toute la nuit, le dos appuyé à la clôture. Idem le jour suivant. De temps à autre, certains venaient jeter un œil et m'insulter, mais au moins, ils avaient arrêté de me jeter des pierres. Dans mon sac à dos, j'avais mes toutes dernières rations de nourriture et d'eau. S'ils me laissaient pas entrer, j'étais déterminé à me laisser mourir de faim et de soif. De toute façon, je n'avais pas le choix. Où est-ce que je pouvais aller ? Et puis, pour être honnête, je me foutais tellement de tout que vivre ou mourir m'importait peu.

» Finalement, dans l'après-midi du deuxième jour, une poignée de gamins s'est approchée du portail. Ils ont ouvert la grille et, pendant que

deux d’entre eux m’immobilisaient, un troisième a passé un gros collier de chien clouté autour de mon cou, relié à une lourde laisse. Du genre de ce qu’on utilise pour un rottweiler ou un bulldog tu vois ?

» Et voilà comment je suis devenu la chienne de Tyler Keene.

# 23

— Tyler Keene. Je l'oublierai jamais, celui-là. Je l'ai tout de suite détesté. Je l'avais déjà remarqué avant et j'avais supposé que c'était le chef de la bande. Un gros type avec des cheveux courts, frisés, et un petit sourire vicelard qui ne le quittait jamais, même quand il était en colère. En fait, un grand malade. Un psychopathe. Je me demande si un seul gamin de la bande avait ne serait-ce qu'une once d'affection pour lui. Ce qui est sûr, c'est qu'il fichait la trouille à tout le monde, donc forcément, il s'était imposé en tant que chef.

« Dorénavant, tu seras ma chienne », il avait dit en me passant le collier, et puis il avait éclaté de rire. Depuis ce jour et jusqu'au moment où j'ai réussi à m'enfuir, j'ai vécu une vie de chien.

» Tyler avait une petite amie, Josa. Une garce au visage pincé qui avait perdu la moitié de ses dents et qui était aussi sadique que lui. Honnêtement, j'sais pas lequel des deux était le pire. Une chose est sûre, quand ils s'y mettaient, ces deux-là étaient terribles, à croire qu'ils faisaient un concours pour savoir qui était le plus vicieux et le plus cruel.

» Le jour de mon asservissement, ils m'ont pas tout de suite fait rentrer. En fait, ils étaient sur le point de partir en chasse, à la recherche de nourriture. Ils m'ont fait marcher en tête du peloton, me piquant avec leurs lances, se foutant de moi, et m'inondant d'insultes. Je pouvais rien dire car les deux jours passés dehors n'avaient rien arrangé à mes problèmes de gorge. Je me consolais en me disant que je faisais partie du clan, maintenant, et qu'à ce titre, ils allaient peut-être au moins me donner à manger.

» Le temps était maussade. L'activité du jour consistait à casser des maisons, à prendre tout ce qu'il y avait d'utile et à vandaliser le reste. Je saurais pas dire combien de baraque on a visitées. Et chaque fois, ils me forçaient à y aller en premier, en éclaireur. « Allez, ma chienne ! Débusque ces fumiers ! » qu'ils disaient en se marrant. « Attaque, chienne ! Bouffe-les, Sultane ! »

» *Chienne.* Voilà comment ils m'appelaient le plus souvent.

» Malgré nos efforts, on n'a pas trouvé grand-chose. La récolte se résumait à quelques boîtes de conserve et à quelques paquets de céréales, éventuellement un paquet de chips que Tyler s'enfilait sur-le-champ. Et puis, dans une des maisons, y avait des adultes. Ils m'ont attaqué dès qu'on est entrés, mais j'ai réussi à les esquiver, malgré la laisse qui entravait mes mouvements. Les enfants étaient trop occupés à taillader les pères et les mères planqués dans la maison pour s'occuper de moi. Là, ils riaient plus. C'était du sérieux. J'ai pu m'apercevoir que Tyler était un redoutable guerrier. Fatal, même. C'était intense de se battre dans un espace aussi confiné. On se marchait dessus, sans parler du bruit, de l'odeur, des grognements et des cris.

» Quoi qu'il en soit, au fil des semaines, je me suis habitué à ce régime et je suis devenu plus téméraire. Sans doute aussi, j'imagine, parce que je me fichais d'être blessé – bravoure et stupidité vont souvent de pair. Forcément, c'est facile de se montrer intrépide quand on a pas de raison de vivre. Ainsi, j'ai appris à attaquer, même s'ils ne m'autorisaient pas à porter d'arme et qu'ils continuaient à me traiter comme un animal. J'y allais à mains nues, à coups de dents, en me tenant au ras du sol, comme un chien, attaquant les adultes aux jambes, les mordant aux chevilles, jusqu'à ce qu'ils s'effondrent. Je pensais que si je me battais bien, je me ferais plus facilement accepter par le groupe. Mais ça ne faisait aucune différence. Ils me maintenaient attaché en permanence, dans la cour, sans aucune possibilité de m'abriter. Ils me nourrissaient dans une gamelle pour chien et m'obligeaient à me mettre à quatre pattes pour manger et boire.

» Et puis trois filles se sont arrangées pour me faire passer un peu de nourriture digne de ce nom. J'imagine qu'elles m'avaient pris en pitié, mais pour le reste, les gamins ne venaient me voir que pour se foutre de ma gueule, me tourmenter ou me regarder me tortiller au bout de ma chaîne. Faut croire que ça leur faisait du bien de voir quelqu'un encore plus à plaindre qu'eux. Et tu sais pas le pire ? J'en connaissais quelques-uns du

primaire. J'avais été en classe avec eux. Eux, ils ne me reconnaissaient pas. À leurs yeux, j'étais seulement Sultane, la chienne, la serpillière.

» La pire, c'était Josa. Elle, c'était une cérébrale. Elle se creusait vraiment les méninges pour m'humilier, me traîner plus bas que terre. En termes de sadisme, elle était d'une créativité sans bornes. Elle me faisait marcher, me faisait espérer quelque chose et puis… hop ! Je te dis pas ce qu'elle m'a fait subir. Avec Tyler, c'était plus direct. Genre brute épaisse, stupide et bornée, qui prend plaisir à cogner et à torturer. Il lui arrivait de me fouetter avec un câble électrique, juste pour rigoler. Je me demande si parfois il me prenait pas pour un vrai chien. Y me foutait des coups de pied, me faisait faire des tours, comme faire le mort, rouler sur le côté. Un jour, il m'a carrément pissé dessus. Un autre truc qui le faisait marrer au plus haut point, c'était de m'utiliser comme appât.

» Ils m'emmenaient dans un coin où ils savaient que des adultes se planquaient et ils m'enchaînaient à quelque chose, bien en vue. Je n'avais plus qu'à m'asseoir par terre en attendant que Tyler et sa bande aillent se cacher. Je restais planté là pendant des heures. Jusqu'à ce que, finalement, les adultes émergent de leurs trous en rampant et viennent me renifler. Quand ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de moi, les enfants bondissaient hors de leur cachette en hurlant et ils taillaient les adultes en pièces.

» Le truc, c'est que Tyler attendait de plus en plus pour attaquer car il avait remarqué que les adultes ne se jetaient pas sur moi. Ils avançaient, curieux, ils me reniflaient, m'inspectaient sous toutes les coutures avec leurs yeux de débiles, mais c'est tout juste s'ils essayaient de me mordre.

» Je l'ai remarqué depuis. Les adultes sont comme les animaux sauvages. Pour chasser, ils se servent essentiellement de leur odorat. Visiblement, les enfants dégagent une forte odeur qu'ils sont capables de détecter et qui les rend hystériques. Mais mon odeur à moi ne semblait pas du tout leur faire cet effet-là. Voilà pourquoi j'arrive à chasser comme je le fais. Ils ne me flairent pas quand j'arrive. Ils savent pas que je suis là. Enfin… pas toujours. S'ils sont réellement affamés, ils arrivent à me sentir. Le reste du temps, ils me prennent pour l'un des leurs. Et, tu vois, à rester planté là, à les regarder droit dans les yeux pendant qu'ils essayaient de comprendre ce que j'étais, j'ai eu plus d'une fois l'impression d'être *vraiment* l'un d'entre eux. De fait, j'avais certainement plus de points communs avec eux qu'avec ce demeuré de Tyler.

» Tout le temps que j'étais là-bas, à l'usine, j'ai pas dit un mot. D'abord parce que je ne pouvais pas et, ensuite, quand ma gorge a désenflé, parce que je voulais pas. Je ne voulais pas qu'on puisse m'assimiler à eux. Je voulais plus être un enfant. J'étais plus heureux en chien.

» Y avait du monde à l'usine. C'était une colonie importante. Une colonie en perpétuelle mutation, gains et pertes ayant tendance à s'équilibrer d'eux-mêmes entre les nouveaux arrivants, qui débarquaient régulièrement, et ceux qui étaient tués au combat, ceux qui succombaient à des maladies ou les victimes d'accidents stupides, comme tomber du toit. Les morts, ils les balançaient dans le terrain vague d'à côté. Ils faisaient même pas semblant de les enterrer, de les brûler ou quoi. Si bien qu'en cas de maladie, celle-ci se répandait allègrement. Les enfants qui ont survécu, et ils étaient nombreux dans le coin, ce sont ceux qui étaient organisés, qui étaient malins. En fait, c'est Josa qui aurait dû commander cette base, pas Tyler. Parce que OK, c'était une psychopathe sadique, mais au moins, elle avait un cerveau.

» J'avais beau être exclu du groupe, j'ai entendu des bruits à propos de ce qui se passait dans les autres villes. Les informations commençaient à circuler, tout comme les ragots. On parlait d'un clan à Maidenhead, la ville voisine ; d'un autre à Bracknell, d'où étaient originaires Sonya, Harry et les autres ; et puis d'autres encore à Sandhurst, dans la vieille académie militaire qui faisait le renom de la ville ; et encore un à Ascot.

» Mais, de l'avis général, la colonie la plus importante et la mieux organisée était celle du château de Windsor, juste au sud. Tout le monde en avait entendu parler. Leurs chefs étaient deux enfants connus sous le nom des Jumeaux d'or. Golden Boy et Golden Girl. Tyler se foutait de leur gueule. Il les appelait les Golden Gays. Il trouvait ça très amusant. Mais il ne leur arrivait pas à la cheville. Ils étaient dégourdis et intelligents. Ils étaient du vingt et unième siècle alors que lui n'était qu'un sombre viking. Une brute avec un QI d'huître. Sur le long terme, il n'avait aucune chance. Il était trop con pour pouvoir rester en vie. Tout ce qu'il était capable de faire, c'était tirer le maximum de ce qu'il avait sous la main, en attendant que le filon s'épuise. Si ça se trouve, même lui savait qu'au fond son temps était compté.

» Savoir se battre, c'est bien, mais ça suffit pas. Il faut comprendre comment le monde marche. Je veux dire, Tyler était un bon guerrier – il était vraiment impressionnant au combat et je connais peu de gens qui, à la

loyale, auraient été capables de le surclasser – mais ce qu'il avait mis en place à l'usine était voué à l'échec. Au fil des semaines, faute de nourriture correcte et de soins, ses troupes s'épuisaient. Tout le monde était malade. Les gamins toussaient, avaient la goutte au nez, la diarrhée, des vomissements… Ils commençaient à avoir l'air aussi mal en point que les adultes. Comparé à eux, j'avais presque bonne mine.

» Ce qui arrangeait rien, c'était la rivalité qu'ils entretenaient avec un camp voisin, installé au nord de la ville, à Arbour Vale School. Leur chef était un type appelé Kenton, grand amateur de tatouages faits maison. J'imagine que ça lui donnait le sentiment d'être un vrai dur. Toujours est-il que les deux bandes se disputaient les miettes de ce qui restait à Slough. Au lieu de s'allier pour éliminer les adultes, ils se battaient entre eux, parfois jusqu'à la mort.

» Finalement, ça a vraiment pété quand la bande d'Arbour Vale a réussi à faire main basse sur le contenu d'un entrepôt frigorifique qui se trouvait dans la zone d'activité, juste sous le nez de Tyler. Je ne sais pas s'il n'avait pas jugé bon de fouiller la zone ou si l'endroit était trop difficile à casser. En tout cas, c'est la bande d'Arbour Vale qui a décroché la timbale. Un jour, alors qu'on sortait de la zone d'activité par un autre chemin que d'habitude, on les a entendus. Tyler est devenu complètement dingue. C'était son territoire. En plus, l'entrepôt regorgeait de bouffe. Le jackpot. Les gars d'Arbour Vale étaient en train de déménager tout ce qui n'avait pas encore trop tourné. Des caisses et des caisses de bouffe.

» Bouillant de rage, Tyler a foncé dans le tas direct. Moi en tête de cortège, comme c'était devenu la règle. Sauf qu'il était hors de question que j'attaque d'autres enfants, ce qui a rendu Tyler encore plus fou. Il m'a filé des coups de pied, de poing, m'a traité de « *chienne* ». Malheureusement pour lui, cette fois, le rapport de force n'était pas en sa faveur. Comme d'habitude, il avait agi sans réfléchir, sous le coup de la colère, sans évaluer la situation. Or les gars d'en face étaient bien plus nombreux que nous. Tous les meilleurs guerriers étaient là, y compris Kenton, qui était plutôt redoutable. En plus, ils étaient prêts à en découdre alors que Tyler n'avait avec lui qu'une petite patrouille de reconnaissance. Il avait beau être débile, il avait quand même eu la présence d'esprit d'envoyer deux, trois messagers au camp pour donner l'alerte. Quoi qu'il en soit, les hostilités ont vite été lancées et Tyler a été forcé de lâcher la laisse par laquelle il me tenait. C'était la toute première fois.

» Et aussi la dernière.

## 24

— Inutile de te dire que j'ai décampé sans demander mon reste. Ne sachant que penser de moi, les gamins d'Arbour Vale ne m'ont pas calculé et je me suis enfui dans les hauteurs de l'entrepôt par une échelle, jusqu'au toit, où je me suis planqué dans les entretoises de la charpente pour assister à la bataille. C'était pas beau à voir. Beaucoup de blessés, certains si gravement qu'ils étaient condamnés d'office. Quel gâchis ! Les voir ainsi s'entretuer. Heureusement pour moi, j'avais pu y échapper.

» Ensuite, les renforts de Tyler sont arrivés et les Arbour Vale sont partis en courant, emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient. Tyler s'est comporté comme s'il avait remporté une grande bataille. Il se pavanait d'un bout à l'autre de l'entrepôt en se cognant la poitrine des deux poings et en hurlant. Le prince de la bouffe avariée…

» Il a laissé des gars pour surveiller la place vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En gros, ils squattaient un petit bureau près de l'entrée principale. Pour le reste, l'entrepôt était occupé par des rangées et des rangées de chambres froides, assez grandes pour que l'on puisse s'y tenir debout. Une série de congélateurs géants, quoi. Quand l'électricité a été coupée, ils ont mis hyper longtemps à dégeler. Donc si la majeure partie de la nourriture était avariée, malgré tout, pour les moins difficiles, il en restait plein qui était encore comestible ; et aussi beaucoup d'eau, provenant des dizaines de kilos de glace fondue. Je me suis trouvé une planque dans une sorte de vide sanitaire et, les jours suivants, c'est là que j'ai vécu. Je sortais de ma cachette la nuit, quand les gardes étaient endormis et je descendais chaparder de quoi manger et boire. À aucun moment ils ne se sont aperçus

de ma présence, les cons. Je mangeais ce que je pouvais trouver. Juste assez pour rester en vie. Autant te dire que manger halal était le dernier de mes soucis – non que j'aie été très à cheval là-dessus auparavant, sauf quand j'étais avec les membres les plus rigoristes de la famille. Et tu sais quoi ? Je me suis toujours dit que s'il y avait un Dieu, et qu'il devait surveiller l'ensemble de l'univers, il se fichait pas mal de savoir ce qu'on mettait dans nos sandwiches ou quel genre de chapeau on portait sur la tête.

» Le jour, je passais l'essentiel de mon temps à dormir. La nuit, je partais en exploration. Je visitais les arrière-salles où je ramassais tout ce qui pouvait m'être utile. J'ai ainsi trouvé tout un lot de sacs en papier, dans lesquels je faisais mes besoins. Ensuite, je balançais le sac par un vasistas pour effacer toute trace de ma présence. Pour tout te dire, j'étais un peu bizarre, à l'époque. J'avais trop longtemps été la chienne de Tyler. Sans oublier que la fièvre continuait de me causer des hallucinations. Je voyais des trucs dans le noir. Des bestioles qui parlent. Mes sœurs. Y avait des pigeons là-haut, avec moi, qui batifolaient et qui nichaient. Eh bien je leur parlais. Je m'imaginais qu'on était devenus amis. Durant quelques jours, j'ai cru que j'étais mort. Que j'étais plus qu'un zombi. Que mon corps était en train de pourrir. Heureusement, j'ai jamais complètement perdu les pédales, à imaginer que je pouvais voler ou un truc comme ça. Je me suis maintenu en vie. En vie, mais zarbi.

» Je m'amusais aussi à jouer de vilains tours à Tyler. Je sortais sur le toit et je l'attendais. Il venait tous les jours pour organiser la collecte de bouffe. Enfin, « organiser », c'est un bien grand mot. Je devrais plutôt dire brailler sur tout le monde en roulant des mécaniques. C'est limite s'il se la pétait pas encore plus que d'habitude. Tu penses, il avait repoussé la bande d'Arbour Vale et se retrouvait à la tête de la plus grosse réserve de bouffe du coin. Dommage pour lui, j'avais trouvé un coin hors de vue où j'avais qu'à me mettre en planque avec un sac de merde en attendant qu'il passe en dessous. Deux fois je l'ai eu en pleine tronche. Une vraie douche au caca. C'est puéril, je sais, mais j'en ris encore aujourd'hui. C'était drôle ! T'aurais vu sa gueule. Il est devenu complètement maboul. Ce con a jamais compris d'où ça pouvait venir. Si ça se trouve, il a cru que c'étaient des pigeons géants qui lui avaient chié dessus.

» Enfin bon, j'avais beau le détester comme jamais j'avais détesté quelqu'un, j'étais pas prêt à le tuer. J'en rêvais. Je me voyais le faire. Mais de là à franchir le pas…

» Finalement, ce sont les gars de Windsor qui lui ont réglé son compte. Quand j'y pense, ça aurait pu durer une éternité s'ils s'étaient pas pointés. C'était la faute de Tyler. Il s'était tellement vanté de son butin que le bruit s'est répandu. Windsor n'est pas si loin de Slough. C'est pour ça qu'un matin, tandis que Tyler faisait le tour de ses sujets, un cri a retenti : « Les Windsor ! Les Windsor arrivent ! »

» En effet, ils remontaient la rue. Un groupe important, lourdement armé, en formation serrée, soutenu par trois gros pick-up qui fermaient la marche. En tête du cortège, juchés sur des chevaux, avançaient deux gamins habillés en doré.

Depuis mon toit, j'ai tout vu. Comment Tyler, bouffi d'orgueil et d'assurance, a d'abord cru qu'il pourrait affronter les assaillants et remporter la victoire. Il a appelé au rassemblement général, puis il est sorti de la cour, marchant en tête de ses troupes, Josa à son côté. Elle, pour le coup, ce n'était pas que de la gueule. C'était un bon petit soldat, toute dévouée à son bonhomme. Inutile de dire que je n'aurais raté ça pour rien au monde. Je suis descendu du toit et je les ai suivis.

» Les enfants du clan Windsor paraissaient bien mieux organisés que la bande de Tyler. Sans parler de Golden Boy et de Golden Girl, qui faisaient un effet bœuf. De loin, on aurait facilement pu les prendre pour de vrais jumeaux, avec leurs longs cheveux blonds et leurs armures dorées, qu'ils avaient dû dénicher quelque part dans le château de Windsor. Ils avaient des épées, elles aussi décorées d'or. Et des chevaux : une paire d'étalons blancs assortis, qui portaient eux aussi des morceaux d'armure dorée. L'impression d'ensemble était bluffante. On les aurait crus tout droit sortis d'un livre de contes. Ça se voyait bien que Tyler ne les prenait pas au sérieux. Il a commencé par aligner ses troupes en travers de la route, puis a lancé un torrent d'insultes aux nouveaux venus.

» Les Jumeaux d'or se sont arrêtés pour le saluer. C'étaient des aristos typiques, bien élevés, au langage châtié, qui, du haut de leur cheval, jetaient des regards limite condescendants au reste du monde. Tyler n'avait aucun respect pour les snobinards. Pas plus que Josa, qui les insultait avec une grossièreté inouïe. Elle avait une voix rauque et éraillée, aussi râpeuse que du papier de verre, plus un léger zézaiement à cause des dents qui lui manquaient. Une vraie langue de vipère.

» Du haut de son cheval, Golden Boy a lancé : « Nous sommes venus chercher quelques denrées. Nous avons entendu dire que vous aviez des

réserves.

» — Le problème, c'est que c'est à moi, tapette, a répondu Tyler. Ses copains ont éclaté de rire, Josa la première.

» — Ça ne vous appartient pas vraiment, n'est-ce pas ? a dit Golden Girl. Le fait que vous l'ayez trouvé ne vous en rend pas pour autant propriétaire.

» — Toi non plus, espèce de pute, a rétorqué Tyler.

» — Ce n'est pas notre vision des choses.

» — Ah ouais ? Eh ben, je vais te dire, moi, comment je vois les choses. » Joignant le geste à la parole, Tyler a baissé son froc et leur a montré son cul, ce que ses amis ont semblé trouver extrêmement drôle. Pour être honnête, je dois admettre que, même moi, j'ai pas pu m'empêcher de sourire.

» C'est alors que Josa a ramené son grain de sel. « Hé, c'est à moi, ça ! elle a crié, pliée en deux de rire. T'avise pas d'aller en faire profiter une pouffiasse de Windsor. »

» Les Jumeaux d'or étaient déstabilisés. Ils s'attendaient à une discussion sérieuse, éventuellement à une négociation, mais pas à ça. Pas besoin d'avoir bac + 12 pour comprendre qu'ils avaient en face d'eux un abruti fini. De toute évidence, Tyler n'était pas du genre à tenir une conversation sensée. Ils se sont penchés l'un vers l'autre pour échanger quelques mots. C'est à ce moment-là, profitant du fait qu'ils étaient distraits, que Tyler a décidé d'attaquer. Non sans bravoure, il s'est rué en avant et a conduit ses troupes au combat, même si « foncer dans le tas en braillant » serait plus juste que « conduire ».

» Pris au dépourvu, les Windsor ont d'abord reculé et se sont vite retrouvés encerclés. Plus qu'un combat, c'étaient surtout des bourrades, des bousculades et des insultes. Mais les Jumeaux avaient l'avantage d'être à cheval et ils en ont profité pour enfoncer les lignes de Tyler. Après les avoir traversées, ils ont pu faire demi-tour et attaquer les lignes arrière, qu'ils affrontaient à grands coups de gourdin. Ils auraient facilement pu se servir de leurs épées, ce qui aurait mis un terme aux hostilités, mais j'imagine qu'ils voulaient éviter de faire des victimes. Chez ces gens-là, on a des principes.

» La bataille a duré des heures. J'avais beaucoup de mal à suivre. Tout ce que je voyais, c'étaient des gamins qui couraient partout, sans aucune cohérence. Les seuls qu'on distinguait clairement, c'étaient les Jumeaux,

qui sillonnaient la marée humaine en balançant des coups de batte à tout-va. Leurs troupes étaient nettement mieux organisées. Au moins, ils avaient un vague sens tactique et, petit à petit, la mêlée a fini par se morceler. Les uns après les autres, les gars de Tyler, couverts de bosses et de bleus, ont commencé à jeter l'éponge. Soit ils s'asseyaient dans un coin, leur arme posée à côté d'eux, soit ils décampaient. Par contre, Tyler, Josa et leur garde rapprochée, ne semblaient pas disposés à lâcher l'affaire.

» Les Jumeaux espéraient sans doute en avoir déjà terminé avec Tyler. En fait, je parie qu'ils s'attendaient à ce qu'il se rende, tout simplement, dès qu'il aurait compris que le rapport de force ne penchait pas en sa faveur. Mais Tyler n'était pas du genre à se rendre. Au contraire, plutôt mourir que s'avouer vaincu. Et ce jour-là, il a eu ce qu'il voulait.

» C'est Golden Girl qui l'a tué. Elle était redoutable sur son cheval, une véritable experte. Elle décrivait des cercles autour de lui, tandis qu'il continuait à brasser de l'air et à l'insulter, inlassablement, comme le lapin des pubs Duracell. À un moment donné, la fille en a eu marre et elle lui a planté son épée dans le cou. Elle a dû toucher le cœur, parce qu'il s'est arrêté net, comme une vache à l'abattoir. Bam… et il était mort. Ni une ni deux, Josa s'est précipitée vers lui en hurlant, et voilà, c'était fini. Il y avait quatre ou cinq autres corps étendus par terre, morts ou juste inconscients, impossible à dire. Assise au milieu de la route, Josa berçait la tête de Tyler en beuglant comme une malade. Tout ce que j'ai pensé à ce moment-là, je le confesse, c'est : *vous avez ce que vous méritez*.

» Voilà comment s'est achevé mon séjour à Slough, où je n'aurais jamais dû remettre les pieds. Mais je voulais pas pour autant aller à Windsor. Tu vois, c'est pas parce que les Jumeaux d'or étaient mieux organisés et peut-être plus conscients de leurs actes que je les jugeais meilleurs que Tyler. En fait, j'avais aussi peu de considération pour eux que pour lui. C'étaient des pilleurs, qui volaient la bouffe des autres et qui étaient prêts à tuer pour ça. D'ailleurs, ils ont emporté l'intégralité du contenu de la chambre froide, sans même laisser une miette aux enfants qui étaient là. Ils ont tout chargé à bord des pick-up, à côté de leurs morts, et ils sont partis.

» Il était temps pour moi d'en faire autant.

## 25

— Après ça, je ne voulais plus entendre parler d'enfants. Leur comportement m'avait définitivement dégoûté. Donc je me suis barré. Cap au sud. Loin de Slough, au-delà de l'autoroute, direction la campagne. Enfin, tu vois bien comment c'est par ici : c'est pas la nature sauvage, mais y a quand même des champs, des bois et des lacs.

— Quand je t'ai trouvé ? demanda Ella. T'étais en chemin pour ici ?

— Ouais. Enfin, tu veux dire quand *je* t'ai trouvée.

— OK, disons, quand *on* s'est trouvés.

— Admettons…

Malik arrêta de nouveau de parler. Ella l'écoutait respirer.

— Qu'est-il arrivé aux enfants que tu as laissés à Slough ? demanda-t-elle au bout d'un moment. Maintenant qu'ils n'avaient plus de chef ?

— Plus tard, j'ai entendu dire qu'ils s'étaient ralliés aux gamins d'Arbour Vale, répondit Malik. Ce qu'ils auraient dû faire dès le départ, si tu veux mon avis. Je crois que tout va bien pour eux, là-bas. Ils ont éliminé presque tous les adultes de la ville, et sécurisé le périmètre. Apparemment, c'est Josa qui commande, maintenant, avec Kenton, le tatoué d'Arbour Vale, comme suppléant. Aux dernières nouvelles, elle était enceinte. Le bébé de Tyler. Conclusion… c'est pas le genre d'endroit où je te conseille d'aller traîner. Vaut mieux aller à Bracknell ou à Maidenhead…

— Pas question, le coupa Ella. J'ai vu ce dont ces enfants sont capables. J'ai vu ce que Louisa et Sonya ont fait. Et si tu veux pas avoir affaire à eux, alors moi non plus.

— Ella, j'suis pas sûr de pouvoir assurer ta sécurité.

— M’en fiche. Je reste avec toi.

— Écoute-moi. Bien sûr, les enfants sont toujours capables de tout, mais l’épisode de Slough remonte déjà à un an. De l’eau a coulé sous les ponts. Les choses se sont tassées. Pour l’immense majorité d’entre eux, ils ont cessé de se faire la guerre et chacun respecte le territoire de l’autre. Les courses ont au moins eu ce mérite.

— Quelles courses ? demanda Ella. Isaac m’en parlait, lui aussi, sans jamais m’expliquer de quoi il s’agissait.

— C’est comme ça qu’ils appellent les jeux qu’ils ont organisés à Ascot. C’est leur manière de se mesurer les uns aux autres sans qu’il y ait de morts. Bon, j’ai pas dit qu’il n’y en avait jamais. Mais, en tout cas, c’est pas le but.

— En quoi consistent ces jeux ?

— Aucune idée, j’y suis jamais allé. Depuis que j’ai quitté Slough, j’ai tout fait pour me tenir à l’écart des autres enfants.

— T’es resté seul pendant tout ce temps ? À la ferme ?

— Non ! Tu penses bien que je ne me suis pas tout de suite retrouvé à la ferme. Au début, j’ai erré, au hasard. Mais la campagne peut se révéler redoutable quand on fait n’importe quoi, ce qui était mon cas, à l’époque. J’ignorais comment vivre de la terre. Je connaissais rien à rien. Sans parler des adultes. Y en avait encore plein qui rôdaient. En fait, les enfants vivaient surtout dans les villes, alors que les adultes préféraient les zones rurales. Conclusion ? J’étais en sécurité nulle part. L’ironie du sort a voulu que ce soient des adultes qui me prennent sous leur aile. En réalité, ce sont eux qui m’ont sauvé. Ils m’ont mieux traité que les enfants.

— Les adultes ?

— Oui. En particulier la petite bande sur laquelle je suis tombé. Des champions de la survie. Ils avaient quitté la ville dès que ça avait commencé à dégénérer. Ils étaient prêts. Dans un sens, je crois que c’est ce qu’ils attendaient. Ils avaient tout le nécessaire de survie : des armes, des outils, du matériel médical, des armures, des pièges, des tentes, des kits de filtration pour l’eau, des lunettes de vision nocturne.

— Ils étaient pas malades ?

— Si, mais ils luttaient pour combattre la maladie. Ils s’épaulaient les uns les autres. Quand je les ai rencontrés, ils étaient déjà plus que cinq : Brian, Waggers, Mike, Roy et Tomasz. Au départ, ils étaient plus

nombreux, mais la maladie les avait décimés. Ceux qui restaient déclinaient plus lentement. En fait, ils avaient appris à atténuer les effets de la maladie.

— Comment tu les as trouvés ?

Malik éclata de rire.

— Je me suis pris dans un de leurs pièges, un après-midi, alors que j'étais en train de chercher de quoi manger. Un piège à gros gibier. Ce truc a failli me briser la jambe. Ils m'ont récupéré le soir même. Comme d'habitude, ils savaient pas trop où me classer : adulte ou enfant. J'ai refusé de leur parler. J'avais fait vœu de silence. Pour finir, ils ont décidé que j'étais un gamin et ils s'en voulaient de m'avoir piégé. En plus de cette sale blessure, ça faisait des jours que j'avais pas mangé à ma faim. Ajoute à ça les poussées de fièvre que je continuais d'avoir et tu comprendras que, lorsqu'ils m'ont récupéré, j'étais plus qu'un épouvantail avec seulement la peau sur les os.

— Alors qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Ils m'ont pris avec eux et ils m'ont soigné. Ils étaient très portés sur le côté blouse blanche, hôpital de campagne, interventions d'urgence et compagnie. D'ailleurs, faut reconnaître qu'ils étaient plutôt bons dans ce domaine. J'ai beaucoup appris avec eux. Non, je mens. En fait, ils m'ont *tout* appris, à part, bien sûr, ce que j'avais déjà glané auprès de Tyler et qui se résumait à : attaquer, façon bête sauvage.

— T'es pas une bête, dit Ella.

— Merci de me le rappeler, répondit Malik en riant et en la serrant contre lui. Pourtant, bizarrement, aujourd'hui encore, il m'arrive de me demander si Waggers, Brian et les autres ne me prenaient pas pour un animal. Ils aimaient les animaux, quand ils les chassaient pas. Ils avaient des chevaux. Trois. Ils s'en servaient pour la chasse. Tomasz m'a appris à monter. Il était super bon cavalier. Il m'a montré tous les trucs. Au début, j'étais nul, mais à force, j'ai pris le coup de main. À l'époque, la ferme était pleine d'animaux : un cochon, une chèvre, des dizaines de poulets… Dès qu'ils pouvaient, ils en ramenaient de nouveaux. Ils m'ont appris à m'en occuper.

— Qu'est-ce qui est arrivé à toutes ces bêtes ?

— Ben… On a tué le cochon à l'approche de l'hiver et la chèvre s'est fait bouffer par des chiens qui avaient réussi à s'introduire dans la ferme pendant la nuit. C'était une sacrée vieille carne, elle s'est bien défendue, et elle en a tué quelques-uns avant de mordre la poussière. Les chevaux sont

morts aussi. Les chevaux, c'est nul. Ils attrapent sans arrêt des maladies, ils se blessent tout le temps, ils bouffent les trucs qui faut pas. Deux sont morts d'une sorte de fièvre, le troisième s'est cassé la patte et Tomasz l'a abattu. Mais pendant un certain temps, c'était comme une vraie ferme.

— Une ferme sans fermière, c'est pas vraiment une ferme, objecta Ella.

— C'est vrai qu'à part la chèvre, on manquait de filles, répondit Malik en riant. En tout cas, ça avait pas l'air de les déranger, les bonshommes. En plus d'un super stock de bière et de whisky, ils avaient bricolé un alambic pour distiller leur propre gnôle. Le nitrofuel, ils appelaient ça. Un goût de poison, leur truc… Bah, logique, puisque c'en était. Par la suite, j'ai bidouillé l'alambic pour en faire une sorte de poêle et ainsi chauffer la ferme. Mais bon, en dehors de ça, tout était déjà là : les fortifications, les postes de garde, les animaux, la bouffe… Plus, un gros tonneau en métal, à moitié enterré au milieu de la cour, à propos duquel ils entretenaient un certain mystère. Ils refusaient de me dire ce qui s'y trouvait.

— Donc, en fait, c'était leur ferme ?

— Non. Pas exactement. D'après ce qu'ils m'ont raconté, une famille vivait là à leur arrivée. Tous très malades. Selon eux, ils étaient allés jusqu'à manger leurs propres enfants. Quand Mike, Waggers et les autres se sont pointés, ils les ont tous descendus. « Mode armée », comme ils disaient. En gros, ils les ont exécutés. Une balle dans la nuque à chacun. De manière générale, ils essayaient d'appliquer des règles d'inspiration militaire. Sans doute une façon de légitimer leurs actes, d'excuser ce qu'ils faisaient.

» Du coup, ils portaient tous un uniforme complet, maquillage camouflage compris. Ils se baladaient en douce la nuit, avec leurs lunettes de vision nocturne, communiquant entre eux à l'aide de talkies-walkies à remontage manuel. Genre : « Alpha bravo, cible verrouillée, attente instructions… » C'étaient pas des vrais commandos, ils faisaient juste semblant, mais ils étaient plutôt bons. Ils avaient des fusils, des arbalètes, ils creusaient des trous, construisaient des affûts, plaçaient des filets, posaient des nasses et prenaient au piège des tas de petits animaux comme des oiseaux, des lièvres, des canards, parfois des cygnes. Une fois, ils ont même attrapé un cerf ! En plus, ils avaient une super connaissance des plantes, ce qui leur permettait de se nourrir de trucs dont j'avais jamais entendu parler, comme le mouron blanc, l'achillée mille-feuille, les baies de sureau, la cardamine hirsute… C'est eux qui m'ont appris l'importance des

vitamines. Non seulement ils m'ont maintenu en vie, mais, en plus, ils ont amélioré ma santé.

» N'empêche qu'ils étaient malades. Qu'on le veuille ou non. Ils le savaient. Je le savais. Comment ignorer les quintes de toux, les nez qui coulent, les yeux rouges et larmoyants ? D'autant que j'en n'étais pas à mes premiers malades. J'avais eu tout le loisir d'observer la progression de la maladie sur le Dr Catell. Je savais comment ça allait se passer. Simple question de temps. Mais ils en parlaient jamais.

» L'un d'eux, celui que j'aimais le plus, Roy, était blessé à l'aine. Au cours d'une bagarre avec d'autres adultes, il avait reçu un coup de lance. La plaie était vraiment moche, il ne pouvait plus marcher. Les autres le portaient au bord de la rivière et il restait là toute la nuit, à pêcher, un flingue à portée de main. Ils le ramenaient au petit matin, avant l'aube, quand ils rentraient de la chasse, et ils s'installaient dans la cour pour boire, jouer aux cartes, discuter et rigoler. Ouais, c'est de ça que je me souviens le mieux, les voir rigoler. Bon dieu ce qu'ils pouvaient se marrer ! Ils riaient aux larmes ou jusqu'à se rendre malade, voire les deux. Roy avait le rire le plus tonitruant de tous. Ils rigolaient pour un rien : une blague à la noix, une moquerie ou la simple évocation d'une anecdote passée – surtout des souvenirs de cuites mémorables. Et ils se fendaient la poire.

» Je me marrais aussi, même si je savais pas trop pourquoi. C'était juste que, quand ils se mettaient à se bidonner, c'était impossible de résister. Et puis ils chantaient. Waggers avait une vieille guitare acoustique toute cabossée, qu'il arrivait jamais à accorder, mais qu'importe, ça les a jamais empêchés de chanter en chœur autour du feu. Au fond, j'en garde de bons souvenirs. Pour moi c'était le bon temps. Tu vois, ces adultes m'ont mieux traité que tous les gamins à qui j'avais eu affaire à Slough. Parlant des enfants, on n'en voyait pas un. Ils se tenaient à l'écart et n'approchaient pas de la ferme. Ils nous fichaient une paix royale.

» De temps à autre, des adultes malades montraient le bout de leur nez. Waggers ou un autre les dégommait au fusil. Oh, qu'est-ce que je donnerais pas pour avoir encore ces armes ! Hélas, faute de munitions, certaines sont vite devenues inutilisables ; quant aux autres, des pièces ont cassé sans que j'arrive à les réparer. Tomasz avait bien enterré un lot d'armes quelque part, mais il est mort avant d'avoir eu le temps de me dire où. Depuis, je cherche. Pour finir, tout ce que j'avais, c'était mon fidèle fusil de chasse. Mais là

encore, je me suis retrouvé à court de munitions. Donc tout ce qui me reste, c'est toi.

— Pardon.

— Je plaisante…

— Et maintenant, tu comptes faire quoi, en vrai ? demanda Ella en essayant de contrôler les tremblements de sa voix.

— Écoute, répondit Malik. Jusqu'ici, je m'en suis toujours sorti. Comme je dis souvent, peut-être que Dieu a des projets pour moi. Il ne me laissera pas mourir.

— Et moi ?

— Je te protégerai, n'aie pas peur.

— Hum, d'accord, mais… euh…, bredouilla Ella en cherchant ses mots. Enfin… Je veux pas être méchante, mais bon, tous ceux qui t'approchent d'un peu trop près ont une fâcheuse tendance à mourir.

## 26

Malik riait de bon cœur. Sa voix résonnait dans l'espace confiné du terrier. Ella se figura les pseudo-militaires dont Malik venait de lui parler. Leur rire devait ressembler à ça. Au départ, pensant qu'il se moquait d'elle, elle s'était vexée, avant de se dérider un peu et de joindre son petit rire aigu au rugissement sourd de son compagnon.

— Oh, Ella, soupira bientôt Malik, ça fait j'sais pas combien de temps que j'ai pas ri comme ça. Euh… En fait, non, je sais. Depuis ces soirées avec les gaillards. T'as raison, on dirait que je porte la poisse… D'abord le Dr Catell et les gamins de la clinique, Susannah et Andy. Ensuite Tyler… Plus Waggers, Mike, Brian, Tomasz et Roy. Pourtant, ceux-là, c'étaient des coriaces. Ils ont résisté un bon bout de temps. Ils ont lutté contre le mal, essayé différents médicaments et différentes plantes, tout ce qu'ils ont pu trouver. Mais rien n'a marché. Au mieux, ça n'a fait que ralentir la progression la maladie. Ils ne pouvaient pas la piéger, lui tirer dessus à coup de chevrotine, pas plus qu'ils ne pouvaient s'avancer discrètement dans son dos et la poignarder avec un couteau de chasse. Faible ou fort, grand ou petit, gros ou maigre, au final, si t'as atteint l'âge fatidique, l'issue est toujours la même.

» Mike a été le premier à partir. Au fil des jours, il parlait de moins en moins et, quand il parlait, ça n'avait pas toujours de sens. Et puis, un soir, il a carrément pété un plomb. Il s'est mis à ronchonner à propos d'un truc que lui seul comprenait, puis il a shooté dans le feu et l'a éparpillé aux quatre coins de la cour, brûlant au passage ce pauvre Roy, qui n'avait pas été assez rapide pour s'écarter. Le lendemain soir, Mike était prostré, comme absent.

Et puis, juste avant qu'on aille se coucher, il a pris Tomasz à part et ils ont eu une longue discussion. À la fin, Tomasz a opiné du chef d'un air grave et, ensemble, ils ont quitté la cour et se sont éloignés dans les champs. Quelques instants plus tard, on a entendu claquer un coup de feu et on n'a plus jamais revu Mike.

» Je savais ce qui s'était passé. *À la militaire*. Une balle dans la nuque, net et sans bavure. On aurait pu penser qu'après ça, ils auraient eu un peu moins le boyau de la rigolade. Tu parles ! Ils déconnaient de plus belle. Brian avait même fait une blague en l'absence de Tomasz et Mike. À demi-mot, il avait glissé : « Il est juste parti faire un tour, mais ce sera peut-être plus long que prévu. »

— J'comprends pas, dit Ella.

— Oh, c'est une citation célèbre, répondit Malik. Tirée du journal de bord de l'expédition en Antarctique du capitaine Scott. Celle où ils sont tous morts. Perdus dans une tente au milieu de la banquise, alors qu'ils mouraient de froid et qu'ils arrivaient à court de vivres, le capitaine Oates, qui était blessé, a décidé de se sacrifier pour le reste du groupe. Avant de quitter la tente, il aurait dit : « Je vais juste faire un tour, mais je serai peut-être plus long que prévu. » Et puis il est sorti dans le blizzard et personne l'a plus jamais revu. Après ça, c'est devenu leur leitmotiv, aux gars. Dès que leur heure leur paraissait venue, ils prononçaient cette phrase et les autres savaient.

» Quinze jours environ après la mort de Mike, Brian l'a dite et Tomasz l'a emmené dans le champ. Lui-même a été le suivant sur la liste. Il était originaire d'Europe de l'Est. Il avait un accent. À l'origine, je pense qu'il devait bosser dans le bâtiment. La plupart des platesformes et des cabanes dans les arbres, c'est lui qui les a construites. Il était plus jeune que les autres, blond, avec une carrure d'athlète. D'ailleurs, il arrêtait pas de frimer, de faire des pompes, de mettre les autres au défi. Pas du genre à prendre grand-chose au sérieux. Jusqu'à ce qu'un soir, il essaye de tuer Waggers. Comme ça, sans crier gare. Les yeux injectés de sang, la bave aux lèvres, il lui a sauté dessus en grognant comme une bête.

» Waggers hurlait à l'aide, mais Roy pouvait rien faire car il avait pas son flingue sous la main. Normal, il était juste à côté de moi. Donc j'ai abattu Tomasz. Roy m'avait appris à me servir d'un revolver. Malgré tout, j'étais loin de l'efficacité militaire, net et sans bavure. J'ai dû m'y reprendre à quatre fois. Mais j'ai quand même fini par le descendre. Waggers était

salement blessé. J'ai aidé Roy à le rafistoler avec des pansements et des bandages, mais je crois que ces blessures ont affaibli son système immunitaire car, tout de suite après, il s'est trouvé hyper mal et Roy a pas eu le choix : il l'a étouffé dans son sommeil avec un oreiller.

» Ne restait donc plus que Roy et moi. Comme je te l'ai dit, c'était celui que je préférais. Roy Peachy. J'aimais bien ce nom. Il était grand et légèrement enrobé, avec une épaisse barbe rousse qui lui mangeait le visage et une grosse voix qui faisait trembler les murs. Avant sa blessure, ça devait être un vrai malabar, une sorte d'ours mal léché capable de tout envoyer balader d'un simple revers de main. Maintenant, c'était plus qu'un ours blessé. Il me faisait penser à Brian Blessed.

— À qui ?

— Bah, laisse tomber. Un acteur… En attendant, Roy était gentil et drôle et c'était celui qui s'occupait le mieux de moi, malgré cette sale blessure qui le gênait et qui refusait de guérir. Pile à l'entrejambe. Il a tenu bien plus longtemps que les autres. Je l'aidais à se rendre au bord de la rivière. Ça semblait lui faire du bien. Il pensait à autre chose. En fait, on était un peu comme toi et moi aujourd'hui. Un petit qui prend sur son épaule un costaud estropié pour l'aider à se déplacer et le costaud qui pousse des cris de douleur chaque fois qu'il pose le pied par terre.

» C'était la fin de l'automne. L'hiver approchait et il se faisait beaucoup de mouron pour moi. Il arrêtait pas de m'abreuver de conseils et de mises en garde. Pour être sûr que je sois fin prêt, il m'a tout fait faire en avance, ce qui était aussi une bonne manière d'apprendre. C'est là qu'on a tué le cochon. D'façon, j'aurais jamais eu de quoi le nourrir pendant l'hiver, alors que là, c'est lui qui pouvait me permettre de tenir jusqu'au printemps. En tout cas, c'est ce que Roy a dit. Il m'a appris à fumer la viande et à la saler. Il m'a expliqué au moins cent fois ce qu'il fallait faire pour s'occuper des poulets, comment marchaient les pièges et aussi comment attraper du poisson – sa partie préférée, il adorait la pêche. En fait, c'était un peu comme si c'était le dernier adulte sur terre et qu'il voulait transmettre tout le savoir accumulé par l'humanité au cours des âges.

» Mais chaque jour, il devenait plus faible et plus confus. Il s'endormait sans prévenir. Au beau milieu d'une phrase, son regard se perdait dans le vague et il s'arrêtait de parler. Il toussait tout le temps, il avait le nez qui coulait, il suait à grosses gouttes. Et puis il était de plus en plus agité. Il se mettait à rire pour un rien, se faisait des frayeurs de dingue ou était triste à

mourir. Il buvait trop. Parfois, je l'observais du coin de l'œil et je voyais qu'il parlait tout seul. À la fin, il a plus eu la force de quitter la ferme. Trop faible. Je l'ai donc installé à l'étage de la maison, là où il serait à l'abri. Mais les choses étant ce qu'elles sont, je me suis vite aperçu que je supportais pas de rester à côté de lui à l'entendre hurler, geindre, baragouiner et éclater de rire à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Alors, je lui ai laissé la maison et je me suis installé dans la grange.

» Contre toute attente, je m'y suis fait. Le ciel étoilé au-dessus de ma tête, le fait de pouvoir entendre tous les bruits du monde extérieur. Les oiseaux dans les arbres, les chiens dans la prairie, les adultes errants. Et les cris de Roy. Je me sentais chez moi, dans la grange. J'étais en train de devenir à moitié sauvage. Déjouant tous les pronostics, Roy se maintenait. Le temps passait. Dans la journée, je sortais – j'avais pas besoin de rester à l'abri du soleil comme les adultes –, je me baladais à travers champs, je me promenais dans les bois, je pêchais dans les étangs, en évitant Roy. On partageait les repas, mais c'est à peu près tout ce qu'on faisait ensemble. Au bout du compte, lui aussi a arrêté de parler. On était comme deux animaux partageant les mêmes prises.

» Un matin j'suis allé au lac Virginia Water. Tu sais, là où y a ces pseudo-ruines de temple romain. C'était magnifique. Le soleil se levait. Je me suis déshabillé entièrement et je me suis lavé. Quelque chose que je n'avais jamais fait. Tant que j'y étais, j'ai pris tous mes vêtements – qui tenaient debout tout seuls tant ils étaient crasseux – et je les ai lavés aussi. Pour la première fois depuis l'attaque, j'ai pu contempler mon corps nu. Ça faisait peine à voir. J'étais plus qu'une pauvre chose mutilée, blessée, scarifiée, balafrée. J'ai été tenté de m'avancer dans l'eau du lac et de me laisser couler à pic. J'sais pas, l'eau, ça me fait toujours ça. C'est comme si elle m'appelait : « Malik… Viens… Viens dans mes bras… Repose-toi… »

Sur ces mots, il pouffa doucement, faisant siffler l'air dans ses narines.

— Mais j'avais passé un accord avec Roy. Je lui avais promis d'abréger ses souffrances si jamais son état devenait désespéré. Donc, j'ai dit à l'eau qu'elle pouvait attendre. Plus tard, quand je suis rentré, ne le voyant pas, j'ai cru que Roy dormait. Le soleil était haut dans le ciel. Je me suis assis dans la cour pour lire. C'est alors que j'ai entendu un bruit. J'ai tourné la tête et je l'ai vu, qui rampait vers moi, traînant ses jambes mortes dans son sillage, une expression assassine sur le visage. Les rayons du soleil le consumaient littéralement. Il était rouge écarlate, couvert de pustules,

comme ceux qui sont en phase terminale. Ça arrive vite. La veille, il avait rien. Je me suis reculé. Il avançait si lentement que je risquais pas grand-chose. Et j'ai réalisé qu'en fait il défendait quelque chose. Dans les méandres de son esprit malade, il s'était dit qu'il devait protéger le fût qu'ils avaient enterré. Cette grosse cuve métallique dont ils refusaient de me dire ce qu'elle contenait. Il était vautré dessus.

» Alors j'ai vu son expression changer. Son visage est d'abord devenu impassible, puis triste, et enfin, il a paru me reconnaître. Il a souri. Je me suis approché de lui, je me suis agenouillé. Il a essayé de dire quelque chose. Les mots étaient à peine audibles.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Je vais juste faire un tour, mais je serai peut-être plus long que prévu.

## 27

— Avant de tuer Roy, il fallait que je sache quelque chose. Donc, pour la première fois depuis des jours, je lui ai parlé. Je lui ai posé une question.

— Tu lui as demandé quoi ?

— Ce qu'il y avait dans la cuve et en quoi ça pouvait m'être utile. Un grand sourire s'est dessiné sur son visage. Soudain, il a semblé revenir à la vie et il a éclaté de rire. Comme un gamin. J'imagine qu'il était heureux pour moi. Et aussi content d'être encore vivant. Durant quelques instants, j'ai eu l'impression de retrouver le Roy du bon vieux temps. Il m'a dit que la cuve était remplie d'essence, mais qu'ils étaient devenus paranos à l'idée que quelqu'un veuille la leur voler, qu'ils l'avaient cachée et que, pendant tout ce temps, ils en avaient fait le secret le mieux gardé du monde.

» Après l'avoir aidé à se relever, j'ai transporté Roy à l'ombre. « Tout ça, c'est à toi, maintenant, il a dit. Le monde entier t'appartient. Essaie de pas tout foirer comme on a fait nous. »

» Je l'ai pris dans mes bras et il m'a dit que j'étais un petit malin. « Maintenant, tu restes en vie pour moi, d'accord ? Et tu remets tout en ordre. » Je lui ai dit qu'il pouvait compter sur moi, je l'ai remercié pour tout, ce qui a eu l'air de lui faire plaisir, et puis je l'ai abattu.

— Tu devais être triste.

— Je me sentais surtout très seul, répondit Malik. Mais j'ai pas eu le temps de m'apitoyer sur mon sort, puisque je suis de nouveau tombé malade. Le fait d'avoir nagé dans l'eau froide ? Le stress d'avoir perdu Roy ? Je sais pas, mais j'étais au plus mal. J'ai passé plusieurs jours dans le

brouillard total. Des jours dont je ne garde aucun souvenir. Rien. Juste des flashes étranges. Des trucs horribles.

» Quand je suis revenu à moi, j'étais couché par terre en position fœtale, pile à l'endroit où Roy avait dormi. Juste à côté, y avait une sorte d'autel bizarroïde. C'est moi qui avais dû le construire. Forcément, vu qu'y avait personne d'autre. Une ribambelle de chandelles. Et puis des figurines, des petits soldats. Dieu sait où j'avais pu les dégotter. Et puis le flingue de Roy. Démonté. Des dizaines de pièces alignées et arrangées selon un motif précis. Des oiseaux morts, des os d'animaux attachés ensemble par des cordelettes, des bols de bière, de whisky et d'essence. Des mots sans queue ni tête gribouillés avec ce qui ressemblait à de la peinture rouge. Des plumes, de la fourrure, de la bouffe. Et puis, posée au centre de ce fatras, la tête de Roy, qui me regardait en riant. Dans un affreux flash-back, je me suis revu la lui couper avec un des couteaux de boucher dont on s'était servis pour le cochon. Le reste du corps, je l'avais traîné dans le champ pour le donner aux chiens.

» J'ignore pourquoi j'ai fait tout ça. Je n'ai aucun souvenir. Ce qui est sûr, c'est que c'était malsain. Pour ne pas dire maléfique. Résultat ? J'y ai foutu le feu. D'ailleurs, j'ai bien failli cramer toute la baraque. Sans la pluie qui s'est mise à tomber à ce moment-là, je pense que tout aurait été réduit en cendres. Je voulais plus mettre les pieds à l'intérieur. Mais, le lendemain, pendant que je relevais des pièges dehors, des adultes se sont introduits dans la cour. En rentrant, j'ai pas eu d'autre choix que de les descendre. Ça m'a tellement foutu les boules que je les ai tous décapités et que, sans même m'en rendre compte, j'ai pris les têtes et je les ai déposées à l'intérieur, à côté des restes calcinés du crâne de Roy. Depuis, eh bien…

— J'ai vu, confia Ella.

— Je sais. Je l'ai vu dans ton regard. Au départ, c'était juste un délire, un effet de la fièvre, après c'est devenu… j'sais pas… compulsif. Fallait que je le fasse. Ça me donnait l'impression de contrôler le monde. Au point que chaque fois que je tuais un adulte, je lui tranchais la tête et je l'entreposais avec les autres, à la ferme. C'est fou, je sais. En fait, je *suis* fou.

— Pourquoi tu en as tué autant ?

— C'est mon job. Je suis le chasseur, et eux les proies.

— Vraiment ? T'es sûr qu'il n'y a que ça ?

— Non, tu as raison. C'est aussi à cause de ce que Roy a dit. Redonner au monde sa pureté originelle, se débarrasser du passé, des adultes. Le faire à fond pour qu'on puisse reconstruire quelque chose de nouveau, quelque chose de mieux. Et aussi parce que… *parce que je suis fou*. Fou de rage contre ce que le monde m'a fait subir. Et puis fou tout court. Un tueur fou, lancé dans une course meurtrière qu'il ne maîtrise plus.

— Ne dis pas ça. Tu es quelqu'un de bien. Je le sais.

— Tu le penses vraiment ? En tout cas, moi, j'essaie de pas y penser. Je vis au jour le jour. L'important, c'est de s'en sortir, de rester en vie. Après la mort de Roy, l'hiver a été rude. C'était même la misère. Malgré tout ce qu'il m'avait appris, le passage de la théorie à la réalité a été difficile. J'ai failli mourir de faim, de froid, me faire bouffer par les chiens, m'empoisonner en mangeant des plantes non comestibles, sans parler de la fièvre qui revenait sans cesse et qui a bien failli m'anéantir plusieurs fois. Puis j'ai commencé à noter que les jours rallongeaient, que le fond de l'air était plus doux, que la sève montait dans les arbres. Ça aurait dû me rendre heureux d'être en vie, pourtant je continuais à entendre l'appel de l'eau… « Viens, Malik… Viens te couler dans mes bras. Bonne nuit, Irène. Et terminé. »

— C'est qui, Irène ? demanda confusément Ella.

— Oh, c'est à cause de cette chanson que les gars avaient l'habitude de chanter quand ils étaient bourrés, répondit Malik. Waggers grattait les cordes de sa guitare désaccordée, Tomasz marquait le rythme en tapant sur la caisse en bois qui lui servait de siège et ils entonnaient « Goodnight Irene ». C'était une de leurs favorites. J'ai fini par la connaître par cœur. J'aurais bien aimé chanter avec eux, mais je pouvais pas.

— Chante-la-moi un peu. J'aime bien les chansons.

— Vraiment ? T'es sérieuse ?

— Oui, oui. On ne peut plus sérieuse…

Alors, Malik se mit à chanter, d'une voix faible et cassée au début, de plus en plus assurée à mesure qu'il avançait dans la chanson, dont la simplicité permit à Ella de reprendre le refrain en chœur avec lui.

*Irene, goodn-i-ight, Irene goodnight,*
*Goodnight, Irene, goodnight, Irene,*
*I'll see you in my dreams.*

*Last Saturday night I got married,*
*Me and my wife settled down,*
*Now me and my wife we're parted,*

*I'm gonna take another stroll downtown.*

*Irene, goodn-i-ight, Irene goodnight,*
*Goodnight, Irene, goodnight, Irene,*
*I'll see you in my dreams.*

*I love Irene, God knows I do,*
*I'll love her till the seas run dry,*
*But if Irene turns her back on me,*
*I'm gonna take morphine and die.*

*Irene, goodn-i-ight, Irene goodnight,*
*Goodnight, Irene, goodnight, Irene,*
*I'll see you in my dreams.*

*Sometimes I live in the country,*
*Sometimes I live in town,*
*Sometimes I have a great notion*
*To jump in the river and drown…*

Bonne nuit, Irène,
Irène, bonne nuit,
Je te verrai dans mes rêves

Samedi je me suis marié,
Un foyer nous avons fondé
Maintenant ma femme et moi sommes séparés
Alors je vais faire un petit tour en ville

[…]

Dieu sait que j'aime Irène
Je l'aimerai jusqu'à la fin des temps
Mais si Irène me quitte
Je prendrai de la morphine et je mettrai fin à mes jours

[…]

Parfois je vis à la campagne
Parfois je vis à la ville
Parfois j'ai vraiment envie
De me jeter dans le fleuve…

Malik s'arrêta, laissant Ella chanter seule un dernier refrain. Et puis ce fut le silence.

— Le soir où je t'ai secourue, dit finalement Malik d'une voix d'outre-tombe, quand j'étais à deux doigts de me jeter à l'eau, ces mots tournaient

en boucle dans ma tête. La rivière qui m'appelait. J'étais vraiment au plus mal, à ce moment-là. C'était juste avant de tomber sur toi. J'étais vraiment à deux doigts de passer à l'acte.

— Pourquoi tu l'as pas fait ?

— Je t'ai déjà dit. Les adultes se sont pointés. Plein. Je les ai flairés et…

— Non, dit Ella. C'est pas ça. Pourquoi t'as pas sauté, *vraiment* ?

— J'ai toujours pensé qu'entre le faire et ne pas le faire, la ligne était très mince – mais ce n'est pas vrai. Il y a un fossé entre les deux. Un fossé que j'étais incapable de franchir. J'sais pas, j'imagine que certaines personnes sont programmées pour survivre. Elles persévèrent. Coûte que coûte. Et tu m'as donné une raison de persévérer, Ella. À l'heure qu'il est, je ne veux plus du tout sauter dans le fleuve. Je ne veux plus être un animal. Au contraire, je veux retrouver le monde. Grâce à toi, j'ai compris que le problème n'était pas le monde lui-même, mais ceux qui l'habitent.

— Tu vas voir, à partir de maintenant, tout va bien se passer.

Malik ne put s'empêcher de rire.

— J'espère que tu as raison.

— J'ai raison, insista Ella. Je vais te remettre sur pied, on va reconstruire la ferme et on vivra tous les deux comme de vrais fermiers. Je planterai des fleurs, on aura un âne et une autre chèvre. J'aime bien les chèvres. Et puis on se trouvera un cochon quelque part et on en fera des saucisses.

— T'as tout prévu, hein ?

— Tout.

## 28

— J’veux pas y aller ! J’veux pas ! J’veux pas ! J’veux pas !

— Y a pas d’autre solution.

— Si…, sanglotait Ella en tapant des deux poings contre la poitrine de Malik.

Il grimaça, toussa, la laissa le frapper encore quelques instants, puis il lui saisit les poignets et l’immobilisa. De son bon œil, celui dont l’iris était entouré de petits vaisseaux écarlates, il la fusilla du regard.

— Tu ne peux pas rester ici.

— Qu’est-ce qui m’en empêche ?

Ils étaient assis sur une des plates-formes construites à la cime des arbres. Plusieurs jours s’étaient écoulés depuis qu’ils avaient quitté le trou. Ella se revoyait ramper hors du terrier après avoir écouté l’histoire de Malik. Elle avait perdu toute notion du temps et aurait été parfaitement incapable de dire combien d’heures ils avaient passé là-dedans. Ça avait été un choc de retrouver le monde du dehors. Depuis, elle n’avait pas arrêté de dormir, ne se réveillant que lorsque son estomac criait famine. Jour après jour. Une vie rythmée par la succession des repas, chacun prenant un soin jaloux de l’autre malgré les rations qui diminuaient de façon inquiétante.

Malik retrouvait peu à peu ses forces, et donc sa liberté de mouvement. Jusqu’à se sentir assez fort pour grimper aux arbres. Ce matin, il avait passé son temps à montrer à Ella comment fabriquer des pièges et, comble de chance, ils avaient découvert un lièvre pris dans un de ceux déjà installés. La faim qui tenaillait Ella avait eu raison de ses appréhensions et, une fois

le lièvre rôti sur le feu, ils n'en avaient fait qu'une bouchée. Malik avait trouvé quelques pieds d'ambroisie qu'elle avait mangés avec bonheur.

Ensuite, ils avaient grimpé ici, histoire de prendre de la hauteur, sans doute. Les rayons du soleil déclinant éclairaient de teintes mordorées le vert tendre du feuillage qui les entourait. À travers la frondaison, ils apercevaient la cime des arbres qui se trouvaient dans les champs en contrebas. Tout était calme, paisible, serein. Pendant un long moment, ils restèrent assis là en silence, à profiter du paysage, heureux d'être encore en vie, heureux qu'intérieurement la beauté de la nature se substitue aux souvenirs des horreurs passées.

Alors Malik avait tout gâché en annonçant à Ella qu'il voulait l'emmener en ville. Une vive dispute avait aussitôt éclaté, chacun campant sur ses positions. Pour la centième fois, Ella lui soutenait qu'elle n'irait pas.

— Pas question que je te quitte, dit-elle, la voix enrouée à force d'avoir crié.

— Qui a parlé de me quitter ? répliqua Malik. Au contraire, j'ai besoin de toi. Tu vas m'aider.

— Mais je croyais que tu ne voulais plus jamais vivre au contact des autres.

— Je n'ai pas le choix, Ella. Bientôt, nous n'aurons plus rien à nous mettre sous la dent et je suis trop faible et trop boiteux pour chasser. On va aller à Bracknell.

— Là où est allé Isaac ?

— C'est ça, acquiesça Malik. Si tant est qu'il y soit arrivé, il nous fournira un précieux appui. Il te connaît, il me connaît, il sait que je ne suis pas dangereux.

— J'irai pas.

— Ella, je suis responsable de toi maintenant. Je dois m'assurer que tu es en sécurité. Arrête de discuter. On y va. Un point c'est tout.

— Je te dis que non.

— Ella… Si on reste, on mourra. Tu en as conscience ?

— Et si on va en ville, ce sera comme avant… Ils seront épouvantables avec toi. Tu crois que j'ai oublié ce que tu m'as dit ?

— Ce sera différent. Tout se passera bien, tu verras. Parce que je pourrai compter sur toi. Tu m'as prouvé que je pouvais faire confiance aux gens. Du moins à *certains*. Écoute, j'ai bien réfléchi. Il n'y a pas d'alternative. Il faut que je réintègre le monde. Je suis pas un animal. Je suis

une personne. Ce sera une bonne chose, Ella. Je *veux* le faire. Ce sera positif pour nous deux.

Au fond d'elle, Ella savait qu'il avait raison. À mesure que leurs réserves s'épuisaient, leur situation devenait plus précaire. Elle commençait à se sentir faible et vulnérable. Elle avait tout le temps froid. Et peur. Ils vivaient sous la menace constante d'une nouvelle attaque. Elle ne se sentait jamais tout à fait en sécurité, pas même quand ils étaient au fond du terrier. Jusqu'ici, tout s'était bien passé. Une ou deux meutes de chiens étaient bien venues tenter leur chance, mais Malik les avait chassées. Les chiens avaient une attitude ambiguë vis-à-vis de lui. Ils le craignaient tout autant qu'ils l'aimaient. Mais eux aussi avaient faim et, si l'occasion se présentait, nul doute que la perspective d'un bon repas prendrait le dessus. D'autant qu'en meute, les chiens retrouvaient leur instinct sauvage.

— Quand ? demanda-t-elle d'un ton lapidaire, les traits renfrognés, froissés, bourrus.

Bougonronchon, comme l'appelait sa mère, pour la taquiner, lorsque Ella faisait sa mauvaise tête. Ce qui ne faisait qu'aggraver sa morosité. Bougonronchon. Oui, en ce moment même, ça lui allait comme un gant.

— Demain, répondit Malik. Inutile d'attendre plus longtemps. J'ai repris assez de forces pour marcher. Et puis j'y pense depuis un bail… Avant même qu'on quitte la ferme. Il faut que tu retrouves les autres. Tu vas quand même pas rester coincée avec un laideron dans mon genre.

— T'es pas un laideron.

— Oh, j'suis pas Johnny Depp non plus !

Ella était bien forcée de l'admettre. En son for intérieur, il lui arrivait de sentir peser la solitude et l'ennui, deux sentiments encore accentués par le fait de ne penser qu'à une seule chose tout au long de la journée : manger.

Ça, et la crainte d'être attaqués par les adultes.

Quand bien même, jusqu'ici, ils n'en avaient vu aucun. Peut-être qu'ils étaient tous partis, envolés dans le sillage de la mère qu'elle avait vue marcher en tête de son armée d'affreux. Elle se demandait bien où ils allaient.

— T'as raison. J'suis pas une goule, dit Malik. Il faut que je retourne vivre avec mes semblables. De toute façon, tôt ou tard, il fallait bien que ça arrive. Si c'est pas moi qui vais vers eux, ce seront eux qui viendront me chercher. Donc, c'est bon, Ella ? La discussion est close ? On peut arrêter de se prendre le bec maintenant ?

— Je crois que oui.

— Tu vois quand tu veux ! Tu verras. Tu finiras par admettre que t'as fait le bon choix.

## 29

Le lendemain matin, ils empaquetèrent ce qu'ils voulaient emporter, entreposèrent le reste dans le terrier, et prirent la direction de Bracknell. Alors qu'ils traversaient le bois, Ella demanda à Malik pour combien de temps ils en auraient.

— Un peu plus de deux heures. Trois, au pire. Ça va dépendre de la vitesse à laquelle je marche. J'suis pas encore au top, je pourrais avoir besoin de faire des pauses. En tout cas, on y sera pour le déjeuner. Une nouvelle vie, Ella. C'est le début d'une nouvelle vie.

— Si tu le dis.

Voilà qu'elle remettait ça. Le retour de Bougonronchon. Impossible de passer à autre chose, même si elle était parfaitement consciente qu'il le fallait.

La météo semblait s'être accordée à son humeur. Le ciel était gris et il soufflait un petit vent sec et coupant qui vous glaçait jusqu'aux os. À la sortie du bois, la campagne leur apparut dans toute son étendue. Bizarrement, c'était à peine si le vent agitait les arbres et les arbustes. Freinés par les hautes herbes qui leur arrivaient à la taille, ils progressaient péniblement dans un champ. Ella avait appris à connaître la campagne alentour. Il n'y a pas si longtemps, elle pensait qu'elle vivrait là pour toujours.

Elle avait presque déjà oublié la vie au musée. Les souvenirs d'Holloway étaient plus vifs – peut-être aussi parce que cet endroit restait associé à un drame. En effet, c'était là que Sam avait été enlevé par la mère aux cheveux gras et au survêt rose. Elle aurait aimé garder des

souvenirs plus gais de Sam, plutôt que ceux de cette affreuse journée. À la limite, elle se rappelait mieux la mère que lui, dont le visage avait tendance à s'estomper de sa mémoire. Comme dans les rêves où les choses s'évanouissent dès qu'on essaie de les attraper.

« Ne pense ni au passé ni au futur », lui avait dit Malik. Elle comptait bien essayer de suivre ce conseil à la lettre.

Malik. Elle restait collée à lui, comme chaque fois qu'ils devaient se déplacer à découvert, quand bien même on était en plein jour et que les adultes étaient pratiquement tous au fond de leurs trous. Restaient les chiens, et les autres enfants, car elle avait en quelque sorte hérité de la peur qu'ils inspiraient à Malik, même si, objectivement, elle trouvait ça stupide. Puisque de toute évidence, elle-même n'était qu'une enfant. Jamais on ne l'avait prise pour une adulte. Contrairement à Malik. Quelque chose l'avait fait grandir, grossir, épaissir, jusqu'à lui donner un corps d'homme. Elle était fière de marcher à ses côtés. Il était fort et intelligent. En plus, il savait se battre, poser des pièges et connaissait mille manières de terrasser l'ennemi.

— Malik ?

— Quoi ?

Les herbes étaient si hautes que la tête d'Ella dépassait à peine. Elle avait calé son pas sur celui de Malik, ne s'écartant pas d'un millimètre du sillon qu'il creusait dans le champ.

— Cette explosion, à la ferme, quand les adultes ont passé toutes les défenses et que tu as commencé à carboniser tous ceux qui faisaient mine d'approcher de la grange ?

— Oui ?

— C'était de l'essence ?

— Oui. De la cuve que les gars avaient laissée. J'avais monté des tuyaux, des valves et des machins de manière à pouvoir remplir d'essence une rigole qui faisait le tour de la bâtisse. J'avais prévu ça en dernier recours. Un anneau de feu. J'aurais préféré ne jamais avoir à l'utiliser.

— Je regrette tellement qu'ils nous aient attaqués. Je suis verte qu'on puisse plus vivre là-bas… avec les poulets.

— Le passé c'est le passé, Ella, inutile de remuer le couteau dans la plaie.

— Oui, oui, je connais la chanson. Ne pense pas au passé, ne pense pas à l'avenir.

— Une seule chose à la fois. Régler les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentent.

— Cramer les adultes avec de l'essence.

— C'est ça, répondit Malik en riant. Cramer les adultes avec de l'essence.

Ils atteignirent une route et Malik s'y engagea d'un pas déterminé. De temps à autre, il s'arrêtait, tendait l'oreille et reniflait l'air. À un moment, il prit Ella par la main et ils filèrent se cacher dans les hautes herbes. Tout ce qu'Ella pouvait voir depuis leur cachette, c'était la verdure et un carré de ciel gris. Ils attendirent là, aplatis contre le sol, pendant ce qui lui parut une éternité. Finalement, comme rien ne se passait, ils reprirent leur route.

Quelques minutes plus tard, rebelote, Malik se livra au même manège. Il était inquiet d'être ainsi à découvert sur la route et, plus ils avançaient, plus il ralentissait. À l'évidence, sa jambe blessée le faisait souffrir. Il boitait pas mal. Même s'il faisait tout pour le cacher, Ella voyait bien qu'il avait mal. Aussi, pour ne pas le blesser davantage, elle commença à dire qu'elle était fatiguée et qu'elle voulait s'arrêter pour se reposer. Malik ne se fit pas prier. Il s'assit par terre et se massa doucement la jambe.

Ils avançaient par à-coups, par sauts de puce. Ella hésitait entre la hâte d'arriver et l'anxiété de ce qu'ils allaient trouver une fois sur place. Fallait-il s'attendre à être accueillis à bras ouverts ou est-ce que ces enfants, comme les autres avant eux, allaient cruellement rejeter Malik ? Eh bien, pas si elle pouvait l'éviter. Elle le protégerait. Elle se battrait contre tous ceux qui seraient méchants avec lui.

Ils marchaient depuis un moment quand Malik suggéra de s'arrêter pour se désaltérer. Ella n'avait pas soif, mais elle réalisa bien vite qu'il cherchait surtout un prétexte pour se reposer. Ils quittèrent donc la route et obliquèrent vers un bosquet où ils s'affalèrent aussitôt, Malik s'adossant à un tronc noueux de couleur gris argenté. Ensuite, il sortit la bouteille d'eau de son sac pour boire, puis la passa à Ella. Après en avoir elle aussi avalé une gorgée, elle lui rendit la bouteille, mais il l'ignora. Il regardait fixement au loin, sans observer quelque chose en particulier. Non. Il était juste concentré. Concentré sur les bruits qu'il percevait, sur les odeurs qu'il flairait. Elle voyait ses narines frémir, se dilater, se resserrer. Son visage mutilé se froissa plus encore que de coutume, il semblait soucieux. Tout à coup il bondit sur ses pieds et s'immobilisa, accroupi au-dessus du sol, la tête penchée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Ella.

D'un geste de la main, il lui fit signe de se taire.

Il tendait l'oreille, sa tête oscillant comme un radar pour chercher d'où venait le bruit. Et puis soudain, il lui attrapa le bras et serra si fort qu'il lui fit mal.

— Cours !

Sur ces mots, il la hissa de force sur ses jambes et démarra en trombe en la traînant derrière lui. Ella cherchait son souffle, suffoquait, d'autant plus terrorisée qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils fuyaient. Ils filèrent à travers les arbres. Malik avançait par bonds successifs afin de soulager sa jambe blessée. De fines branches cinglaient le visage d'Ella et lui écorchaient les joues.

— Mais quoi ? s'étrangla-t-elle. Qu'est-ce qu'y a ?

— J'suis pas sûr.

Ella se risqua à jeter un œil par-dessus son épaule. Des formes filaient dans le sous-bois, à toute vitesse.

— Des gens ? dit-elle en essayant de masquer les accents de panique dans sa voix.

À son tour, Malik regarda derrière lui et jura.

— Des adultes ? demanda encore Ella.

— Oui. Et puis aussi autre chose, que je comprends pas.

Jaillissant hors d'un fourré, juste à côté d'elle, un père lui arracha un petit cri perçant. Ella se figea, attendant l'attaque. Mais non, il poursuivit sa course folle sans s'arrêter. Elle ne l'intéressait pas. C'est alors qu'elle comprit. Les adultes n'en avaient pas après eux. Non, ils fuyaient. Deux autres passèrent, sans un regard. Maintenant, Ella était carrément en panique. D'autant que Malik avançait d'un pas toujours plus chancelant et qu'ils abordaient une zone plus densément boisée où il serait difficile de courir. Un quatrième adulte déboula en trombe et leur passa sous le nez. Surprise, Ella trébucha et tomba, entraînant Malik avec elle. Elle leva les bras pour protéger sa tête puis regarda autour d'elle. Ils étaient à l'orée du bois. Les adultes n'avaient d'autre choix que de quitter le couvert des arbres et détaler à découvert dans la prairie. Elle n'était pas habituée à voir des adultes pendant la journée, encore moins à les voir fuir de la sorte.

— J'aime pas ça, dit-elle. C'est quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

D'étranges jappements montèrent du fond des bois, ainsi qu'un grondement sourd, presque comme un coup de tonnerre. Un couinement à

fendre l'âme. Des hurlements d'animaux.

— Des chiens, dit Malik.

— Quoi ? Ils ont à ce point peur des chiens ?

— Y a aussi autre chose.

— Comment ça *autre* chose ?

— Je ne sais pas. Et tu veux que je te dise ? J'ai pas du tout envie de rester pour le savoir.

Une mère déboula en vacillant et tomba tête la première à côté d'eux, heurtant le sol avec un petit cri aigu. Quand elle poussa sur ses bras pour se redresser, son visage n'était plus qu'une bouillie de terre, de pus, de sang et d'humus. Des dents manquaient. Le nez était ratatiné. Malik l'écarta du chemin en la poussant du pied, puis remit Ella sur pieds.

Il n'y avait qu'une possibilité : se mêler à la meute d'adultes et détaler à travers champs. Malik démarra en trombe, obligeant Ella à bondir par-dessus les racines et les rochers pour ne pas se laisser distancer. Ils quittèrent le couvert des arbres et se précipitèrent dans un nouveau champ de hautes herbes parmi lesquelles il était toujours aussi difficile d'avancer. Ici et là, on distinguait les sillons plus foncés laissés par le passage des pères et des mères. C'est alors qu'Ella s'aperçut que d'autres adultes sortaient de dessous les arbres, à l'autre extrémité du champ et qu'ils se mélangeaient aux autres pour former une folle farandole d'êtres hébétés qui, trop effrayés pour aller plus loin, tournaient en rond au milieu du champ. Comme aspirés par la ronde, Ella et Malik se mêlèrent à la danse, dans un crescendo de grondements de tonnerre, de couinements et de hurlements. Ella se boucha les oreilles et poussa un cri.

Soudain, un détachement de cavalerie jaillit de derrière une longue haie et chargea au grand galop.

Juchés sur les chevaux, des enfants, armés de lances, de battes et de filets. Ils hurlaient, soufflaient dans des cors, accompagnés par une meute de chiens qui courait presque entre les pattes des chevaux.

Ella leva la main et essaya de crier quelque chose, mais son appel se perdit dans le bruit des corps qui s'entrechoquaient. Faisant de grands gestes des deux mains, elle appela de nouveau. C'est alors qu'une grosse mère la percuta et la projeta au sol. Le souffle coupé, elle vit trente-six chandelles. Alors qu'elle tentait de se relever, une autre femme s'effondra sur elle. C'était comme être au milieu d'un banc de poissons attaqué par un groupe de requins. Comme dans toute chasse à courre, la meute de chiens

servait avant tout à rassembler les proies afin de faciliter la curée. Tant et si bien que de plus en plus de corps s'effondraient sur Ella, l'écrasaient, la piétinaient. Elle suffoquait, incapable de parler. Et Malik ? Elle ne le voyait plus.

*Où était-il ?*

*Que lui était-il arrivé ?*

Des éclairs aveuglant passèrent devant ses yeux. Sa vue se brouilla. Elle ne voyait plus que par intermittence, par saccades. La puanteur des adultes, la chaleur animale exhalée par leurs corps était comme un gaz toxique qui s'insinuait dans son nez et sa bouche. Elle perdit le contact avec la réalité. Deux pères ramassés dans un filet ? Elle devait forcément rêver.

Deux jumeaux d'or juchés sur des chevaux.

Malik se redressant… et une épée qui s'abattait.

Malik au sol.

Sa faute. C'était sa faute.

Et elle agonisait. Elle allait mourir ici.

Quelqu'un devait lui venir en aide.

Elle ouvrit la bouche. C'était comme si elle avait ouvert la porte en grand et que son âme s'échappait par l'ouverture.

Elle ressentait un vide terrible.

Un vide qui l'avala tout entière.

# 19 jours plus tôt

# 30

— Soit pas con, Macca, ça rentrera jamais. Mets-le plutôt sur la galerie.

Ed était de mauvaise humeur. Alors qu'il s'apprêtait à partir à la recherche d'Ella, il ne savait toujours pas qui, des enfants du musée, allait l'accompagner. En admettant qu'il y ait des volontaires. Heureusement, ses trois copains de la Tour, Kyle, Macca et Will, avaient décidé de le suivre. Ils étaient arrivés là ensemble, c'était pas maintenant qu'ils allaient se séparer. Ed était donc assuré de ne pas partir seul. Mieux encore, cette fois, ils n'étaient pas à pied.

En effet, ils disposaient d'une voiture. Un monospace. Une bonne grosse Chrysler Voyager bleue, assez grande pour accueillir confortablement sept personnes et même neuf, pour peu qu'on se serre un peu.

C'était à un gamin du musée que l'on devait l'idée de la voiture. Un mec appelé Boggle, dont visiblement personne n'arrivait à prononcer ou épeler le prénom sans s'emmêler les pinceaux. Chacun considérait qu'il s'agissait d'un mélange aléatoire de lettres, exactement comme dans le jeu du même nom.

Il n'était pas rare qu'Ed y joue en famille, il y a bien, bien longtemps. Mais le Boggle en question n'avait jamais entendu parler du jeu, encore moins fait une partie. Ed lui avait demandé si ça ne le dérangeait pas qu'on l'appelle comme ça, ce à quoi l'intéressé avait rétorqué qu'il avait déjà entendu bien pire.

Il avait également confié à Ed, en lui faisant jurer de n'en parler à personne, qu'Ella et ses copains étaient partis en voiture. Pour Ed, la

nouvelle était d'importance.

— On l'a découvert il y a quelques mois, avait dit Boggle. Moi et mon meilleur ami, Robbie. Un gros Range Rover. On l'a planqué et on s'en est occupés en douce. Robbie lui avait même donné un surnom : Raymonda. Personne d'autre n'était au courant. D'ailleurs, aujourd'hui non plus. Robbie avait peur que Justin la réquisitionne pour son usage personnel, si jamais il l'apprenait.

La nouvelle avait fichu un sacré coup à Ed. En effet, cela signifiait qu'à présent Ella et ses amis (Robbie, Maeve et le Macaque) pouvaient très bien se trouver à des kilomètres. Pourquoi pas aux abords du pays de Galles ! Boggle lui avait quand même redonné un peu d'espoir en expliquant qu'ils avaient très peu d'essence. Seulement de quoi faire une quarantaine de kilomètres. Le plan consistait à prendre l'autoroute en direction de l'ouest, à rouler jusqu'à la panne sèche, et enfin rechercher d'autres enfants.

— Donc, dit Boggle, il suffirait que tu te dégottes une bagnole avec suffisamment d'essence pour faire quarante, voire cinquante kilomètres, et tu pourrais lancer les recherches. Genre, comme dans les films, tu prends une carte, tu traces un cercle autour de ton point d'arrivée et tu te concentres sur ce périmètre. En élargissant peu à peu le cercle, t'aurais de grandes chances de les retrouver.

Bien sûr, Boggle n'avait pas de deuxième voiture dans son chapeau. Ça aurait été trop beau.

— Jusqu'ici, je te suis, mais où je pourrais trouver une voiture ? demanda Ed.

— Vois avec Ryan et ses chasseurs. Ils collectent plein de trucs. Par contre, ils voudront sûrement faire un échange donc ça sous-entend que tu aies quelque chose à troquer.

Des dizaines d'images lui revinrent d'un coup. Comment, il y a quelques jours, non loin du Parlement, Ryan Aherne et sa bande les avaient sauvés. Ed et les siens leur devaient une fière chandelle. C'étaient des durs, des balafrés, lourdement armés et soutenus par une méchante meute de chiens de combats. La plupart portaient des masques – de grosses lunettes de ski, des masques de soumission en cuir… Quant à Ryan, il s'en était fabriqué un à partir d'un véritable visage humain, découpé directement sur un crevard mort.

Les chasseurs étaient des nomades. Ils sillonnaient les rues du centre-ville et faisaient le lien entre les différentes communautés. Ils échangeaient

des biens, proposaient leurs services pour diverses tâches ou, plus simplement, colportaient les nouvelles des uns et des autres. Ed dut attendre quelques jours avant qu'ils ne repassent dans le coin. Ryan semblait à la fois heureux et surpris de le revoir.

Ed lui expliqua ce dont il avait besoin : une voiture fiable, avec au moins une trentaine de kilomètres d'autonomie, étant entendu que le double serait mieux puisque cela leur permettrait de faire l'aller et retour.

— En admettant que je puisse te trouver une caisse, dit Ryan, qu'est-ce que tu m'offres en échange ?

— Tu peux ou tu peux pas ?

— Je peux, répondit Ryan. Mais tout a un prix, soldat. J'veux dire, t'as quoi à proposer ? À part ta tronche qu'on dirait passée sous un train ?

Un pas en avant, deux pas en arrière. En effet, Ed n'avait rien sous la main, et il savait très bien qu'il ne fallait pas compter sur Justin pour lui donner quoi que ce soit. Et puis il eut une idée.

— Qu'est-ce que tu dirais de l'échanger contre de l'alcool ? dit-il. Autant que tu pourras en transporter ?

— Là, je crois qu'on va s'entendre.

Et voilà comment ce matin, Ryan était arrivé avec la Chrysler. Le temps était clément, le soleil brillait dans le ciel et les chasseurs se prélassaient sur les marches du musée en dégustant quelques-unes des bouteilles qu'Ed leur avait trouvées. Avec leur look à la Mad Max, leurs accoutrements en fourrure et en cuir, on aurait dit un groupe de heavy metal posant pour la pochette de son prochain album.

Ed était en train de charger le coffre lorsque Ryan approcha.

— Tu t'en vas déjà ? demanda-t-il en levant sa cannette de bière en guise de salut.

Ed n'était pas mécontent que Ryan ait retiré son masque – il lui foutait les jetons –, même si ce qui se trouvait en dessous n'était pas beau à voir non plus. Ryan avait le visage ravagé par l'acné et cabossé par des milliers de bagarres.

— Faut que je retrouve quelqu'un.

— Toujours sur la brèche, hein ? répondit Ryan avec un sourire en coin. Le repos du guerrier, c'est pas pour nous, hein ? *No Sleep 'til Hammersmith*.

— Hammersmith ?

— Tu connais pas ? Un album de Motörhead. Enfin bref, tout ça pour dire, mon frère, que nous, on n'est pas du genre à rester le cul sur une

chaise pour siroter du thé ou faire du tricot. Non, nous, on est des hommes d'action. Des soldats. Des chasseurs. Pas de repos pour les braves, hein ? On connaîtra jamais la paix. Pas tant qu'on sera vivants.

— Meurs si tu veux, répondit Ed avec un sourire dont il savait qu'il lui faisait une tronche de masque de Halloween. Perso, j'ai bien l'intention de vivre jusqu'à cent ans.

— Ben je te souhaite bonne chance, mon pote. Tu veux un verre ?

— Non, merci.

— T'as tort, c'est du bon. À part ça, dis-moi, où est-ce que tu vas ? Et tu cherches qui, au juste ?

— Secret défense.

— Hum… Je me doutais que tu dirais ça.

— Où est-ce que je mets ça, chef ? demanda Kyle, les bras encombrés par une caisse de cinquante carreaux d'arbalète.

— Attache-la sur le toit.

Les carreaux faisaient partie du deal. Ryan les avait filés à Ed qui, lui-même, s'en était servi pour négocier la boisson. C'était comme ça que le monde marchait dorénavant. Le troc.

Les bouteilles venaient d'un dénommé Dylan, même si, dans la vraie vie, personne – pas même Ed – ne connaissait son vrai nom. Pour tous, il était Shadowman. Or, il se trouve qu'une nuit, moins d'une semaine auparavant, à Piccadilly Circus, Ed lui avait sauvé la vie. Donc Shadowman lui était redevable. Il possédait une planque dans un vieux bar abandonné, non loin de là, et dont les caves recélaient plus d'alcool qu'il ne pourrait jamais en boire.

Ils avaient donc conclu un marché : un solide chargement de bière, de vodka et de cidre contre une caisse de carreaux d'arbalète qu'Ed promettait de déposer en chemin, quand il partirait.

Ryan et ses chasseurs n'avaient mis que quelques jours à trouver une voiture. Aux yeux d'Ed, cela avait paru une éternité. Mais la voiture leur ferait gagner beaucoup de temps tout en leur épargnant quantité d'ennuis. Maintenant qu'elle était là, il n'avait plus qu'une hâte : se mettre en route et régler cette affaire une bonne fois pour toutes. Et peu importe que tout le monde ait cherché à le dissuader d'y aller, prétextant que c'était fichu d'avance, complètement fou, stupide, dangereux…

Tous sauf Sam.

Ryan avait garé la voiture devant les grilles du musée et Ed, Kyle, Macca et Will avaient passé une heure à la charger en vue du voyage, empilant les bagages dans le coffre et sanglant les armes ainsi que les objets encombrants sur la galerie. Ils emportaient la quantité de nourriture que Justin les avait autorisés à prendre, plus des vêtements de rechange, de l'eau, des sacs de couchage et une trousse médicale d'urgence de taille respectable. Ils étaient fin prêts pour le départ, maintenant. Pourtant, Ed traînait des pieds, espérant secrètement qu'à la dernière minute quelqu'un d'autre sortirait du rang et se porterait volontaire pour les accompagner.

Il leva les yeux vers les lourdes portes du musée. Une petite foule de curieux s'était rassemblée pour suivre les préparatifs. Ed ne pouvait pas leur en vouloir de tirer au flanc. Non seulement cette affaire ne les concernait pas, mais en plus Justin leur avait clairement demandé de ne pas y aller. Il avait besoin de ses guerriers ici.

Mais les Holloway ? Ella faisait partie de leur groupe. Tout comme Sam ! Bordel, dans le groupe d'Ed, personne n'avait jamais vu la petite Ella.

Il s'apprêtait à tourner les talons quand il perçut du mouvement. Une délégation venait à sa rencontre.

Bonne ou mauvaise nouvelle ?

Un pas en avant, ou deux pas en arrière ?

# 31

Ed reconnaissait le gamin aux cheveux roux, Olive. En revanche, les trois autres ne lui disaient rien. Il y avait là un jeune Noir à la bouille toute ronde ; un type à l'air endormi avec une coupe afro qui portait des bouts d'armure de samouraï ainsi qu'un katana ; et, enfin, une fille plus jeune, au teint pâle. Cachée derrière des cernes noirs, elle fixait Ed d'un œil craintif, les lèvres pincées. Celui-ci nota qu'elle portait un épais registre relié de cuir sous son bras et qu'elle restait collée à Olive qui, d'un geste protecteur, l'avait prise par l'épaule.

— Qu'est-ce qui vous amène ? demanda Ed en essayant de ne pas prendre un ton trop agressif. Vous venez agiter vos mouchoirs ou proposer de nous accompagner ?

— Je serais bien venu avec vous, répondit Olive, mais j'ai promis de veiller sur Lettis.

Joignant le geste à la parole, il serra la fillette contre lui. C'est à ce moment-là seulement qu'Ed réalisa de qui il s'agissait. Il avait entendu son histoire. Partie en expédition avec tout un groupe, elle en était l'unique survivante. Une histoire d'église où tous les autres avaient trouvé la mort. C'est Olive qui l'avait sauvée et apparemment, depuis, elle ne le quittait plus.

— Après ce qu'elle a subi, il est hors de question qu'elle participe à une expédition, dit Olive. En revanche, Ebenezer, ici présent, voudrait en être.

— J'aime pas ici, confirma ce dernier avec un fort accent africain. Trop de choses mortes dans des bocaux. Et puis les biscornus. Leur présence me dérange. Ils sont inconvenants. Pas à l'image de Dieu. Pas justes.

Ed devait bien admettre que les gamins que Blue avait ramenés de sa dernière expédition le mettaient lui aussi un peu mal à l'aise.

— C'est pas de leur faute, argua Olive. L'épidémie les a touchés alors qu'ils étaient encore dans le ventre de leurs mères.

— C'est bien ce que je dis, répliqua Ebenezer, ce sont des mutants.

— Pas du tout. Ce sont des enfants, comme nous.

— Dis-moi, Ebenezer, tu faisais partie de l'expédition de Blue ? demanda Ed, pressé de changer de sujet.

— Ouais. Et je serais prêt à y retourner s'il le fallait. J'ai pas peur. J'ai vu à quoi il fallait s'attendre.

— Ebenezer est plutôt efficace avec un javelot, dit Olive, et il connaît Ella depuis Holloway.

Ed se tourna vers le dernier membre du groupe, qui semblait dormir debout.

— À qui ai-je l'honneur ?

Le garçon entrouvrit péniblement un œil.

— Lewis, répondit-il en enfonçant un doigt dans les profondeurs de ses cheveux pour se gratter. J'voudrais en être. J'ai eu l'occasion de faire connaissance avec cette gamine pendant le voyage qui nous a menés ici. Elle est courageuse comme tout. Je l'aime bien. Je le fais pour elle, et aussi pour le petiot. Sam. Il assure. Rester en vie après tout ce qu'il a traversé. Trop la classe. Je viens.

Ed esquissa un sourire. Il était d'autant plus heureux que, comme le lui avaient confié plusieurs personnes, sous ses airs endormis Lewis était un guerrier farouche. Ils se saluèrent, poing contre poing.

— Donc, si je me trompe pas, ça fait qu'on est six, dit Ed en comptant sur ses doigts. Pas vraiment une armée, mais de toute façon, la voiture n'a que six places assises. Vous êtes prêts à partir tout de suite ?

Ebenezer acquiesça d'un signe de tête, Lewis d'un haussement d'épaules.

— J'aurais espéré pouvoir persuader Achille, poursuivit Ed. Apparemment, il est pas facile à gérer, mais de ce que j'ai entendu, il a aussi beaucoup de qualités.

— N'y compte pas, dit Olive. Il viendra jamais avec vous.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le sais, c'est tout.

— Je croyais qu'il avait peur de rien.

— C’est le cas, répondit Olive en l’entraînant discrètement à l’écart.

Dès qu’ils furent assez loin pour que les autres ne les entendent pas, il ajouta :

— Achille, c’est comme moi et Lettis.

— Comment ça ?

— Eh bien, tu vois le petit Irlandais qui le quitte pas d’une semelle ?

— Comment ne pas le voir ? Il est tout le temps là.

— Le gamin s’appelle Paddy. On l’a récupéré en chemin. À Green Park, pour être précis, où il vivait dans un camp tenu par un vrai psychopathe. Paddy a profité de l’occasion pour venir avec nous. C’est un sacré petit dur à cuire, mais comme beaucoup d’enfants, il n’est pas aussi blindé qu’il veut le faire croire.

— Mais encore ?

— Je crois qu’il a vécu des moments difficiles, dans ce fameux camp. N’empêche qu’il a dû tout abandonner pour venir avec nous. Aujourd’hui, Achille est comme un père pour lui. Il le protège. Tous deux faisaient partie de l’expédition d’Heathrow, avec ce que ça implique de peurs et de scènes d’horreur. Depuis qu’ils sont rentrés, Paddy fait des cauchemars terribles. Tout le monde fait comme si de rien n’était, mais personne n’est dupe. D’ailleurs, faudrait être sourd pour pas l’entendre, quand il se réveille en pleine nuit en poussant des cris. Chaque fois, c’est Achille qui le réconforte. Il voudrait faire croire qu’il a un cœur de pierre, mais sous la carapace… Il aimerait aussi faire croire que la décision de ne pas t’accompagner vient de lui alors qu’en fait, il veut surtout protéger Paddy. Il sait que son protégé serait incapable d’affronter une nouvelle mission de terrain et qu’en cas de coup dur, il serait un vrai handicap pour le groupe. Exactement comme Lettis et moi, au fond… et aussi, j’imagine, comme Sam et toi.

— Hum, marmonna Ed en caressant sa cicatrice. Écoute, Olive, tu me parais avoir la tête sur les épaules. Est-ce que tu pourrais garder un œil sur Sam pendant que je suis parti ? Je voudrais pas qu’il tente un truc idiot. Il s’est déjà fait la belle une fois.

— Pas de problème. Tu peux compter sur moi. En attendant, j’en reviens pas que cette crevette ait pu traverser Londres sans y laisser sa peau.

— Traverser la ville, et le reste ! répondit Ed en riant. Ah j’te jure, ce gamin, c’est un phénomène. Tu savais qu’il y a même un groupe d’enfants qui vit dans la cathédrale Saint-Paul et qui croit que Sam est une sorte de dieu ?

Olive éclata de rire.

— J'irais peut-être pas jusque-là.

— Un jour je te raconterai, répliqua Ed, tu verras, c'est sidérant.

Un coup de klaxon l'interrompit.

— Alors, ça vient ? hurla Kyle, penché à la fenêtre.

Tandis que tout ce petit monde rejoignait la voiture, Lewis glissa à l'oreille d'Ed :

— C'est lui qui conduit ?

— Soit lui, soit Macca. Les deux prétendent qu'ils savent. Pourquoi ? Tu sais conduire ?

— Un peu.

Ed annonça la nouvelle aux autres et, aussitôt, les trois apprentis conducteurs se disputèrent pour savoir qui prendrait le volant. Finalement, il fut décidé de juger sur pièce et tous trois firent successivement la démonstration de leurs aptitudes sur Cromwell Road, la route qui passait devant le musée. Crâneur, Kyle mit pied au plancher et épata tout le monde par son manque de maîtrise. Macca prit sa place et fit le chemin dans l'autre sens. Lui, c'était l'inverse. Trop de prudence, de nervosité et de trac. Macca était plutôt petit, la mine chiffonnée et les cheveux en bataille. Il était bon tireur et possédait une vue exceptionnelle, mais l'humilité n'était pas son fort et il lui arrivait souvent de se voir plus beau qu'il n'était en réalité.

Et à l'évidence, il n'était pas doué pour la conduite.

Lewis s'étant révélé le meilleur compromis, Ed lui confia le volant. Kyle râla jusqu'à ce qu'Ed lui dise de la fermer et le débat fut clos.

Ils étaient enfin prêts à partir.

## 32

Assis à la place du passager, Ed consultait une grande carte routière pendant que Lewis réglait son siège et vérifiait toutes les commandes. Le plan était on ne peut plus simple : prendre la route vers l'ouest jusqu'à rejoindre la M4, et puis rouler jusqu'à ce que le compteur affiche trente kilomètres de plus.

— Prêts ? demanda Ed sans lever le nez de sa carte.

— Une seconde, patron, répondit Kyle installé à l'arrière.

Jetant un coup d'œil dehors, Ed vit Brooke descendre la longue rampe du musée. Elle avait troqué son étrange robe moyenâgeuse contre un jean, des tennis et un épais blouson à fermeture Éclair. Un petit sac pendait à son épaule, et elle tenait à la main une épée dans son fourreau. Elle avait toujours un bandage au front, sans doute autant pour dissimuler sa cicatrice que pour la protéger, comme le laissait supposer la casquette en tricot savamment coincée sur son crâne pour cacher l'essentiel du pansement. Elle faisait presque garçon manqué. Difficile de croire qu'il s'agissait de la même fille que celle qu'il avait rencontrée l'année dernière. À l'époque, elle avait tout de la *fashionista* obnubilée par son apparence, imbue d'elle-même, insolente et superficielle. Pourtant, Ed regrettait presque l'ancienne Brooke. Au moins, il savait où il en était, avec elle.

— Tu vas quelque part ? demanda-t-il quand elle s'approcha de la voiture et se pencha à sa fenêtre.

— Je viens avec vous.

— Pardon ?

— T’as très bien entendu. (De toute évidence, elle n’allait pas se laisser rembarrer.) J’ai une dette envers toi, Ed. Dans un sens, c’est à cause de moi si Boule-Chien s’est fait tuer.

— Tu me dois rien du tout. Laisse tomber.

— Tu penses que je suis pas à la hauteur ?

— J’osais pas le dire, mais…

Pour toute réponse, Brooke recula d’un pas et dégaina prestement son épée avant de donner un coup de lame qui cingla l’air.

— Depuis l’attaque de Green Park, je me suis entraînée, dit-elle. Jackson m’a appris à me battre. Même Lewis m’a donné quelques tuyaux.

Ed se tourna vivement vers l’intéressé.

— Elle est cool, répondit Lewis en haussant les épaules. Elle sait se tenir.

— En plus, ajouta Brooke en rengainant son épée et en regardant les passagers du monospace d’un œil moqueur, je pense que vous gagneriez à avoir une fille avec vous. Vous feriez un peu moins charretée de mecs en route pour la Gay Pride. Loin de moi l’idée de casser l’ambiance ou de gâcher l’esprit de camaraderie virile qui semble régner dans cette voiture, hein, mais franchement…

— J’suis pas gay, coupa Ebenezer, l’air froissé.

— Ça va, je plaisantais, répondit Brooke en riant.

— C’est pas drôle. On plaisante pas avec ça.

— Ha, ha, j’ai touché la corde sensible, on dirait.

— Ça va, Ebenezer, laisse tomber, coupa Ed.

Et il jeta à Brooke un regard noir.

Voilà qui ressemblait plus à l’ancienne Brooke, cette façon de jeter de l’huile sur le feu.

— C’est bon, on a une place pour toi, dit-il.

— C’est que… y a pas que moi, répondit Brooke en se penchant de nouveau à la portière.

— Comment ça ? fit Ed en tendant le cou pour voir l’entrée du musée, à présent déserte. Quelqu’un d’autre veut venir ? La voiture est grande, mais pas extensible.

— Je croyais que tu voulais du monde.

Ed soupira.

— Ça, c’était avant que j’aie la voiture. C’est qui, d’abord ?

— Tu vas pas tarder à le savoir. Allez, viens, suis-moi.

# 33

Brooke conduisit Ed jusqu'à la galerie des Oiseaux, dans la zone verte, là où se trouvait la chambre que celui-ci avait préparée pour accueillir Absinthe. Dernièrement, les biscornus s'étaient installés avec lui. De fait, ils étaient tous là quand il arriva, patiemment assis sur des chaises en plastique. Ça faisait bizarre d'être dans cette pièce avec eux tous, et les oiseaux empaillés n'arrangeaient pas les choses. D'autant qu'Ed avait toujours trouvé les oiseaux un peu flippants, et qu'il y en avait de drôles de spécimens dans la galerie : des dodos, des vautours à la gueule décharnée, une autruche qui le fixait avec des yeux énormes. Plus loin, c'était tout un buisson que l'on découvrait, peuplé d'une nuée de colibris. Et puis, assis en demi-cercle au milieu de ces curiosités, un échantillon des humains les plus étranges possible. Une collection qui aurait mérité son propre musée.

Au fond se tenait Absinthe, l'homme vert en personne, enroulé dans la même couverture que celle qu'il avait en arrivant, et toujours affublé du fameux chapeau melon vert dont il avait hérité dans la planque de Shadowman. En dehors de ce couvre-chef, il était entièrement nu. Effet de lumière, illusion d'optique ou réalité, toujours est-il qu'Ed crut constater que la couche de mousse verte dont il était couvert semblait s'éclaircir un peu. Ed ne lui faisait pas confiance pour autant. Il avait une façon de vous fixer de ses yeux pâles, au fond desquels brillait une lueur carnassière, tout en faisant tinter ses interminables ongles crochus. Il faisait froid dans le dos.

Près de lui se tenait Tête-de-carpe, sa fille, avec sa tête aplatie et ses gros yeux globuleux rejetés sur les côtés. D'une timidité quasi maladive,

elle ne parlait presque jamais. Elle restait assise là, sans vous regarder. Elle ne faisait pas vraiment peur, pourtant Ed flippait quand il était près d'elle, car elle semblait avoir la capacité de lire dans les pensées – ce qui avait le don de le rendre nerveux et mal à l'aise.

Ensuite, il y avait Skinner. Skinner ne passait pas beaucoup de temps avec les autres biscornus. Il s'était lié d'amitié avec Achille et Paddy. C'était de loin le plus sympa de la bande. Il s'entendait bien avec tout le monde et était toujours partant pour tout. Curieux, il posait d'innombrables questions et n'hésitait pas à proposer son aide, alors même que les épais plis de sa peau le rendaient assez maladroit.

Enfin, il y avait Trinité, qui rassemblait un garçon et une fille collés ensemble. Dans leur dos, ils avaient un troisième corps atrophié, qu'ils cachaient la plupart du temps. La fille, Trio, et le garçon, Trey, n'arrêtaient pas de se chamailler et le ton pouvait rapidement monter, d'autant que la première n'était jamais à court de commentaires pernicieux ou de mots blessants. Au départ, Ed avait cru que le troisième corps, celui qu'ils avaient dans le dos, était mort. Mais ce n'était pas le cas et Mister Three, c'était son nom, se réveillait de temps en temps, toujours d'une humeur de chien. Ed espérait ne pas se trouver dans les parages lorsque cela se produirait.

Et lui, comment le voyaient-ils, alors ? Peut-être comme un phénomène de foire, avec sa mine balafrée qui lui donnait des airs de Janus. Brooke n'était pas beaucoup mieux. Un jour, il faudrait bien qu'elle retire son bandage et qu'elle expose au monde ce qui lui était arrivé.

— Bon, écoutez, j'ai pas toute la journée, dit Ed en s'appuyant contre une vitrine, les bras croisés sur la poitrine pour bien marquer son impatience.

— Non, non, t'inquiète, répondit Trey.

— Que tu dis, ajouta aussitôt sa « sœur », Trio.

— Je vous écoute…, enchaîna Ed qui n'avait qu'une envie : monter en voiture et partir.

— Quand on a quitté Heathrow…, dit Trio, la Reine du dépôt nous a donné des ordres, ce qui, la connaissant, n'a rien d'exceptionnel. La consigne numéro un était d'en apprendre autant que possible sur ce qu'on pourrait appeler le *monde extérieur*. Or, je ne voudrais pas paraître désobligeante : tout ceci est très impressionnant, mais, au fond, ça reste, sans vouloir vexer personne… un *musée*. Ce que je veux dire, c'est qu'on

est bien loin du vaste monde. C'est pourquoi on a pensé que l'un d'entre nous devrait vous accompagner.

Ed soupira et regarda ses pieds. Ses chaussures allaient bientôt rendre l'âme. Il faudrait penser à en trouver des neuves.

— Sans vouloir vous offenser, on a besoin de guerriers. Je peux pas prendre de voyageurs.

— On a des compétences, dit Skinner.

— Ah oui ? Lesquelles ?

Ed ne voulait pas paraître trop dur, mais il craignait qu'ils retardent chacun de leurs mouvements et qu'il doive les protéger tout du long.

— Ben, pas moi personnellement… bien sûr, répondit tristement Skinner. J'suis pas bon à grand-chose. (Il eut un petit rire.) Mais les autres.

— Je vous écoute.

— On sait ce qui se passe, dit Trey.

— Tu veux parler de votre don de télépathie ? demanda Ed en croisant le regard de Trey et de Trio, se demandant s'ils savaient ce qu'il pensait en ce moment même. Votre capacité à entrer dans nos esprits ?

— Pas les vôtres, dit Trey. On peut pas sonder l'esprit des gens ordinaires.

— Je pensais que vous pouviez. (Après tout, peut-être qu'il avait mal compris.) Comment ça marche alors ?

— Les crevards, dit Skinner. C'est bien comme ça que vous les appelez, hein ?

— Ouais.

Ed trouvait toujours aussi déconcertant que Skinner ait un chat coincé dans son haut de survêtement. Des yeux félins le regardaient fixement. La première fois qu'Ed avait vu Skinner, il avait d'abord cru que le chat faisait partie de lui, une sorte de grosseur ou d'excroissance (on pouvait s'attendre à tout, avec ces enfants). Il avait été soulagé d'apprendre qu'il ne s'agissait que d'un vulgaire matou. Mais ça lui fichait quand même les jetons.

— Certains d'entre nous peuvent, en quelque sorte, les entendre, poursuivit Skinner. Les crevards. En fait, on en est tous capables, au moins un peu. C'est difficile à expliquer, mais on peut… partager certaines pensées avec eux. Moi, par exemple, je suis pas très doué pour ça. Mais Tête-de-carpe est brillante. Comme un poste de radio, elle est capable de se régler pile sur ce qui se passe à tel ou tel endroit.

— Comment tu fais ? demanda Ed en se tournant vers elle. Comment ça se passe ?

Tête-de-carpe détourna la tête d'un air gêné, le rouge aux joues. De toute évidence, elle n'était pas disposée à parler.

— Elle a toujours eu ce don, dit Trio. Tout comme la Reine. Et aussi Cou-de-crayon. Lui, c'était le pire. Il arrivait même à savoir ce que nous, on pensait ! Et puis il y a aussi Mister Three…

Joignant le geste à la parole, Trinité se retourna, exposant le troisième petit corps, recroquevillé dans le dos, qui pointait à l'air libre à travers une ouverture du pull, un peu comme le chat de Skinner.

— Il peut carrément communiquer avec eux, poursuivit Trio. Comme s'il les appelait sur leur portable. Genre : *« Allô, comment ça va, espèce d'enflure ? »* Mais il est rarement éveillé et ça l'épuise.

— Ces derniers temps, poursuivit Trey, on a tous commencé à capter les adultes. Pas vraiment leurs pensées. D'ailleurs, est-ce qu'ils pensent vraiment ? Non, c'est plus comme, j'sais pas, une radio, et si y en a plein, le signal est plus fort…

— Disons qu'on *sait*, dit Skinner. J'sais pas comment dire autrement, on *sait*. On est connectés. Comme si on partageait un seul et même énorme cerveau.

— Donc, pour répondre à ta question, dit Trey, même si on ne peut pas l'expliquer de façon rationnelle, on considère que vous devriez prendre l'un de nous avec vous.

— Peut-être, dit Ed, dubitatif.

— Toutes les unités militaires ont bien un opérateur radio ? dit Skinner.

— Sauf que vous n'êtes pas une radio, protesta Ed. Vous ne pouvez pas vraiment communiquer.

— T'as mieux à proposer ?

— Des guerriers. Armés jusqu'aux dents. Ça, je comprends. Y a pas de vaudou là-dedans.

— Écoute-les, conseilla Absinthe d'une voix étonnamment normale, comparée à son apparence. La vérité sort toujours de la bouche des enfants. Ils disent vrai. Ils en savent plus que tu n'en sauras jamais et ils te seront d'un bien plus grand secours que des matraques et des couteaux. Ils vous protégeront contre ceux de mon espèce.

— Imaginons que j'en prenne un avec moi, dit Ed en parcourant du regard la rangée d'enfants, et j'ai bien dit imaginons ; ce serait qui ?

— J’suis pas très bon à ce jeu-là, dit Skinner, et Tête-de-carpe est trop timide.

— Ce qui nous laisse…, raisonna Ed en levant les yeux vers Trinité.

— Nous, j’en ai bien peur, répondirent en chœur Trio et Trey avec un sourire. Tu penses que tu peux nous trouver une petite place ?

— Je pensais pouvoir prendre une personne de plus, répondit Ed en se demandant comment tout ce monde allait tenir dans la voiture. Mais, avec tout le respect que je vous dois, vous comptez plus pour deux, voire trois personnes, que pour une. Et puis Ebenezer va pas apprécier.

— On le charmera.

— Vous avez intérêt. Il est du genre fondamentaliste. Pour lui, vous êtes une abomination aux yeux du Seigneur. Ça promet d’être un voyage intéressant.

— Oh, tu vas pas nous dire que tu t’attendais à ce que ta vie soit un long fleuve tranquille ? dit Trey.

— Eh bien, pour tout te dire, *si*. Je rêve d’avoir une vie morne et sans relief, dans laquelle rien ne se passe. Mais tu sais quoi ? Je sais d’avance que ça n’arrivera pas. Alors on est partis !

## 34

— C’est pas possible, t’es un vrai sac d’os, ma fille. J’ai l’impression d’être assis à côté d’un fagot de bois ou d’un squelette !

— Ouais, ben moi, au moins, je pue pas comme un crevard. Bon Dieu, z’avez pas de savon à la Tour ? Ou vous vous lavez avec du lisier de cochon ?

— Ah ça, tu dois connaître, hein ? J’ai entendu dire qu’avant tu sortais avec un cochon.

— Oh, tellement drôle. J’ai failli rire.

— Fermez-la, vous deux, cria Ed depuis le siège avant.

Ça avait été comme ça tout le long du chemin depuis le départ du musée. Brooke et Macca n’avaient pas arrêté de se chamailler comme deux gamins. Ed, tel un père dont la patience est mise à rude épreuve, sentait la moutarde lui monter au nez. Il commençait à regretter d’avoir emmené Macca. D’autant qu’il avait failli ne pas venir. Après avoir cru manquer de volontaires, il en avait finalement trop. Macca avait alors proposé de laisser sa place, mais Will avait fait valoir qu’il était bien meilleur guerrier que lui-même, qui serait plus à sa place au musée, à travailler avec Einstein.

Ed avait accepté à contre-cœur. Il comptait sur Will, qui était clairvoyant et raisonnable, mais il devait admettre qu’au combat Macca était bien meilleur. Ed aurait juste voulu qu’il soit un peu moins chiant de temps en temps.

— Tu peux pas lui demander de se tenir ? grogna Brooke. Il commence vraiment à me gonfler.

— T’es bien placée pour dire ça, toi, répondit Macca.

Ils étaient trois entassés sur la banquette arrière du monospace : Macca, Brooke et Ebenezer, ce dernier faisant tout son possible pour se tenir à l'écart de la dispute, sans pouvoir toutefois s'empêcher d'ajouter son grain de sel de temps à autre, quitte à en remettre une couche. Ses remarques, quand elles avaient un sens, n'avaient rien de spirituel. Résultat, l'ambiance dans la voiture devenait de plus en plus exécrable.

Brooke était *effectivement* plutôt maigre. Ils avaient tous perdu du poids depuis que l'épidémie s'était déclarée. Et pour cause, il n'y avait jamais assez à manger. Elle n'avait pourtant rien d'un sac d'os ni d'une anorexique. C'était juste une jeune fille fine et athlétique. D'un autre côté, il fallait bien avouer que Macca ne brillait ni par son hygiène ni par ses efforts vestimentaires. C'était même sa fierté. Il portait plusieurs couches de vêtements et, de ce qu'Ed avait pu en voir, il ne les avait jamais changés. Une odeur de fromage en état avancé d'affinage emplissait donc l'habitacle. Pour faire bonne mesure, il ne se coupait jamais les cheveux, pas plus qu'il ne se les lavait, préférant les garder attachés en une vague queue-de-cheval d'où dépassaient un tas de trucs. Brooke se tortillait sur son siège pour se tenir à distance de ce nid à poussière.

— Je pensais que le principal problème de ce voyage, ce serait les crevards, dit-elle. J'ignorais qu'il faudrait aussi affronter M. Putride.

— Dis, c'est quoi ton plan ? répliqua Macca. Faire crever les adultes d'ennui avec tes blagues à deux balles ou les foudroyer avec ta laideur surnaturelle ?

— Arrête. Pour toi, faudrait une catégorie à part, du genre « le clodo du mois ».

— Sans blague ? répondit Macca en secouant ses cheveux sous le nez de sa voisine.

— Fous le camp ! hurla Brooke en le repoussant violemment.

Ed était trop excédé pour leur demander de se taire. Une terrible migraine avait réveillé la douleur de sa cicatrice. Trop de souvenirs désordonnés se bousculaient dans sa tête : les voyages dans le minibus de Rowhurst pour aller disputer des matches de foot ou de cricket dans une autre école – Sevenoaks, Tonbridge ou Rochester ; les éclats de voix des mecs, les concours de pets, les moqueries, les blagues graveleuses, les vantardises à propos de choses qu'ils n'avaient jamais faites avec des filles… Et puis un autre voyage en bus, il y a un an. Quand Greg le boucher les avait pris, lui et ses potes, après qu'ils se furent échappés de Rowhurst.

Brooke était là. Avec deux copines. Courtney et Aleisha. Toutes les trois étaient assises à l'arrière du car. Et leur passe-temps favori consistait déjà à chambrer les garçons, ce qui, Ed s'en souvenait comme si c'était hier, avait le don de lui taper sur les nerfs. Comme tout ça paraissait loin ! Combien de ceux qui étaient dans ce bus étaient morts, aujourd'hui ? Jack, Bam, Piers ; Courtney, Aleisha ; plus Liam, le fils de Greg ; et aussi la Française avec le chat, Frédérique…

Des fantômes.

Et aussi tous ses amis de l'école, disparus à jamais. Certains n'étaient même pas arrivés au bus. Malik, par exemple, un de ses meilleurs potes, victime des adultes alors qu'ils quittaient la ville à pied. Bang. Aussi simple que ça. Ils étaient tranquillement en train de discuter, et puis soudain…

Plus rien.

Parti.

Il soupira. Brooke avait sacrément changé depuis cette époque. Elle avait mûri. Elle s'était détendue. Pourtant, quelque chose s'était passé depuis qu'elle avait pris place dans la voiture. Elle était redevenue la gamine tête à claques qui squattait l'arrière du bus. Il ne pouvait pas lui en vouloir. Macca était un vrai emmerdeur. N'empêche que leur attitude était débile. Voilà qu'ils étaient en train de rouler vers on ne sait quoi, sur une route qui, si l'on se fiait au passé, était semée d'embûches, et ces deux-là se comportaient comme des gamins, en faisant abstraction du monde extérieur.

Et si c'était ça leur but, au fond ? Ne pas penser à l'endroit où ils allaient ni à ce qui les y attendait ? D'autant que Brooke n'était pas forcément à son aise parmi ces enfants que, pour la plupart, elle ne connaissait pas. Et dans ces cas-là, elle réagissait toujours pareil : la meilleure défense, c'était l'attaque.

Quant à Macca, il faisait partie de ces mecs qui ne savent pas comment s'y prendre avec les filles, sinon en étant agressif et grossier.

Ed esquissa un sourire. Si l'attitude de Macca s'expliquait par le fait qu'il en pinçait pour Brooke, il lui souhaitait bien du courage.

Lewis conduisait à vitesse raisonnable, sans à-coups, le visage impassible, les yeux rivés sur la route. Malgré ses paupières mi-closes, il restait pleinement attentif. Détendu. Indifférent au tohu-bohu qui se déroulait à l'arrière. En tant que passagers les plus corpulents, Kyle et Trinité avaient hérité des deux gros fauteuils à accoudoirs qui occupaient le centre du monospace. Kyle ne faisait rien pour arranger les choses, lâchant

de temps en temps une remarque qui avait le don de tendre encore un peu plus l'atmosphère. Pour son plus grand bonheur, Brooke et Macca se crêpaient le chignon en hurlant et Ebenezer les bombardait en retour de poncifs bien-pensants.

Pour la cinquantième fois, Ed baissa les yeux sur la carte routière en tentant de faire abstraction de son entourage. De toute façon, la carte ne servait presque plus à rien, vu qu'après quelques détours ils avaient enfin réussi à rejoindre l'autoroute. Mais Ebenezer les avait prévenus : la section surélevée était en partie effondrée. Il fallait donc éviter ce tronçon. Qu'à cela ne tienne, Lewis avait gardé son calme, Ed avait consulté sa carte, et ils avaient trouvé le moyen de faire un crochet pour s'engager sur l'autoroute un peu plus loin. Ensuite, il n'y avait plus qu'à se laisser glisser le long de la M4. Ed gardait un œil sur le compteur kilométrique. Dès qu'il indiquerait trente kilomètres, ils sortiraient. Et c'est là qu'ils se mettraient à chercher sérieusement Ella, Maeve et les autres.

C'est à cet instant que la réalité lui apparut dans toute sa dureté : l'étendue de la zone qu'ils allaient devoir explorer, la faiblesse des probabilités qu'ils tombent rapidement sur les petits… Bien sûr, le fait d'être en voiture était un avantage, mais si on regardait les choses en face, c'était une mission vouée à l'échec. À force de vivre à Londres, au milieu des immeubles, on finissait par perdre tout sens des réalités et oublier à quel point le monde extérieur était vaste. Il lui avait suffi de quelques kilomètres sur la M40 pour en prendre conscience. D'abord, ils avaient vu défiler les zones d'activité, les ronds-points, les hôtels low-cost et les immeubles de bureaux, puis des arbres et des espaces verts avaient commencé à s'intercaler entre les constructions, jusqu'à ce que, finalement, la campagne s'étende à perte de vue.

Tout le long du chemin, ils avaient croisé des adultes, des sentinelles, debout sur la route, les yeux clos, les bras tendus devant eux, les visages tournés vers le ciel, la peau brûlée et cloquée.

— Pourquoi y font ça ? demanda Lewis tandis qu'il en contournait un, planté au milieu de l'autoroute.

— Ils relaient le signal, répondit Trey. Comme des poteaux téléphoniques.

— Quel signal ? dit Lewis. Qu'est-ce qu'y racontent ?

— Ce ne sont pas des mots, dit Trey. C'est plus un bourdonnement, ou disons un signal de ralliement.

— Pour qui ?

— Selon moi, c'est un rassemblement général, dit Trio.

— Je peux pas les voir en peinture, dit Ebenezer. Y me débectent.

— On devrait leur rouler dessus, enchérit Kyle.

— Ouais ! s'enthousiasma Macca. Et si on faisait un peu de *GTA* ?

— On n'est pas là pour s'amuser, protesta Ed. On n'a pas de temps à perdre. Si on s'arrête pour s'occuper de chaque crevard errant qu'on croise, on n'est pas rendus.

De fait, il semblait y avoir une sentinelle tous les cents mètres, même ici sur l'autoroute – des mères, des pères, des ados. Ed estima que si c'était pareil sur toutes les routes qui menaient à Londres, ils devaient être des milliers. Sans compter tous ceux qu'ils appelaient en renfort.

Il se remémora la conversation qu'il avait eue avec Shadowman quand il était allé chercher l'alcool qui avait servi au troc.

— Tu vas vraiment partir à la campagne pour aller chercher cette gamine ? avait-il demandé, incrédule.

— Je le dois à Sam.

— À ta place, je lui aurais dit d'oublier, ou alors je lui aurais raconté un bobard. J'aurais fait semblant de chercher pendant un ou deux jours, et puis je serais rentré. La vie aurait repris son cours, comme si de rien n'était.

— C'est sans doute ce qui fait la différence entre toi et moi.

— Sûrement. Toi, Ed, t'es comme un père. Tu te sens obligé de prendre soin de tout le monde, de protéger tout le monde. Mais c'est impossible, tu peux pas prendre soin de tout le monde. Tout ce que ça va te rapporter, c'est de devenir cinglé. En plus, on a besoin de toi ici.

Shadowman lui avait raconté ce qu'il avait observé : ce commandant en chef des crevards, qu'il avait surnommé Saint Georges, et qui semblait attirer à lui tous les adultes de Londres.

— Ils se rassemblent, Ed. Quelque chose d'important se prépare. Tôt ou tard, ils vont envahir le centre-ville. Et là, ça va craindre. Il faut qu'on soit prêts à les recevoir. J'y arriverai pas tout seul. Les enfants de Londres sont dispersés, divisés, chacun dans son propre camp, son petit monde. Ils sont tous occupés à se disputer entre eux, à se battre entre voisins. J'ai bien vu. Pourtant, on a pas le choix. Si on veut faire face à la menace, il faut qu'on s'unisse, qu'on joigne nos forces, ou alors on court à la catastrophe.

Pour les avoir longuement étudiés, Shadowman en savait plus sur les crevards que n'importe qui d'autre.

— Tu l'as constaté toi-même, Ed, avait-il répondu lorsque ce dernier lui avait demandé s'ils étaient vraiment capables de s'organiser. Ils ont changé. Leur comportement a changé. La façon dont ils semblent converger vers un point connu d'eux seuls, comme s'ils répondaient à un appel. Eh bien c'est Saint Georges qui les appelle.

— Dans ce cas, qu'est-ce qu'ils attendent ? Pourquoi ils attaquent pas ?

Shadowman n'avait pas la réponse à cette question. Mais il voulait savoir. Sa seule hâte était de retourner dans la rue afin de poursuivre ses observations de terrain. Et dès que l'entorse qu'il s'était faite à la cheville irait mieux – l'affaire d'un ou deux jours, d'après lui – c'était ce qu'il ferait.

— Et s'ils attendaient juste d'être plus nombreux ? avait suggéré Shadowman au moment où Ed s'en allait. L'appel a cessé de retentir. Les crevards de Londres se sont rassemblés. Mais… Et si, tous ensemble, ils avaient poussé un cri ? Un cri énorme, censé retentir aux quatre coins du pays ? Et si d'autres arrivaient de partout ? De là où vous allez ?

— Tu sais quoi ? avait répondu Ed avec un sourire faussement détaché. On a assez d'emmerdes comme ça pour ne pas penser à ceux qui sont pas encore là.

— Tu as tort de faire l'autruche. Les emmerdes finissent toujours par arriver. C'est même la seule certitude qu'on ait.

Or, plus il voyait de sentinelles sur la route, plus Ed se disait que Shadowman avait raison. Quelque chose d'important se préparait. Quelque chose de grave. Restait à espérer qu'ils retrouvent vite Ella, qu'ils ne perdent pas des jours à la chercher, car sa place était à la Tour, avec les siens. Il était crucial qu'il informe le général Jordan Hordern de sa discussion avec Shadowman et de la seule conclusion qu'il convenait d'en tirer : tout le monde devait s'unir et travailler ensemble.

Mais alors, comment expliquer qu'il soit en ce moment même à des kilomètres de Londres, en rase campagne ?

Tout ça, c'était à cause de Sam, ce petit garçon extraordinairement obstiné dont la volonté semblait devoir triompher de tout.

— Dieu nous garde, marmonna Ebenezer depuis le siège arrière.

Ed se retourna et le vit se signer.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'était là, répondit Ebenezer en tendant le bras vers la gauche. C'est dans cette église que les petits sont morts. C'était horrible. On les a laissés seuls et ils se sont fait massacrer. C'est un endroit maudit. Un lieu de mort.

Je prie pour eux toutes les nuits. J'espère que, là où ils sont, ils ont trouvé la paix.

— Tu veux que je m'arrête ? demanda Lewis en levant le pied.

— Jamais de la vie, dit Ebenezer. Pas ici. De toute façon, y a plus rien. On a brûlé l'église. On a mis le feu pour incinérer les corps de ceux qui étaient tombés.

— Comme tu veux. On continue. On continue, répéta Ed en se tournant vers la fenêtre et en scrutant à travers les arbres avec une curiosité morbide.

— Trois églises, dit Trey.

— Comment ça ? demanda Ed.

— La règle de trois, dit Trey. Il y aura trois églises. Tout marche par trois. C'est la règle.

— Commence pas avec ça, dit Trio. On veut pas entendre parler de ta stupide théorie…

— T'as dit un truc, avant, les interrompit Brooke depuis la banquette arrière, quand Ed est arrivé pour la première fois au musée. Je t'ai entendu. À propos de trois balafrés. J'avais pas compris à l'époque…

— Ouais, dit Trey, je m'en souviens. J'ai pensé, « il y a Brooke, maintenant Ed, il y en aura forcément un troisième ». J'ai hâte de voir à quoi *ça* ressemblera.

Ed était sur le point de protester, plus pour défendre Brooke que pour lui-même, d'ailleurs. Il aurait voulu dire à Trey qu'il n'avait pas choisi, que rire d'une infirmité était honteux, qu'il n'était pas un phénomène de foire, quand il lui apparut que s'il y avait bien quelqu'un de monstrueux dans cette voiture, c'était Trinité. Il supposa qu'à ce titre, celui-ci avait le droit de faire des commentaires désobligeants sur l'apparence des gens.

— Ouais, dit Macca en pouffant. Même si y a peu de chances qu'on atteigne les mêmes sommets qu'avec Miss Tronche Déglinguée, ici présente.

Brooke s'étrangla.

Un lourd silence s'abattit sur la voiture.

Gêné, Macca comprit qu'il avait dépassé les bornes.

C'était dégueulasse. Le malaise passé, tout le monde l'engueula comme du poisson pourri jusqu'à ce qu'il fasse l'effort de s'excuser, sur un ton à moitié sarcastique.

Après ça, tout le monde se tut. Ils laissèrent l'église derrière eux et dépassèrent bientôt Heathrow. Sur la dernière bretelle qui menait à

l'aéroport, ils croisèrent un petit groupe de sentinelles, serrées les unes contre les autres, aussi immobiles que des statues.

— Hé, Brooke, regarde ! dit Macca. Ta famille est venue te souhaiter bonne chance.

*Punaise*, pensa Ed, *ce crétin n'arrêtera donc jamais…*

— Et si on faisait une pause, répondit Brooke. Ça commence à me gaver, ces chamailleries. Tu m'en as mis plein la tête, t'as même été vraiment blessant. Maintenant, lâche-moi un peu, tu veux ? J'en peux plus.

— Ah, tu rends les armes, hein ? La fulgurance de mon esprit et ma classe innée ont fini par avoir raison de toi. Je le savais. Je savais que tu étais faible. Une faible femme.

— Écoute, sérieux, dit Brooke. On pourrait pas arrêter ? En fait, j'ai peur.

— Je le savais.

— Et pour tout te dire, Macca, tu me plais. Tu me plais vachement.

— J'en étais sûr !

Ed dut se retenir pour ne pas rire. Pauvre Macca. Il ne se rendait pas compte qu'il allait tomber dans un piège et se faire hacher menu. Décidément, Brooke et lui ne jouaient pas dans la même catégorie. À côté d'elle, c'était un débutant. Mais est-ce que Macca méritait ce qui allait lui arriver ?

Sans doute.

Ils arrivèrent à la jonction avec la M25, la grande autoroute qui fait le tour de Londres. Ed jeta un œil au compteur – ils avaient parcouru trente kilomètres. Maintenant, il voyait mieux à quoi correspondaient trente kilomètres. Il avait en tête que c'était la distance que l'on pouvait parcourir en une journée de marche. Pourtant, l'idée de faire à pied le chemin parcouru depuis le musée paraissait dingue. Y en avait pour une éternité.

Quoi qu'il en soit, à la prochaine sortie, ils quitteraient l'autoroute et se mettraient en quête d'une colonie.

— C'est même la principale raison qui m'a poussée à venir, poursuivit Brooke. Dès que je t'ai vu l'autre jour, débarquer avec Ed, je me suis dit, ouah…

Fallait lui reconnaître au moins ça, Brooke était une comédienne hors pair.

— Au musée, question mecs, c'est le désert. T'as vu les tronches qu'ils ont ?

— Que des geeks ou des gays, affirma Macca.

— Exactement.

Sans s'en rendre compte, Macca était en train de tomber dans le piège que lui tendait Brooke.

— C'est juste que… Je croyais que tu kiffais Ed. Je pensais qu'y avait un truc entre vous.

— Ed ? Tu plaisantes ? Ça va pas, non ?

Ce dernier réprima un sourire, en espérant que Macca n'avait rien vu. Était-il le seul à ne pas comprendre ce qui se passait ?

— Cool, poursuivit Macca. Tu sais, tous ces trucs que j'ai pu dire… Ben, c'était juste pour déconner. Une façon de jouer. Ma manière à moi de montrer que je m'intéresse à toi.

— Vraiment ?

— En fait, t'es pas du tout hideuse et tout ça.

— Tu me trouves jolie ?

— Eh bien… T'es pas laide.

— Les gars, dit doucement Trio. Je perçois un drôle de truc.

Mais tout le monde était trop captivé par le jeu de Brooke pour lui prêter attention.

— Toi, Macca, t'es mieux que pas moche, dit-elle d'un ton désarmant de sincérité.

Ed se demandait combien de temps elle allait faire durer le plaisir avant de porter le coup fatal. De toute évidence, elle s'amusait beaucoup trop pour arrêter maintenant. C'était cruel de sa part, Macca n'était pas armé pour ça. Mais il méritait une bonne leçon.

Tête baissée, feignant d'être absorbé par l'étude de la carte, Ed profitait du spectacle en attendant tranquillement la chute.

— Sérieusement, il faut arrêter la voiture, dit Trio.

— Qu'y a-t-il ? demanda Ed en pivotant sur son siège.

C'est alors qu'il entendit Lewis jurer et qu'il sentit que la voiture ralentissait.

— Quoi ? dit Ed en se retournant face à la route.

Lewis n'eut pas besoin de lui répondre. Un mur de crevards s'élevait devant eux, bouchant entièrement la voie. Lewis arrêta la voiture.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda-t-il d'une voix pâteuse, presque avec lassitude, comme s'il venait juste de se réveiller.

— Roule-leur dessus, dit Kyle.

— Ouais, dit Macca. Écrabouillons-les, ces débiles mentaux.

— Y en trop, dit Ebenezer en se penchant en avant pour mieux voir. On pourrait se retrouver bloqués.

— Il a raison, acquiesça Trio. Ils sont trop nombreux.

Son frère et elle avaient les yeux clos, comme hypnotisés.

— C'est une vraie armée, poursuivit-elle. On ferait mieux de faire demi-tour.

— Ils vont où, comme ça ? demanda Lewis. On peut avoir l'adresse de la teuf ?

— Ils ont reçu l'appel, répondit Trey. Tout ce qu'ils veulent, c'est aller en ville pour rejoindre les autres.

— Renverse-les, dit Kyle. Si on roule assez vite, ils ne pourront pas nous arrêter.

— Non, dit Trey.

— Faut pas croire, dit Lewis, un corps ça peut faire de gros dégâts, en cas d'accident. Un jour, juste à côté de notre école, au carrefour, j'ai vu un gamin se faire renverser par une voiture. Il a carrément *volé*, mec. Il est resté à l'hosto, j'sais pas, moi, un an ou quoi. Aujourd'hui encore, je me demande comment il a pu en réchapper. Mais t'aurais vu l'état de la bagnole ! Une véritable épave. Si le type s'était tapé un mur, ça aurait pas été pire. Et je te parle pas d'une caisse en plastique ou quoi, non, une voiture normale, en tôle et tout.

— T'as raison, dit Ed. Pas question qu'on prenne le risque d'abîmer la voiture. Sans elle, on n'aurait pratiquement aucune chance de réussir notre mission.

— On pourrait essayer d'y aller en douceur, suggéra Kyle. On entre dans le tas, comme un brise-glace.

Et il mima l'action en fendant l'air avec le tranchant de la main.

— À votre avis, ils sont combien ? demanda Ed en se tournant vers Trinité. On peut espérer forcer le passage, ou pas ?

— Non. Ils sont trop nombreux, répondit Trio en se pinçant la lèvre. Je peux pas te donner un nombre exact. On ne voit que les premiers rangs.

— Allez, on essaie, plaida Macca. Même si on n'en élimine qu'une petite partie, ce sera toujours ça de moins à la surface de la Terre.

— On n'est pas là pour massacrer du crevard, dit Ed en essayant de garder son sang-froid. On est là pour faire ce qu'on a à faire, et rentrer sains et saufs au musée.

— Question stupide, j'imagine, mais est-ce qu'on pourrait pas les contourner ? demanda Brooke.

— Question stupide, dit Kyle en éclatant de rire.

— Autre question stupide, reprit Brooke du tac au tac, comment tu fais pour être aussi con, Kyle ?

— On peut pas les contourner, les interrompit Ed en espérant tuer dans l'œuf la dispute.

Ça n'allait pas recommencer !

— Y a pas de sortie par ici, poursuivit Ed. Et ils bouchent entièrement le passage. Le pire, c'est qu'il y en a une juste derrière. La sortie pour Slough. On pourrait peut-être essayer de passer quand même ?

— Lewis, vaudrait mieux faire demi-tour, dit Trio d'une voix tremblante. Je vous assure.

— Mais… On vient pas de passer une sortie ? fit remarquer Ebenezer.

— Si mais c'était pour rejoindre la M25, dit Ed en revérifiant sa carte. Si on prend par là, on va devoir faire un grand tour avant de pouvoir revenir là où on veut.

— Dans ce cas, je vote pour qu'on les écrabouille, dit Kyle. Dix points par crevard ratatiné. Lewis, tu te souviens des défis à la con qu'ils se lançaient dans *Top Gear* ? Eh ben dis-toi que c'est pareil.

*Ah, si seulement Will avait été là*, pensa Ed. Lui aurait su quoi faire. C'était un vrai crack quand il s'agissait d'appréhender une situation dans son ensemble et de calculer les conséquences de telle ou telle action.

Mais Will n'était pas là. Ed devait décider seul. Il se tourna vers Lewis.

— Bah, j'imagine que rien ne nous empêche de tenter le coup.

— Accrochez-vous, cria Kyle. Ça va secouer !

## 35

Lewis opina du chef.

Jusqu'ici, il s'en était tiré. Personne n'avait remis en question sa conduite. Pourtant, il ne s'était retrouvé au volant d'une vraie voiture qu'une fois ou deux. L'essentiel de ce qu'il savait, il l'avait appris sur sa PlayStation : il s'était fait offrir un set de commande dernier cri avec siège baquet, volant, levier de vitesse et pédalier on ne peut plus réalistes. Qu'est-ce qu'il aurait aimé pouvoir encore y jouer !

Les deux fois où il avait pris les commandes d'une vraie voiture, c'était en toute illégalité. Il avait un copain, Altan, qui était dingue de bagnoles et qui n'hésitait pas à en voler. Deux fois, il avait laissé Lewis faire un essai. Juste l'aller-retour dans la rue, en fait. Mais un soir, Altan s'était tué en conduisant un scooter volé, ce qui avait refroidi les ardeurs de Lewis.

Il espérait que les autres n'avaient pas remarqué à quel point il conduisait mal. En tout cas, ils n'avaient rien dit, sans doute trop occupés à autre chose. Au moins, ils ne s'étaient pas pris un mur !

— Regarde-moi ces fumiers, dit Kyle en se penchant entre les deux sièges avant.

— Des crevards, hein ? dit Lewis. C'est comme ça que vous les appelez ?

— Parce que c'est ce qu'ils sont, insista Kyle. Z'ont plus rien d'humain, juste des sacs de pus et de sang vicié.

— Crevards. Ouais… Ça me plaît.

Il faut dire que ça leur allait plutôt bien. Un bon nom.

D'autant que Lewis allait devoir leur rouler dessus.

Et il valait toujours mieux foncer dans une meute de crevards que dans une foule de gens. Ça, il n'était pas sûr qu'il aurait pu le faire. Ne jamais montrer qu'on avait des doutes. C'était ça, le jeu. Rester cool.

Il jeta un œil dans le rétroviseur. Les mains plaquées sur les oreilles, Trio et Trey se balançaient d'avant en arrière sur leur siège en psalmodiant. Ils avaient essayé de les dissuader. Peut-être qu'ils auraient mieux fait de les écouter.

Depuis le siège passager, Ed lui donnait des instructions… qu'il n'écoutait que d'une oreille.

— Pas trop vite pour garder le contrôle et ne pas abîmer la voiture… Pas trop lentement pour éviter que la foule se referme sur nous…

Lewis avait la gorge sèche, les mains moites. Il avait besoin d'un petit remontant. C'est alors qu'il se rappela le CD qu'il avait emporté. Des mois qu'il le gardait dans son sac à dos en prévision du moment où il aurait l'occasion de le réécouter. Il enfonça le bouton de la radio. Un sifflement de parasites résonna dans la voiture. Il sortit le CD de sa poche, ouvrit le boîtier, puis glissa le disque dans l'étroite fente. Après un silence, les premières mesures de « Crank That » par Soulja Boy Tell'Em jaillirent des haut-parleurs, emplissant l'habitacle. Magique.

Ed demanda bien le silence, mais il était le seul. Les autres hurlaient de joie.

Lewis était prêt.

Rester cool.

— On y va ! dit-il, et il enfonça la pédale de l'accélérateur.

Les mères et les pères qui leur faisaient face avaient vu la voiture, bien sûr, mais c'est tout juste s'ils avaient réagi. Ils marchaient d'un pas obstiné vers un but connu d'eux seuls, et rien ne les ferait dévier de leur route. Dans un sens, eux aussi restaient cool. Concentrés. Ils avançaient, répondaient à l'appel, qu'importe la puissance des infrabasses qu'on leur opposait. En effet, il apparaissait de plus en plus clairement, à mesure que la voiture approchait d'eux, qu'ils n'allaient pas s'écarter du chemin.

Un jour, sur YouTube, Lewis avait vu une vidéo montrant une migration de crabes, sur une plage, quelque part. Ils étaient tout rouges et il y en avait des millions. Un truc de fou. Tout à coup, ils se mettaient en route et traversaient l'île de part en part, envahissant les routes, les jardins, les cours d'école, les champs, les forêts… Rien ne pouvait les arrêter. Pas même les voitures qui les écrabouillaient sous leurs roues. Ces crabes n'avaient pas

choisi. Ils ne faisaient qu'obéir à leur instinct, qui leur commandait de passer à tel endroit précis.

Ces adultes, ces *crevards*, étaient pareils.

Plus la voiture approchait du premier rang et plus Lewis retenait son souffle. Accélérer ou ralentir ? Les adultes étaient vraiment collés les uns aux autres. Une masse compacte.

— Je pense qu'y faut accélérer, dit Lewis.

— Vas-y, répondit Ed, visiblement aussi tendu que lui.

— OK, patron…

Un petit peu plus vite. Une légère pression supplémentaire sur la pédale. Rien qu…

— Y en a trop ! cria Trio.

— Faut les écarter du chemin, dit Kyle.

— C'est l'idée, dit Lewis en accélérant encore.

La voiture prit de la vitesse et… Boum. Ils percutèrent le premier. Un père, qui valdingua sur le côté. Kyle poussa un cri de triomphe. Et puis, très vite, ils se retrouvèrent au centre de la mêlée. Ça cognait de partout. Derrière le premier rang, il y avait des jeunes, boum, boum, boum. La voiture se frayait un chemin à travers eux, labourait la foule. Et puis une mère s'effondra et la voiture fit un bond en lui passant dessus. Kyle poussa un nouveau hourra que Macca reprit en chœur.

— C'est de la folie, dit Lewis. Y bougent pas d'un millimètre.

La voiture était entièrement cernée, maintenant, et Lewis avait finalement réussi à attirer l'attention des adultes. Voyant la voiture comme une menace, ceux-ci encerclaient le corps étranger, pressaient, tapaient aux carreaux, faisaient rempart.

— Plus vite, lança Ebenezer depuis la banquette arrière, mort de trouille.

C'était pourtant un gamin courageux, mais, là, il était flippé.

— J'peux pas aller plus vite, répondit Lewis. C'est comme avancer dans un bourbier, *man*. Ou dans un sous-bois.

— C'est du délire, dit Brooke. Faut se tirer d'ici.

*Sans blague*, pensa Lewis en lui jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Il avait beau essayer d'accélérer, cela ne faisait aucune différence. Ils étaient trop nombreux. Étalée sur le capot, une mère, les jambes nues et couvertes de croûtes, martelait le pare-brise des deux poings.

D’autres adultes tentèrent de l’imiter. Lewis tourna la tête. D’innombrables visages se pressaient contre les vitres latérales, montrant les dents et étalant leurs purulences contre les carreaux.

Et puis la voiture se mit à tanguer de gauche à droite.

Lewis se rappela les émeutes. Ces reportages où l’on voyait des cars de police se faire secouer, puis renverser.

— Recule ! hurla Brooke. Lewis, recule ! Fais marche arrière. On passera jamais. C’est de la folie.

Lewis ne se le fit pas dire deux fois. Il passa la marche arrière, appuya sur l’accélérateur, et… pas grand-chose.

À l’intérieur du monospace, la tension était à son comble. Plus personne ne parlait. Chacun sentait que le piège risquait à tout instant de se refermer sur eux. Lewis tourna le volume de l’autoradio à fond afin de couvrir les coups de poings, de têtes, de bottes et de Dieu sait quoi d’autre que les adultes portaient contre la carrosserie.

Dans un ronflement de moteur, la voiture se mit à reculer lentement. De violents cahots secouaient ses occupants chaque fois qu’elle passait par-dessus un corps.

Rester zen.

Lewis ne voyait rien par la vitre arrière, sinon un mur de corps qui bloquait entièrement la lumière. Les trois occupants de la banquette se contorsionnaient sur leur siège pour suivre la progression de la voiture, espérant enfin revoir la lumière du soleil, à la faveur d’une brèche dans cette barrière de chair.

Soudain, Kyle n’y tint plus.

— Ras le cul de ce truc ! cria-t-il.

Et avant que quiconque ait eu le temps de l’en empêcher, il ouvrit sa portière et bondit dehors en brandissant la grosse hache qu’il tenait jusqu’ici entre ses genoux.

## 36

Le chaos. Kyle qui défonçait les adultes avec le talon de sa hache, les autres enfants qui hurlaient, Ed qui lui ordonnait de revenir, Trio qui criait, Trey qui lui demandait de la fermer…

Soudain, une giclée de sang zébra la vitre arrière en même temps qu'une lame qui s'abattait. La lumière commençait à filtrer. Kyle avait dégagé le terrain. Le risque, dorénavant, c'était qu'à force de reculer, ils le laissent en chemin.

— Je fais quoi ? demanda Lewis.

— Con de Kyle, grogna Ed. Quel idiot.

— Il est là ! hurla soudain Brooke.

Bondissant entre les sièges, Macca ouvrit la portière latérale, attrapa Kyle par le bras et le fit basculer à l'intérieur.

— Fonce, *man* !

Lewis mit pied au plancher. La voiture sursauta et fila en marche arrière, cognant, bringuebalant et tanguant. De longs grincements à fendre l'âme montaient de sous le châssis chaque fois qu'ils passaient sur un corps.

— C'est bon, dit Ebenezer. La route est dégagée.

— Il a raison, confirma Trio. C'est vide, tu peux y aller.

Lewis braqua le volant. Le minivan pivota sur lui-même et alla heurter le rail de sécurité central par le flanc. Lewis enclencha la marche avant, mit les gaz, et ils démarrèrent en trombe, dessinant une grande virgule sur le bitume et écartant quelques adultes au passage.

— T'arrête pas ! cria Ed. Direction la M25.

— On est partis, répondit nonchalamment Lewis, toute sa coolitude retrouvée.

— Un coup pour rien, dit Ed. C'est ma faute. On aurait dû prendre par là dès le départ. À partir de maintenant, plus de risques inutiles.

— Bah, ça valait le coup de tenter, dit Kyle. Au moins, comme ça, on connaît nos limites : cette voiture n'est pas un tank.

— Y a un problème, dit doucement Trey.

— Non, y a plein de problèmes, rectifia Kyle. Nuance.

— Quel problème ? demanda Brooke. Ils ont abîmé la voiture ?

— Non. A priori, tout semble normal, répondit Lewis en haussant les épaules.

Comme s'il s'y connaissait en mécanique. Mais rien dans la conduite, en effet, ne permettait de dire qu'il y avait un problème. La voiture roulait droit et elle répondait normalement aux pressions sur les pédales.

— Y en a d'autres, dit Trey. Je le sens.

— Tant qu'on s'arrête pas, ça ira, dit Ed en se penchant en avant pour baisser un peu le volume de l'autoradio.

Décidément, le gars se comportait exactement comme un parent ou un prof, mais Lewis se demandait ce qu'il pouvait valoir en cas de bagarre. En tout cas, il s'était fait battre au moins une fois, à en juger par la sale cicatrice qui lui barrait la moitié du visage. Une balafre qui contrastait singulièrement avec le reste du personnage, plutôt bourge. Nul doute que ce mec n'avait jamais arpenté les rues d'Holloway, là où Lewis avait grandi. Maintenant, si un loulou comme Kyle l'acceptait comme chef, c'est forcément qu'il avait quelque chose.

Punaise, Kyle ! Fallait quand même y aller pour faire ce qu'il avait fait, bondir hors de la caisse et dégager le chemin comme Thor dégommant du méchant avec son marteau magique.

Trop cool.

Lewis conduisant à bonne allure, ils ne tardèrent pas à atteindre l'embranchement de la M25. Pas évident de trouver la bonne bretelle puisque, roulant à contresens, ils ne voyaient aucun panneau. Finalement, après deux ou trois tentatives infructueuses, ils finirent par se retrouver dans la bonne direction, plein nord.

— On va continuer par là jusqu'à la M40, expliqua Ed. Ça nous ramènera de nouveau vers l'ouest, après quoi on aura plus qu'à trouver une sortie qui nous balance au sud.

— C’est toi le chef, dit Lewis en s’installant confortablement dans son siège.

La tension était retombée. Devant son capot, la route s’étirait à perte de vue. Le danger était passé. Mais ils l’avaient échappé belle.

— On n’est toujours pas hors de danger, lâcha Trio.

Lewis en avait ras le bol, il leur aurait bien demandé de la fermer. Finalement, c’est Macca qui s’en chargea pour lui.

— C’est bon, on a compris, dit-il. Donc si vous pouviez changer de disque, ça m’arrangerait. Sérieux, pas un seul de ces connards n’est capable de nous filer le train. Il est pas encore né, le crevard qui plafonne à cent cinquante à l’heure.

Ils s’engagèrent bientôt sur la M40 mais durent rouler plusieurs kilomètres avant de trouver une sortie, direction Beaconsfield, Amersham et Slough.

— Impec’, dit Ed en consultant de nouveau sa carte. On va d’abord essayer Slough. C’était sur la ma liste des endroits à visiter.

Ils quittèrent l’autoroute et se retrouvèrent rapidement en rase campagne, sur de petites routes bordées de haies, de champs et de bois. Les herbes folles et les fleurs aux couleurs bigarrées poussaient partout, jusque dans les interstices de la route, si bien qu’ils en entendaient régulièrement certaines frotter sous le châssis. Cela faisait des mois, voire des années, que Lewis ne s’était pas retrouvé dans un tel paysage. Pour un peu, il en aurait presque oublié que le reste du monde existait. Il était tellement habitué à vivre en ville, entouré d’immeubles, à des années-lumière de la nature. Il se détendit encore un peu plus. Ça faisait du bien de voir tout ce vert. Il était ravi d’être venu.

— Regardez un peu ça, résonna la voix de Macca depuis l’arrière.

— Quoi ?

— Arrête-toi une minute.

Lewis ralentit et arrêta la voiture au beau milieu de la route. À quoi bon se mettre sur le côté, puisqu’ils étaient les seuls à circuler ? Ed tourna le bouton l’autoradio et éteignit la musique. Silence.

— Quoi ? Qu’est-ce que t’as vu ?

— Là-bas, répondit Macca.

Dans le rétroviseur, Lewis voyait qu’il pointait quelque chose du doigt.

— Qu’est-ce que je suis censé voir ? demanda Ed.

— De la fumée.

— Hé, mais c'est vrai, s'exclama Lewis.

Il la voyait maintenant, une fine colonne grise qui s'élevait au-dessus des arbres dans le lointain, avant de se fondre dans le ciel.

— Qu'est-ce que vous en dites ? dit Macca. Y a pas de fumée sans feu, non ?

— Ouais, répondit Brooke en feignant l'émerveillement. T'en connais des trucs, toi…

— C'est peut-être un feu spontané ? les interrompit Ed en scrutant le panache de fumée. Ça pourrait être… j'sais pas, moi… Un arbre qui brûle. Ça arrive.

— OK, mais, le plus souvent, t'es d'accord que si y a un feu, c'est que quelqu'un l'a allumé, insista Macca. Or, de nos jours, ce quelqu'un ne peut être qu'un enfant, car les crevards n'ont pas les capacités pour ça.

— Ca-pa-ci-tés…, bafouilla Brooke en imitant un zombie de dessin animé.

— Ça vaut le coup d'aller voir, non ? dit Trio.

— J'sais pas, répondit Ed, peu convaincu. Je pensais commencer par fouiller les villes.

— On est venus chercher des gens, non ? dit Kyle. Je vote pour qu'on aille voir la fumée.

Ed pivota et regarda Trinité.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda-t-il. Vous sentez la présence d'adultes, ou pas ?

— Y a quelque chose, dit Trio. Mais le signal est faible. Certainement pas des hordes en tout cas… Je ne crois pas. Mais c'est pas une raison pour ne pas être vigilants. J'veux dire, on n'est jamais seuls.

— On n'est jamais à plus de deux mètres d'un rat, dit Kyle. Ou d'un crevard.

— Qu'est-ce que des adultes viendraient faire par ici ? demanda Macca. Du camping ?

Et il éclata de rire à sa propre blague.

— Il a raison, dit Brooke. Enfin, à part le camping.

— S'il y a des enfants dans le coin, il y a de fortes chances qu'il y ait aussi des adultes, continua Ed, décidément très méfiant. Pour la simple et bonne raison que c'est ce qu'ils chassent. Tout le monde court après la même chose. La nourriture et l'eau. Afin de rester en vie. Lewis, qu'est-ce que t'en dis ?

— Je dis que ça mérite d'aller y jeter un œil. On est en voiture, on est mobiles. Si on voit qu'on perd notre temps, on se tire aussi sec. Pas de problème. Et si ça craint, eh ben on passe sans s'arrêter.

Pour toute réponse, Ed appuya sur le bouton de l'autoradio et la musique monta de nouveau des haut-parleurs, mais à un niveau raisonnable, cette fois.

— Direction la fumée !

Lewis relâcha le frein et démarra.

## 37

Il leur fallut du temps pour trouver d'où provenait cette fameuse fumée. D'abord, les arbres bouchaient la vue, Lewis avait donc le sentiment qu'ils avaient pas mal tourné en rond. Et puis, pas facile de se faire une idée de la distance qui les séparait du panache de fumée quand aucune route n'était droite.

Le ruban d'asphalte qu'ils suivaient traversait une épaisse forêt. Impossible de vérifier *de visu* s'ils allaient dans la bonne direction. Ils n'avaient d'autre choix que de se fier à leur sens de l'orientation. Quand enfin, ils croisèrent une route et qu'ils quittèrent le couvert des arbres, ils se retrouvèrent devant un haut mur percé d'un portail, au-delà duquel s'étirait une voie privée. Le portail était totalement défoncé. Une voiture avait enfoncé un des montants et abattu la grille. L'accident avait dû provoquer un incendie, car la pancarte qui devait indiquer à quoi conduisait l'allée était entièrement brûlée et noire de suie. Les restes calcinés de deux squelettes étaient encore visibles sur les sièges avant.

— Tu parles d'un accueil, dit Macca. Super engageant. C'est quoi, ça ? Les portes de l'enfer, ou quoi ?

— Non, si c'était l'enfer, il y aurait un chien à trois têtes à côté de la porte, répondit Trio.

— Ouais, et tu sais de quoi tu parles, marmonna Ebenezer.

— Qu'est-ce que tu dis ? répliqua Trio, visiblement pas très contente du commentaire.

— Rien, rien.

— Ah, je croyais ! Une personne plus sensible que moi aurait pu penser que tu faisais un commentaire suggérant que nous avions trois têtes…

— Je voulais pas vous blesser.

— T'inquiète. C'est la règle de trois, dit Trey.

— Oh, pitié, commence pas avec ça, coupa Trio.

— Cerbère, le chien à trois têtes, poursuivit Trey. Ou bien la Chimère, une tête de lion, une tête de serpent à la place de la queue et une tête de chèvre qui lui sort du dos. Ou encore les trois Furies, les trois Nornes, la Morrígan, Hécate. La Sainte Trinité. Fais ton choix. Tu voudrais qu'on soit quoi ?

— Je vois pas de quoi tu parles, répondit Ebenezer.

— Moi non plus, dit Lewis. En attendant, je fais quoi ? J'y vais ou j'y vais pas ?

— Vas-y ! répondit Ed en tapant du poing sur le tableau de bord.

L'allée serpentait au milieu des arbres. Les herbes folles et les fleurs sauvages avaient tellement poussé qu'il ne restait plus qu'un étroit passage. Au bout de l'allée, se trouvait une vieille maison de maître, des cheminées de laquelle s'échappait de la fumée.

— Drôle d'enfer, dit Kyle, à moins que le diable qui habite ici ait demandé à son majordome de lui faire rôtir quelques pécheurs pour le souper.

Lewis avança la voiture jusque devant la maison où se trouvait une grande aire de stationnement envahie par la végétation. Il tourna la clé, éteignit le moteur, puis étudia la bâtisse. Elle était haute de trois étages, majestueuse, pour ne pas dire pompeuse, avec un grand perron carré à six colonnes. Une sorte de version miniature de Buckingham Palace. À ceci près que les murs peints en blanc étaient crasseux et striés de noir.

Des volets, des stores et des voilages occultaient toutes les fenêtres de la façade. Aucune lumière ne semblait briller à l'intérieur. Impossible de dire s'il y avait quelqu'un ou pas. En attendant, si on avait demandé à Lewis de se trouver une planque dans le coin, c'est sans doute le genre d'endroit qu'il aurait choisi. En effet, la bâtisse paraissait massive et solidement construite. Le parc qui l'entourait était ceint d'un faux mur de briques, les abords de la maison étaient entièrement dégagés, aucun angle mort n'aurait permis à un ennemi d'approcher sans être vu. Le seul truc,

c’est que s’il avait vécu ici, il aurait réparé le portail. Alors à quoi fallait-il s’attendre ?

— C’est tranquille, selon vous ? demanda Ed.

— Je vous en prie, soyez prudents, dit Trio. Le signal est toujours là, inchangé. Comme si on était suivis.

— Relax, dit Brooke. Ça m’a l’air on ne peut plus civilisé. Franchement, depuis quand les crevards allument du feu dans la cheminée pour le thé ?

— Même si c’est des enfants, ça veut pas dire qu’on est les bienvenus, dit Ed en détachant sa ceinture. Comme le dit Trio, soyons prudents. Je compte sur vous pour ne rien tenter de stupide, d’accord ?

— Oh, *s’il te plaît*, geignit Kyle d’un ton moqueur. Laisse-moi faire quelque chose d’idiot.

— Sérieux, Kyle. Si ce sont des enfants, ce que j’espère de tout mon cœur, ils ont peut-être installé des défenses, des pièges.

— Pourquoi on frappe pas à la porte, tout simplement ? demanda Macca.

— Vous êtes vraiment sûrs de ce que vous faites ? dit Trey. J’ai un bourdonnement dans la tête qui veut pas partir.

— Sûr et certain, répondit Ed en ouvrant sa portière. De toute façon, à un moment, il faudra bien qu’on sorte de cette voiture.

— Ah, moi j’ai déjà fait mon petit tour, dit Kyle en faisant coulisser la porte latérale et en sautant dehors. Là-bas, sur l’autoroute. C’était bien cool. Un peu bondé, mais bien cool.

Sur ces mots, il s’avança vers la maison, sa hache ensanglantée se balançant au bout de son bras. Lewis lui em- boîta le pas, bientôt suivi par Trinité. Lewis n’en revenait pas de voir avec quelle facilité ils se déplaçaient, joints comme ils étaient. Ils avaient deux jambes normales, une chacun, ainsi qu’une troisième, atrophiée, qui pendait entre les deux premières. Malgré ce handicap, ils ne chancelaient pas et ne trébuchaient pas, comme s’ils n’utilisaient qu’un seul et même cerveau. Alors qu’ils avançaient pour rejoindre Kyle, ils dépassèrent Lewis qui eut alors l’occasion d’observer leur troisième corps. Il pointait sous le sac à dos, il avait l’air mort, comme une vieille momie, un lutin ou… un truc.

Soudain, croyant percevoir du mouvement, Lewis tourna la tête vers la maison. Il aurait mis sa main à couper qu’un visage était apparu à la fenêtre. Un visage blafard, comme un fantôme. Mais non, crétin. Les fantômes, ça

n'existe pas. En revanche, les zombis, si. Du moins, des adultes qui se prennent pour des zombis. Mais les fantômes, non. D'ailleurs, il n'y avait plus rien à la fenêtre. Si tant est qu'il y ait jamais eu quelque chose.

Brooke et Macca sortirent eux aussi.

— Ça va, t'as pas peur ? demanda ce dernier en s'approchant d'un peu trop près.

— Je peux compter sur toi, hein ? minauda Brooke. En cas de danger, tu me protégeras…

— Bien sûr, répondit Macca, tout fier. Tant que je suis près de toi, tu ne cours aucun risque.

Lewis ne put s'empêcher de sourire. Ce garçon était vraiment neuneu. Il voyait pas qu'elle se fichait de lui ? Qu'elle le faisait marcher ?

Lewis croisa le regard de Brooke. Confirmant ce qu'il pensait, elle fit la grimace dans le dos de Macca et le pointa du doigt en prononçant de manière outrée, mais muette : *T'y crois, ça ?*

Lewis attendait le moment où Brooke allait lâcher sa bombe. Il s'en réjouissait d'avance. Ça pouvait arriver d'un instant à l'autre.

— Je vais descendre mon arbalète de la galerie, dit Macca. Je suis un très bon tireur, tu sais ?

— Juste une chose, dit Brooke.

— Oui ? dit Macca en pivotant vers elle.

Et voilà. Le moment tant attendu était arrivé. La gifle allait faire mal.

— Y a un truc que je voudrais te dire…

— Ouais ?

Mais Brooke n'eut pas l'occasion d'en dire plus car, à ce moment précis, une ombre sembla émerger de la galerie, se déplier, se pencher au bord du toit et fondre sur Macca.

Celui-ci hurla de terreur et tressauta dans tous les sens, comme électrocuté.

Un père. Il avait dû grimper sur la galerie pendant l'épisode de l'autoroute et était resté accroché là, en attendant son heure. Comment avaient-ils fait pour ne pas le voir ? Penché par-dessus Macca, il avait passé les bras autour de sa tête et l'avait mordu au cou, ses crocs jaunes et pourris s'enfonçant profondément dans les chairs.

Macca criait, gémissait. Une giclée de sang écarlate éclaboussa le sol. Et puis, enfin, quelqu'un réagit. Lewis, qui était le plus proche de la scène, décocha un violent coup de poing au visage de l'assaillant. Celui-ci ayant la

bouche grande ouverte, Lewis sentit la mâchoire inférieure se briser sous l'impact et les dents sauter. Après quoi, Lewis l'attrapa par le bras et l'arracha à la galerie.

Le père s'effondra sur le sol avec un bruit mouillé. C'est alors que Kyle prit le relais, abattant sa hache de toutes ses forces, au niveau du cou. Le père avait pratiquement la tête tranchée. Adepte du travail bien fait, Kyle frappa de nouveau et la tête roula pour de bon.

Tombé à genoux, Macca se tenait la gorge, d'où coulaient des flots de sang. Il sanglotait, divaguait, sa voix paraissait étranglée, comme s'il se noyait dans son propre sang.

— Oh mon Dieu, non, pas ça, oh, pitié, aidez-moi, Jésus, maman, j'ai mal…

Brooke s'agenouilla près de lui et le prit par l'épaule en interrogeant désespérément les autres du regard. Pendant ce temps, Ed s'était précipité sur son sac d'où il avait extrait sa trousse de secours. Après avoir prestement débouché une bouteille de désinfectant, il écarta les mains de Macca et arrosa copieusement la plaie, ce qui fit redoubler ses gémissements. Puis Ed déchira l'enveloppe d'une compresse stérile qu'il lui plaqua dans le cou.

— Tiens ça, ordonna-t-il à Brooke, tandis que, de son autre main, il avait déjà à moitié ouvert un flacon d'antidouleurs.

Lewis était impressionné par la rapidité et la précision avec lesquelles Ed avait fait tout ça. Il retourna à la voiture et vérifia la galerie, s'assurant qu'il n'y avait personne d'autre caché là-haut. Rien. Il sortit sa lance, un court bâton au bout affûté, ainsi qu'un des javelots d'Ebenezer, qu'il lança à son propriétaire. Lewis avait beau savoir que son katana était à portée de main, dans la voiture, il continuait de lui préférer sa lance. En fait, avec le sabre japonais, il avait peur de se blesser.

Macca était tout blanc. Il tremblait comme une feuille. Lewis en avait vu assez, au moment où Ed avait écarté ses mains, pour savoir que le crevard lui avait arraché un bon bout de viande. Ed enfonça quelques pilules dans la bouche de Macca et Brooke lui fit avaler un peu d'eau au goulot d'une bouteille en plastique.

— Ça va aller, dit-elle. Tu vas t'en sortir.

— Tu crois ? répondit Macca, la voix pleine d'espérance. Tu dis pas ça juste pour me rassurer ?

— Ça va aller.

— Comment on a pu se faire avoir comme ça ? se lamentait Trinité.

Ils restaient là, hésitants, en se frottant les mains, mal à l'aise.

— Faut qu'on le transporte à l'intérieur, dit Ed après avoir observé la grosse maison.

— On sait pas sur quoi on pourrait tomber, dit Ebenezer.

— Eh bien on va le savoir tout de suite. Si ce sont des gens, ils pourront nous aider, répondit Ed en contournant la voiture.

Il sortit sa lourde épée du coffre. Une véritable antiquité.

Puis il s'avança d'un pas décidé vers le perron en lançant une série d'ordres.

— Lewis et Kyle, avec moi ! Les autres, vous restez ici. Surveillez Macca. Protégez-le.

Lewis et Kyle hâtèrent le pas pour le rattraper. Déjà, il tambourinait à la porte.

— Ouvrez ! S'il vous plaît. On sait qu'il y a quelqu'un.

Lewis s'approcha d'une fenêtre et y colla le front, en faisant une œillère de sa main libre. Derrière les voilages, il ne voyait strictement rien dans la pénombre. L'idée de briser la fenêtre était en train de germer dans sa tête quand Ed s'écria :

— C'est ouvert !

Lewis le rejoignit au pas de course. La porte d'entrée était entrebâillée. Pour autant, ils ne distinguaient toujours rien à l'intérieur. Lewis interrogea Ed du regard.

— On y va, répondit ce dernier d'un ton décidé.

Ed s'avança et poussa prudemment le battant. Toujours rien. Lewis entra en brandissant sa lance. Un vestibule plongé dans la pénombre ouvrait sur un large couloir qui desservait une pièce à gauche, et une autre à droite. Tandis que Lewis s'enfonçait dans le couloir, il perçut un très léger mouvement sur sa gauche. Quelque chose de vivant. Maintenant immobile, mais définitivement vivant. Il le sentait.

Une personne ?

Il se raidit, tous les sens en alerte. D'un geste de la main, il mit Ed en garde tandis que celui-ci ouvrait grand la porte et lui emboîtait le pas. À la faveur de la lumière filtrant de l'entrée, Lewis vit la personne bouger, ou plus exactement, plonger dans la pièce qui se trouvait à gauche.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda Ed.

— Y a quelqu'un, dit Lewis. Ça doit être eux qui ont ouvert la porte.

— Hé ho ? appela Ed. Ne craignez rien, on est des enfants…

— Et si eux, non ? dit Lewis.

— Dans ce cas, on les ratatine, dit Kyle en se portant à leur hauteur, armé de sa lourde hache.

Ed renifla l'air.

— Franchement, vous trouvez que ça sent ?

— Non, répondit aussitôt Lewis.

Il flottait dans l'air un parfum fleuri, mélange de savon et de produits d'entretien. Voilà bien longtemps qu'il n'avait rien senti de semblable.

— Ça sent le propre, dit-il.

— J'aime pas ça, dit Kyle. C'est pas normal.

— Y a quelqu'un ? appela de nouveau Ed avant de se tourner vers Lewis. Par où ils sont allés ?

— Par là, répondit ce dernier en pointant du doigt la porte de gauche.

Kyle s'avança. Ed le retint. Cette fois, c'était lui qui irait en premier.

Il filtrait juste assez de lumière à travers les volets clos pour voir qu'ils se trouvaient dans un grand salon meublé de fauteuils et de canapés, le tout parfaitement rangé et ordonné. Une autre porte devait donner sur le grand couloir. Ed commença par ouvrir les volets. Un flot de lumière inonda la pièce, dans lequel on voyait danser des grains de poussière argentés. Personne. À l'évidence, l'individu qui s'était précipité là s'était éclipsé par l'autre porte.

— Tout va bien, dit Ed en poussant la voix. Nous sommes des enfants. Nous ne vous voulons pas de mal. On a un blessé. On a besoin d'aide.

Toujours pas de réponse. Cependant, derrière la porte, Lewis avait entendu du mouvement.

— Sûr qu'y a quelqu'un, dit-il. Ils nous laissent entrer et après ? On joue à colin-maillard, ou quoi ?

— Moi, je dis qu'on joue la carte du cœur, dit Kyle avant d'ajouter d'une voix sucrée, avec un léger zozotement : Oh, je vous en prie, aidez-nous, nous sommes de gentils garçons, mignons comme tout…

— Kyle, soupira Ed. On est pas dans une pièce de théâtre. Et puis, est-ce que je suis mignon comme tout ?

— Merde, c'est vrai, répondit-il en attrapant sa hache à deux mains. Qu'est-ce que t'es vilain, Ed ! Et le pire, c'est que tu le sais.

— Bon, les deux tourtereaux, désolé de vous interrompre, dit Lewis, mais j'en ai marre de jouer à cache-cache. Je vais aller voir ce qui se passe.

Vous, vous restez en arrière.

Il ouvrit la deuxième porte donnant dans le couloir. Après un rapide coup d'œil pour vérifier que la voie était libre, il sortit de la pièce.

Tous les volumes de la maison étaient imposants. C'était typiquement le genre d'endroit où l'on se serait attendu à trouver de grands tableaux sombres et de vieilles armures. Pourtant, rien de tout ça ici. Au contraire, le décor était sobre, presque dépouillé. Il y avait des portes un peu partout. Au fond, un gros escalier en bois massif menait à l'étage, à peine éclairé par de hautes fenêtres si crasseuses qu'elles en étaient presque opaques. Il jeta un regard autour de lui, cherchant un signe de vie.

Rien.

Juste sa respiration. Qui dans ce grand espace vide n'en paraissait que plus bruyante. C'est alors qu'il aperçut une lueur vacillante qui faisait danser des ombres sur les murs, au premier étage. Une chandelle. Un chandelier. Une main. Quelqu'un. Qui marchait lentement, dans une longue robe grise. Les cheveux blancs, le visage livide.

*Un fantôme*. Qui descendait lentement l'escalier. Puis une deuxième silhouette, collée à la première, cachée dans les replis de sa robe.

Lewis jura et leva sa lance.

— Tu vois quelque chose ? appela Ed du salon.

— Peut-être.

— C'est quoi ?

— Des crevards, répondit Lewis, anxieux.

## 38

Ed prit une profonde inspiration. Il ne voulait plus de problèmes. Il avait prié pour que cette expédition ne se termine pas en catastrophe et n'avait aucune envie d'aller voir ce qui se trouvait de l'autre côté de la porte, mais de là à abandonner Lewis…

Il se précipita, franchit la porte et le découvrit, prêt au combat, face à deux personnes qui descendaient un escalier. Des vieux. Des vieux comme il n'en avait pas vus depuis bien longtemps.

Deux femmes. L'une tenait une chandelle, en marchant d'un pas raide et droit. L'autre, toute petite et voûtée, l'air épouvanté, se cachait derrière la première tel un petit animal terrorisé.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lewis. On les tue ?

— On attend.

Les idées se bousculaient dans sa tête. Ces vieilles femmes ne semblaient pas malades. Elles ne présentaient aucun des symptômes habituels – furoncles, kystes, grosseurs, plaies purulentes – et leurs vêtements étaient propres. Mieux, leurs yeux étaient pétillants. Elles ne paraissaient pas du tout représenter une menace.

Sauf qu'elles n'étaient sans doute pas seules.

Prudence. Il ne fallait pas faire d'erreur. Ne plus prendre de risques. Rouler sur les crevards, sur l'autoroute, avait été une grosse connerie. Dans un sens, c'était sa faute si l'un d'eux avait réussi à s'accrocher à la galerie et avait blessé Macca.

Est-ce qu'il fallait tuer ces vieilles femmes ?

Elles avaient l'air incroyablement âgées. Il n'avait pour ainsi dire jamais vu personne d'aussi vieux et d'aussi ridé. Même avant l'épidémie. D'un blanc vaporeux, leurs cheveux clairsemés révélaient avec une précision choquante les contours de leur boîte crânienne ; leur peau, fine et sèche, pendouillait sur leurs os et laissait transparaître les lignes gris-bleu des veines.

Au pied de l'escalier, elles s'arrêtèrent, les yeux fixés sur les trois garçons.

— Ed, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lewis.

— On les ratatine, murmura Kyle.

Ed attendait, essayant de lire les intentions sur leur visage. Celle qui tenait le chandelier semblait plus vive, plus alerte. Ses prunelles étincelaient.

Faire quelque chose. Dire quelque chose.

— Bonjour, finit-il par lancer, se sentant soudain totalement idiot. Je m'appelle Ed.

— Enchantée, Ed, répondit la femme qui tenait le chandelier. Je suis Amélia. Pardon pour la comédie à la porte. Je voulais juste avoir une chance de vous voir de près avant de vous parler. Et puis, les étrangers rendent ma sœur nerveuse.

— C'est trop zarbi.

— Je suis bien de votre avis.

— Je ne sais pas quoi dire, poursuivit Ed. Êtes-vous malade ? Vous êtes quoi, au juste ?

— Nous ne sommes pas malades, répondit Amélia. Seulement âgées. La maladie n'a pas daigné s'intéresser à nous. Sans doute n'en valions-nous pas la peine.

— Qui dit que nous pouvons vous faire confiance ? dit Lewis.

— A-t-on l'air dangereuses ?

— Vous n'êtes peut-être pas seules.

— Pas peut-être, jeune homme. Pas peut-être.

Lewis se raidit. Kyle avança d'un pas en levant sa hache.

— Oh vous pouvez ranger ça, dit la vieille femme. Croyez-moi, vous n'en aurez pas besoin. Si vous voulez bien me suivre…

Elle descendit les deux dernières marches de l'escalier, traversa le hall et s'avança vers une porte située à l'opposé du hall.

— C'est un piège, marmonna Kyle.

Ed posa une main sur son épaule, l'encourageant à avancer.

— Dans ce cas, tenons-nous prêts…

Amélia ouvrit le lourd battant, puis attendit les garçons sur le pas de la porte.

— Après vous, dit poliment Lewis.

Elle s'exécuta et les conduisit à l'intérieur. Cette pièce n'était pas aussi sombre que la précédente. Au contraire, un alignement de trois baies vitrées inondait la pièce de lumière. Brûlant dans l'âtre, un feu de cheminée ajoutait un halo orangé et douillet à l'atmosphère. Ed embrassa la pièce du regard.

Ce n'était pas un piège.

Clairement.

Une vingtaine de personnes âgées, ridées et ratatinées, se tenaient là dans des fauteuils, devant des tables basses. Certaines alertes et attentives ; d'autres, le regard vide et la mâchoire pendante. Et même une ou deux qui semblaient totalement perdues dans leur monde et qui se balançaient d'avant en arrière en bavassant.

— Vous voyez, dit Amélia en soufflant la bougie.

L'autre petite vieille continuait de s'accrocher à elle, visiblement sans comprendre ce qui se passait. Amélia lui caressa les cheveux avant d'ajouter :

— Je vous avais dit que nous n'étions pas seules. Mais nous sommes tous pareillement inoffensifs. Juste vieux.

Un vieil homme s'était levé de son fauteuil et s'avançait vers eux. Voûté à l'extrême, il marchait à l'aide de deux cannes, ce qui lui restait de cheveux soigneusement peignés sur son crâne. Il portait un élégant blazer bleu-marine rehaussé d'une pochette blanche, ainsi qu'une paire de lunettes aux verres si épais que ses yeux en paraissaient démesurément globuleux.

— Bonjour, dit-il une fois parvenu à leur hauteur, en pivotant lentement pour regarder chacun des garçons. Quel bonheur d'avoir des visiteurs. Vous me permettrez de ne pas vous serrer la main, je risquerais de tomber.

Il gloussa.

— Trop flippant, marmonna Lewis. Ça fait plus d'un an que j'ai pas parlé à un adulte.

— Et moi donc, répondit l'homme. Je ne sais même plus à quand remonte ma dernière conversation avec un jeune. Ils nous laissent seuls ici. Ils nous ont abandonnés.

— C’est quoi, cet endroit ? demanda Kyle.

— Ça s’appelle les Hêtres, dit Amélia. Dans le temps, c’était ce qu’on appelait « une maison de vieux ». J’imagine que ça l’est encore. Une maison de *très* vieux. Et vous ? Qu’est-ce qui vous amène ?

La situation était à ce point surréaliste qu’Ed en avait presque oublié le reste du groupe, qui attendait dehors et devait commencer à s’inquiéter.

— On a un blessé. Pourrait-on le transporter à l’intérieur ? Vous avez du matériel médical ?

— J’ai tout vu par la fenêtre, répondit vieille la femme. Je suis navrée. J’espère que ce n’est pas trop grave. Mais, oui, nous avons bel et bien quelque matériel médical, ainsi qu’une infirmerie, pas aussi bien approvisionnée qu’elle l’a été, bien sûr. Et il y a Norman, ici présent, qui a longtemps exercé la médecine.

— Il y a bien longtemps aussi que j’ai arrêté, répondit l’homme.

— Vous n’avez pas pu tout oublier ?

— Pas tout. À vrai dire, je me souviens plus de mon internat que de ce que j’ai pris au petit déjeuner ce matin.

— Allons, allons, Norman, vous savez parfaitement ce que vous avez mangé ce matin. La même chose que nous tous. Du porridge et du thé sucré.

— Qu’est-il arrivé à votre ami ? demanda Norman en tournant son regard de batracien vers Ed.

— Il a été mordu.

— Par l’un *d’eux* ?

— Oui.

— Tut-tut-tut, dit Norman. Dans ce cas, j’ai bien peur de ne pas pouvoir faire grand-chose. Enfin, je ferai de mon mieux… Mais je dois vous prévenir, le pauvre diable a peu de chances de s’en tirer. Qu’attendez-vous pour le transporter à l’intérieur ?

## 39

— Tu vas pas me laisser, hein, Brooke ? Tu vas pas m'abandonner ?

— Bien sûr que non. Je suis avec toi.

Macca était allongé dans le lit paré de draps immaculés d'une chambre aseptisée. Ed n'avait pas vu de blanc aussi éclatant et d'endroit aussi propre depuis des lustres. Cela semblait tout droit sorti d'un rêve. Un rêve de l'ancien temps. Norman – Dr Norman Hunter, pour être précis – était assis au chevet de Macca. Il avait nettoyé la plaie et fait de son mieux pour refermer les chairs, après quoi il avait bandé la blessure et enfoncé un thermomètre dans la bouche de son patient. Il attendait le verdict en frottant l'une contre l'autre ses mains desséchées. Le vieux toubib semblait fatigué, ses paupières donnaient l'impression de vouloir se fermer toutes seules derrière ses épaisses lunettes. Ed savait que c'était moche. Il l'avait lu sur le visage de Norman lorsque celui-ci avait examiné la blessure. Pour avoir une chance de s'en sortir, Macca aurait eu besoin d'un hôpital, de médicaments puissants ainsi que d'un bloc opératoire digne de ce nom.

Assise de l'autre côté du lit, Brooke couvait la main de Macca au creux de la sienne. Ebenezer se tenait près de la fenêtre, sans trop savoir ni quoi dire ni quoi faire. Kyle, Lewis et Trinité attendaient au rez-de-chaussée, dans la pièce vide près de l'entrée. Debout au pied du lit, sa sœur toujours collée à ses basques, Amélia interrogea Norman du regard, qui lui répondit par une moue dubitative.

Amélia marmonna un petit « hum ! », puis s'approcha d'Ed qui faisait le pied de grue dans l'encadrement de la porte.

— On ne peut rien faire de plus pour l'instant, dit-elle en lui effleurant la poitrine du bout des doigts. Nous gênons plus qu'autre chose. Je propose que nous redescendions. Nous avons tant de choses à nous dire.

Quand Ed entra à sa suite dans la pièce de devant, Trinité et les autres la regardèrent comme si elle débarquait d'une autre planète. Ils avaient encore du mal à se faire à l'idée qu'une adulte ait pu être épargnée par la maladie. Le regard qu'elle leur rendit n'était pas moins éberlué. C'était bizarre pour tout le monde, surtout et y compris pour la petite compagne d'Amélia qui, terrorisée, se recroquevillait derrière elle afin de se protéger des enfants.

Après avoir redonné forme à deux coussins, Amélia prit place dans un sofa avec un soupir las, son double éthéré s'asseyant tout près d'elle, cramponnée à sa main.

— J'imagine que vous vous posez mille questions, dit-elle. Si cela peut vous rassurer, nous aussi. (Elle leva les yeux vers Trinité.) En particulier sur vous deux, mes chers enfants, qui m'intriguez grandement. Mais chaque chose en son temps. Voulez-vous que je commence ?

— Volontiers, dit Ed.

— Bien. Mon nom est Amélia Dropmore et voici ma petite sœur, Dorothy. Elle a quatre-vingt-sept ans et moi quatre-vingt-douze. Ne faites pas attention à elle. Elle est retombée en enfance. Alzheimer. Voilà douze ans qu'elle est atteinte de « démence sénile », comme disent poétiquement les médecins. Dans un sens, pour elle, c'est une bénédiction, puisqu'elle n'a aucune idée de ce qui se passe. Son cerveau est bloqué dans le passé. Elle pense que l'on est dans les années dix-neuf cent trente, qu'elle est une petite fille et que, bien entendu, aucune épidémie n'a frappé le monde…

» Pour ma part, je ne suis pas atteinte de démence. Quand l'épidémie s'est déclarée, cela faisait déjà huit ans que Dorothy vivait ici. Donc, comme vous pouvez l'imaginer, même si je vivais chez moi, je connaissais très bien l'endroit, car je lui rendais visite dès que j'en avais l'occasion. Comme tout le monde, je pensais que ça s'arrêterait là, que la Terre continuerait de tourner comme elle l'avait toujours fait, que Dorothy et moi allions vieillir et que, très bientôt, l'une d'entre nous mourrait, suivie de près par l'autre. Pas de quoi en faire un foin. Juste une lente extinction des feux.

» Et puis c'est arrivé. La Terre n'a pas continué de tourner comme elle l'avait toujours fait. Elle a sauté de son axe. Au point d'en devenir méconnaissable. Au début, le personnel d'ici a fait un travail formidable,

redoublant d'efforts pour protéger les pensionnaires. Et puis, les uns après les autres, ils sont tombés malades ou ont cessé de venir travailler. Qui pourrait leur en vouloir ? Eux aussi avaient une famille. Des proches à soutenir. Tant et si bien que, pour finir, c'est à moi qu'est revenue la tâche de prendre soin des occupants de cette maison.

— Pourquoi aucun d'entre vous n'est malade ? demanda Lewis.

— Comment veux-tu qu'elle le sache ? répliqua Kyle. Elle est pas toubib.

— Au risque de vous surprendre, si. Enfin, chercheuse en médecine, pour être exacte.

— Vous vous moquez de moi ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous dérange là-dedans ? Le fait que je sois une femme ou que je sois vieille ?

— Pour de vrai ? Vous êtes chercheuse ?

— Absolument. J'ai étudié à Cambridge, avant la guerre, au département de médecine expérimentale. Et quand la guerre a éclaté, je suis allée travailler pour le gouvernement au Secrétariat d'État de la recherche médicale de Mount Vernon, à Hampstead. Churchill était terrifié à l'idée que les Allemands puissent employer des armes chimiques ou bactériologiques…

— Je le savais, la coupa Kyle en faisant claquer sa main sur l'accoudoir de son fauteuil, projetant du même coup un petit nuage de poussière qui flotta un instant dans les airs.

— Je vous demande pardon ?

— C'est de là que vient l'épidémie, n'est-ce pas ? Un projet militaire qui a mal tourné. Une arme secrète qui s'est retrouvée dans la nature alors qu'elle aurait pas dû.

— Pas du tout, dit Amélia en secouant la tête. Dommage, car cela aurait été plus simple. Au moins, on aurait su contre quoi se battre. Alors que là, on n'en avait pas la moindre idée. C'était une maladie plus qu'étrange, comme nous n'en avions jamais rencontré auparavant. Elle est arrivée de nulle part, du jour au lendemain, sous une forme extrêmement virulente. Et discriminante, avec ça. Les jeunes de moins de quinze ans étaient épargnés, ainsi que les très vieux.

— Première fois que j'entends ça, dit Kyle en se tortillant sur son siège.

— Ça ne m'étonne pas, dit Amélia. Quand le monde s'est effondré, plus personne n'étant là pour veiller sur elles, les personnes âgées se sont

retrouvées en état de grande vulnérabilité. Des proies faciles pour les pilleurs et les voleurs de tout poil. La plupart ont tout bonnement été tuées. Dans la confusion générale, difficile de suivre ce qui se passait.

— Pas faux, commenta Kyle. Moi, j'avais des grands-parents qui vivaient à Wood Green et on a totalement perdu contact avec eux quand l'épidémie s'est déclarée.

— Vous avez bien dit que la maladie épargnait les personnes âgées ? dit Ed.

— Absolument. Les gens de quatre-vingts ans et plus n'ont pas été affectés. Nous sommes plusieurs ici à avoir soufflé nos quatre-vingt-dix bougies et trois d'entre nous ont passé cent ans. La maladie est sans effet sur nous. Pourquoi ?

— Vous avez une explication ? demanda Lewis.

— Uniquement des hypothèses. La première serait que les personnes âgées sont protégées par une sorte d'immunité naturelle, qu'elles auraient développée à la suite d'infections passées. Mais cela n'explique pas pourquoi la population jeune est elle aussi immunisée. La seconde serait que la maladie n'affecte que ceux qui sont assez forts pour la porter. Mais cela sous-entend de prêter à la maladie un certain degré d'intelligence. Ce qui est impossible. Du moins, c'est ce que nous pensions. Ah, mais je vais trop vite ! (Elle lança à Kyle un regard sévère qui se changea bien vite en sourire.) C'est ta faute, ça, tu m'as fait perdre le fil en m'interrompant. Une vieille ruse d'élève.

— Désolé.

— Comme je vous le disais, reprit-elle, pendant la guerre, je travaillais pour le gouvernement, au service de la patrie, mais après, j'ai beaucoup voyagé. J'ai travaillé en Allemagne, durant un temps, puis en Amérique où j'ai exercé quelques années à l'Institut de biochimie Courtauld, au Middlesex Hospital. J'ai même fait partie du ministère de la Santé, pendant un petit moment… Oh, je m'égare. Regardez-moi ça, typique de la vieille radoteuse qui ne peut s'empêcher d'étaler ses exploits de jeunesse. Tout cela pour dire que j'ai passé ma vie entière à mener des recherches sur les maladies ainsi que sur les fascinants mystères du corps humain.

» Voilà trente ans que j'ai pris ma retraite, même si je suis restée membre de divers conseils d'administration, d'associations caritatives ou de comités consultatifs. Le temps a passé. J'ai vieilli. Et j'ai pensé que mon utilité s'arrêtait à prendre soin de Dorothy.

Elle toucha la main de sa sœur et lui sourit.

— Mais quand la maladie s'est déclarée, vous pensez bien que j'ai cherché désespérément un moyen d'aider, de faire quelque chose. Il faut toujours faire attention à ce que l'on souhaite, dit-on à juste titre, car la réalité se charge parfois d'exaucer nos vœux. Les médecins, les chercheurs, les infirmières, les laborantins… tout le monde mourait, sauf les très vieux et les tout jeunes. Les hôpitaux et les laboratoires ont été contraints de fermer leurs portes faute de personnel. C'est là que l'on m'a appelée. Moi et des centaines d'autres. Des scientifiques à la retraite, des médecins, des infirmières.

» Bien sûr, on ne l'a pas crié sur les toits. Vous imaginez un peu la panique si la nouvelle se répandait que l'avenir du monde se trouvait entre les mains ridées et tremblantes de vieillards en maison de retraite ? Pourtant, c'était la seule manière de continuer à faire tourner les labos : nous remettre en selle. Au début, ils ont fonctionné sur la base du volontariat, mais dès que la situation a empiré, ils nous ont clairement réquisitionnés. J'étais là, je m'occupais de Dot, quand ils sont venus me chercher. Ça me crevait le cœur de la laisser, mais je n'avais pas le choix.

» En arrivant au laboratoire, j'ai eu un choc. La situation était pire encore que je l'avais imaginé : des gens malades, mourants, qui luttaient pour continuer de travailler. Et tout ça pour rien, car plusieurs d'entre eux, devenus complètement fous, ont blessé leurs collègues et endommagé le matériel. Après ça, au moindre signe de la maladie, les gens se voyaient refuser l'accès au site. J'ai fait ce que j'ai pu pour me remettre à niveau. Tant de choses avaient changé depuis mon époque, tant d'avancées scientifiques et technologiques s'étaient produites ! Malgré ces progrès, personne n'avait le début d'un commencement de piste pour expliquer l'origine de cette épidémie, comment elle fonctionnait et comment nous pourrions l'éradiquer.

» Les techniques de base n'avaient pas changé. Nous prélevions des échantillons de sang et de tissus. Nous travaillions sur des rats, des hamsters et des singes et, les uns après les autres, nous mourions. C'était une course contre la montre que nous étions en train de perdre. Et le pire, c'était que les premiers à partir étaient les plus jeunes. Comme un effet de contagion de bas en haut de la pyramide des âges. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des vieux croulants comme nous. Pour finir, nous nous sommes retrouvés à cinq. Que des femmes. Toutes âgées de plus de quatre-vingt-cinq ans. À

essayer de faire tourner le laboratoire. Mais nous n'avions aucune chance. Nous savions pertinemment que, quand bien même nous trouverions un remède, il n'y avait plus de médecins pour l'administrer. Plus d'infirmières, plus d'infrastructures… Que pouvions-nous faire ? Cinq vieilles chouettes ?

— Et vous avez trouvé un remède ? demanda Kyle, impatient.

— Eh non, très cher. Nous n'avons pas trouvé de remède.

Kyle se laissa retomber dans son fauteuil.

— Vous avez trouvé comment fonctionne la maladie, au moins ? insista-t-il.

— Écoute, répondit Amélia, dans toute l'Angleterre, je suis sans doute la personne qui en connaît le plus sur cette pathologie. Seulement voilà, je ne suis qu'une faible vieillarde de quatre-vingt-douze ans. Je n'en ai plus pour longtemps à vivre. C'est déjà un mystère que j'aie pu tenir jusque-là… Quoi qu'il en soit, tout ce que je sais s'éteindra avec moi.

— Sauf si vous nous le transmettez, dit Trey.

Sur ces mots, Trinité traversa la pièce et alla s'asseoir à côté d'elle sur le sofa.

— Nous pourrions tout noter par écrit, suggéra Trey, à moins que vous ayez une autre idée.

Pour toute réponse, Amélia posa la main sur la sienne et lui adressa un large sourire. Elle le fixa longuement du regard, essayant de le sonder. Elle semblait sur le point de lui poser une question quand Lewis les interrompit.

— Est-ce que c'est comme ça partout dans le monde ?

— Pour autant qu'on le sache, oui. Tout ce que nous avons tenté semblait nul et sans effet. À tel point que nous avons fini par baisser les bras. On a fermé les labos et je suis venue ici pour m'occuper de Dot. À ce moment-là, il ne restait plus personne de l'équipe soignante. Tous morts ou partis. Après tout, ce n'étaient que des vieux à l'article de la mort, donc à quoi bon s'enquiquiner ! Sauf qu'on n'est pas morts. Entre autres raisons parce que, avant de quitter le labo, j'ai eu le temps de faire une dernière chose. Voyez-vous, en tant que chercheuse mandatée par le gouvernement, je disposais d'une immense autorité. Le minis-tère avait ordonné que l'on me fournisse tout ce qui m'était nécessaire dans le cadre de mes recherches. J'ai donc passé une ultime commande.

— C'était quoi ? demanda Ed.

— Venez, dit Amélia en s'extirpant du canapé. Je vais vous montrer.

# 40

Ed se rappela la réserve secrète d'alcool que Shadowman avait découverte dans le sous-sol du club de Londres. Sauf qu'ici les étagères ne débordaient pas d'alcool, mais de nourriture. Des rangs et des rangs de boîtes, de bocaux, de bouteilles, de cannettes et d'emballages en plastique, tous frappés de la même étiquette : RATIONS D'URGENCE, en lettrage noir sur fond blanc, accompagné de la date de péremption, de la liste des ingrédients ainsi que de divers labels et autres avertissements légaux. Des fruits, des légumes, du riz, des pâtes en sauce, des boulettes de viande, du jambonneau, des nouilles chinoises, du lait concentré, du lait longue conservation, des jus de fruits, des biscuits. Tout ce que l'on pouvait imaginer en matière d'épicerie se trouvait là. Impeccablement rangé.

— Trois camions ont débarqué un matin, dit Amélia. Des hommes équipés de masques à gaz ont déchargé la nourriture et l'ont entreposée sur ces étagères selon mes instructions. J'ai signé un reçu. Ils sont partis et c'était terminé. Aucune question. Juste l'exécution des ordres. Depuis, nous vivons sur ce stock, auquel il faut ajouter les fruits et légumes frais que nous cultivons. Bien entendu, nous élevons également quelques volailles, poulets, canards et pigeons.

Parcourant les étagères du regard, Ed se rappela à quel point nourriture et pouvoir étaient liés dans ce nouveau monde. Posséder l'un revenait à posséder l'autre. Il se remémora l'entrepôt de Mad Matt, près de la cathédrale Saint-Paul. Que s'était-il passé quand il avait été épuisé ? Qui donc était capable de cultiver assez de nourriture pour assurer la subsistance de tous ?

— Vous devez nous dire ce que vous avez appris, Amélia. Y a-t-il un espoir ? demanda-t-il.

— C'est vous, l'espoir, Ed, répondit-elle en lui agrippant le bras d'une main maigre et noueuse. Vous, les enfants. Vous n'êtes pas infectés. Ça au moins, on le sait. Vous êtes comme nous, les vieux, vous êtes immunisés.

— Pourquoi ? demanda Lewis. Pourquoi on est pas infectés ?

— Retournons là-haut, vous voulez bien ? dit Amélia d'une voix fragile et chevrotante. Je commence à être fatiguée. J'ai besoin de m'asseoir.

Ils remontèrent dans la pièce de devant. Amélia mit quelque temps à retrouver son souffle, mais elle était forte. Ed voyait bien qu'elle tenait plus que tout à leur transmettre ce qu'elle savait.

— Vous êtes nés après que l'infection s'est propagée sur la terre, expliqua-t-elle une fois installée. Imaginez des spores. Vous avez déjà vu un champignon exploser et envoyer un petit nuage dans les airs ? C'est ça, des spores. Comme de tout petits, tout petits grains de poussière. Pouf ! C'est toi qui me l'as rappelé tout à l'heure, dit-elle en levant les yeux vers Kyle, trop occupé à nettoyer le sang séché qui maculait la lame de sa hache pour l'écouter.

— Hein ? dit-il en la regardant d'un œil vide.

— Quand tu as tapé sur l'accoudoir du fauteuil.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Rien de mal, je te rassure. Mais refais-le.

— Quoi ?

— Tape sur le fauteuil, répondit Amélia en mimant le geste.

Kyle s'exécuta. Il abattit le plat de sa main sur le bras du fauteuil. Un nuage de poussière s'envola, visible dans les rais de lumière qui filtraient par la fenêtre.

— Là, dit Amélia, vous voyez ? Pourtant, sans cette lumière rasante, on ne verrait rien du tout. C'est exactement ce qui se passe quand un champignon essaime ses spores. Ils se répandent dans l'atmosphère, prêts à être transportés par les vents, les animaux ou même les gens. Depuis les hautes sphères du ciel jusqu'aux profondeurs des lacs et des fleuves. Nous estimons que la maladie s'est propagée de manière similaire. Ça a dû être très rapide. Et sans que personne s'en aperçoive.

» L'agent pathogène a dû apparaître dans un endroit isolé. Ensuite, un incident s'est produit, quelque chose qui l'a fait sortir de son milieu d'origine et qui l'a propagé dans le vaste monde. Il s'est en quelque sorte

échappé de l'endroit où il était confiné jusqu'ici et a été transporté dans des endroits plus peuplés, où il a pu incuber en toute discrétion. Jusqu'à ce que pouf ! comme des spores dans le vent, il se propage. Quiconque a été infecté s'est ainsi mué en porteur de la maladie et l'a répandue partout autour de lui.

— Et tout ça se serait passé avant notre naissance ? dit Ed.

— C'est la seule explication possible, répondit Amélia avant de se tourner vers la fenêtre et de laisser son regard se perdre au loin.

Après un silence, elle reprit :

— Le monde moderne… Quelle folie ! Sur terre, sur l'eau, dans les airs, partout des voies de communication nous reliaient les uns aux autres. Sans le savoir, nous avons fait le travail de la maladie… Elle s'est répandue sur la planète jusqu'à ce que presque tout le monde en soit porteur. Et puis, il y a environ quinze ans, elle a cessé de se propager et a commencé à se déclarer. Si bien que tous ceux qui sont nés après cette première infestation étaient épargnés. C'est vous, mes enfants. Vous êtes sauvés de la maladie. Ma crainte, cependant, est qu'une fois qu'elle aura atteint un certain stade, la maladie se répande de nouveau. Pouf ! Les spores reprendront la voie des airs pour se propager de nouveau.

— Ils se rassemblent, dit Trio.

— Qui donc, ma chérie ?

— Les crevards, les adultes malades, ils se rassemblent. Ils se regroupent.

— Peut-être se préparent-ils en vue de l'étape finale, dit Amélia. Mais je ne sais pas. Il y a tant d'aspects de cette maladie que je ne connaîtrai jamais.

Elle commençait à se fatiguer. Cela se voyait. Tout son corps se ratatinait sur lui-même. De légers bâillements qu'elle tentait en vain de cacher derrière sa main lui sortaient irrépressiblement de la bouche, et sa tête avait une fâcheuse tendance à tomber en avant.

— Amérique du Sud, dit Trey. C'est de là qu'elle vient. De la forêt amazonienne, du grand vert.

Amélia sembla subitement retrouver tous ses esprits.

— Tu es sûr de ça ?

— Oui. Nos parents en ont été les propagateurs. Ceux qui, les premiers, ont fait sortir l'agent pathogène de la jungle et l'ont exposé au vaste monde.

— Je savais bien que vous étiez spéciaux, dit Amélia, des éclairs dans les yeux. Décidément, il faut que nous ayons une longue discussion.

# 41

La lune était haute dans le cadre dessiné par la fenêtre de la chambre. Seulement masquée par un voile de nuages, elle éclairait la pièce d'un fantomatique halo gris. Quel- ques étoiles étaient visibles malgré la couverture nuageuse, pourtant, il y avait quelque chose de vaporeux dans la nuit, qui brouillait le contour des choses. Brooke se demanda combien d'enfants observaient comme elle l'astre de la nuit en ce moment même.

Si l'espace éthéré attirait son attention, c'est qu'elle avait les pires difficultés à penser à ce qui se passait ici bas, dans cette pièce où Macca agonisait. Ce bon vieux (très vieux) Norman avait fait tout ce qu'il avait pu, mais Macca avait perdu beaucoup de sang. Une infection s'était déclarée. Et le médecin ne disposait pas des médicaments susceptibles de la vaincre. Macca était brûlant, sa peau se couvrait de taches. Il était fiévreux et dormait la plupart du temps, d'un sommeil agité, tourmenté, dont il sortait en divaguant.

La seule chose qui semblait le calmer un peu, le rendre heureux et apaisé, c'était Brooke. Elle n'avait pas quitté sa chambre depuis qu'ils étaient arrivés.

Ah ! la bonne blague. Dans la voiture, elle avait bien préparé le terrain, usant et abusant de la naïveté de Macca pour le préparer à une bonne claque dans la nuque. Mais celle-ci n'était jamais venue parce que cette maudite andouille s'était fait mordre. Cinq jours qu'ils étaient là, et qu'elle le veillait en permanence.

Avant qu'ils apprennent la gravité de la blessure, Ed avait promis à Macca qu'ils ne l'abandonneraient pas en chemin. Sauf qu'Ed en devenait

fou, maintenant. Il tournait comme un lion en cage, piaffait d'impatience de reprendre la route, mais une promesse est une promesse.

Et, quoi qu'il arrive, Brooke savait qu'elle ne pouvait pas quitter Macca. Si elle n'était pas là quand il se réveillait, il se mettait à hurler et à ruer comme un fou dans son lit, accusant les autres de vouloir l'empoisonner. Brooke n'était même plus certaine qu'il sache qui elle était vraiment, sa petite amie, sa sœur, sa mère ou un ange descendu du ciel pour adoucir ses souffrances. Quoi qu'il en soit, il semblait avoir un besoin d'elle quasi vital.

Et dire que la seule raison qui l'avait poussée à prendre part à cette expédition était l'espoir de se rapprocher d'Ed, de passer un peu de temps avec lui. Espoir pour le moins déçu. Ed passait ses journées en bas, à aider les croulants, pour s'empêcher de penser à cette attente insupportable et au foutu retard qu'elle impliquait. Amélia lui avait confié du travail dans le jardin. Les autres n'arrêtaient pas de discuter avec les vieux à propos de la maladie. Ils apprenaient tous des trucs. Tous, sauf Brooke, coincée ici avec le comateux.

Elle ne comptait plus le nombre de fois où l'idée de le planter là lui avait traversé l'esprit. Après tout, elle le connaissait à peine. Il n'était rien pour elle. Juste un gamin puant, à la langue bien pendue, qu'Ed traînait dans son sillage quand il s'était pointé au musée. Elle ne lui devait rien du tout.

Elle posa une main sur son front. Humide. Brûlant. Elle tendit le bras, attrapa le gant de toilette qui trempait dans un bol d'eau froide posé sur la chaise à côté d'elle, et lui tamponna le visage avec, comme Norman le lui avait montré. Aucune réaction. Rien. Pas une grimace ni une vaine tentative pour repousser sa main, comme il faisait les premiers jours. Sa respiration était courte, rauque et irrégulière. De temps à autre, il semblait avoir une sorte d'attaque et avalait d'énormes bouffées d'air qui faisaient trembler tout son corps.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Que faisait-elle ici ? Que faisaient-ils tous ici ? À l'heure qu'il était, elle aurait dû être au musée, au milieu de ses amis, et certainement pas coincée avec tous ces vioques et ce mourant. En plus, personne ne semblait se soucier d'elle. On l'avait larguée ici. *Oh, Brooke peut tout à fait s'occuper de notre ami*. Elle se leva et marcha sans bruit jusqu'à la porte. Sortir, ne serait-ce que quelques minutes, lui ferait du

bien. Marcher un peu dans le jardin, au clair de lune. N'importe quoi. Juste quitter cette chambre où elle devenait folle.

— M'man ?

Elle s'immobilisa dans l'encadrement de la porte.

— M'man ? C'est toi ?

Elle pivota sur elle-même. Macca s'était redressé dans son lit. Il avait les yeux très brillants, comme hantés. Elle retourna auprès de lui et l'aida à se rallonger doucement sur les oreillers.

— Tout va bien, Macca, dit-elle. Tout va bien, rendors-toi.

— J'veux pas aller à l'école demain, M'man. Je me sens vraiment pas bien. T'es d'accord ?

— Entendu. Pas de problème. Tu n'iras pas à l'école si tu ne te sens pas bien.

— Super. Et tu me diras rien si je joue sur ma PlayStation ? Je sais que je suis censé être malade, mais pas au point de ne pas pouvoir jouer à la Play, hein ?

— Bien sûr que non. D'ailleurs, tu sais quoi, Macca, tu pourras faire tout ce que tu veux.

— Ouais… et d'un… j'pourrais… je… je… pourquoi y a ? T'es où ? Pourquoi j'suis là ?

Brooke le regarda. Il pleurait. Elle essuya ses larmes avec le gant de toilette. Durant un instant, il sembla retrouver ses esprits. Il la regarda droit dans les yeux.

— J'ai peur, Brooke.

La situation devenait ingérable. Comment lui annoncer la vérité ?

— Je suis gravement blessé, poursuivit-il. Je peux même plus avaler. J'ai tellement peur de mourir.

— N'y pense pas, Macca. Tu t'inquiètes pour rien. C'est mauvais pour toi. Tout ce que tu dois faire, c'est te reposer et reprendre des forces.

— Tu crois en Dieu ?

— Je sais pas. Quelle drôle de question !

— Quelle drôle de réponse, tu veux dire.

— Pourtant, c'est la vérité. J'y ai jamais réfléchi. J'sais pas si y a un Dieu ou pas.

— Moi non plus. J'ai juste peur qu'il y ait rien. Un grand rien. Le vide.

— Pense pas à tout ça, Macca.

— Billy.

— Quoi ?

— Billy. C'est comme ça que je m'appelle. William McIntyre, Billy, quoi.

— Je savais pas.

— T'inquiète, personne ne sait. Tout le monde m'appelle Macca. Ou Maccy. Il n'y a que ma mère qui m'appelait Billy. Elle et elle seule.

— Tu voudrais que je t'appelle Billy ?

— Comme tu veux. Les deux me vont… Je voulais juste que tu saches… mon vrai nom… C'est important. Comme ça, si jamais tu dois m'enterrer, tu le mettras, hein ? Sur la pierre ou autre chose ? J'suis jamais allé à l'église, j'sais pas comment ça marche avec Dieu et tout ça. La religion. Comment on entre au paradis. Ce qui est sûr, c'est que je préfère qu'ils aient mon vrai nom. William McIntyre. C'est mieux.

— Arrête de penser à ça, Macca.

— C'est pas juste, hein ? J'ai que quinze ans. Ça fait court, comme vie. Y a tant de trucs que j'aurais aimé faire.

— Oh, Macca, je t'en prie, arrête ça. Si tu continues, tu vas me faire pleurer, alors que tout le monde sait que je pleure *jamais*.

— Tu sais, quand on est sortis de la voiture… ? Quand ce crevard m'a… C'était quand ? Récemment ou l'année dernière ?

— Il y a quelques jours.

— Ah ? D'accord. Dans ce cas, ça devait être un rêve.

— Quoi donc ?

— J'ai rêvé qu'on faisait des tas de trucs ensemble. Toi et moi. On prenait la route. On combattait les crevards. Laisse tomber. J'ai dû prendre mes désirs pour la réalité. C'était quand même cool. Mais… Quand on descendait de la voiture, t'allais me dire quelque chose. C'était quoi ? J'arrête pas d'y penser.

— J'sais pas, Billy. Je me souviens plus.

— Vraiment ?

— Ouais, vraiment. Maintenant, rendors-toi.

— C'était une chose agréable ou désagréable ?

— Agréable, sûrement. Pourquoi j'irais te dire une chose désagréable ?

— J'ai jamais été très populaire. Petit pour mon âge, jamais vraiment eu de petite amie. Les filles s'intéressaient pas à moi, donc j'ai pris l'habitude de me moquer d'elles, d'en dire du mal. Si je guéris, tu voudras bien sortir avec moi ?

— Promis, répondit Brooke sans ciller.

Il ferma les yeux.

Brooke lança le gant de toilette dans le bol d'eau froide, éclaboussant du même coup le plancher.

Norman avait beau dire qu'il n'avait aucune chance, elle n'allait pas le laisser mourir. Au contraire, elle allait lui sauver la vie. Elle allait faire en sorte qu'il se remette. Quoi qu'il lui en coûte.

Comme ça, quand il serait de nouveau en état, elle pourrait enfin lui dire ce qu'elle pensait de lui.

Ouais.

Elle sentit des larmes couler sur ses joues.

— Regarde ce que tu fais, sanglota-t-elle.

# 42

Lewis était en train de couper du bois avec Ed dans le jardin. Le moins que l'on pouvait dire est qu'il y allait gaiement. Trop heureux de pouvoir jouer de la hache, il ressentait un vrai plaisir chaque fois que la lame tranchait net la bûche posée sur le billot, ou, à l'inverse, une déception quand il manquait son coup et que seule une pathétique écharde se détachait du bout de bois ou, pire, qu'il la faisait voler dans les airs et l'envoyait valser dans les hautes herbes. Il n'avait pas réalisé à quel point il était stressé jusqu'ici. Il avait beau offrir au monde un masque immuable de coolitude, genre « mollo, les gars, je viens de me réveiller », il n'en était pas moins humain et, à ce titre, sensible.

Les choses étaient différentes pour Kyle le dur à cuire. Kyle s'ennuyait. Kyle était agité. En bon psychopathe de base, il aurait voulu sortir et éclater quelques crânes. D'ailleurs, il s'entraînait en ce moment même au tir de l'autre côté du jardin, en compagnie d'Ebenezer.

Lewis était heureux de pouvoir s'adonner à une activité physique. Ça lui faisait des vacances. Les longues heures passées derrière le volant à feindre de maîtriser la situation alors qu'il était au bord de la panique l'avaient éreinté. Ça faisait un bien fou de décompresser un peu. Il avait eu son lot de violence – et c'était loin d'être terminé, cela ne faisait aucun doute, mais pour l'heure, c'était le quart d'heure zen. Joie, sérénité et amour. Couper du bois. Tchac, tchac, tchac. Faire comme s'il n'y avait rien en dehors de ces murs. Comme si le monde était normal. Cool, tranquille, pas de prise de tête.

Il priait pour que Macca tienne bon car, tant qu'il était en vie, ils resteraient ici. Ça faisait combien de temps, une semaine, qu'ils étaient là ? Et Ed qui se morfondait un peu plus chaque jour. Lewis se savait égoïste. Mais il n'y avait pas le choix. Il fallait prendre soin de soi. Car il n'y avait plus personne pour le faire à votre place. Plus de papa, maman, plus de profs, de docteurs ou de police. Il était particulièrement bien placé pour savoir que ni sa mère ni son père ne s'occuperaient plus de lui, puisqu'il les avait tous les deux tués de ses propres mains. Étranglés dans leur lit quand ils étaient tombés malades.

Ça lui paraissait remonter à une éternité.

Mieux valait ne pas s'aventurer sur ce terrain et risquer de faire remonter de mauvais souvenirs.

Un cri retentit de l'autre côté du jardin. Kyle venait de tirer sa lance sur la cible, une vieille porte sur laquelle ils avaient peint une ébauche de crevard. Ebenezer poussait des hourras et Kyle riait grassement. Il venait de toucher la silhouette à l'entrejambe. Kyle avait fabriqué des armes à partir de vieux outils de jardin ; des bouts de bois et des morceaux de métal qu'ils avaient pu trouver çà et là. Quand il avait rencontré Ed, il était armé d'une fourche. Il avait pris du galon depuis, notamment en faisant une razzia dans les armureries de la Tour, où il avait déniché sa hache d'armes, impitoyable machine à tuer.

Lewis jeta un coup d'œil vers la pergola couverte de roses sous laquelle Amélia et Trinité étaient attablés. Une carafe d'eau et une bouteille de limonade étincelaient au soleil. Comme dans une scène tirée d'une vieille pub. La famille heureuse qui prend un bol d'air frais dans le jardin. Les petits-enfants qui rendent visite à mère-grand… Heureusement que Trinité était là pour noircir le tableau, tel un personnage des livres de Percy Jackson que Lewis lisait quand il était plus jeune, avant que le foot n'occupe l'essentiel de son temps et de ses pensées.

Mais Trinité n'était pas un monstre. Oh, fallait qu'il se surveille. Ils lisaient dans les pensées, non ?

— Ça suffira pour aujourd'hui, marmonna Ed en lançant une bûchette dans la brouette.

Lewis ne savait toujours pas comment juger Ed. Il avait l'autorité d'un chef, mais savait-il se battre ?

— Tu vois, ton gars, dit Lewis. Macca ?

— Eh ben ? répondit Ed, plié en deux au-dessus du sol pour ramasser les morceaux de bois.

— Il me rappelle, ce gars, là, Arran. Un de ceux qui nous ont conduits loin d'Holloway. Je l'ai jamais vraiment connu. Mon général, c'était Blue. Enfin, bref, Arran s'est fait mordre au cou, exactement comme Macca.

— Et tu vas me dire qu'il en est mort, n'est-ce pas ? répondit Ed en attrapant les poignées de la brouette et en se mettant en route.

— Oui, répondit Lewis, en lui emboîtant le pas. Mais pas de la morsure. Il a reçu une flèche. En pleine poitrine. Et le pire, c'est que c'était un accident. Une fille, Sophie, l'a pris pour un adulte et lui a tiré dessus par erreur. Voilà comment il a fini. Mais, au fond, peut-être que c'était un mal pour un bien. Au moins, ça a été rapide, tu vois ?

— Tu suggères que je monte là-haut avec un arc et que j'abrège les souffrances de Macca en lui tirant une flèche dans le cœur ?

Lewis bâilla puis passa la main dans son afro, défaisant nonchalamment un nœud, toujours cool.

— C'est pas ce que j'ai dit, mec.

— Alors quoi ? Qu'est-ce que t'as voulu dire ?

— J'sais pas.

— Hum.

Lewis se sentait mal à l'aise quand il était au côté d'Ed, sachant que celui-ci n'aspirait qu'à une chose : partir d'ici. Aussi l'abandonna-t-il à sa corvée de bois, dont l'étape suivante consistait à empiler les bûchettes fraîchement coupées sur le tas de bois de chauffage, pour se diriger vers la pergola. Il tira une chaise et se servit un verre de limonade.

Trinité était en pleine conversation avec Amélia.

— Donc, si je vous suis bien, disait Trey, l'agent pathogène est un parasite.

— C'est ça.

— Comme quoi ? intervint Lewis. Une sorte d'insecte ?

— Plus ou moins, oui, confirma Amélia.

— Il est passé de cette tribu dans la jungle aux gens qui les étudiaient, expliqua Trio. Des scientifiques de chez Promithios, des médecins de MSF, mais aussi des biologistes et des chercheurs d'autres organisations non gouvernementales qui se trouvaient sur place.

— De partout dans le monde, ajouta Amélia.

Lewis se souvenait que les biscornus avaient parlé de Promithios quand ils étaient au musée. C'est là que leurs parents travaillaient et là qu'ils se cachaient quand Blue les avait découverts.

— Ces personnes étaient toutes des experts dans leurs domaines respectifs, dit Amélia. Des professionnels. Vaccinés contre toutes les maladies connues.

— Dans ce cas, comment ça se fait que personne n'ait repéré cette nouvelle maladie ? demanda Lewis.

— Parce qu'elle s'est cachée, répondit Trey. Amélia pense qu'elle est douée d'une forme d'intelligence.

— Quoi ? Comme une sorte de minuscule insecte intelligent qui débarque d'une autre planète ? Cool. Enfin, j'veux dire, chanmé, bien sûr, mais cool.

— Eh bien, peut-être pas intelligent au sens où nous l'entendons, dit Amélia. Mais il sait comment survivre.

— Quand le parasite entre en toi, il peut te contrôler, ajouta Trey. Un peu comme si la bestiole devenait partie intégrante de la personne, une partie de son cerveau, de son corps, et qu'elle prenait les commandes. Apparemment, elles sont capables d'imiter les cellules humaines, de se déguiser en globules ou en n'importe quoi d'autre.

— Individuellement, elles ne représentent aucun danger, ajouta Trio. Mais une fois qu'elles colonisent suffisamment d'organismes, une fois qu'elles sont des milliards et des milliards, elles créent une sorte de super cerveau. Un réseau neural. Un peu comme quand les chercheurs associent plein d'ordinateurs pour résoudre des problèmes ultra-complexes.

— Ou les hackers, dit Lewis. J'avais un pote qui était hacker. Et c'est ce qu'il faisait, il reliait des ordinateurs venant de partout.

— C'est exactement cela, s'exclama Amélia, provoquant du même coup une bouffée de joie chez Lewis, pas peu fier d'avoir compris quelque chose.

— Imaginez les parasites comme des hackers, poursuivit Amélia. Ou comme des virus informatiques, des chevaux de Troie qui s'introduisent dans tous les ordinateurs du réseau pour le contrôler et qui, bien entendu, sont capables de neutraliser tous les antivirus que l'on pourrait leur opposer. Demeurer indétectable était crucial pour l'agent pathogène. Au moins au début. Le temps de prendre des forces. C'est ce qui s'est passé avec Promithios. Nous étions en relation avec eux et je me suis toujours dit qu'ils

nous cachaient des choses. Mais jamais je n'aurais pu imaginer que ce qu'ils nous cachaient, c'était… *vous*.

Amélia regardait Trinité avec un mélange d'empathie et d'émerveillement.

— C'étaient seulement nos parents, dit Trey. Personne d'autre dans la société n'était au courant. Nos parents avaient compris que quelque chose clochait chez nous avant même notre naissance, et leur réaction a été de se cacher. Ils nous ont cachés… Les biscornus.

— C'est la maladie qui les a fait réagir comme ça, dit Amélia. Elle contrôlait leurs esprits. Un peu comme si vous étiez une sorte de test, que l'agent pathogène ét…

Amélia s'interrompit brutalement, une main devant la bouche. Elle s'était à moitié levée de son siège, les yeux rivés sur Trinité.

Les biscornus, Trio et Trey, s'étaient évanouis. Ils étaient pliés en deux, avachis sur leur siège, la tête posée sur la table.

Amélia se laissa retomber sur son siège, trop anéantie pour se lever.

Ed vint aux nouvelles, l'air inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tout à coup, ils sont devenus tout mous, leurs yeux se sont révulsés et ils sont tombés, répondit Amélia. On dirait qu'ils ont perdu connaissance. Ils vont bien ? J'espère qu'ils vont bien.

Et puis elle s'étrangla de nouveau en voyant quelque chose bouger dans le dos de Trinité.

— Oh, bon Dieu ! s'exclama Lewis.

Mister Three sortait de sa torpeur.

## 43

Mister Three évoquait le fruit d'une alliance contre nature entre un poupon et un vieillard, avec un nez écrasé, de rares cheveux gras et de petites dents grises. L'ensemble évoquait un nain, ou un troll, comme on en trouve dans les contes. Lewis savait pourtant qu'il ne fallait pas se laisser abuser, le gars avait forcément le même âge que Trey et Trio, ils étaient nés en même temps. Mister Three clignait des yeux, pris de mouvements convulsifs. Après un dernier battement de paupières, il dévisagea l'assemblée d'un œil injecté de sang.

— Qu'est-ce que vous regardez ? demanda-t-il de la voix nasillarde d'un ado en train de faire sa mue. Vous avez jamais vu une excroissance qui parle ?

Personne n'avait de réponse à cela.

— Alors quoi ? Je suis en retard pour la fête ? dit-il en agitant ses deux bras maigrelets comme s'il était le premier surpris de se trouver là. Qu'est-ce qui se passe ? Je refroidis l'ambiance ? Vous vous attendiez pas à ce que je vienne mettre mon grain de sel ? La règle de trois, les gars. Si vous voulez Trio et Trey, vous devez me prendre moi aussi. C'est un lot.

— Qu'as-tu fait aux autres ? demanda Amélia.

— Fait ? Mais j'ai rien fait du tout, mémé. Un simple réajustement, un recalibrage, tu vois ? Je veux dire, au bout du compte, on est un, on forme un tout. Vous inquiétez pas. Je m'attarderai pas. Je les sens qui refont surface. Ils seront là d'une minute à l'autre. J'ai eu un soudain accès de sang au cerveau, si vous voyez ce que je veux dire, et eux une grosse chute de tension. Tous les trente-six du mois, j'ai la chance de sortir de ma boîte –

ta-da ! Me voilà. Celui que vous attendiez tous. Mister Three. C'est dévalorisant, vous trouvez pas ? Ce nom. Comme si j'étais un phénomène de foire. L'incroyable Mister Three ! Vous savez quel nom m'a toujours fait rêver ?

— On t'écoute, dit Lewis.

— Colin, répondit la petite créature. J'aimerais qu'on m'appelle Colin.

— Pourquoi Colin ? s'interrogea Lewis.

— Pourquoi pas ? T'as un problème avec ce nom ?

— Du tout.

Mister Three toussa de nouveau, se racla la gorge jusqu'au spasme, puis cracha par terre un glaviot jaunâtre et compact, marbré de sang.

— Vous allez bien, Colin ? demanda Amélia. Je peux vous servir un verre d'eau ?

— Oh, arrêtez, arrêtez ! piailla Three. J'en peux plus. Arrêtez avec ces conneries de Colin.

— Mais vous avez dit…

— Pauvre vieille dinde arriérée ! répondit Three, secoué d'un rire atroce. Qui voudrait s'appeler Colin ?

— Mais alors quoi ? demanda Lewis. Comment tu veux qu'on t'appelle ?

— Appelez-moi comme vous voulez, répondit Mister Three. Je m'en fous pas mal. De toute façon, je serai pas là bien longtemps. Ces petits éclairs de conscience ne durent jamais. Ils vont bientôt reprendre le contrôle, eux deux, les beautés endormies, et je serai de nouveau mis à l'écart. J'essaie juste d'y voir un peu plus clair, d'intégrer toutes ces nouvelles pensées et ces nouveaux souvenirs, mais on dirait que vous leur avez rempli le crâne avec un tas de conneries. C'est trop pour moi. Trop pour la capacité de mes circuits. Sans parler de ces foutus déchus qui sont particulièrement bruyants aujourd'hui ! M'ont réveillé avec leur chant. Jamais entendu ça avant…

— Comment ça ? demanda Ed d'un ton anxieux. Tu veux parler des crevards ? Enfin, des adultes ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Une nuée. Une nuée en marche. Un raz-de-marée.

Trio s'ébrouait. Elle se redressa, en poussant des deux mains sur la table, emportant avec elle Trey, dont la tête pendait lamentablement. Trio paraissait endormie et confuse. Elle posa les yeux sur Lewis et essaya de reprendre ses esprits.

— C’est lui, n’est-ce pas ? dit-elle. Il s’est réveillé. C’est tellement gênant… J’ai l’impression d’être une ado qui aurait picolé la vodka de papa et qui assurerait plus un cachou après. Oh, bon sang, quel mal de tête. Salut, Mister Three, comment va ?

— Tu peux m’appeler Colin.

— Ah bon ? La dernière fois, c’était Neil.

— Hé hé, ouais. Elle était bonne, celle-là.

— Presque aussi bonne que Roger.

— Roger papa tang…

— Tu t’en vas déjà ?

Mister Three étira les bras et bâilla.

— C’est pas l’envie de rester qui me manque. Mais voilà, vous êtes trop forts pour moi. Je voulais juste mettre vos amis au courant à propos du raz-de-marée.

— Quel raz-de-marée ?

— Les déchus, frangine. Ils arrivent. Va falloir faire gaffe.

— Attends, il faut nous en dire plus, dit Ed en se penchant vers lui, comme s’il s’apprêtait à le secouer pour le maintenir éveillé, mais il n’osa pas le toucher.

C’était maintenant au tour de Trey de sortir des limbes. Ses paupières papillonnaient. Il grogna, leva une main devant son front, pressa ses tempes entre le pouce et le majeur.

— Me sens mal, dit-il.

— Au moins tu dors pas, dit Mister Three d’un air triste et déçu. Tu peux sentir l’odeur du café… (Il bâilla de nouveau.) Faites attention…

Il ferma les yeux et se recroquevilla en chien de fusil dans le dos de Trinité.

Ed jura avec colère et leva les yeux vers Amélia, qui faisait semblant de n’avoir rien entendu.

— Alors ça, c’était quelque chose ! dit Brooke, debout sur le seuil de la pergola, le visage blême.

Lewis n’aurait su dire depuis combien de temps elle était là. L’intervention de Mister Three avait monopolisé l’attention.

— Excusez-nous, dit Trio. Il ne sort pas souvent. Pas très doué pour la convivialité.

Brooke recula de quelques pas pour quitter l’ombre de la frondaison et s’exposer en plein soleil. Lewis s’aperçut que c’était la première fois qu’il

la voyait dans le jardin. Elle avait passé tout son temps avec Macca…

Un frisson glacé lui parcourut l'échine.

— Il dort ? demanda-t-il.

Brooke secoua la tête, sans dire un mot. À croire qu'elle se serait brisée en mille morceaux si elle avait tenté de faire vibrer ses cordes vocales.

Ed la prit dans ses bras et elle s'effondra contre son épaule, secouée de profonds sanglots.

Et voilà. Fin de la récré.

## 44

— Je pense qu'on va rester ici.

— Vraiment ? Vous êtes sûrs ? demanda Ed en regardant Trinité (l'image du petit gars dans leur dos continuait de le hanter). Vous pourriez vraiment nous aider.

— Arrête, jusqu'ici on a servi à rien, répondit Trio en fixant ses pieds.

— Tu veux parler de Macca ?

— Oui.

— C'est faux, vous avez essayé de nous prévenir. C'est nous qui ne vous avons pas écoutés.

— C'est qu'on n'a pas été assez convaincants.

Ed haussa les épaules. À quoi bon discuter. Ce qui était fait était fait.

— Le truc, poursuivit Trey, c'est qu'on pense qu'on pourrait être plus utiles ici. Amélia a une telle connaissance de la maladie… Si on y ajoute ce que *nous* on sait à propos de Promithios et aussi, eh bien, ce qu'on *est*…

— À vous de décider, répondit Ed en soulevant deux sacs de victuailles et en se dirigeant vers la voiture.

Trinité lui emboîta le pas, marchant étonnamment vite pour quelqu'un qui n'a que deux jambes valides pour trois.

— Amélia est âgée, argua Trey. Elle en a peut-être plus pour très longtemps. C'est notre dernière chance.

— Dernière chance de quoi ? demanda Ed en chargeant à l'arrière de la voiture un carton entier de boîtes de haricots qu'Amélia lui avait données.

— Notre dernière chance de trouver un traitement, répondit Trio.

— Vous pensez vraiment que c'est possible ? demanda Ed en oubliant ce qu'il était en train de faire.

— Y a un petit espoir, dit Trey. L'espoir de trouver une solution pour combattre cette chose. Vu l'enjeu, ça vaut le coup d'essayer.

— Vous voulez dire que c'est plus important que de sillonner la campagne à la recherche d'Ella ?

— C'est pas ce qu'on a voulu dire, répondit Trey.

— C'est pourtant la stricte vérité, dit Ed en tendant ses paumes ouvertes d'un air fataliste et désespéré. Je sais pas moi-même pourquoi je fais tout ça, alors c'est certainement pas moi qui vais vous dissuader de rester. Vous avez raison. Parlez à Amélia. Imaginez un moyen de foutre un bon coup dans l'aile à cette maladie. Faites-le pour Macca et pour tous les autres enfants qui sont morts. Quand on aura retrouvé Ella – si tant est qu'on y arrive – on passera vous chercher et on rentrera ensemble en ville.

Ed adressa un grand sourire réconfortant à Trinité. Ça semblait si simple, dit comme ça. Pourtant, ils déploraient déjà un mort alors qu'ils n'avaient pas commencé à chercher la sœur de Sam.

Trinité retourna précipitamment à l'intérieur, croisant sur son passage Ebenezer, Kyle et Lewis qui transportaient le reste de la cargaison. Alors qu'Ed rangeait son épée dans le coffre, Lewis demanda s'il pouvait la voir. Ed haussa les épaules et la lui donna.

— Je l'appelle ma faucheuse, dit-il, mais le terme technique, c'est *bâtarde*. Elle date de la guerre civile.

— Tu veux dire la guerre de Sécession, en Amérique ?

— Non, la guerre civile. Anglaise.

— Je savais pas qu'on avait eu une guerre civile, dit Lewis en donnant quelques coups d'épée dans les airs pour jauger le poids et l'équilibre de l'arme. La vache ! C'est lourd.

Ed n'arrivait pas à croire que Lewis ignore l'existence d'une guerre civile anglaise.

— Attends, ne dis pas que t'as jamais entendu parler de Cromwell, des Roundheads et des Cavaliers ? De la lutte entre royalistes et parlementaristes ?

— Si tu le dis… Et qui a gagné ?

— Oliver Cromwell. Il a fait décapiter le roi d'Angleterre. Charles I$^{er}$.

— Cool. Je me suis jamais trop passionné pour l'histoire, à l'école. En tout cas, c'est une sacrée lame que t'as là.

— Elle est si lourde que c'est presque une massue, dit Ed en la lui prenant des mains pour la poser dans le coffre. Elle transpercerait la pierre. Mais elle réclame beaucoup de force et pour peu que le combat dure un peu, t'as l'impression que ton bras va s'arracher de ton épaule.

— J'aime bien ma lance, dit Lewis. J'ai plus de mal avec les épées. Celle que j'ai, je l'ai chopée dans une vitrine de samouraï, au musée. Tu sais, là où y a toutes les vieilleries ? Le musée d'à côté ?

— Victoria and Albert.

— C'est ça. Enfin, c'est sympa d'avoir un katana, hein. Je pensais que ce serait mon arme à vie, mais je suis plus habitué à la lance. Une épée, c'est dur à manier, *man*. Faut du savoir-faire. De l'entraînement. Tandis qu'une lance… Ben… Une lance, c'est une lance.

— Ce qu'y te faut c'est une hache d'armes, comme cette bonne vieille Écerveleuse, dit Kyle en approchant dans leur dos.

Joignant le geste à la parole, il fit une démonstration qui, comme s'ils voulaient rejouer l'épisode de Charles I$^{er}$, fut à deux doigts de se solder par la décapitation de Lewis.

— Hé, fais gaffe avec ton machin ! T'as aucune précision avec ça. Une arme de bourrin.

— T'y connais rien, répondit Kyle en embrassant amoureusement la lame. Quand vous voulez, elle mettra minable vos épées de gay pride.

— Depuis quand une épée peut être gay ? protesta Ed.

— Ça, c'est une arme d'homme, insista Kyle en levant sa hache.

— Je continue de préférer ma lance.

— Y a pas mieux que les armes de lancer, enchérit Ebenezer en attachant son faisceau de javelots sur la galerie du toit. Ça permet de se tenir à distance de la puanteur et des miasmes des crevards.

— Vous savez quoi, dit Kyle, on jugera sur pièce.

— J'espère bien que non, répliqua Ed. Tout ce que je souhaite, au contraire, c'est qu'on n'ait plus à se servir de ces armes pendant un bon moment.

— On risque de se faire sacrément chier, dit Kyle.

— À en croire ce que disait ce truc de fou dans le dos de Trinité, on risque au contraire de pas s'ennuyer, dit Lewis. Vous y croyez, vous, à ce raz-de-marée de crevards ?

— Un peu qu'on y croit, répondit Ed. On les a vus. Ils convergeaient de tous les coins de Londres. Ils se rassemblaient. Selon Shadowman, ils sont

en train de constituer une armée.

— Qu'est-ce qui va se passer si d'autres arrivent en renfort ? dit Lewis.

— J'en sais rien, répondit Ed en claquant la porte du coffre. Tout ça commence à devenir un peu trop compliqué pour moi. Est-ce que Mister Three parlait de ceux qui sont déjà à Londres, ou d'autre chose ? Ou est-ce que c'était juste un délire ? J'ai demandé à Trinité… ils savent pas non plus.

— Pur délire, dit Kyle. Moi, en tout cas, je crois pas une seconde aux élucubrations de ce singe chauve. Et maintenant, que la fête commence ! Tu conduis, Lewis, ou je m'y colle ?

— Je conduis, dit Lewis en s'asseyant au volant. Où on va ?

— D'après ce qu'a dit Amélia, le plus sûr serait de commencer par Slough, répondit Ed en prenant place sur le siège passager, où était posé l'atlas routier. Elle pense qu'il y a une colonie d'enfants là-bas. Ce serait pas étonnant, c'est une ville importante. Quelqu'un a vu Brooke ?

— Elle arrive, répondit Ebenezer en prenant place à l'arrière.

Tournant la tête vers la maison, Ed la vit s'avancer lentement, perdue dans ses pensées. Elle n'avait pas décroché un mot depuis la mort de Macca, et depuis les premiers pleurs, sous la pergola, elle n'avait plus versé une larme. Toutefois, son visage semblait changé. Elle paraissait plus vieille, plus fatiguée. À mi-chemin entre la maison et la voiture, elle tira sur son bandage et le jeta par terre. La peau de son front était blême et plissée, brillante. Elle tira sur sa casquette en laine, sans se soucier de savoir si celle-ci cachait ou non sa cicatrice, et grimpa dans la voiture, prenant place sur un des sièges individuels.

Il y avait plein de place, maintenant.

— Où est Trinité ? demanda-t-elle sans un regard pour personne.

— Ils restent là, répondit Ed d'un ton qui coupait court à toute demande d'explication.

Le message dut passer car personne n'insista.

— Bon, alors on y va ? dit Brooke.

— C'est parti, répondit Lewis en démarrant le moteur.

La voiture quitta l'aire de stationnement couverte de gravier et s'engagea dans l'allée. Entre le feuillage de printemps des arbres et le soleil radieux qui brillait dans le ciel, tout paraissait paisible et joyeux. Ed réalisa alors à quel point la nature lui avait manqué, durant cette année passée en ville. Le problème, c'est qu'il s'était habitué à la ville. Il la comprenait. Il connaissait ses pièges. La campagne ne lui faisait pas du tout le même effet.

Il avait l'impression que tout était différent, ici. Il était facile de se dire qu'on n'avait rien à craindre. Tout semblait si calme, si vert, si désert. Mais quels dangers cela cachait-il ? Impossible de décoder cet environnement comme il aurait pu le faire avec les rues de Londres.

Bien vite, ils furent sur la grand-route, roulant en direction de Slough. Les choses étant ce qu'elles sont, il apparut que la ville ne se trouvait qu'à quelques kilomètres et avant même qu'ils aient eu le temps de dire ouf, ils se retrouvèrent parmi les maisons et les échoppes de Burnham, un village qui se fondait dans Slough sans qu'il soit possible de dire où finissait l'un et où commençait l'autre.

Slough ressemblait à une ville fantôme. Ils prirent la rue principale et traversèrent le bourg de part en part à la recherche d'un signe de vie. La rue était une longue et morne succession de concessions d'automobiles, de magasins de bricolage, de magasins de matériaux de construction et de petits hangars de plain-pied accueillant ateliers et sièges sociaux d'entreprises. Puis ils passèrent dans une zone plus résidentielle composée d'horribles petites maisons en brique rouge avant de se retrouver de nouveau sur la M4, précisément sur la bretelle qu'ils auraient prise si les crevards ne leur avaient pas barré la route. Après une courte discussion, ils firent demi-tour et retournèrent en ville. À ceci près que, cette fois, arrivés au centre, ils bifurquèrent dans une artère secondaire sur leur droite. L'atmosphère de désolation qui y régnait étant la même que partout ailleurs, ils étaient sur le point d'abandonner les recherches quand Brooke pointa quelque chose du doigt.

— Là, là…

Ed tourna la tête. Juste à temps pour apercevoir un gamin qui décampait pour aller se planquer entre deux immeubles.

— Donc, il y a des gens, dit Kyle qui l'avait vu lui aussi. Pas particulièrement aimables, cela dit.

— Là, un autre ! cria Ed en cognant le pare-brise.

Le visage d'une fille venait de sortir furtivement de derrière un camion. Juste le temps de jeter un coup d'œil et de disparaître.

— Avance, Lewis.

Les constructions commençaient à être clairsemées et tout semblait indiquer qu'ils allaient bientôt être en rase campagne, mais il y avait des signes de vie. Comme ces centaines de graffitis qui s'étalaient partout : sur les façades des maisons, la route, les voitures, les vieilles affiches

publicitaires, les trottoirs, les vitrines des magasins, les panneaux de signalisation… Pour l'essentiel, il s'agissait de slogans idiots comme « SLOUGH EN FORCE », « AUX CHIOTTES WINDSOR », « ZONE SANS ZOMBIS », « ON VA VOUS BOTTER LE CUL », « MCNAMARA IS THE BEST », « CONTRE LES ZOMBIS, ON EST TOUJOURS LÀ ! » en plus des habituels jurons à côté de dessins de revolvers, de couteaux, de têtes tranchées et des inévitables dessins obscènes. Ici ou là, on trouvait des choses plus élaborées, plus artistiques, avec de la couleur et des tags, mais pour l'essentiel, c'était juste des âneries.

Ensuite, ils arrivèrent devant une école dont le fronton était bien trop dégradé pour que l'on puisse espérer y lire un nom. L'architecture était moderne, articulée autour d'un haut bâtiment arrondi, d'où partaient des ailes dessinant une sorte d'étoile. La clôture de l'enceinte avait été renforcée et l'on avait érigé une tour de guet faite de bric et de broc près du portail principal. Deux enfants les observaient depuis le mirador, tandis que d'autres étaient massés à l'entrée, bien à l'abri derrière les grilles.

— On dirait qu'ils nous ont entendus arriver, dit Kyle. J'espère qu'ils ont préparé un gâteau.

— Je fais quoi ? demanda Lewis.

Ed réfléchit quelques instants.

— Arrête-toi là, dit-il finalement. Je vais aller à la grille pour leur parler.

— Et s'ils nous attaquent ? dit Kyle.

— Pourquoi ils feraient une chose pareille ? dit Ed.

— À en juger par leurs graffitis, ils ont pas l'air très accueillants.

— À en juger par leurs graffitis, ils ont surtout l'air débiles.

Ed sortit de la voiture, alla chercher son épée dans le coffre, puis s'avança vers le portail.

## 45

Les enfants massés derrière le portail formaient un groupe hétéroclite. Il y en avait de tous les âges. Des petits morveux hauts comme trois pommes et crasseux, une majorité de onze, douze ans, et enfin d'autres, plus âgés, à la mine patibulaire.

Pas un ne souriait. Tous étaient armés.

— Vous venez d'où ? brailla une gamine quand Ed arriva près de la grille.

— De Londres.

— Vous vous êtes perdus ou quoi ?

— On cherche quelqu'un.

— Qui ?

— Une fille. Ella.

— Jamais entendu parler.

— Elle était avec d'autres enfants. Maeve, Robbie…

— Ça me dit rien. Qu'est-ce que vous foutez là, en vrai ?

— Qui c'est qui commande ? Pas toi, j'imagine.

Une autre voix lui répondit, masculine celle-là…

— Non, en effet. C'est moi. Du moins jusqu'à ce que la chef revienne.

Ed leva les yeux vers un gaillard au crâne rasé qui avançait vers le portail. Il tenait un fusil à canon scié, portait un blouson en jean aux manches coupées, et des tatouages artisanaux ratés qui lui recouvraient les bras ainsi qu'une bonne partie du visage.

— Pourquoi vous rentrez pas la voiture ? Ce sera plus sûr, dit-il en essayant de paraître aimable, ce qui n'était pas si facile avec son visage

tatoué. Comme ça on pourra parler tranquillement. Je vous dirai tout, du moment que vous êtes pas d'ici.

— Vraiment ?

— J'ai pas l'habitude de parler pour rien dire. Si vous avez besoin d'aide, on est là. Par contre, comptez pas sur moi pour gueuler à travers la clôture. En attendant, à votre place, je me sentirais bien mieux de ce côté-ci de la grille.

Le discours avait l'air raisonnable, contrairement à son auteur. Ed retourna à la voiture.

— Pas sûr que ça nous avance beaucoup avec Ella, dit-il en se penchant à la fenêtre de Lewis. Mais ils nous suggèrent de rentrer la voiture. Qu'est-ce que vous en dites ?

De toute évidence, cette dernière question s'adressait avant tout à Lewis et à Brooke, qui semblaient les plus sensés de la bande.

— Toujours mieux que de rester dans la rue, dit Lewis.

Ed se tourna aussitôt vers Brooke.

— Des objections ?

— Aucune. Même si Ella n'est pas là, on glanera sûrement des infos utiles. Ils sont forcément plus au courant de ce qui se passe qu'Amélia et sa bande de croulants, qui n'ont pas mis le nez dehors depuis des mois.

— Un point pour toi, dit Ed en se laissant tomber sur le siège passager.

Lewis manœuvra la voiture pour la placer face à la grille que les enfants étaient en train d'ouvrir.

— Attention, chauffeur, dit Kyle avec un sourire en coin. Sont tellement aimables et accueillants qu'on voudrait surtout pas en renverser un.

Formant une sorte de haie d'honneur de part et d'autre du portail, les enfants regardèrent en silence la voiture s'avancer dans l'enceinte de l'école. Le tatoué leur indiqua où se garer : sur le parking devant l'entrée principale, à côté d'autres voitures. Ed en remarqua quelques autres, couchées sur le flanc pour consolider les barricades. Il se demanda pourquoi celles-ci avaient été épargnées. Sans doute parce que leurs réservoirs contenaient encore un peu d'essence.

Alors qu'Ed et Kyle descendaient de voiture, le tatoué s'avança et vint se placer devant Kyle en agitant nonchalamment son fusil à pompe, comme s'il s'agissait d'un vulgaire bâton. Pas stressé, le gars. Quelques grands, certains armés d'arbalètes, avaient formé un arc de cercle autour d'eux.

— Donc, si je comprends bien, c'est toi le proviseur ? demanda Kyle en levant les yeux vers la tour centrale de l'école.

— Le conseiller d'orientation, répondit le garçon avec un petit sourire. La directrice, c'est une nana qui s'appelle Josa, mais elle est partie à la chasse pour le moment. Dès qu'elle sera de retour on aura une discussion, d'accord ?

— On peut pas parler maintenant ? demanda Kyle.

— Bah, j'aime autant attendre que la chef soit là.

— On peut rentrer, au moins ?

— Bah, je préfère pas. Le mieux, c'est que vous restiez ici. Le temps qu'on sache ce que décide Josa.

— Ça va prendre longtemps ?

— Le temps qui faudra.

— T'as peut-être un nom ?

— Kenton.

— Donc tu veux qu'on prenne racine ici, c'est ça, Kenton ?

— On peut dire ça, ouais, répondit-il en se tournant vers la voiture.

Assise à l'intérieur, Brooke regardait fixement par la fenêtre. Derrière elle, Ebenezer tapotait un rythme sur le dossier du siège, ignorant ostensiblement ce qui se passait dehors. Lewis donnait l'impression de s'être assoupi. Les yeux mi-clos, il était dans sa bulle, à des kilomètres de cette cour d'école. Bref, difficile de les prendre pour le gang le plus farouche de la ville. Pourtant, Kenton ne voulait prendre aucun risque. Il allait les garder à l'isolement.

— Dans ce cas, on se revoit plus tard, dit Ed en se dirigeant la voiture.

Inutile de discuter. Kyle lui emboîta le pas, tandis que Kenton retournait auprès des siens, avec lesquels il bavarda longuement, lançant des coups d'œil furtifs à la voiture et à ses occupants.

— Maintenant qu'ils nous ont fait entrer, ça s'arrête là, expliqua Ed. Apparemment, il faut attendre que la fille qui commande se pointe.

— Et après ? demanda Brooke.

— Après on sait pas. J'espère juste qu'ils auront des infos utiles à nous communiquer.

— Ou bien Ella et ses copains sont là, ou bien ils y sont pas, dit Ebenezer. On perd notre temps. Si aucun de ces gars n'est capable de nous renseigner, ça sert à quoi attendre ?

— Parce que c'est ce qu'ils veulent.

— Et qu'est-ce qu'ils veulent d'autre ?

— On le saura bien assez tôt, répondit Ed en s'allongeant dans son siège et en fermant les yeux.

Quitte à ne rien faire, autant piquer un petit somme, comme Lewis.

— C'est trop chiant, dit Brooke, les pieds posés contre le dossier du siège devant elle. Ils vont vraiment nous garder ici toute la journée ? On pourrait pas au moins se poser à l'intérieur ?

— On est bien là, dit Kyle. On a une bonne ligne de mire. Au moindre truc louche, on…

— On quoi ? l'interrompit Brooke.

— On se barre en défonçant la grille comme dans les films.

— Tu crois qu'on pourrait ?

— J'sais pas.

— La question s'adressait à Lewis, pas à toi, Kyle.

— Pareil, répondit Lewis, finalement loin d'être endormi. J'en ai aucune idée. Par contre, je prendrais pas le risque. Si on bousille la voiture, on est foutus.

— Me dites pas que personne n'a un plan de secours ? dit Brooke en regardant tour à tour les occupants de la voiture.

Seul Ed répondit.

— On attend.

— Ça répond pas à ma question.

— J'y réfléchis.

— Eh bien pendant que tu réfléchis, moi, j'aimerais parler.

— Ben voyons, dit Kyle. Typique des filles, ça. Et tu veux parler de quoi ? De mode ? De boys bands ? De trucs et astuces de maquillage ? Dis, Ebenezer, c'est quoi tes trucs de maquillage ?

— Ferme-la. Je te rappelle que je suis un mec.

— Je n'en doute pas, dit Kyle. OK, parlons de sentiments. Que ressens-tu en ce moment, Ebenezer ?

— Arrête, je suis trop morte de rire, fit Brooke. En fait, je voulais parler de ce que les vieux vous ont dit. Qu'est-ce qu'Amélia vous a appris sur la maladie ?

— Peux pas te dire, répondit Kyle, j'écoutais pas vraiment.

— Ça tombe bien, c'était pas à toi que je parlais.

— Tu veux la version longue ou la version courte ? dit Lewis.

— M'en fous, du moment que j'ai une réponse.

— C’est des bestioles. Des parasites. Elles s’introduisent chez les adultes et elles les contrôlent. En plus, elles peuvent communiquer entre elles. Elles ont une sorte d’intelligence collective, un peu comme les abeilles dans une ruche. Elles font toutes partie d’un seul et même réseau. Comme si l’info filtrait sur Facebook et qu’elles se rassemblaient toutes pour faire une méga fête.

— Franchement, je crois que je préfère encore parler chiffons, lâcha Kyle.

Ebenezer éclata de rire.

— J’comprends pas, dit Brooke en faisant comme s’ils n’existaient pas, comment elles arrivent à faire ça ? Comment elles peuvent communiquer entre elles ? Par télépathie ?

— D’après Amélia, c’est plutôt comme des ultrasons, répondit Lewis. Des bruits d’insectes qu’on ne percevrait pas. C’est à ça que servent les sentinelles, à amplifier et à transporter le signal.

— Mais pourquoi ils se rassemblent ? demanda Brooke.

— Ils se rassemblent en vue du grand soir, dit Lewis. La prochaine vague d’épidémie. Ça a lieu tous les quinze ans, quand leurs spores sont mûrs, prêts à être dispersés. En fait, ils se préparent à infester tous ceux qui ont raté le premier service. En d’autres termes, nous.

— Super, dit Brooke. Donc, si je comprends bien, ils vont larguer leurs germes dans les airs pour tous nous infecter ?

— Quelque chose comme ça.

— Donc, si ça se produit tous les quinze ans, ou en tous cas à intervalles réguliers, ça veut dire que ça durera toujours. Chaque nouvelle génération sera infectée. Et en imaginant qu’on ait des enfants, ils traverseront exactement ce que nous vivons en ce moment… J’espérais qu’en savoir davantage sur ce truc le rendrait moins effrayant, en fait, c’est l’inverse…

— En tout cas, moi, j’veux pas d’enfants, dit Kyle. Hors de question.

— Quel dommage, ironisa Brooke, j’aurais tant voulu que tu sois le père du mien.

Kyle ne put s’empêcher d’éclater d’un rire franc et sincère.

— Tu sais que t’es une marrante, toi ? Je t’aime bien…

— T’imagines pas à quel point ça me fait plaisir d’entendre ça, répondit Brooke.

Après un long silence, elle ajouta :

— Blague à part, faut vraiment qu'on trouve un moyen de les arrêter, sans quoi on va tous y passer.

# 46

Ed avait parfaitement conscience des heures qui s'égrenaient et du jour qui déclinait. La sensation de perdre son temps n'en était que plus vive. Il aurait dû se trouver à Londres et non ici, à brasser de l'air. Brooke avait raison. Il fallait qu'ils arrêtent l'armée de Saint Georges. Il était bien tenté de reprendre la route et de rentrer en ville. De dire à Sam qu'il avait essayé… et échoué.

Il décida que ce serait leur ultime tentative. Si les gamins d'ici ne leur étaient d'aucune aide, il serait temps de mettre cap à l'est et non à l'ouest.

Le soleil suivait imperturbablement sa course dans le ciel. N'y tenant plus, Kyle et Ebenezer étaient sortis de la voiture pour se dégourdir les jambes. Dans les hautes herbes au pied de la clôture, ils avaient trouvé une vieille balle de tennis qu'ils s'amusaient à se lancer en augmentant graduellement la distance entre eux. Lewis avait fini par vraiment s'endormir. Ed était donc allé s'installer à l'arrière de la voiture, à côté de Brooke.

C'était pour ainsi dire la première fois qu'ils se retrouvaient seuls tous les deux depuis qu'Ed était arrivé au musée. L'opportunité de prendre des nouvelles l'un de l'autre était trop belle. Et puis, au pire, ça passerait le temps. Ils prirent donc le temps de se raconter ce qu'ils avaient traversé durant l'année écoulée, les bons comme les mauvais moments. Brooke avait beaucoup changé. Elle avait mûri. Elle avait toujours été finaude et futée, mais loin d'être raisonnable. Ici, dans cette voiture, seuls, sans personne pour compter les points, elle parla ouvertement de sa vie, avec une honnêteté qui alla droit au cœur d'Ed.

Celui-ci, peut-être pour ne pas gâcher la magie du moment, essayait de préserver une certaine légèreté à la discussion, se gardant d'évoquer les épisodes les plus sombres de l'année passée. Il ne voulait pas qu'elle sache comme lui aussi avait changé. En fait, il lui semblait que ce qu'elle avait gagné, lui l'avait perdu. Elle était devenue plus humaine, lui moins. Il était devenu plus dur et plus cynique. Pour le monde extérieur, il était ce bon vieil Ed, un gars sérieux et gentil. Intérieurement…

Il avait parfois l'impression d'être mort quelque part en chemin et de ne revenir à la vie que lorsqu'il avait son épée à la main. Était-ce la raison pour laquelle il poursuivait cette quête insensée ? Pour prouver qu'il avait encore un cœur ?

Finalement, ils en vinrent à ce qui était arrivé à Boule-Chien et à Courtney. Pour la première fois, Brooke raconta en détails ce qui s'était passé lors du terrible accrochage au métro Green Park. Ed sentit une bile acide lui remonter jusqu'aux papilles. Il aurait tant voulu être là pour réduire ces pourris en bouillie.

À l'évocation du souvenir de Courtney et de Boule-Chien, Brooke ne put retenir ses larmes. Ed la prit par l'épaule et la serra contre lui, mais ses yeux restaient secs. Depuis la mort de Jack, il ne se souvenait pas d'avoir pleuré.

Un jour funeste. À marquer d'une pierre noire. Le pire.

Celui où il avait perdu Jack et Bam, ses meilleurs amis.

Il se souvenait encore du crevard qui avait commis cette abomination. Jamais il ne l'oublierait. Greg le boucher, le chauffeur du bus qui les avait secourus à Rowhurst et qui les avait conduits à Londres. Le bus où il avait rencontré Brooke pour la première fois. Greg avait prétendu qu'il ne pouvait pas tomber malade, avant de tuer son propre fils et de…

*Enflure*.

Ed aurait donné n'importe quoi pour l'avoir à nouveau devant lui. Le crever. Pourtant, il fallait se rendre à l'évidence, cela n'arriverait pas. Ça faisait trop longtemps. Greg était sans doute mort depuis un bail…

Un choc retentit contre le flanc de la voiture, ramenant brutalement Ed à la réalité. Tournant la tête, il découvrit une grosse éclaboussure sur le carreau et, en arrière-plan, Kyle et Ebenezer qui se fendaient la poire. L'un d'eux avait dû lancer la balle contre la voiture.

*Les sales gosses*.

Ed était sur le point de leur répondre par un commentaire paternaliste du genre « Vous voulez casser une vitre, ou quoi ! » quand il comprit que Kyle essayait d'attirer son attention. Ed porta son regard dans la direction que le grand gaillard lui indiquait.

Un groupe de gamins était en train de passer la grille. Sûrement Josa qui revenait de la chasse. Ils étaient environ une vingtaine et ils traînaient avec eux ce qui semblait bien être un groupe de quatre ou cinq crevards, les mains liées dans le dos et des chaînes passées autour du cou.

Ed sortit de la voiture, les jambes engourdies et l'humeur grincheuse. Il leva les yeux au ciel. Le soleil était bas. L'après-midi touchait à sa fin. La lune était visible dans l'azur. Une lune rouge sang, comme le rond du drapeau japonais. De dépit, il donna un coup de pied dans une roue. Il détestait que les choses lui échappent de la sorte.

— Restez près de la voiture, ordonna-t-il à Kyle et Ebenezer.

Autant se montrer prudent. Cette attente avait mis les nerfs de Kyle en pelote. Il aurait suffi d'une étincelle pour qu'il explose. Or, la dernière chose dont Ed avait besoin, c'était d'une bagarre. À la place, il demanda à Brooke de l'accompagner, et Lewis avait dû se réveiller car il se tenait là aussi, debout à côté d'eux. Pour autant, il semblait avoir encore les paupières lourdes et il se grattait la tête en bâillant.

— C'est quoi, ça ? dit-il. Sont allés au marché aux crevards ou quoi ?

— Allons voir de plus près, dit Ed.

Tous trois traversèrent le parking à la rencontre des nouveaux venus qui formèrent aussitôt une ligne de défense. Ed esquissa un sourire. Pensaient-ils sérieusement être attaqués ?

De toute évidence, ces gamins avaient sombré dans la paranoïa aiguë, ce qui les rendait méchants, méfiants à l'extrême et indignes de confiance. Ed s'immobilisa, en retrait, soucieux de paraître le moins menaçant possible. Lewis fit encore un pas ou deux de sa démarche élastique avant de s'arrêter lui aussi et de remonter son pantalon, qui pendait sous ses fesses, exposant son caleçon. Il ne l'avait pas lâché que le pantalon avait déjà repris sa position initiale.

Sortant de l'école, Kenton alla à la rencontre de sa chef. Ed le regarda s'entretenir avec une fille maigre et noueuse, de petite taille, les cheveux ramassés en un chignon sauvagement serré. Ce devait être Josa. Elle tenait un crevard en laisse et portait une lance. Malgré son petit gabarit, il émanait d'elle une malveillance et une violence contenue qui ne donnaient guère

envie de la mettre au défi. Maintenant que Kenton avait expliqué de quoi il retournait, Ed fit un pas dans leur direction.

Josa ne les quittait pas des yeux. Elle les observait des pieds à la tête, les jaugeait.

— Ça va ou quoi ? dit-elle d'une voix rauque et éraillée, sa bouche se fendant d'un sourire révélant qu'il lui manquait toutes les dents de devant.

Elle avait un visage pointu, un nez pointu et de petits yeux pétillants de malice auxquels rien n'échappait.

— Bien, bien, répondit Ed en lui rendant son sourire.

Poli. Aimable. Conscient que son visage à lui n'était pas plus engageant.

— Josa, je présume.

— Ouais, c'est ça, dit-elle, son regard oscillant d'Ed à Brooke. Vous vous êtes bastonnés, tous les deux ?

— Ouais, acquiesça Ed en comprenant qu'elle faisait référence à leurs cicatrices.

Après un court silence, il jugea utile de préciser :

— Mais pas l'un contre l'autre.

Josa avait elle-même l'air bien cabossée car, en plus des dents manquantes, elle avait une balafre sur la lèvre supérieure et une oreille toute tordue et mutilée.

Elle était entourée d'une bande de costauds qui devaient constituer sa garde rapprochée. Ed nota qu'ils étaient tous lourdement armés.

— Kenton dit que vous auriez besoin d'un coup de main, dit Josa.

— En quelque sorte.

— On recherche des gens, dit Brooke.

Josa reporta son attention sur elle, soutenant durement son regard. Ed connaissait assez Brooke pour savoir qu'elle n'était pas la dernière à ce petit jeu. Au bout du compte, se débrouillant pour que cela passe pour un choix délibéré, Josa détourna les yeux et se tourna vers Lewis.

Celui-ci l'ignora, se contentant de tanguer d'un pied sur l'autre d'un air endormi en regardant ses pieds et en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Ed n'aurait su dire à quel point il jouait la comédie. Josa lui accorda à peine plus d'une seconde d'attention avant de revenir à Ed.

— Une fille nommée Ella, hein ? dit-elle. Je me trompe pas ?

— C'est ça. Tu la connais ?

— Eh bien, elle est pas ici. Ça, au moins, j'en suis sûre. Mais je vais en causer à mes gars et voir si on peut pas vous mettre sur la voie. OK ? On a des éclaireurs qui tournent en permanence. Rien ne se passe dans le coin sans qu'on soit au courant.

— On pourra assister à la réunion ?

— Nan, j'crois pas. Ici, c'est chez moi. Je voudrais pas vous voir fourrer votre nez partout. On sait pas d'où vous débarquez. Vous pourriez aussi bien être des espions des Jumeaux d'or ou de ces lopettes de Maidenhead. En même temps, avec vos drôles de gueules, vous pourriez aussi bien être avec ces tordus d'Ascot…

— On vient de Londres, dit Brooke.

— Mince, ça fait un bail qu'on n'a pas vu quelqu'un débarquer d'aussi loin.

— On n'est pas des espions, se défendit aussitôt Ed en tendant ses mains vides en signe d'apaisement.

— M'en fous. Vous rentrez pas, c'est tout.

— Vous faites quoi avec ces crevards ? demanda Brooke.

Couverts de bleus, à moitié sanguinolents, le visage disparaissant sous des furoncles purulents, les adultes faisaient peine à voir. Les chaînes autour de leurs cous étaient attachées à de longs bâtons qui permettaient aux enfants de facilement les tenir à distance. Humiliés et soumis, ils avaient perdu toute agressivité.

— On les rassemble, répondit Josa. Pour les courses. Mais je parie que vous savez pas ce que c'est… vu que vous arrivez de nulle part.

— On vient *vraiment* de Londres, insista Ed. Et non, on n'a pas la moindre idée de ce que sont les courses.

— Ben, vous ratez quelque chose, dit Josa avec un petit rire carnassier. Maintenant, remontez dans votre bagnole avant de trop me prendre la tête et que je perde patience. On va tirer ça au clair entre nous, et on vous tient au jus. OK ?

— D'accord.

Ed n'avait pas le choix. Il les regarda contourner le bâtiment principal et les suivit juste assez pour voir que trois grands enclos avaient été construits dans un coin de la cour, où s'entassaient une vingtaine de crevards supplémentaires. Pour la plupart, ils se tenaient assis par terre, l'air défait. Ed fit mine de s'approcher, mais un des sbires de Josa s'interposa en bombant le torse de manière menaçante.

Ed retourna vers la voiture, réfléchissant déjà à un plan B.
Si Josa voulait le chercher, elle allait le trouver.

## 47

Alors qu'ils regagnaient la voiture, Brooke ne tarissait pas de remarques plus ou moins désobligeantes concernant les gamins du coin. Lewis ne semblait pas affecté. Il avait lâché prise et était pour ainsi dire passé à un autre niveau. Supérieur ou inférieur ? Ed n'avait aucun moyen de le savoir.

Kyle et Ebenezer étaient fous furieux. Ils fulminaient d'avoir été traités de la sorte, juraient et accablaient les coupables des pires insultes possibles.

Et, dans ce domaine, ils ne manquaient pas de ressource.

— Moi je dis qu'on devrait faire sauter quelques têtes, gronda Kyle.

— Ils sont trop nombreux, fit remarquer Ed. Et excuse-moi, mais ils ont pas l'air de dégonflés. Non, ce serait idiot d'y aller frontalement. À mon avis, si on veut obtenir quelque chose d'eux, il vaut mieux la jouer fine.

— Si c'est ça, on va y perdre la journée, répondit Kyle. Il fera bientôt nuit et je doute qu'ils nous offrent l'hospitalité.

— Tu crois que je t'ai attendu pour comprendre ça ? cria Ed qui avait fini par perdre son sang-froid. Tu crois que ça m'amuse de rester planté là pendant qu'ils font leur cinéma ?

— On aurait jamais dû venir ici, dit Ebenezer.

— Merci pour le conseil, Ebenezer, mais c'est un peu tard pour les regrets. Et faut pas croire non plus qu'on va pouvoir s'en tirer facilement.

— Ed a raison, dit Lewis. J'ai bien observé le portail et il y a toujours au moins deux gars dans le mirador et deux autres au sol, qui gardent l'entrée.

— Fais quand même demi-tour, dit Ed en se forçant à reprendre son calme. Comme ça, au pire, on pourra toujours foncer droit sur le portail.

Maintenant, essayons de voir ensemble ce qu'on peut trouver.

Ils prirent donc place dans la voiture et discutèrent des différentes options qui s'offraient à eux. Toutes les suggestions de Kyle impliquaient un usage immodéré de la violence. Ed préférait régler le problème sans qu'il y ait de blessés, quand bien même l'envie de trancher la tête de Josa avec sa faucheuse le taraudait. Finalement, en tant qu'adepte de la discrétion, c'était Lewis qui avait les meilleures idées, ou du moins celles qui s'accordaient le mieux à la façon dont Ed voyait les choses.

La nuit tombait et ils étaient toujours en pleine discussion quand Kenton tapa du poing sur le toit de la voiture.

— Vous voulez discuter ? cria-t-il. Eh bien discutons.

Ed sortit en premier, les jambes ankylosées et le dos en compote. Il s'étira et fit quelques mouvements pour détendre ses articulations. Lewis fut le second à sortir de la voiture. Après s'être éloigné d'un pas traînant, il urina longuement dans les hautes herbes. Kyle en profita pour prendre sa place au volant, pendant qu'Ebenezer se glissait dehors par la porte opposée, sans que personne lui prête la moindre attention.

La dernière à émerger du véhicule fut Brooke. Après avoir ouvert la porte coulissante, elle s'assit sur le marchepied et regarda Kenton en silence.

— Alors, qu'est-ce que vous avez pour nous ? demanda Ed d'un air enjoué.

— Bah, un peu de tout. Patience, cousin. Josa arrive.

— Ah, tant mieux. J'en peux plus d'attendre.

Kenton avait le sentiment d'avoir cerné Ed. À ses yeux, il n'était sans doute qu'un petit-bourgeois insignifiant qui avait voulu jouer au dur avec plus costaud que lui et qui en avait payé le prix fort en se faisant salement taillader la tronche.

Kenton ne s'en faisait pas. Il avait son fusil à canon scié avec lui. L'air faussement détaché avec lequel il le portait et la façon qu'il avait de le faire tourner autour de son doigt, comme si c'était un jouet, avait le don d'agacer Ed. En effet, le message était clair : il avait un flingue, et lui n'en avait pas. Point barre.

Ed et Lewis ne portaient pas d'arme, même si certaines se trouvaient à portée de main, sur la galerie de la voiture. Ils voulaient à tout prix éviter de provoquer les enfants d'ici.

Josa arriva, entourée de sa cour, imbue d'elle-même. Jouissant de la situation, elle se pavanait sur le parking, riant et plaisantant avec ses gardes du corps.

— La journée a été longue, dit Ed en prenant soin d'adopter un ton lisse et poli. On aimerait y aller.

— Ouais, ouais, dit Josa. J'ai parlé à mes gars. Je leur ai demandé ce qu'ils savaient.

— Et ?

Une lueur narquoise dans les yeux, Josa écarta les mains, paumes ouvertes, en signe d'impuissance.

— … Rien, dit-elle. Désolée. Personne n'a rien vu. Ni ici ni ailleurs. Et personne n'a entendu parler de votre Ella, même dans les camps alentour.

— Et il vous a fallu tout ce temps pour nous annoncer ça ?

— Ben fallait que je me lave, que je mange un morceau, que je couche mon petit garçon et que je me tienne au courant des derniers potins. Qu'est-ce tu veux, Bi-gueule, t'es pas le centre de l'univers.

— Non, en effet, répondit Ed. On dirait que la place est déjà prise.

— Hum… Mais, bon, on va pas vous laisser partir les mains vides.

— Trop aimable.

— Vous devriez tenter votre chance à Windsor. C'est la plus grande colonie. Si je venais de Londres et que je cherchais quelqu'un avec qui me brancher, c'est là que j'irais. Ils ont le château. Ils sont blindés…

— Les gens qu'on cherche fuyaient la ville. Leur but était de s'installer à la campagne.

— Dans ce cas, essayez Sandhurst. C'est plus petit. Ou Bracknell. Mais la plus petite communauté, la plus… champêtre, c'est sûrement Ascot. En dehors de ça, je vois pas. La vie au grand air, avec les fleurs et les petits oiseaux, façon Farmville, faut pas rêver, ça existe pas. Trop dangereux. Tu me suis ? Tous les enfants sont en ville.

— Donc, tu dis qu'Ascot est le camp le plus petit ?

— Ouais. Mais y sont tous dingues là-bas. Sérieux, si j'étais vous, je commencerais par Windsor.

— En plus, c'est vraiment pas loin, enchérit Kenton. Juste de l'autre côté de l'autoroute. Vous traversez Eton et vous y êtes. Cinq, six kilomètres, maximum. Si vous vous magnez, dans une heure, vous y êtes. Bien sûr, c'est dommage qu'il soit déjà si tard, qu'on n'y voie pratiquement plus et

tout ça, mais bon, ça donnera un côté excitant, hein ? Ça rajoutera du piment à l'aventure.

— Ouais, s'exclama Josa. On pourrait même prendre des paris sur combien de temps vous allez mettre ou sur lequel d'entre vous n'en réchappera pas.

— Comment ça, une heure ? demanda Ed, bien qu'il ait une idée assez précise de la réponse.

Il voulait percer au clair les intentions de Josa. Il en avait discuté avec les autres. Pourquoi voulait-elle les garder ici ? Est-ce qu'elle avait froidement pesé les risques d'un combat ? Pourquoi ces voitures sur le parking ? Pourquoi ne servaient-elles pas à renforcer la grille extérieure, comme les autres ? Enfin, qu'est-ce que les gens d'ici considéraient comme leur plus précieux trésor ?

— Pourquoi on mettrait une heure pour faire cinq ou six kilomètres ? demanda encore Ed.

C'était lui qui menait la discussion, laissant à Lewis le soin de se faire oublier. Celui-ci s'était discrètement glissé au bout du parking où il avait poireauté un moment en faisant des bigoudis dans ses cheveux, les yeux au ciel, l'air nigaud, avant de s'approcher paresseusement d'un groupe d'enfants et d'engager la conversation, comme s'il se désintéressait totalement de Josa. De fait, même Ed avait tendance à l'oublier, au point de se demander s'il serait capable de jouer son rôle, en cas de besoin.

Ed était livré à lui-même. Seul. Exposé. À découvert. Au centre de toutes les attentions.

Kenton jouait toujours avec son fusil, entouré par ses gars, qui se tenaient légèrement en retrait et qui observaient la scène, arbalète à la main. Tout était verrouillé. Josa était confiante. Rassurée. Il ne pouvait rien lui arriver.

— Si c'est aussi proche que vous le dites, en dix minutes, on y est, insista Ed, le plus innocemment du monde.

— C'est justement l'autre sujet qu'on voulait aborder avec vous, dit Josa. Cette belle voiture avec laquelle vous êtes venus.

C'était donc ça. Fallait s'en douter. Ces enfants cherchaient des véhicules en état de marche. Les voitures qui se trouvaient sur le parking devaient avoir de l'essence dans leur réservoir. Voilà pourquoi ils les gardaient. En attendant, un gros monospace capable de transporter presque dix personnes, ça, c'était une aubaine !

Mais Ed avait vu le coup venir.

— Comment ça, la voiture ? Je ne comprends pas ?

— Eh bien, disons…, répondit Josa en lançant des regards par en dessous à ses gars, tout sourire.

Visiblement, la situation mettait tout le monde en joie.

— Ben voilà, disons qu'on trouve votre caisse super cool. Et on se demandait si vous voudriez pas nous la prêter.

— Le truc, c'est que…, répondit Ed en essayant de garder un ton neutre, calme et innocent.

Un cercle de spectateurs commençait à se former autour d'eux. Personne ne voulait rater l'humiliation des visiteurs. Perdu parmi eux, quelque part, il repéra Lewis.

— Alors ? demanda Josa. Le truc, c'est quoi ?

— Ben… C'est qu'on a vraiment besoin de cette voiture. D'abord, parce qu'il faudra bien qu'on retourne à Londres, une fois notre mission accomplie, et aussi parce que, d'ici là, on aura certainement beaucoup de terrain à couvrir pour retrouver nos amis, tu saisis ?

— Certes, Bi-gueule, mais en quoi ça nous concerne ?

— En rien, c'est vrai. Sauf que, tu vois, Josa, je suis pas tout seul. J'ai mes gars avec moi. Je suis responsable d'eux. On peut pas partir d'ici comme ça, à la nuit tombée, sans protection. À pied, on a aucune chance de s'en tirer.

— C'est vrai que si je devais parier, je mettrais pas un gros billet, dit Josa en riant, aussitôt imitée par sa bande. Comme je t'ai dit, tes problèmes, on s'en fout. Mon job, à moi, c'est de protéger mes troupes, les gens qui sont ici.

— Et mon job à moi, c'est de veiller sur mes gars, donc on est dans l'impasse.

— Pas tout à fait, répondit Josa. Je veux dire, fais les comptes, Bi-gueule. Vous êtes plutôt en sous-effectif. Et sous-armés. Sous tout, quoi.

— C'est ce que tu crois ?

— Absolument. Et d'ailleurs, on va arrêter de discuter. Ça commence à devenir chiant. À l'heure qu'il est, je devrais déjà être au lit. Maintenant, mon petit richou, je te conseille de te tirer d'ici… à pied. Comme on est grands seigneurs, on vous autorise même à prendre quelques armes. Ou alors, autre solution, vous préférez l'affrontement et, dans ce cas, on vous

marave si bien la tronche que vous repartez d'ici en slip, en rampant sur vos moignons.

— À moins qu'on s'en aille comme on est venus, répondit Ed d'un ton badin. En voiture. Tranquillement.

— Je crains que ça fasse pas partie des options.

— Si, c'est une possibilité.

— Y a pas de possibilité, coupa Kenton avec un petit rire narquois, en faisant crânement tournoyer son fusil à canon scié.

— Vous nous prenez pour qui ? demanda Ed en regardant Josa au fond des yeux. Des perdreaux de l'année ?

— Je crois surtout que vous causez beaucoup, mais que vous pissez pas loin. D'ailleurs, je suis fatiguée de discuter.

— Ouais, moi aussi, acquiesça Kenton. Donc maintenant, tu nous files les clés et vous vous barrez d'ici sans faire d'histoires, compris ? Ou alors, je fais parler la poudre.

Joignant le geste à la parole, il bomba le torse et fit de nouveau tournoyer son arme autour de son doigt. Sauf que, cette fois, Lewis ne lui laissa pas le loisir de finir sa démonstration. Avec une rapidité dont Ed ne l'aurait pas cru capable, il se jeta sur Kenton, lui tordit le bras et lui arracha le fusil des mains.

— Tu seras mieux sans ça.

Une vague de protestation s'éleva dans les rangs… que Lewis se chargea aussitôt de faire retomber en faisant volte-face et en braquant son fusil sur la foule.

Profitant de la confusion et du fait que tout le monde avait les yeux rivés sur Lewis, Ed passa lui aussi à l'action. Écartant les gars qui se tenaient près de Josa d'un coup d'épaule, il passa derrière elle et lui fit une clé au cou. Elle essaya bien de le mordre, mais en l'absence de dents, elle ne parvint qu'à étaler de longs filets de bave sur le bras qui l'étranglait. Brooke lança à Ed son épée. La brandissant d'une main, immobilisant Josa de l'autre, il recula vers la voiture en défiant les enfants.

— Désolé pour tout ça, glissa-t-il à l'oreille de Josa, mais vous nous avez pas laissé le choix.

Parvenu à son niveau, Lewis accompagnait chaque pas d'Ed avec la même synchronisation que s'ils avaient passé des jours à répéter. Maintenant venait la partie délicate : s'en remettre à Kyle, qui devait avancer la voiture jusqu'au portail. Il mit le moteur en marche et démarra

au pas, dans le sillage de Lewis, Ed et Josa, dont les silhouettes se détachaient dans la lumière aveuglante des phares. Josa hurlait, donnait des coups de pied, se débattait. En vain. Ed s'était tellement musclé durant l'année passée qu'il avait des bras d'acier.

Le trio restait compact. Ed et Lewis ne se quittaient pas d'une semelle afin de dissuader un éventuel tir d'arbalète qui aurait risqué de toucher la chef. Quant aux autres, ils étaient bien trop impressionnés par le fusil pour prendre le risque de s'approcher.

Kyle avait beau redoubler d'efforts pour avancer à allure constante, Ed était nerveux. Ils risquaient presque plus de se faire rouler dessus que d'être attaqués par les gamins de l'école.

Allaient-ils vraiment les laisser partir comme ça, sans rien tenter ?

C'est là qu'Ebenezer entrait en scène. Tout dépendait de lui, maintenant.

## 48

Ebenezer était censé s'être caché dans les hautes herbes qui bordaient la clôture et avoir fait discrètement le tour du bâtiment.

Avait-il réussi ? Difficile à dire. En tout cas, jusqu'ici, Ed n'avait rien entendu. Aucun cri d'alerte. Cela signifiait qu'il n'avait pas été repéré. Ed s'accrochait à cet espoir comme un naufragé à sa bouée car, sans l'aide d'Ebenezer, ils n'y arriveraient sans doute pas. Ce n'était qu'une question de temps avant que les enfants de l'école ne trouvent le courage de se rassembler et de charger. Kenton était vraiment fou de rage. Il marchait à leur hauteur d'un pas raide en les insultant sans relâche, sans pour autant avoir le cran de tenter quoi que ce soit pour essayer de récupérer son arme. Il avait toutes les cartes en main, et pourtant, il avait tout gâché. Non seulement il passait pour la dernière des andouilles, mais en plus, il mettait sa boss dans de sales draps.

De son côté, Josa poursuivait sur sa lancée, noyant Ed sous des insultes plus fleuries les unes que les autres et ordonnant à ses gars d'intervenir. Estimant en avoir assez entendu, Ed resserra l'étau autour de son cou, étouffant dans l'œuf ses jérémiades.

Si Ed et sa bande réussissaient à s'en tirer, l'ambiance risquait d'être mauvaise à l'école, ce soir.

*Allez, Ebenezer. Action !*

Finalement, il y eut un cri. Aigu et strident. Aussitôt suivi d'un autre, et d'un autre. La foule compacte commençait à se disperser. Un vent de panique soufflait dans les rangs.

C’est alors qu’Ed vit Ebenezer débouler en courant, un javelot dans chaque main. Pourtant, personne ne tentait de l’arrêter. Non, leur attention était ailleurs.

Le plan qu’Ed et les siens avaient élaboré était tout simplement draconien, mais les gars d’ici, qui s’apprêtaient à jeter Ed et ses amis dehors en pleine nuit, sans voiture ni protection, l’avaient bien cherché.

Les cris et les hurlements redoublèrent. Les enfants couraient dans tous les sens, certains en direction du danger, les autres vers l’école. Les guerriers se regroupaient. Une menace autrement plus importante qu’Ed et Lewis planait.

Les crevards.

Ebenezer avait ouvert les enclos.

Ed commençait à les voir débarquer, de leur pas raide et buté, à l’autre bout de la route menant au portail. Il relâcha son étreinte sur Josa. Son rôle s’arrêtait là.

— ’Tain ! Qu’est-ce que vous avez fait ? s’égosilla-t-elle d’une voix éraillée.

— Simple diversion, répondit Ed en riant. À ta place, j’irais vite prendre les choses en main car tes copains m’ont pas l’air de trop gérer.

— Leur faites pas de mal ! hurla Josa. On en a besoin pour les courses. Leur faites pas de mal. Rassemblez-les !

— Tu veux aller les aider ? répéta Ed.

— Lâche-moi, connard.

— Seulement si tu ordonnes à tes gars de pas tirer. Sinon, on t’emmène avec nous.

Mais l’avertissement d’Ed était superflu, les guerriers de l’école étaient trop absorbés par les crevards pour se préoccuper d’autre chose.

— Lâche-moi.

— Si quelqu’un tire, je répondrai, prévint Lewis.

— Lâche-moi !

Ed la poussa violemment, l’envoyant bouler à plus de trois mètres. Après avoir évité la chute d’un cheveu, elle se précipita en hurlant de ne pas faire de mal aux fuyards.

Ed et Lewis sautèrent à bord de la voiture en marche, Brooke les hissant à l’intérieur, tandis que Kyle accélérait en direction du portail. Les gardes étaient toujours en place, à ceci près qu’Ebenezer les tenait en respect avec

ses javelots. Alors que la voiture approchait de la grille, Lewis bondit en brandissant son fusil.

— Ouvrez le portail, ordonna-t-il d'un ton qui n'avait plus rien d'endormi.

Les enfants bataillèrent un instant avec le cadenas et s'exécutèrent. Aussitôt, Ebenezer et Lewis remontèrent à bord du monospace, qui passa le portail en trombe.

Un unique carreau d'arbalète ricocha sur le toit, sous les acclamations moqueuses des occupants. Ed se retourna sur son siège et regarda par la vitre arrière. Les gardes hurlaient en faisant de grands gestes dans leur direction, des gamins leur lançaient des pierres ou des javelots.

— Ah, les cons, lâcha Ebenezer. Y se sont faits avoir comme des bleus.

— Heureusement pour nous, répondit Ed, sans quoi on y serait encore.

Ils roulèrent jusqu'à la M4 où Kyle s'arrêta et rendit le volant à Lewis à contrecœur.

Tout du long, Kyle n'avait cessé de répéter : « Je m'en suis bien sorti. Franchement, j'ai assuré. » Ed avait beau lui répondre qu'en effet, il avait assuré, Kyle était en boucle, peut-être dans l'espoir qu'on lui confie les commandes du monospace.

Ed étudiait la carte à la lueur de la liseuse. Il n'avait pas idée de l'heure qu'il pouvait être. C'était carrément vicieux de la part de Josa de les avoir fait poireauter jusqu'à la nuit.

— Où on va, patron ? demanda Kyle.

— Je crois qu'on va devoir retourner à la maison de vieux.

— *Quoi ?*

De bruyantes récriminations envahirent la voiture.

— On a pas le choix, argua Ed. Il est tard, il fait nuit. On a qu'à se dire qu'on a récolté pas mal d'informations sur les autres colonies et que c'est déjà ça.

— Ouais, on va dire ça, répondit Brooke d'un ton amer. Si j'ai bien compris, y a six groupes dans le coin Windsor, Slough, Sandhurst, Maidenhead, Bracknell et Ascot. Et ils se détestent tous.

— Raison de plus pour pas se pointer en pleine nuit, fit remarquer Ed. Donc, on retourne chez Amélia et on retente notre chance demain… ailleurs qu'à Slough, évidemment. On fera comme si cette journée n'avait jamais existé.

— Merde, grogna Kyle. Tout ça pour ça ? On peut pas trouver autre chose ?

— Quoi ?

— Je suis d'accord avec Ed, intervint Lewis. On ira nulle part en roulant comme ça, de nuit, au pif. On recommencera demain. À la lumière du jour.

Kyle jura. Au bout du compte, il finissait toujours par se ranger du côté d'Ed, donc, malgré ses ronchonnements, ils empruntèrent la M4 en direction de l'ouest avec l'idée de prendre la première sortie. Au-dessus d'eux, une lune rousse scintillait dans le ciel.

— Dans moins de dix minutes, on sera au chaud, dit Ed pour essayer de réconforter Kyle.

Bientôt, ils quittèrent l'autoroute et s'engagèrent sur des petites routes de campagne, jusqu'à ce qu'Ed aperçoive quelque chose dans le faisceau des phares.

Décidément, la nuit allait être plus longue que prévu.

— Génial, marmonna Lewis. Manquait plus que ça.

— Quoi donc ? demanda Brooke en se penchant entre les sièges avant.

Un peu plus loin, un groupe de crevards bloquait la route.

## 49

— On fait quoi ? demanda Lewis. Le passage en force, non merci. On a déjà vu ce que ça donnait.

— On va essayer de les contourner, répondit Ed en se soulevant de son siège pour voir si la route derrière eux était dégagée.

— C'est ça, tu crois ? demanda Lewis. La nouvelle vague dont parlait Mister Three ?

— Pense pas à ça, coupa Ed. Occupe-toi plutôt de nous sortir de là.

Les minutes qui suivirent furent tendues. Toutes les routes qu'ils essayaient de prendre semblaient bloquées par les crevards. Ils devaient être des centaines. Pour finir, les enfants rebroussèrent chemin, passèrent par-dessus l'autoroute, puis s'engagèrent sur les routes dégagées qui partaient vers le sud, à l'opposé de la maison de retraite.

— Tu vas être content, Kyle, dit Ed d'une voix sombre. Apparemment, quelqu'un ne veut pas que l'on retourne aux Hêtres.

— Merci mon Dieu.

— Ça ne nous dit pas où on va, dit Ebenezer. On ferait peut-être aussi bien de retourner à Londres ?

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire, répondit Ed tout en essayant de déterminer leur position sur la carte. Mais on peut pas reprendre la M4, et toutes les autres routes sont bloquées.

— Alors ? demanda Lewis.

— On trouve un endroit sûr et on attend que ça passe. T'as entendu ce que Josa a dit sur la campagne ? Hyper dangereux. Donc essaie de trouver un panneau pour Ascot ou Sandhurst. C'est le mieux.

— Y avait pas des courses de chevaux à Ascot ? demanda Brooke.

— Si, répondit Kyle. Mon crétin de père y a d'ailleurs perdu des fortunes.

Les petites routes de campagne qu'ils sillonnaient n'étaient pas désertes, elles non plus. En revanche, hormis les inévitables sentinelles, les autres crevards se déplaçaient seuls ou, au pire, à deux ou trois.

— Où est-ce qu'ils vont tous ? demanda Ebenezer.

— Espérons que ce soit à Slough, répondit Kyle en riant.

— En tout cas, dit Brooke, si c'est ça la fameuse vague, y a vraiment pas de quoi avoir peur. C'est plus du goutte-à-goutte qu'un tsunami.

Ed se retint de répondre. Inutile de faire flipper tout le monde. Il scrutait le paysage en essayant d'évaluer le nombre de crevards qui arpentaient les routes. Ils n'étaient peut-être pas très nombreux ici et maintenant, mais multipliés par toutes les autres régions autour de Londres où le même phénomène était probablement à l'œuvre, alors on obtenait un chiffre effarant. Une nuée, qui convergeait vers…

Mieux valait ne pas penser à ça. Il leva les yeux au ciel et observa la lune, partiellement masquée par des nuages filandreux. Il ne l'avait jamais vue aussi rouge. Mauvais signe. Lune de sang.

— J'ai l'impression qu'on les a dépassés, dit Lewis.

Et c'est là que les choses se gâtèrent vraiment.

À la sortie d'un virage, ils manquèrent de percuter un groupe, massé au milieu de la route. Lewis sauta sur les freins. Éjecté de son siège par la violence du choc, Kyle, qui n'avait pas sa ceinture, s'étala de tout son long sur le plancher en laissant échapper un juron.

Un mur d'adultes se dessinait dans le faisceau des phares. Ils bouchaient le passage, débordaient dans les champs voisins. Lewis essaya de faire marche arrière, mais d'autres émergeaient des buissons sur les bas-côtés. Telle une rivière en crue, le flot de crevards commença à submerger la voiture.

Maintenant, c'était Ed qui jurait. Il se rappelait comment ça s'était passé la dernière fois, la vitesse avec laquelle ils s'étaient embourbés quand ils avaient essayé de foncer dans le tas. D'autant que cette foule-ci était beaucoup, beaucoup plus dense.

— On fait quoi ? demanda Brooke.

— J'sais pas.

Pour le coup c'était vrai. Ed ne savait vraiment pas. La nuit, sur une petite route de campagne, les options étaient minces. Jusque-là, les crevards les ignoraient. Mais pour combien de temps encore ? Ils s'entassaient autour de la voiture, qui formait un goulet sur la route. À l'intérieur de l'habitacle résonnait le bruit des corps frottant contre la carrosserie.

— Là-bas, y a des bâtisses, s'exclama Kyle.

À la faveur de la lune, Ed devina effectivement des toits qui dépassaient des arbres. On aurait dit des toits d'usine.

— Lewis, tu penses qu'on pourrait rouler jusque là-bas ?

— Pour le tout-terrain, on a vu mieux que ce mastodonte.

— Dans ce cas, va falloir sortir, dit Ed.

— Quoi ? s'étrangla Kyle. Mais t'es complètement malade ?

La voiture commençait à tanguer maintenant, les crevards essayant de l'écarter de leur chemin. Lewis jura et tenta d'avancer. Ils n'avaient pas fait trois mètres qu'ils se retrouvèrent immobilisés.

Pire, les adultes avaient maintenant remarqué ce qui se trouvait à l'intérieur de la voiture. Ils pressaient leurs gueules aux carreaux, poussaient contre la tôle, tous ensemble, du même côté, tant et si bien que la voiture glissait sur le bitume, se rapprochant dangereusement du fossé.

— S'ils nous poussent dans le fossé, on est foutus, dit Ed en se décollant de son siège. On pourra plus rien faire. On sera coincés. Nos armes sont pratiquement toutes sur le toit et impossible de se servir des épées dans la voiture. Trop peu d'espace. Il faut sortir et aller dans ces baraques.

— Pas question que je sorte, dit Brooke. Pourquoi on attend pas qu'ils s'en aillent, tout simplement ?

— Tu trouves qu'ils ont l'air de vouloir s'en aller ? répondit Ed d'un ton hargneux.

De fait, des visages se pressaient aux fenêtres, les maculant d'humeur visqueuse. Les mêmes faces de cauchemar qui hantaient les nuits d'Ed depuis un an. Nécrosées, purulentes, boursouflées, hideuses, folles.

Inhumaines.

— Je pourrai jamais sortir.

— Kyle et moi on va dégager un passage, dit Ed en tendant la main vers la poignée de la porte. Tout va bien se passer, vous allez voir. Allez, vous nous suivez ! Surtout, faites gaffe sur les côtés.

— Vaudrait mieux que j'y aille en premier, dit Lewis. J'ai le flingue.

— OK, mais t'as que deux cartouches, fit remarquer Ed.

— Hum… Pas faux.

— On peut quand même s'en servir, dit Ed, la main toujours sur la poignée. Dès que j'ouvre la porte, tu fais le ménage. Ensuite, tu laisses tomber le fusil et tu te sers de ton katana. Mais seulement quand Kyle et moi on sera sortis. On les retiendra. Brooke, tu te cales sur Lewis. Gaffe à la porte en sortant. Ebenezer, tu fermes la marche. OK ?

— OK. Mais mes javelots vont pas être d'une grande utilité. Y me faut de l'espace pour tirer.

— Prends-en un pour piquer. Laisse les autres. On reste bien groupés. Compris ? Brooke, à mon signal tu ouvres la porte et on y va. Faites exactement ce que je dis et je vous promets que je vais nous sortir de là.

Serait-il en mesure de tenir cette promesse ? L'avenir le dirait. Avaient-ils la moindre chance de traverser ces champs et d'atteindre les bâtiments qu'ils avaient aperçus ? Ou allaient-ils se faire tuer à peine la portière ouverte ?

Il n'y avait qu'une manière de le savoir.

— C'est parti !

## 50

Brooke faisait tout ce qu'elle pouvait pour éviter de regarder en face les visages collées aux carreaux. Oublier. Faire comme s'il n'y avait personne dehors. Une simple petite promenade dans le parc. Il lui suffisait de caler ses pas sur ceux d'Ed. Il la protégerait et tout se passerait bien.

Ouais. Tout se passerait bien.

Lewis lui avait donné quelques cours d'escrime après qu'elle l'avait emmené récupérer son armure japonaise et ses armes. Elle s'était bien entraînée avec son glaive. Malgré tout, elle était encore loin d'être une fine lame. D'autant qu'il y avait une sacrée différence entre se battre contre de stupides sacs remplis de chiffons et de vrais êtres humains, doués de mouvement et capables de riposter. Plusieurs fois, ils avaient simulé des duels en se servant de bâtons à la place des vraies épées. Invariablement, vingt secondes après le début du combat, elle était morte.

OK, mais bon, Lewis était jeune, en bonne forme physique et mentale, et son cerveau n'avait pas été rongé par la maladie. Par conséquent, à un contre un avec un crevard, elle avait peut-être une chance. Mais contre deux, contre dix, contre cent ?

Aucune.

Et ça grouillait par ici. Pire qu'à Green Park. Cinq mômes face à une foutue armée. Malgré tout le respect qu'elle avait pour Ed, elle se souvenait aussi de lui comme de quelqu'un de méfiant, pas du genre à foncer tête baissée.

*Arrête ça, ma fille. Arrête de réfléchir*. Il fallait qu'elle sorte. Il n'y avait pas le choix. Et tant pis si elle avait peur. La peur était une bonne

chose.

Elle eut une pensée pour Macca et se félicita d'avoir finalement pu tenir sa promesse. Elle l'avait enterré dans les bois, sous une petite pierre tombale sur laquelle était simplement écrit « Billy ». Durant les dernières heures, il ne savait plus où il était ni ce qui se passait. Il avait perdu tout contact avec la réalité. Il paraissait presque heureux. Les antalgiques du Dr Norman avaient évidemment bien aidé. C'était comme s'il flottait. En pleine béatitude. Dans un monde imaginaire. Qu'est-ce qui était préférable ? Mourir comme ça, inconscient de la réalité, sans éprouver ni douleur ni crainte ? Ou être vivant jusqu'à la dernière seconde ? Dans l'instant. Même si cela rimait avec terreur, souffrance et désespoir…

Brooke supposa que le mieux était encore de ne pas mourir du tout.

— C'est parti.

Ebenezer priait. En silence. Certains gamins se foutaient de votre gueule si vous priiez à voix haute. C'était la seule chose qui lui donnait du courage. Envoyer un petit message à Dieu. Demander au vieux barbu de veiller sur lui, de l'auréoler de l'amour du Christ. Il le méritait forcément. Pas comme ces monstres, là, dehors. Ces abominations. Elles étaient contraires à tout ce que représentait Dieu. Elles étaient possédées, sous l'emprise des démons. Alors que lui était l'instrument de Dieu.

Il caressa le petit crucifix d'argent caché sous son tee-shirt.

*Je suis un soldat du Christ*, pensa-t-il. *Il sera mon bouclier*.

— C'est parti.

Kyle agrippait sa hache d'armes. Il était gonflé à bloc, pressé d'en découdre. Il se fichait de savoir combien ils étaient, là, dehors. C'était pas comme ça qu'il réfléchissait. De fait, il n'avait pas beaucoup d'imagination. Il voyait ceux qui se collaient à la voiture – il commencerait par ceux-là. Ils seraient les premiers à mourir.

Et ensuite…

Advienne que pourra. Il serait toujours temps de s'en occuper à ce moment-là.

Ce serait lui et Ed, ensemble, comme ça avait toujours été depuis qu'ils avaient combattu côte à côte lors de la bataille de Lambreth Bridge. La seule arme dont Kyle disposait à l'époque était sa fidèle fourche de jardin. Ça avait suffi. À eux deux, ils avaient massacré les crevards. Sans

problème. Ils les avaient démolis. Et là-bas aussi il y en avait toute une armée. Eh bien ça se passerait de la même façon ce soir. Ils tailleraient dans le tas et montreraient à ces affreux qui était le chef.

Il était prêt.

Prêt à tout.

Il fit la grimace aux faces hideuses collées aux carreaux, puis, pour faire bonne mesure, y ajouta un doigt d'honneur et un copieux chapelet d'insultes.

— Ma hache dans ta face, murmura-t-il en riant. C'est parti !

Lewis étudiait son fusil à canon scié, s'assurant que le cran de sûreté était enlevé, vérifiant les deux queues de détente, l'une derrière l'autre, histoire qu'il n'y ait pas de pépin. Une pression du doigt pour le premier canon, une autre pour le second. Il n'avait jamais tiré avec un fusil de chasse, mais il avait vu assez de films et joué à suffisamment de jeux vidéo pour comprendre le concept qui, d'ailleurs, était on ne peut plus simple. Peu de risques de se planter. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de bien caler la crosse contre son épaule. Sur YouTube, il avait vu un million de vidéos gaguesques montrant les mésaventures de gens qui ne savaient pas tenir un fusil et qui, au moment de tirer, se faisaient sauter les dents, tombaient à la renverse, voire s'évanouissaient.

Il connaissait le recul de ces armes.

Deux coups.

Bam bam…

Et après ? Il y avait quatre autres enfants dans cette voiture, et un seul dont il connaissait la valeur au combat. Ebenezer. Un fameux artilleur, membre clé du peloton commandé par Olive, là-bas, à Waitrose. Sauf que là, ça allait être une sale guerre, au corps-à-corps, une mêlée, sans aucune place pour les tactiques sophistiquées de tirs de missiles à longue portée.

Brooke, il la connaissait. C'était certainement pas la meilleure guerrière de la galaxie, mais on pouvait compter sur elle pour vendre chèrement sa peau et non se sauver en hurlant et ainsi mettre les autres, qui essaieraient de l'aider, en danger.

Kyle. Ben, d'après ce que Lewis pouvait en juger, Kyle était un taré. Et les tarés sont précieux au combat. Tant qu'ils sont dans votre camp.

Non, c'était Ed qui le préoccupait le plus.

Il était bon pour donner des ordres.

Mais savait-il se battre ?

Eh bien on n'allait pas tarder à le savoir.

— C'est parti.

Brooke murmura quelque chose, tira la poignée et fit coulisser la porte latérale jusqu'à sa butée. Une bouffée d'air brûlant, vicié et puant pénétra dans la voiture, ainsi qu'un bruit, une sorte de sifflement chuintant, de gargouillis sans fin. Un mur de crevards surpris par ce soudain changement de paramètre se dressait devant eux. Lewis cala la crosse de son fusil contre son épaule, appuya sur la première queue de détente… et recula brusquement.

La détonation fut assourdissante. Un éclair avait déchiré la nuit. Un rang entier d'adultes s'était effondré dans une confusion de fumée et de sang.

Il épaula de nouveau son arme, chercha du doigt la deuxième queue de détente et tira.

Nouvel éclair aveuglant, nouvelle détonation à vous crever les tympans et nouvelle fumée accompagnant l'éruption hors de la bouche du canon du nuage de plombs en forme de cônes. Et nouvelle fournée d'adultes disparaissant purement et simplement du paysage.

Durant un bref instant, ce fut le vide près de la voiture. Le silence. En dehors du carillon qui tintait dans son crâne. Dominant tout ce décor, la lune, étrangement rouge, comme peinte avec du sang. Ensuite, Ed et Kyle sortirent de la voiture, le premier brandissant son épée, le second sa hache d'armes. Ce dernier n'était pas sorti qu'il éructait déjà un cri de guerre et donnait de grands coups de lame autour de lui.

Lewis essaya de se souvenir qui venait ensuite. Quel était le plan, l'ordre de passage ? Tout s'était passé si vite. Sans compter qu'en plus de lui avoir filé des acouphènes, les coups de fusil lui avaient également secoué la cervelle.

C'était lui ou Brooke qui devait y aller ?

— Allez ! hurla Brooke. Lewis, bouge !

C'était ça, oui. Laisser tomber le fusil. Choper le sabre. Sortir se battre.

Si les adultes avaient d'abord reculé, ils déferlaient maintenant vers la voiture, attirés par le bruit et le mouvement. Faisant feu de tout bois, Lewis plantait, hachait, taillait pour se frayer un passage à travers la foule, libérant

ainsi assez d'espace pour que s'engagent dans son sillage Brooke et Ebenezer, qui venait de claquer la porte derrière lui.

Brooke paraissait paniquée. Le contact direct avec autant d'adultes enragés, c'était trop pour elle. Ils pressaient de toute part, chauds, moites, putrides. Des images d'yeux, de dents, de mains crochues affublées de serres, de filets de bave, de morve et de pus s'imprimaient sur les rétines de Lewis. Aiguisé comme un rasoir, son katana tranchait littéralement dans le vif, faisant apparaître des obliques écarlates sur les faciès, taillant les vêtements, s'enfonçant dans les abdomens, répandant tripes et boyaux.

— Je peux plus, cria Ebenezer. Ils sont trop nombreux.

Tenant son javelot à deux mains, il parvenait à maintenir les adultes à distance, mais sans pour autant les blesser gravement. Terrorisée, Brooke donnait des coups de glaive à tout-va pour tenir sa position. C'était de la défense, pas de l'attaque. Il fallait qu'ils bougent.

Et puis, soudain, l'espace s'ouvrit de nouveau. Ed et Kyle avaient libéré un passage. Lewis se demanda alors comment il avait pu un seul instant douter d'Ed.

Ces deux-là étaient de vraies machines à tuer, qui fauchaient le champ d'adultes aussi sûrement qu'un outil agricole, sans s'arrêter, sans réfléchir, agissant de concert comme s'ils partageaient un seul et même cerveau, se protégeant l'un l'autre et synchronisant leurs mouvements pour ne pas se marcher sur les pieds. Tant et si bien qu'un vide s'était ouvert autour d'eux, jonché de cadavres. Leurs lames, tout comme leurs vêtements, étaient trempées de sang. Ils hurlèrent aux autres de les rejoindre.

Lewis, Ebenezer et Brooke se portèrent à leur hauteur et formèrent les rangs. Ed et Kyle ouvraient la voie, Lewis et Brooke protégeaient chacun un flanc tandis qu'Ebenezer marchait à reculons pour protéger leurs arrières.

Les adultes n'avaient pas la présence d'esprit de se contenir, ils avançaient aveuglément, jusqu'à s'empaler sur les armes des enfants. Ils approchaient d'un pas aussi chancelant que têtu, s'offrant aux lames et se faisant immanquablement découper, planter, taillader.

Lewis entendait Kyle ricaner et Ed grogner à chaque coup porté tandis qu'ils se frayaient péniblement un passage, pas après pas, en direction d'une trouée dans la haie.

Brooke hurlait comme quelqu'un qui bascule du haut du grand huit, elle agitait follement son glaive devant elle, toute idée de technique oubliée.

Ebenezer en appelait à Dieu. Lewis restait silencieux, concentré, cherchant son rythme, se faisant peu à peu à l'usage de son katana – un coup de taille à droite, un autre à gauche, et puis de nouveau à droite et un coup avec la pointe.

Tant bien que mal, Ed parvint à leur faire quitter la route et s'enfoncer dans le champ, où les adultes étaient un peu moins nombreux au mètre carré. Ils progressaient plus vite, maintenant. Ils filaient entre les mères et les pères éparpillés, laissant derrière eux un cortège de morts et d'estropiés. Lewis n'en pouvait plus. C'était très éprouvant de courir et de se battre en même temps. Dans son dos, il entendait Brooke hurler chaque fois qu'elle abattait sa lame, menaçant toujours davantage de se laisser aller à la panique. Il fallait qu'ils tiennent. Perdre ses nerfs, c'était mourir.

Il se risqua à jeter un œil devant lui. Les bâtiments convoités se dessinaient de l'autre côté du champ, derrière une rangée d'arbres de petite taille ; un corps de ferme et des annexes. Mais il restait du chemin à faire. Peut-être deux cents mètres, avec au moins autant d'adultes jalonnant le parcours.

C'est alors qu'il entendit un cri. Ebenezer venait de trébucher et de tomber. À sa décharge, avancer à reculons de nuit, dans un champ, n'était pas chose aisée. Lewis n'eut d'autre choix que s'arrêter et l'aider à se relever, laissant momentanément un flanc sans protection. Les adultes avaient beau être lents, il en arrivait constamment, de tous les côtés. C'était un peu comme se battre contre la montée des eaux, lors d'une crue. Vous n'aviez pas repoussé une vague qu'une autre la remplaçait. Le temps qu'il remette Ebenezer sur pieds, il sentait déjà des mains attraper son armure. Il était content de la porter. Certes, ça réduisait un peu sa liberté de mouvement, mais, au moins, ça le protégeait. Les adultes étaient suffisamment près pour qu'il sente la chaleur de leur souffle et qu'il entende les gargouillis au fond de leur gorge. Un gros père bien gras se pressa contre lui. Lewis le cogna à coups de coude. Manquant de place pour lever son sabre, il pouvait seulement cogner avec le pommeau de l'arme. Ebenezer rencontrait les mêmes problèmes. L'usage du javelot était pratiquement impossible dans ces conditions. En fait, il s'en servait comme d'un bâton, pour repousser l'ennemi.

Lewis était sidéré de voir à quelle vitesse ils avaient été dépassés par les événements. Au départ, le champ lui avait semblé à moitié vide et maintenant, il ne pouvait plus lever le petit doigt. Brooke vint lui porter

secours, hurlant comme un diable et donnant des coups d'épée comme une dingue. Durant quelques secondes, Lewis pensa qu'il était sauvé, jusqu'à ce qu'il soit renversé par une mère chauve qui tenait une branche de bois mort. Et voilà qu'il se retrouvait perdu dans un enchevêtrement de jambes et de pieds qui trépignaient sur place. Il faisait trop sombre pour y voir quoi que ce soit. Tandis qu'il se débattait en ruant dans tous les sens, il sentit des doigts lui griffer le visage.

Et puis un cri retentit :

— Attention la tête !

C'était Ed.

Terrorisé à l'idée de se faire décapiter par la faucheuse, Lewis s'aplatit sur le sol, le visage plein d'herbe et de terre. Des coups sourds et des hurlements perçants résonnèrent dans sa tête. Des corps s'effondrèrent. Des flots de sang l'éclaboussèrent. Un bras tomba à côté de lui. Puis deux jambes, sans corps au bout.

— Debout ! Debout ! Debout ! tonna de nouveau la voix d'Ed, mêlée à celle de Kyle, qui hurlait des obscénités aux adultes.

Lewis se releva. Ed et Kyle avaient déblayé le terrain. Brandissant son épée à deux mains, son visage balafré maculé de sang, Ed donnait une impression de folie, encore accentuée par l'éclair qui brillait dans ses yeux. Comme s'il était devenu quelqu'un d'autre.

— En avant ! cria-t-il sans la plus petite pointe de civilité dans la voix, juste un ordre aboyé froidement. Par ici !

Les adultes s'étaient regroupés là où Lewis et Ebenezer s'étaient arrêtés, laissant le reste du champ à peu près dégarni. La foule grouillait confusément, trébuchait sur les morts, sans se rendre compte que Brooke, Lewis et Ebenezer étaient partis.

Les cinq couraient maintenant, Ebenezer ayant depuis longtemps cessé de surveiller leurs arrières. Il fallait qu'ils atteignent ces bâtiments. Il fallait absolument qu'ils se mettent à couvert, qu'ils trouvent un refuge d'où ils pourraient organiser leur défense. Lewis renversa un adulte qui s'était mis en travers de son chemin. Dans un même élan, Ebenezer lui planta son javelot dans le ventre et bondit par-dessus lui. Brooke flanqua un grand coup d'épée au visage d'une mère qui poussa un hurlement strident en tournoyant sur elle-même, les mains plaquées sur les yeux.

Plus loin, Kyle dessinait des mouvements pendulaires dans les airs avec sa hache, les accompagnant d'un grognement sourd et mettant au défi

n’importe quel adulte de s’approcher. Et, tout devant, Ed, sa faucheuse levée haut au-dessus de la tête, qui vagissait un long chant de mort dépourvu de mots. Lewis le vit dévier de sa route pour s’approcher d’une mère. Abattant son épée, il la décapita d’un coup sec. Sa tête vola dans les airs avant de rebondir sur le sol.

Ed ne ralentit pas sa course pour autant.

Ils allaient y arriver. Les arbres étaient de plus en plus proches.

Ed avait réussi l’impossible. Il les avait sortis du guêpier.

Ils abordèrent la rangée d’arbres à pleine vitesse, faisant voler en éclats les branches basses et levant les genoux pour ne pas se prendre les pieds dans les buissons et les ronces.

Et puis ils s’arrêtèrent net.

Une clôture haute de trois mètres, fermée par une chaîne et surplombée de plusieurs lignes de barbelés, aussi coupants que des rasoirs, protégeait l’accès au site.

## 51

Lewis observait la clôture d'un air interdit. Ed pestait. Inutile d'espérer passer par ici.

Kyle abattit sa hache de toutes ses forces sur le grillage. Des étincelles jaillirent sous la lame, qui rebondit violemment sans endommager la clôture.

— Wow ! dit-il en se tournant vers les autres, un grand sourire aux lèvres. Vous avez vu ça ? Cool !

Personne ne partageait son enthousiasme.

L'endroit était totalement bouclé.

— Va falloir contourner, dit Ed d'une voix enrouée et grinçante. Y a forcément un passage. Restez groupés. Jusque-là, on s'en sort plutôt bien. Continuez comme ça. On va y arriver.

— T'as vu un peu les étincelles ? s'extasia encore Kyle.

— La ferme, répondit Ed en rebroussant chemin.

Étirée sur toute la largeur du champ, une ligne d'adultes avançait vers eux d'un pas borné, débile, implacable. Aucun moyen de les raisonner. Aucun moyen de les arrê-ter. Ed avait beau être un guerrier hors pair, il ne pouvait pas les tuer tous.

Aucune possibilité de fuite. Ils semblaient cernés de toute part. À croire que la lune rousse avait fait sortir tous les adultes du monde de leurs terriers.

Lewis aperçut une mère qui paraissait les commander. Elle était très grande, avec de longs cheveux bruns, raides, qui lui descendaient jusqu'à la taille. Elle avançait en titubant, légèrement en amont du reste de la meute,

les bras raides, collés le long du corps. Elle avait un visage étroit et allongé, un nez comme un aileron et des yeux sombres et globuleux. Ceux-ci se posèrent sur Lewis, ce qui le mit mal à l'aise. Durant un instant, il eut des picotements dans les doigts et son cerveau bourdonna. Il pensa qu'il allait défaillir, ou vomir, ou se figer sur place…

Il n'était plus là.

Il regardait un film.

Ce n'était pas réel.

La grande femme venait.

Une image sur un écran.

— Lewis !

Le cri de Kyle le ramena tout d'un coup à la réalité. Les autres avaient pris de l'avance. Il étouffa un juron et démarra au quart de tour pour les rattraper. Ils remontaient d'un pas pressé le long des arbres. Lewis les vit s'arrêter une trentaine de mètres plus loin. Un angle. Et quoi derrière ?

Encore des foutus adultes, sans aucun doute. Quoi d'autre ?

Ceux qui se trouvaient dans le champ convergeaient tous dans la même direction, pour leur couper la route. Ils ne couraient pas, mais ils grouillaient de partout.

Quand Lewis passa l'angle, ses craintes furent confirmées : des adultes. Tout près. Une fois encore, ils allaient devoir se battre. Lewis ne sentait plus son bras. Heureusement que son sabre n'était pas très lourd, car il ne pouvait pas s'arrêter un seul instant de ferrailler, le plus souvent en se servant de ses deux mains. Droite, gauche, droite, devant. Un quart de tour, puis un nouvel enchaînement de coups. Tranchante à faire peur, la lame du katana semblait capable de s'enfoncer dans à peu près n'importe quoi. Vêtements, peau, muscles, tendons, os. Il lança son bras et qui trancha net la main d'un père. Sans briser son élan, il envoya un grand coup de pied à l'entrejambe d'un autre et assena un coup de coude à un troisième.

— Je vais pas pouvoir tenir…, marmonna Brooke d'une voix éraillée.

La cherchant du regard, il la découvrit cernée par une bande de pères et de mères qu'elle tentait désespérément de faire reculer à l'aide de son épée. Ebenezer l'avait vue, lui aussi. Tous deux volèrent à son secours, repoussant frénétiquement les adultes jusqu'à libérer un peu d'espace autour d'elle. Non loin de là, Ed et Kyle continuaient de moissonner inlassablement. Lewis regarda autour de lui. Tout n'était qu'adultes convergeant vers eux

d’un pas lourd. Ils étaient coincés. La situation était sans issue, quand bien même la protection des bâtiments semblait à portée de main.

Il éprouva une répugnante envie de lâcher son sabre et de baisser les bras. Arrêter de se battre. Advienne que pourra. De toute façon, à quoi bon ? S’ils venaient à bout de ceux-là, il en viendrait d’autres. Et d’autres encore. Encore et encore. Trop pour les tuer. Malgré cet élan défaitiste, quand il vit qu’Ebenezer était en péril, il bondit comme un diable en brandissant son katana. À peine l’avait-il secouru que Brooke était de nouveau encerclée.

Ça n’en finirait donc jamais ?

C’est alors qu’il aperçut des corps qui tombaient, là-bas, dans le champ, comme s’ils butaient sur un fil invisible. Comme des marionnettes dont on aurait soudain coupé les fils. Partout autour d’eux, les adultes s’effondraient. Des claquements sourds résonnaient dans la nuit. De grandes gifles. Des coups de fouet. Des tirs cinglaient l’air.

Pour preuve, Lewis ne tarda pas à apercevoir une flèche qui siffla un instant au-dessus du champ avant de se ficher dans la poitrine d’une mère. Et puis, une autre la toucha et elle s’effondra.

À la faveur de ceux qui tombaient, Lewis distingua des ombres sur sa gauche. Une unité de combat organisée. Forcément d’autres enfants. Des ordres claquaient. Toujours plus d’adultes s’écroulaient ; ceux qui restaient se mirent à errer dans tous les sens, en pleine confusion, ne sachant plus où donner de la tête.

Pour la première fois de la nuit, Lewis esquissa un sourire.

Finalement, peut-être qu’ils allaient s’en sortir.

## 52

Une crise de folie meurtrière, voilà à quoi s'apparentait ce qu'Ed était en train de vivre. Il avait débranché la prise de son cerveau rationnel pour se retirer dans un coin sombre, là où il pouvait laisser libre cours à son côté animal. Il était pourtant conscient que quelque chose se passait. Le rythme du combat avait changé. Les crevards perdaient du terrain. Ed et les siens n'étaient plus seuls. Des flèches volaient.

Il pivota dans la direction d'où elles venaient.

Un groupe d'archers avançait vers eux, précédés par quelques garçons et filles, plus petits et plus véloces, qui couraient en amont du peloton, ramassant les flèches tombées au sol et retirant celles plantées dans les cadavres.

— Par ici ! Venez ! leur cria une fille qui portait un blouson de cuir.

Grande, mince, le visage encadré de longs cheveux bruns, le teint pâle, elle semblait en charge du groupe. Ed se dirigea mécaniquement vers elle.

— On y va ! cria-t-il à son équipe d'une voix raclant douloureusement dans sa gorge desséchée.

Ils se remirent à courir, envoyant bouler d'un coup d'épaule les adultes qui se trouvaient sur leur route. Ed s'abstint de vérifier si les autres suivaient le mouvement, persuadé que c'était le cas. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Kyle se porta à sa hauteur. Il fallait toujours qu'il soit devant.

— Hé, on dirait que les enfants du coin ne sont pas tous des enfoirés, cria-t-il.

Ed resta muet. Pas envie de parler. Il s'en fichait. La lune rousse était dans le ciel et dans son cœur.

Les nouveaux venus étaient une vingtaine, sans compter les plus jeunes qui continuaient de cavaler pour ramasser les flèches, trop rapides pour que les adultes puissent espérer les attraper. De leur côté, les archers enchaînaient les tirs, faisant pleuvoir sur l'ennemi un flot continu de pointes.

— Abritez-vous derrière nous, cria la fille qui commandait l'escadron.

Ed s'exécuta sans un mot et vérifia que les quatre membres de son équipe étaient sains et saufs. Il repéra Kyle, puis Brooke, Ebenezer et enfin Lewis qui fermait la marche. Il avançait d'un pas alerte, fringant, le regard un brin halluciné, et riait de façon compulsive.

Sauvé.

De son côté, Ed aurait aimé ressentir autre chose qu'un grand vide.

— Quand je dirai de courir, on court, dit la fille.

— Courir où ? haleta Brooke, pliée en deux, les mains sur les cuisses.

Elle peinait à reprendre son souffle.

— Contentez-vous de nous suivre, répondit la fille. Parce que pour info, là, c'est juste l'arrière-garde de l'armée d'adultes. Mais si on se débrouille bien, on réussira à leur échapper. Prêts ?

— C'est parti, grogna Ed.

— Maintenant ! cria la fille. Courez !

Les archers tournèrent les talons et se mirent à courir, contournant les bâtiments, avant de passer un portail grand ouvert et de filer dans un champ où seuls quelques adultes étaient éparpillés, dont une ou deux sentinelles statufiées. Les enfants galopaient dans les hautes herbes. Ed et ses compagnons avaient beau être épuisés, quelque chose leur insufflait la force de tenir et, même, de rester en tête du peloton. Les archers traversèrent le champ et s'engagèrent sur une route asphaltée. Ils semblaient savoir exactement où ils allaient. Ils accélérèrent encore l'allure.

Sous l'effet de la chaleur de son corps, le sang qui maculait Ed commençait à sécher. Désagréable sensation. Ça le démangeait partout. Une croûte se formait sur ses vêtements.

Après avoir couru sur la route pendant ce qui leur parut un bon quart d'heure, les archers bifurquèrent et s'engouffrèrent dans un champ clôturé et pentu qu'ils entreprirent de gravir. Ils n'avaient pas croisé un seul crevard depuis un moment. Au sommet de la colline, ils bénéficieraient d'un bon

point d'observation. D'autant qu'en haut, il y avait un bosquet d'arbres. À peine arrivés, trois archers déposèrent leurs armes et y grimpèrent pour prendre encore un peu plus de hauteur et avoir une meilleure vue. Le reste du groupe, épuisé, se laissa tomber par terre et profita d'un moment de répit. Ed les imita de bon gré. Restée debout, la fille qui commandait parcourait méthodiquement du regard la campagne plongée dans la nuit.

Ed regarda dans la direction d'où ils venaient. Il devinait à peine le toit de l'usine. Plus une tache noire qui s'étendait sur le sol. Tache qui aurait aussi bien pu correspondre à la nuée de crevards qu'à l'ombre des nuages passant devant la lune, qui était toujours d'une inquiétante couleur rouge.

Ed prenait pleinement conscience de son corps, maintenant. Son cœur battait à tout rompre. Il avait mal à la tête. Mal aux bras. Mal aux jambes. Mal à la poitrine, qui se soulevait à un rythme d'enfer, ses poumons brûlant d'acide lactique. Pour autant qu'il pouvait en juger, il ne souffrait d'aucune nouvelle blessure. Ils avaient eu de la chance. Si ces archers n'avaient pas débarqué, à cette heure, ils seraient sans doute tous morts. Ils n'auraient pas tenu encore bien longtemps.

Il jeta un œil à sa bande, affalée dans l'herbe, exténuée, vidée. D'une pâleur presque inquiétante, Brooke avait l'air hantée. Ebenezer psalmodiait dans sa barbe en serrant dans sa main le crucifix qu'il avait autour du cou. Kyle avait le visage barré par un grand sourire d'ivrogne, tandis que Lewis, aussi étonnant que cela puisse paraître, semblait avoir retrouvé son flegme habituel. Il était assis, adossé à un tronc d'arbre, les yeux mi-clos, tranquille.

Après s'être remis sur ses jambes raides, Ed alla trouver la grande fille au teint blafard, occupée à scruter l'horizon à l'aide de jumelles.

— Merci, dit-il.

— De rien. C'est un pur hasard si on est tombés sur vous.

Elle avait un accent poli, très classe moyenne. Elle et lui venaient sûrement du même milieu social.

— Vous faisiez quoi par ici ? demanda-t-il.

— On était en maraude. Et puis, sur le chemin du retour, on est tombés sur ceux-là, qui marchaient devant nous, répondit-elle en esquissant un vague geste en direction des fabriques. Dieu seul sait d'où ils débarquent et où ils vont. Une chose est sûre, c'est qu'on a essayé pendant des heures de les contourner. D'ici, ça va faire une sacrée trotte pour rentrer à la maison.

— C'est où, la maison, pour vous ?

— Ascot. Et vous ?

— Londres.

— La vache ! Alors vous, question détour, vous y allez fort.

— On cherche quelqu'un.

— Je vous souhaite bien du courage, répondit-elle avec une pointe de sarcasme.

Ed était sur le point de lui poser d'autres questions quand Brooke l'interpella et lui demanda de venir. Il s'approcha et se laissa tomber à son côté. Elle le prit par la taille et se serra contre lui. Elle tremblait comme une feuille.

— Ça va ? demanda-t-il en connaissant déjà la réponse.

— Plus jamais je veux revivre une chose pareille.

— Avec un peu de chance, ça n'arrivera pas.

— Ed, ils vont tous à Londres ?

— Peut-être.

— Arrête de me mentir. Tu sais que c'est vrai. Surtout que tu as déjà assisté au même phénomène. C'est toi qui me l'as dit. Tous ces crevards qui passaient devant Saint-Paul et qui se rassemblaient dans le centre-ville. Donc, contrairement à ce que tu dis, *ça arrivera*. Faut qu'on y retourne, Ed. Ils sont trop nombreux.

— T'inquiète, dit-il en la prenant dans ses bras. On va rentrer à la maison. Mais pas ce soir.

Au contact de ses vêtements détrempés, le sang séché dont Ed était couvert déteint sur elle. Bientôt, elle fut aussi rouge que lui. Au moins, ce n'était pas le leur. Ni l'un ni l'autre n'était blessé. Ed n'en était pas moins assommé de fatigue, comme anesthésié, totalement incapable de se projeter plus de dix secondes dans l'avenir, encore moins de penser à un plan.

Finalement, c'est le plan qui s'imposa à lui.

— OK, cria la chef. Il semblerait que la voie soit enfin libre. On va y aller. Et sans mollir, parce qu'on a de la route à faire.

## 53

Lewis avait mis un moment avant de réaliser qu'il connaissait la fille au blouson de cuir. Et puis, à force de l'observer quand elle discutait avec Ed, les pièces du puzzle s'étaient lentement mises en place… jusqu'à ce que tout lui revienne.

Ils marchaient à vive allure, s'en tenant aux grandes routes. Lewis s'était calé sur un rythme faussement lent et chaloupé, ses longues jambes avalant infatigablement les kilomètres. Il avait l'impression qu'il aurait pu marcher toute la nuit, s'il le fallait. Il remonta le cortège d'enfants. Personne ou presque ne parlait, chacun préférant économiser son énergie. On n'entendait que des bruits de bottes.

Arrivé en tête du cortège, il se cala à côté de la fille dont le blouson couinait à chacun de ses pas. C'était ce vêtement qui avait tout fait remonter.

— Salut, Sophie, dit-il.

Surprise, celle-ci tourna vivement la tête et le dévisagea longuement, les sourcils froncés, en essayant de le remettre.

— On se connaît ?

— Arrête, tu vas me vexer.

— Un indice ?

— Camden Road, Regent's Park, Buckingham Palace…

Un large sourire illumina le visage de Sophie, avant de s'effacer presque aussitôt.

— T'étais pas un pote de…

— D'Arran ? Non. J'étais dans le camp d'en face. Celui de Blue. Tu t'es volatilisée dès qu'on est arrivés au palais.

— J'avais pas l'impression d'être la bienvenue. Surtout après ce qui s'était passé avec Arran.

— C'était un accident, dit Lewis. Tout le monde le savait. C'était pas ta faute. En plus, il était déjà condamné. De tous les enfants que j'ai vus se faire mordre, aucun n'a survécu. Au fond, tu lui as rendu service.

— Je m'en veux encore aujourd'hui. Lui tirer dessus comme ça… Enfin, pour tout te dire, à l'époque, on avait déjà l'intention de quitter la ville. C'était notre idée depuis le départ. Donc on s'est dit que c'était l'occase… On a mis le cap sur l'ouest et depuis, on n'a pas arrêté de bouger. Au début, on s'est posés à Windsor, mais l'organisation me faisait beaucoup trop penser à David et à Buckingham Palace. Trop de règles. Sans parler des petits dictateurs d'opérette qui commandent le camp : les Jumeaux d'or, comme ils se font appeler. Deux enfoirés de première, si tu veux mon avis. Ensuite, on a fait un court séjour à Bracknell avant de nous lier à une bande d'archers d'Ascot. C'est ce qui nous correspond le mieux. Ça va faire quelques semaines qu'on y est maintenant. C'est cool, là-bas. Certains gamins sont un peu zarbes, mais dans l'ensemble on s'entend bien. Au moins, ils sont un minimum organisés. Et puis rien nous empêche de tenter notre chance ailleurs cet été.

Elle marqua une pause. De nouveau, un sourire se dessina sur ses lèvres.

— C'est Lewis, hein ? C'est ça ? Je me souviens maintenant. À cause des cheveux.

— Donc tu te *souviens* de moi. Cool.

— Je vous avais pas bien vus, dans le noir. Vous êtes pas tous d'Holloway, si ?

— Non. On est mélangés. Ebenezer est un Holloway, mais pas les autres. En fait, on s'est tirés du palais pour s'installer au musée d'Histoire naturelle. On était un peu comme toi, on avait du mal à supporter cette tête de fion de David. Tu vois la fille, là, avec la cicatrice ?

— Ouais ? Holloway, elle aussi ?

— Non, mais j'sais pas si tu te souviens, juste avant d'arriver au palais, on était tombés sur des gamins en train de se faire massacrer, pas loin de la station de métro Green Park ?

— Tu penses si je m'en souviens… C'était horrible.

— Ben la fille qu'on a sauvée, c'est elle.

— Non ! Tu plaisantes ?

— Pas du tout. D'ailleurs, faut que je te la présente. Tu vas voir, elle est super cool.

— Oui. Bien sûr. Avec plaisir. Ouah ! C'est dingue quand même ! J'en reviens pas… Au fait, ton chef disait pas que vous cherchiez quelqu'un ?

— Si, si. C'est vrai.

Lewis lui expliqua alors pour Ella et Sam, et aussi comment la petite avait quitté le musée avec Maeve, Robbie et le Macaque. Sophie pensait se souvenir d'Ella, même si Lewis avait un peu de mal à y croire. Une seule certitude : elle n'était pas à Ascot. Et Sophie n'avait entendu personne parler d'une bande d'enfants arrivés de Londres.

Ils marchèrent ainsi dans la nuit, prenant plaisir à discuter, à évoquer le souvenir de tout ce qu'ils avaient vécu depuis qu'ils avaient quitté Holloway.

Finalement, Sophie annonça qu'ils n'étaient plus très loin d'Ascot et Lewis ne put s'empêcher de se demander quel nouveau tour allaient prendre leurs vies.

— Qu'est-ce qu'on va trouver en arrivant là-bas ? demanda-t-il à Sophie.

— Les courses, Lewis. Ça va être les courses…

# Les courses

# 54

C’était le jour des courses. Il faisait doux, le soleil brillait et il régnait une ambiance de fête. Ed se trouvait dans les hauteurs de la grande tribune de l’hippodrome d’Ascot, au milieu de tous les autres enfants. Il priait pour que son plan se réalise. Après avoir pesé le pour et le contre, il avait fallu prendre une décision. Choisir entre le fait d’attendre quelques jours de plus ici, à Ascot, et l’envie de retourner dare-dare à Londres pour voir ce qui se passait avec l’armée de crevards.

En fin de compte, il avait décidé de rester ici. Et si tout se passait comme prévu, il retournerait bientôt à Londres, à la tête d’une puissante armée.

Et aussi avec Ella.

Les meilleurs guerriers de toutes les colonies du coin allaient être présents. Cela signifiait deux choses. Primo, si Ella se trouvait dans les parages, il y aurait bien quelqu’un ici qui serait au courant. Deuxio, si quelqu’un, en l’occurrence Ed, voulait monter une division de combat, c’était là qu’il fallait être.

Le seul hic, c’était que pour ça, il fallait commencer par gagner les courses.

Au moins, il avait eu un peu de temps pour tout préparer.

Quelques jours après cette fameuse nuit de la lune rousse, une fois qu’ils s’étaient sentis reposés, Ed et sa bande, épaulés par quelques archers de Sophie, étaient allés récupérer la voiture. De jour, sans crevards qui grouillent de partout, ils n’avaient rencontré aucune difficulté. La campagne

semblait même plutôt déserte. Durant tout le trajet, ils n'avaient croisé qu'un seul adulte, un boiteux qui tournait en rond au fond d'un champ. C'est tout. Arrivés à la voiture, ils se félicitèrent qu'Ebenezer ait pris soin de fermer la portière derrière lui.

Le gros monospace était méconnaissable. Il disparaissait littéralement sous une épaisse couche de pus coagulé, de sang séché et de longues traînées de bave croûteuse, comme si l'engin lui-même avait attrapé la maladie et sécrété ces horreurs. À plusieurs endroits, la carrosserie gardait les stigmates de la rage avec laquelle les crevards avaient essayé de pousser la voiture hors de leur chemin ; sans parler des gros bouts de matière non identifiée, qui hésitaient entre le gris et le rose, comme si des kystes avaient poussé sur la tôle.

Par chance, aucun assaillant n'avait eu la présence d'esprit d'ouvrir les portes.

Lewis grimpa au volant et sortit la clé du fond de sa poche.

— J'espère qu'elle va démarrer…

En entendant le moteur s'ébrouer, les enfants poussèrent un immense cri de joie.

Lewis engagea la marche arrière et tous les gamins se mirent à pousser et à tirer, jusqu'à sortir le gros monospace du fossé et à le remettre sur la route.

Après quoi, les uns entassés à l'intérieur, les autres suivant à pied, ils rentrèrent à Ascot en roulant au pas.

C'était à peu près comme ça qu'Ed voyait son retour à Londres : un long convoi de véhicules, suivi par un immense défilé d'enfants.

Au cours des trois derniers jours, ça n'avait pas arrêté. Ils arrivaient de partout. Pour l'essentiel, à cheval ou à pied, mais aussi, pour quelques-uns, en voiture – généralement des chefs de clans soucieux d'afficher leur rang. Ils venaient de la campagne environnante, accompagnés de leurs crevards, qu'ils tenaient enfermés dans les stalles de l'hippodrome, de l'autre côté de la route. Ed avait été horrifié d'apprendre dans quel but ils gardaient ces adultes, même si aujourd'hui, il avait presque fini par l'accepter. Il y voyait une sorte de perversité et ne savait toujours pas s'il allait participer à cette partie du programme. Le reste, en revanche, était plutôt simple et sans histoire : un mélange de courses de chevaux et de combats rapprochés.

La plupart des enfants campaient dans des tentes plantées au centre de l'immense champ de courses. Le tout avait un petit air de campement militaire ou de festival de rock.

Par le passé, Ascot était l'hippodrome le plus huppé d'Angleterre. Celui où la reine se rendait chaque année pour assister à la course organisée en son honneur. Partout où Ed portait son regard, il y avait des affichettes, des pancartes et des panneaux d'affichage qui rappelaient l'événement. Des photos de la reine et du prince Philip arrivant à bord d'un carrosse à ciel ouvert tiré par quatre chevaux pommelés et conduit par des soldats en uniforme de l'ancien temps. Des photos de l'aristocratie prenant du bon temps. Des célébrités. Les riches et célèbres. Il se souvenait d'avoir vu des sujets là-dessus, au journal télévisé, en particulier des femmes coiffées de chapeaux ridicules qui paradaient.

Eh bien, maintenant, les enfants avaient renversé les aristocrates.

Les locaux avaient élu domicile dans un vieil hôpital aux dimensions monumentales situé derrière le champ de courses et dirigé par un type connu sous le nom de Mad King, le roi fou. À son époque, on aurait parlé de syndrome ou de dysfonctionnement à son sujet – l'emploi du mot « fou » était alors banni. C'est pourtant ce qu'il était. Incapable de s'exprimer dans un langage articulé, il parlait peu, et de façon incohérente. Un gars appelé Arno Fletcher l'accompagnait partout où il allait et était chargé d'interpréter tout ce qui pouvait sortir de sa bouche. Ed n'était pas dupe. Tout ça n'était qu'une grosse arnaque. Celui qui tirait les ficelles, c'était Arno, caché derrière la figure de Mad King dont il déformait les paroles afin de lui faire dire ce qui l'arrangeait.

Le King était anormalement énorme. Il avait une grosse tête anguleuse, avec le front bombé. Il marchait d'un pas raide et gauche, comme s'il souffrait en permanence. Du fond de leurs profondes orbites, ses yeux vous regardaient d'un air toujours méfiant, presque craintif. Arno avait à peu près le même âge qu'Ed. Physiquement autant que mentalement, il était l'exact opposé du King : petit, maigre, le regard pétillant de malice. Il portait les cheveux longs, était toujours en train de rire et de plaisanter, si bien qu'il donnait le sentiment d'être copain avec tout le monde.

Ed le voyait comme un politicien-né.

Il y avait beaucoup d'enfants comme Mad King à Ascot, des victimes de syndromes et de dysfonctionnements. À croire que les autres gamins les avaient recueillis ou, plus vraisemblablement, parqués ici. Quoi qu'il en

soit, la présence de tous ces dérangés faisait qu'un certain air de folie flottait dans la ville. Pour Ed, il n'était pas aberrant qu'ils se soient installés dans un hôpital. Et une fois qu'on s'y était fait, c'était cool. Les enfants d'ici veillaient les uns sur les autres et leurs étrangetés réunies leur conféraient une sorte d'aura.

C'était Arno qui avait eu l'idée des courses. Arno encore qui, sans le vouloir, avait soufflé l'idée de son plan à Ed.

Ed avait dîné avec lui le lendemain de leur arrivée. Un repas au cours duquel ils avaient partagé du cidre ainsi que de la nourriture récupérée à droite et à gauche. Rien de frais.

— J'aime pas que des enfants se battent contre d'autres enfants, avait dit Arno. Les courses sont un moyen de les faire s'affronter sans s'entretuer. En général. Tu vois comment marchait le foot ? Ou les jeux Olympiques ? Au fond, c'était rien d'autre que des moyens de se faire la guerre sans qu'il y ait trop de pertes. Eh ben c'est pareil ici. D'ailleurs, si on compare à comment c'était avant, les choses se sont bien améliorées. En plus, ça nous a fourni un remède contre l'ennui. Parce que c'est bien ça, le pire, avec l'épidémie. Pendant des semaines il se passe rien et d'un coup, il faut se jeter à corps perdu dans une bataille enragée contre des adultes. Donc, les trois quarts du temps tu te fais chier comme un rat mort et puis, tout à coup, t'as la peur de ta vie.

— Mais comment ça marche, au juste ? avait demandé Ed.

— Chaque camp engage une équipe. Y a pas plus simple.

— Et qu'est-ce qu'on gagne ?

— Tout ce que tu veux, mon gars. C'est à toi de choisir. Jusqu'aux prochains jeux, ton clan devient le grand manitou. Comme dans la Rome antique. Tu es l'empereur.

— Est-ce qu'Ascot gagne, parfois ?

— À ton avis ? T'as vu dans quel état on est ?

— Hum… Pas faux.

— Mais tu vois, Ed, le truc, c'est qu'on gagne même sans gagner, grâce aux profits réalisés avec les courses. À cause du monde que ça attire, des paris que prennent les spectateurs… Tu gardes ça pour toi, hein ?

— Mais… En admettant que vous gagniez les courses, insista Ed, bien décidé à ne pas lâcher le morceau. Vous pourriez choisir votre prix, c'est bien ça ?

— C’est ça.

— C’est qui, le capitaine de l’équipe ?

— N’importe qui à part moi. La dernière fois, c’est une fille, Veda, qui s’y est collée. Mais elle a changé de camp. Elle est avec les Windsor, maintenant. Elle s’est jamais vraiment intégrée ici. Moi, j’allais proposer que ce soit Sophie. Elle a l’air d’avoir la tête sur les épaules.

— Ça te dérangerait si c’était moi ?

— Je te dis, Ed, on gagne jamais.

— Alors vous avez rien à perdre.

Et voilà comment Ed s’était retrouvé assis là, affublé d’un tee-shirt blanc dix fois trop grand pour lui, qu’il avait enfilé par-dessus ses vêtements, impatient de voir comment son équipe allait s’en sortir.

Le déroulement des épreuves faisait penser à un tournoi médiéval. Chacun des six clans avait ses couleurs. Ceux qui ne possédaient pas de blouson ou de chemise de la bonne teinte portaient des tee-shirts par-dessus leurs vêtements, des foulards noués autour de la tête, ou bien ils brandissaient des étendards. Certains s’étaient même peint le visage.

Ascot était en blanc, Bracknell en vert, Sandhurst en noir, Slough en rouge, Maidenhead en bleu et Windsor en jaune, ou plutôt en or, comme ils disaient eux-mêmes.

Ed avait assisté à l’arrivée des enfants de Windsor. À leur tête se trouvaient les Jumeaux d’or dont il avait entendu parler, juchés sur deux chevaux blancs et vêtus d’armures noir et or qui avaient dû être spécialement lustrées pour l’occasion tant elles brillaient. Leur front à tous les deux était ceint d’une couronne en plastique peinte à la bombe dorée, signifiant qu’ils étaient les champions en titre. Il y avait quelque chose de condescendant chez eux. Ils affichaient une mine pincée, limite dégoûtée, comme s’ils n’étaient autres qu’un couple princier débarquant dans le fief d’un seigneur rival.

Leurs troupes avançaient dans leur sillage, en silence et en parfaite formation. Quelques-uns à cheval. Le cortège comptait également quatre pick-up chargés de crevards solidement ligotés ou enchaînés. Un groupe de petits jeunes, nerveux mais excités, fermait la marche. Des six délégations, c’était sans nul doute la plus importante.

Ensuite, venait celle de Slough. Soigneusement caché dans la foule, Ed avait pu assister à leur arrivée. Josa et Kenton marchaient en tête du

cortège, la première portant contre sa poitrine un bébé d'à peine un an. La mère et l'enfant étaient escortés par une garde rapprochée, composée de costauds qui bombaient le torse, pour certains de manière assez convaincante. Ed estima qu'ils avaient eu de la chance de réussir à faire le chemin depuis Slough sans avoir à affronter l'armée de crevards qui avait récemment battu la campagne. En outre, ils semblaient avoir repris le contrôle de la majorité, sinon de la totalité, des crevards qu'Ebenezer avait lâchés. Enchaînés comme des esclaves, ceux-ci marchaient en queue de peloton, encerclés par gardes armés de longues piques en bois.

Les enfants de Sandhurst avaient beau être les moins nombreux, ils remportaient sans conteste la palme du meilleur look. Vêtus d'un savant mélange de cuir et de jean, chaussés de grosses bottes inspirées des gangs de motards, ils avaient vraiment des airs de durs à cuire.

À côté, les Bracknell et les Maidenhead faisaient pâle figure. Ils ressemblaient à n'importe quel groupe de gamins se pointant dans une autre école pour un match de foot. À la fois surexcités et un peu nerveux, ils restaient collés les uns aux autres. Par le passé, il y aurait eu des accompagnateurs, des profs, pour mener le troupeau et s'assurer que tout le monde se tenait à carreau. Aujourd'hui, c'était l'inverse : c'étaient les enfants qui escortaient les adultes, et les adultes qui posaient problème. Aliénés, violents, anarchiques et stupides.

Chaque délégation comprenait au moins quelques cavaliers et la majorité des stalles du champ de courses étaient occupées. Les courses étaient l'occasion pour les différents clans de tenir une sorte de marché aux chevaux. Mais pas que de chevaux. Un vaste système de troc s'était rapidement organisé. Les enfants échangeaient de la nourriture et des boissons, des armes, des armures, des vêtements, des chaussures, des livres, des ballons de foot, des équipements de sport, des graines, des engrais… bref, tout ce qui pouvait avoir de la valeur et qui était difficile à trouver. Une partie de ces biens était ensuite convertie en jetons permettant de placer des paris. Indéniablement, Arno Fletcher avait monté un business juteux.

Plusieurs centaines d'enfants étaient rassemblés ici. Pourtant Ed n'avait encore pas eu l'occasion d'interroger personne à propos d'Ella, Maeve, Robbie et le Macaque. Tous étaient bien trop occupés à monter le camp et à s'installer. En faisant son tour, il avait quand même pu discuter une minute avec un des gars en charge de Maidenhead, qui lui avait dit qu'il n'était au

courant de rien. Après quoi il était allé trouver les Sandhurst, dont le chef n'était autre qu'un gentil psychopathe prénommé Dara, auprès duquel il n'en avait pas appris davantage.

Malgré leur look, les enfants de Sandhurst étaient sans doute les plus accueillants. Tandis que les autres clans restaient entre eux, voire postaient des gardes pour repousser les éventuels visiteurs, ceux de Sandhurst étaient là pour passer un bon moment et, a priori, tous ceux qui partageaient cet état d'esprit étaient invités à les rejoindre. D'autant qu'ils avaient dégotté plusieurs caisses de bière, une montagne de cigarettes et plein de vodka. Apparemment, ils ne mangeaient jamais, ne faisant que boire et s'affronter dans des joutes de catch, de kick-boxing ou de tout ce qui pouvait s'apparenter à de la lutte. Comme on pouvait s'y attendre, Kyle était parmi eux comme un poisson dans l'eau et il avait déjà gagné le respect de la plupart des gars.

Restait Bracknell et Windsor, mais Ed ne pouvait même pas espérer approcher quelqu'un de ces camps, encore moins l'interroger. La sécurité était si renforcée qu'on se serait cru à Guantanamo.

De son côté, Ebenezer avait découvert que la plupart des enfants de Maidenhead étaient des chrétiens pratiquants. Sans surprise, Sandhurst avait plutôt opté pour le côté satanique, versant Hells Angels ; à la différence des Slough, qui étaient d'odieuses petites frappes qui crachaient sur tout. Ceux d'Ascot étaient les inadaptés, ceux de Windsor se plaisaient à singer la monarchie et, apparemment, ceux de Maidenhead s'étaient réfugiés dans la religion. À les voir, Ed ne pouvait s'empêcher de repenser à Mad Matt et à ses acolytes de la cathédrale Saint-Paul.

En fait, chacun avait essayé de trouver un moyen de s'adapter à ce nouveau monde. Libres de créer leur propre identité, ils s'étaient cherchés, reproduisant le comportement des adolescents depuis la nuit des temps : essayer de trouver qui on est et, par là même, un monde dans lequel s'intégrer.

Et pour ça, tout était bon.

Aujourd'hui, ils étaient tous là, rassemblés dans la grande tribune. Six blocs de couleur. Rouge, blanc, vert, noir, bleu et doré. Les enfants d'Ascot étaient assis au centre. À leur droite se trouvaient les Maidenhead, puis les Bracknell, et enfin les Slough. À leur gauche, Sandhurst et Windsor. Ed n'était pas mécontent d'être placé à bonne distance de la bande de Josa. Il n'avait vraiment pas besoin de ça pour l'instant.

Quelques enfants, garçons et filles à parité, échauffaient leurs chevaux en faisant des allers-retours au petit galop sur la grande ligne droite face à la tribune. D'autres, à l'autre bout de la piste, essayaient de se mettre en ligne. Au premier coup d'œil, on pouvait voir que tous les cavaliers ne possédaient pas la même assurance. Certains chevaux trépignaient et ruaient, ignorant les ordres de leurs jockeys qui leur hurlaient de se tenir tranquilles et qui les rouaient vainement de coups de talons. Le cheval d'une fille s'était tout bonnement échappé et galopait comme un fou à contresens de la piste.

Une improbable fanfare avec trompettes, trombones, cors, tambours et cymbales, bref, tout ce qui pouvait faire un maximum de bruit, massacrait joyeusement des airs connus. Cela rappela à Ed le groupe qui se produisait lors des matches de l'équipe nationale et qui ne pouvait s'empêcher de glisser quelques fausses notes dans « Rule Britannia », « The Dam Busters » ou encore le thème de *La Grande Évasion*.

Pour l'heure, les musiciens entonnaient l'hymne national, en l'honneur de Mad King, qui faisait son entrée sur la piste, assis dans un petit chariot tiré par quatre gamins. Un autre enfant, un peu flippant, les escortait à cheval. Il avait le crâne rasé, un visage impassible et mettait un point d'honneur à ne regarder personne dans les yeux. Le King portait une petite couronne en plastique sur la tête – un jouet qui faisait paraître son énorme boîte crânienne encore plus disproportionnée. Il était vêtu d'une sorte de toge, négligemment jetée sur ses épaules. Content, il souriait, riait aux éclats. Ed ne savait que penser. Était-il présenté comme un phénomène de foire, un sujet de moquerie, ou est-ce qu'il rayonnait, tout simplement, parce qu'il passait les meilleurs moments de sa vie ?

Sûrement un peu des deux.

Arno Fletcher se pavanait devant le chariot, marchant d'un pas altier, un long bâton à la main.

— Mes seigneurs, mesdames et messieurs, appela-t-il.

Comme par miracle, le silence s'empara de la tribune.

— Bienvenue au cinquième Meeting des Nouvelles Courses d'Ascot qui promettent d'être les meilleures à ce jour. Vous allez voir ce que vous allez voir ! D'ici là, faites du bruit pour Mad King, le roi givré, trente et unième du nom !

La tribune sembla exploser sous la force des vivats.

Les courses allaient débuter.

## 55

Une fois que les hourras et les acclamations eurent cessé, Arno leva de nouveau son bâton pour demander le silence, puis il s'avança vers le roi.

— Et maintenant, un petit message de nos sponsors, cria-t-il. Gracieusement délivré par l'hôte de cet événement de renommée mondiale. Dites-nous, Votre Majesté, comment ça se présente ?

Se tournant vers la foule en tribune, la bouche de travers, Mad King éructa une suite de voyelles, tempérées d'aucune consonne. Un bruit qui s'apparentait davantage à un hurlement animal qu'à un langage articulé.

— Il dit que vous êtes tous les bienvenus, cria Arno. Même si vous n'êtes qu'un ramassis de merdeux, de cas sociaux et de retardés tous bons pour le programme d'éducation prioritaire.

Les enfants éclatèrent de rire et tapèrent du pied par terre.

— D'ailleurs, s'il vous reste plus de deux neurones, je suis sûr que vous n'hésiterez pas à solliciter nos bookmakers.

Un groupe de garçons et de filles se déployait dans les allées de la tribune afin de prendre les paris des enfants pendant qu'en bas, sur la piste, Mad King vagissait de nouveau. Arno se proposa de traduire.

— Son Altesse royale décrète que c'est un bon jour pour mourir. Que le chaos commence !

Et chaos il y eut. Les premières courses consistaient en de simples épreuves de galop, d'un bout à l'autre de la ligne droite, les équipes étant constituées de deux cavaliers de chaque camp. Dans les faits, cela revenait à foncer droit devant en cravachant frénétiquement sa monture ainsi que ses

adversaires. Apparemment, il n'y avait aucune règle. Tous les coups étaient permis.

Certains chevaux se percutaient, leurs jockeys essayaient de désarçonner leurs adversaires… Des cris, des rires et des acclamations descendaient des tribunes, parfois agrémentés de quolibets, d'insultes et de pures obscénités. Les clameurs les plus puissantes résonnaient quand des jockeys tombaient de cheval. Souvent, les manches se soldaient par une bagarre en règle sur la ligne d'arrivée. Certaines courses n'allaient même pas jusque-là et viraient au tournoi ou plutôt au pugilat équestre, dès la mi-parcours.

La foule profitait de chaque instant, applaudissant, conspuant, riant, remportant et perdant des paris. Et Ed n'était pas le dernier à encourager les jockeys d'Ascot. En effet, pour que son plan fonctionne, il avait besoin que les blancs gagnent.

Dix courses étaient programmées dans la matinée, certains cavaliers participant à plusieurs manches. Maidenhead en avait remporté quatre. Windsor, Ascot et Bracknell deux. Jusqu'ici, Slough et Sandhurst n'avaient rien gagné. De toute évidence, les courses équestres n'étaient pas leur fort. Quoi qu'il en soit, rien n'était perdu puisque Ascot était confortablement installé au milieu du palmarès. Avant que les épreuves abordent autre chose que les courses de chevaux, Ed et ses amis ne pouvaient pas faire grand-chose d'autre qu'encourager leur équipe depuis la tribune.

La course la plus importante de la matinée était ce qu'ils appelaient Le Grand Manitou et qui consistait en un tour complet du circuit, soit, comme Arno l'avait appris à Ed, un parcours d'environ deux kilomètres quatre cents décrivant, en gros, un triangle.

Pour cette course, la grande majorité des cavaliers changeaient, trois par camp, et contrôlaient nettement mieux leurs montures. Golden Girl concourait pour Windsor. Ed était pressé de voir si elle était aussi bonne cavalière qu'elle voulait le laisser croire. Dans l'équipe de Slough, il reconnut également un des gardes de Josa.

Comme lors des courses précédentes, les cavaliers s'alignèrent derrière une corde tendue en travers de la piste par deux enfants. Sous l'œil attentif des préposés à la corde, Mad King, le bras levé, beugla quelque chose. Sans doute : « À vos marques, prêts, partez ! » Difficile à dire. Toujours est-il que lorsqu'il baissa le bras, les enfants lâchèrent la corde et les concurrents démarrèrent en trombe. Les chevaux enfilaient la ligne droite au triple

galop, leurs sabots arrachant à la piste de grosses mottes de terre qui volaient dans leur sillage.

Il y avait beaucoup moins de manœuvres déloyales que lors des courses précédentes ; de toute évidence, celle-ci était davantage prise au sérieux. Alors qu'ils abordaient le premier virage, néanmoins, deux chevaux du clan Sandhurst prirent en sandwich un cavalier de l'équipe de Maidenhead, le rouant de coups de cravache et terrifiant sa monture. Quand enfin ils se dégagèrent en riant, le cheval qu'ils avaient tourmenté bifurqua sur le côté, franchit d'un bond la petite rambarde qui délimitait la piste et s'engouffra au triple galop au milieu des toiles de tente.

Ensuite, pendant un moment, les chevaux ne cessèrent de rapetisser. Le deuxième côté du triangle les éloignait de plus en plus des spectateurs, de sorte qu'il était difficile de voir ce qui se passait. Quelques-uns abandonnèrent la course au virage suivant et rebroussèrent chemin au petit trot, en longeant le bord de la piste. Les autres, plus nombreux, revenaient vers la tribune.

Le champ de courses était immense et, pour l'essentiel, ses limites avec la route qui l'entourait n'étaient matérialisées que par des haies ou un grillage bas sécurisé par des chaînes. Quelques enfants jouaient les sentinelles à certains endroits du périmètre, mais le site était bien trop étendu pour pouvoir prétendre assurer sa protection. À l'abord du dernier virage, Golden Girl était largement en tête du peloton. Parfaitement assise sur son cheval, elle était de loin la meilleure cavalière du lot. Elle faisait penser à ces mordus de cheval ayant grandi à l'ombre des écuries. Dans la tribune, les gamins de Windsor exultaient, hurlaient à pleins poumons. Ni un coup du sort ni la fourberie d'un adversaire ne pouvait plus la priver de la victoire, n'est-ce pas ? C'est alors qu'un frisson glacé parcourut l'assemblée, laissant l'ensemble des spectateurs bouche bée. Un crevard venait de s'avancer sur la piste, juste devant elle !

— Tue-le, ce fumier ! cria quelqu'un dans le carré des Slough.

Aussitôt, un chant démarra. « Tue-le, ce fumier ! Tue-le ce fumier ! Tue-le, tue-le… Tue-le ce fumier ! »

Surprise par cette apparition, la monture de Golden Girl fit un écart, dérapa en travers de la piste et rua. Le cheval suivant percuta le crevard, qui chuta et passa sous ses sabots. Les deux chevaux suivants le piétinèrent à leur tour. Les autres dévièrent pour l'éviter. Golden Girl luttait pour calmer son cheval et lui faire reprendre la course, mais avant qu'elle ait pu le

relancer, trois adversaires l'avaient déjà doublée. Pour autant, elle refusait de s'avouer vaincue. Chevauchant de manière héroïque, elle prenait tous les risques pour rattraper ses concurrents. À la sortie du virage, elle était déjà au coude-à-coude avec le troisième. Ils attaquaient maintenant la dernière ligne droite, filant à pleine vitesse vers l'arrivée. Le tapage que faisait la foule était assourdissant, pourtant personne ne braillait autant qu'Ed. À croire qu'il avait décidé de couvrir tout le monde. Il faut dire que le leader de la course portait une casaque blanche, la couleur d'Ascot.

Golden Girl dépassa le deuxième par l'intérieur en le frôlant. Elle n'était plus qu'à une longueur du premier dont le hasard avait voulu qu'il s'agisse d'une autre fille. La cavalière d'Ascot n'en croyait pas ses yeux. La bouche grande ouverte, elle paraissait mi-terrifiée mi-folle de joie. Derrière elle, Golden Girl se rapprochait de plus en plus… mais pas assez vite, et la cavalière d'Ascot coupa la ligne d'arrivée la première.

Un vent de folie s'empara des enfants d'Ascot, la moitié d'entre eux envahissant la piste pour entourer leur championne. Furibonde, Golden Girl se plaignait à la cantonade tout en dirigeant son cheval vers l'endroit où se tenait Arno Fletcher, debout à côté de Mad King. À peine fut-elle arrivée à leur hauteur qu'une terrible dispute éclata, tous les enfants présents sur la piste, plus ceux qui ne cessaient d'y affluer, ayant un avis définitif sur la question des résultats de la course.

Ed jeta un œil vers la ligne droite. Deux gardes d'Ascot s'acharnaient à coups de batte sur le corps sans vie du crevard. Le garçon au crâne rasé, qui menait l'escorte de Mad King du haut de son cheval et qu'Ed avait d'abord pris pour son garde du corps, était à leurs côtés. Il les observait d'un air impassible, tel un contremaître. Personne ne faisait attention à eux.

Pivotant sur sa selle et avisant le chahut qui régnait autour du King, le garçon revint au triple galop. Dès qu'il arriva, tous les protagonistes reculèrent d'un pas et l'empoignade cessa aussitôt. À l'évidence, ce type faisait peur à tout le monde. Le plus inquiétant, c'est qu'il n'avait vraiment pas besoin d'en rajouter, sa seule présence suffisait à ramener le calme. Profitant de l'accalmie, Arno leva son bâton pour attirer l'attention des spectateurs présents dans la tribune.

— Mes amis, le King a pris une décision, n'est-ce pas, Votre Enflure ?

Pour toute réponse, Mad King poussa un beuglement en faisant oui de la tête.

— L'apparition d'un zombi sur le champ de courses est un risque naturel. Ainsi en a décidé le King. Le résultat est donc validé. Ascot remporte l'épreuve. Maintenant, loyaux sujets, estimés hôtes et fieffés branleurs, retournez à vos places et préparez-vous pour l'événement qui va suivre ! Car voici venue l'heure, dans toute sa sanglante splendeur et sa grandeur miséricordieuse, de… King's Road !

Ed échangea un regard avec Kyle. Tous deux hochèrent la tête.

Il était temps de s'y mettre.

## 56

Ed et Kyle descendirent l'allée qui menait à la piste en compagnie de Sophie et de Sean, un grand gaillard solidement bâti, qui était ce qui s'approchait le plus du champion dans le clan Ascot. Ils n'étaient pas coutumiers de la victoire, mais Ed et Kyle espéraient bien changer cela.

Ils en avaient appris un peu plus sur King's Road. Il s'agissait d'une variante du jeu de l'épervier. Sean leur expliqua les derniers détails pendant qu'ils rejoignaient leur position de départ : une section de la piste délimitée par deux cordes posées par terre.

— On sera là, expliqua Sean. Dans le carré de l'épervier. Cinq enfants de chaque camp. Interdit de sortir du carré. Jusqu'à dix concurrents de chaque camp partent de la ligne de départ.

Il pointa du doigt l'extrémité de la piste où un grand nombre d'enfants étaient en train de se rassembler.

— Dans les faits, on n'engage rarement plus de sept joueurs, qui doivent essayer de franchir le carré de l'épervier et couper la ligne d'arrivée qui se trouve derrière.

— Et ça s'arrête là ? demanda Ed. Y a pas une sorte de stratégie ?

— Si, répondit Sean. En tant qu'épervier, tu dois choisir entre protéger les gars de ton équipe pour les aider à passer, ou, au contraire, bloquer les concurrents des autres équipes. Ah, aussi… Si un coureur réussit à passer, il a le droit de revenir pour essayer de libérer ses amis, donc faites gaffe, surveillez vos arrières. La victoire revient à l'équipe qui a le plus de coureurs ayant franchi le carré de l'épervier quand la musique s'arrête.

— Soit combien de temps en tout ? demanda Ed.

— Aucune idée. C'est Arno et le King qui décident. Jamais assez vite, si vous voulez mon avis. Je vous préviens, c'est marrant, mais super brutal.

— Je sens qu'on va s'éclater, dit Kyle, un sourire carnassier aux lèvres.

Un gros gaillard se présentant sous le nom de Green les rejoignit et les salua d'une claque dans la main. Ed lui reconnut l'avantage de la taille – à elle seule, sa largeur constituait un obstacle pour un éventuel coureur. En revanche, il se demandait s'il serait assez vif sur ses jambes.

— Vous avez une tactique particulière ? demanda Ed.

— Bah, en général, la tactique s'impose d'elle-même, au fur et à mesure de la partie, répondit Sean. Le plus dur, c'est d'essayer de pas se blesser. Ça part vraiment dans tous les sens.

— OK, répondit Ed en regardant en direction des coureurs. Dès qu'un gars de chez nous arrive, on se met autour et on l'escorte jusqu'au bout du carré.

— S'ils arrivent jusque-là, ironisa Green. On a tendance à être plutôt nuls.

— Cette fois-ci, camarade, on va essayer de faire en sorte que ça change, répondit Ed en checkant avec lui.

— Ah, y a une règle à respecter, précisa Sean. Interdit de mettre un pied hors du carré sous peine d'être disqualifié et exclu de la partie. Bien sûr, je parle des éperviers, pas des coureurs, que l'on reconnaît facilement à leurs brassards noirs.

Arno se trouvait non loin, au bord de la piste, discutant avec le King et les musiciens, sous le regard de l'estafier du roi, toujours juché sur son cheval. Arno leva les yeux au ciel, fit la moue, lâcha quelques mots qui firent rire le King et ils approchèrent de la barrière.

— Oyez ! cria-t-il. Que le meilleur gagne, que le pire sombre et que le bon Dieu vous garde, bande de rats d'égout.

Sur ces mots, le King bascula la tête en arrière et brama. Aussitôt, la fanfare entonna une version aussi désaccordée qu'enthousiaste du thème de *Carmina Burana* qui, en son temps, servait de générique à l'émission de télé *The X Factor*. Ed était tellement pris par la musique qu'il en aurait presque oublié que celle-ci marquait le début de la partie. Le temps qu'il revienne à la réalité et se retourne face à la piste, une soixantaine de coureurs s'étaient élancés et chargeaient droit sur lui.

Certains commençaient déjà à se battre, les plus costauds essayant d'éliminer les plus faibles. Deux filles s'étaient totalement arrêtées et se

crêpaient le chignon. En dépit des collisions, des coups d'épaule, de coude, voire de poing, le gros du peloton continuait de foncer droit sur l'obstacle.

Ed avait subi les assauts de suffisamment d'adultes enragés pour ne pas céder à la peur face à une horde d'enfants. À vrai dire, il trouvait même la situation plutôt cocasse. Les talons plantés dans le sol, il fit le vide dans son esprit et se concentra. Il savait que le plus dur, face à un groupe, était d'isoler l'individu à abattre et de s'y tenir, en évitant surtout de se laisser étourdir par la profusion de choix offerts.

Les Windsor avaient constitué une sorte de bélier : deux gros gaillards ouvraient la marche, tandis que les autres s'alignaient dans leur sillage, en rangs par deux. Apparemment, ils comptaient se frayer un passage sur la droite d'Ed, donc il n'avait pas à s'occuper d'eux pour le moment. Les gars de Sandhurst misaient sur leur taille, leur force et leur look intimidant. Ils avançaient groupés en entonnant une chanson sur l'air de *Carmina Burana*.

> On est Sandhurst.
> On est Sandhurst.
> Et on va vous botter le cul !

Le reste des coureurs s'étaient mélangés, les gamins d'Ascot disséminés parmi eux. En en voyant un trébucher, tomber et se faire piétiner par les autres, Ed se demanda si la cause n'était pas perdue d'avance.

Mais ce n'était plus le moment de penser. Les deux groupes se télescopaient.

Au milieu d'un flou de visages et de corps, Ed isola un gamin légèrement plus petit que les autres et qui portait un haut vert, synonyme de Bracknell. Très vif, il enchaînait les feintes et les crochets pour échapper aux plaquages des éperviers et il avait facilement passé Sophie. D'un bond, Ed lui sauta dessus. S'accrochant à son polo, il lui fit faire volte-face avant de le projeter au sol avec une violence qu'il regretta aussitôt. Le gamin poussa un cri. Sonné, le souffle coupé, il était incapable de se relever. Ed vit que Kyle en avait attrapé un autre, lui aussi de l'équipe Bracknell, et qu'il l'avait cloué au sol. Maintenant, Ed devait choisir entre surveiller son prisonnier ou essayer d'en plaquer un autre.

Avant qu'il ait eu le temps de prendre une décision, un épervier de Bracknell attrapa le gamin et l'attira parmi les siens. Ed s'apprêtait à aller le chercher quand il s'aperçut qu'un épervier de Slough avait attrapé un concurrent d'Ascot. Deux filles le tiraient par les bras, comme si elles

avaient voulu l'écarteler. Ed déboula pleine charge et catapulta les deux demoiselles l'une contre l'autre, qui lâchèrent aussitôt leur prise. Le temps pour Ed et Kyle de dégager un passage jusqu'au fond du carré et de mettre le gamin à l'abri. Au moins un qui était sorti d'affaire.

Profitant qu'ils étaient occupés ailleurs, le prisonnier de Kyle s'était relevé et, d'un pas hésitant, tentait de se frayer un chemin vers la sortie. Kyle le plaqua de nouveau au sol en lui ordonnant de ne pas bouger.

Une énorme bagarre faisait rage sur le côté gauche, Ed ne tarda pas à comprendre que les coureurs les plus costauds, ceux qui avaient déjà réussi à passer, essayaient d'extirper leurs amis des griffes des éperviers.

La fanfare jouait toujours.

C'est alors qu'Ed avisa Josa et Kenton qui, profitant de la confusion, tentaient discrètement de traverser le carré. Josa miaulait comme un chat furieux. À une fille qui essayait de l'arrêter, elle répondit par un violent coup de tête. La fille s'effondra à genoux en se tenant le visage, un flot de sang s'échappant de son nez cassé. Kyle s'interposa. Josa lui mit un coup de boule à lui aussi. Ed esquissa un sourire. Il en faudrait plus que ça pour arrêter un gaillard comme lui.

Tout à coup, Ed eut ses propres problèmes à gérer. En effet, Kenton avançait droit sur lui, ses tatouages donnant l'impression qu'il portait un masque.

Ed se figea. Son attaquant avançait d'un pas déterminé, envoyant bouler tous les gamins qui se dressaient sur son passage telles des poupées de chiffon. Prenant une mine apeurée, Ed se baissa et fit un pas de côté pour s'écarter. Kenton poussa un cri de triomphe et cracha une obscénité. Pourtant, tandis qu'il se précipitait, Ed n'eut qu'à tendre la jambe pour lui faire un croche-pied. Kenton s'étala la tête la première, sonné.

Avisant Green, Ed l'attrapa par le bras et l'attira à lui.

— Rends-moi service. Assieds-toi sur ce gars. Quoi qu'il arrive, il ne doit pas se relever.

Green acquiesça avec un large sourire et s'exécuta. Pivotant pour voir si Kyle avait besoin d'aide, Ed le découvrit qui remontait la piste en courant, Josa sur son épaule. Celle-ci agitait les pieds, tapait des deux poings dans son dos, hurlait comme une possédée, sous les rires et les huées des spectateurs, à l'exception, bien sûr, de ceux de Slough. Pour être sorti du carré, Kyle allait être disqualifié. Mais la manche n'allait certainement pas

tarder à prendre fin ? Kyle ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint le virage, où il laissa tomber Josa, tel un vulgaire sac de patates.

C'est alors qu'Ed fut presque renversé par deux autres coureurs de Slough, déterminés à libérer Kenton. Après avoir tamponné Ed, l'un d'eux se mit en position pour faire rempart pendant que l'autre donnait une volée de coups de pied à Green qui n'avait d'autre choix que lever les bras devant sa tête pour se protéger.

Le type regardait Ed d'un œil mauvais, le mettant au défi de faire un geste. Mais ce ne fut pas nécessaire. Sophie se précipita et le plaqua comme aurait pu le faire un joueur de rugby. Aussitôt, Ed se jeta sur l'autre gars et l'arrêta en lui saisissant la jambe. Une énorme bagarre était sur le point d'éclater quand, tout à coup, le silence se fit. La musique s'était tue. L'instant de surprise passé, une formidable ovation monta de la foule.

Face à Ascot, Slough perdait de cinq gars. Autant dire qu'ils chutaient dans les profondeurs du classement. À l'inverse de Sandhurst, qui caracolait en tête avec sept coureurs ayant réussi à franchir le carré, confirmant s'il était besoin que la force brute suffit parfois pour l'emporter. Ascot n'avait réussi à faire passer que deux joueurs, mais ils avaient gagné le respect de tous en éliminant quatre concurrents du clan Slough, qui partait favori, plus le gars de Bracknell que Kyle avait planté un peu plus tôt et qui se tenait docilement à l'endroit où il l'avait laissé.

Kenton se releva et épousseta la terre et les brins d'herbe collés à ses vêtements.

— Tu l'emporteras pas au paradis, face de fion, cracha-t-il en fusillant Ed du regard.

— Tu ferais mieux d'aller prendre des nouvelles de ta chef, répondit ce dernier en riant.

De fait, Kenton et ses deux potes couraient déjà vers le bout de la piste, où Josa vociférait contre Kyle en essayant de le frapper. Nullement impressionné, ce dernier la tenait à distance avec le bras en chantant l'air de *Carmina Burana*, un large sourire aux lèvres.

— Beau boulot, Ed, le félicita Sean. Deux de plus que notre précédent record.

— Tu t'appelles Ed ? demanda une voix.

Celui-ci pivota et observa le coureur de Bracknell, qu'ils avaient fait prisonnier pendant le jeu.

— Oui, et alors ?

— Aide-moi à me lever, s'il te plaît.

Ed le prit par l'épaule et l'aida à se remettre sur pieds. Le gars grognait sous l'effort. Apparemment, il s'était fait une entorse au genou. Pas étonnant qu'il n'ait pas essayé de s'enfuir.

— Je me suis retrouvé coincé dehors, la nuit de la lune rousse, poursuivit le garçon en essayant de ne pas appuyer sur sa jambe blessée.

— Ah oui ?

— La nuit où une armée d'adultes a déferlé dans la campagne.

— Je vois ce que tu veux dire. Et ?

Le garçon avança le bras. Ed lui serra précautionneusement la main.

— Isaac Hills, enchanté. On m'a dit que tu cherchais une petite fille appelée Ella…

## 57

C’était idiot. Un combat stupide. Quand tout allait déjà très mal, pourquoi les enfants voulaient encore plus se battre ? Et pas seulement les garçons. Les filles, aussi. N’y avait-il pas assez de malheur dans le monde ?

Ella était assise tout en haut de la tribune principale, derrière les enfants du clan Windsor, aussi loin que possible des bagarres. Elle avait bien aimé les courses de chevaux, à part les épisodes de triche et de pugilat, bien sûr. En revanche, elle avait totalement détesté quand l’adulte était apparu sur la piste. Ça, c’était vraiment horrible. Ça lui rappelait trop de mauvais souvenirs.

Elle se sentait en sécurité depuis qu’elle était ici. En sécurité, mais pas heureuse. Le château de Windsor était sans doute l’endroit le plus sûr où elle avait eu l’occasion de séjourner depuis le début de l’épidémie. Peut-être l’endroit le plus sûr d’Angleterre.

Mais elle se sentait seule. Ses amis lui manquaient. Sam, Maeve, Robbie et le Macaque, ce pauvre Malik…

Le jour où les enfants de Windsor l’avaient prise dans leurs filets, elle avait reçu un coup et perdu connaissance. Quand elle s’était réveillée, dans un lit au château, elle avait perdu plusieurs jours… ainsi que Malik.

Elle se souvenait à peine de sa capture. Ce n’était pas le terme qu’utilisaient les enfants de Windsor, qui préféraient parler de sauvetage. Selon eux, ils l’avaient sauvée d’une horde d’adultes, sauvée d’une mort certaine.

Or, il lui arrivait de le regretter. Elle aurait préféré être morte.

Car tout était de sa faute. Elle était responsable de ce qui était arrivé à Malik. Elle l'avait trahi, lui qui avait pris tous les risques pour la protéger. Décidément, elle était maudite. Maeve, Robbie, le Macaque ? Entièrement de sa faute. Dans ses pires moments, elle se voyait responsable de tout : de l'épidémie, des adultes, de la mort de ses parents, de l'enlèvement de Sam, de la disparition de Maeve, de Robbie et du Macaque…

Ces reproches tournaient sans fin dans sa tête jusqu'à ce qu'elle soit trop épuisée pour continuer. C'était comme si elle avait séjourné au fond d'un insondable trou noir et qu'après en être sortie en gravissant péniblement la paroi, elle s'était retrouvée dans un monde sans couleurs. Plus rien ne comptait pour elle. Les choses se déroulaient autour d'elle sans l'affecter. Elle était comme engourdie. Insensible.

En d'autres temps, elle aurait été super heureuse au château de Windsor. Il lui rappelait Buckingham Palace. Ce qui n'était guère surprenant, puisqu'il s'agissait d'un autre lieu de résidence de la reine. À ceci près que celui-ci était un vrai château, comme ceux des contes de fées. Un château envahi d'enfants.

Comme pour parfaire l'image, il y avait même un prince et une princesse, Golden Boy et Golden Girl. Elle avait fait leur connaissance au tout début et ils s'étaient montrés aimables à son égard. Aimables, mais détachés. Après tout, elle n'était qu'une fillette qu'ils avaient ramassée dans leurs filets, une crevette, une sardine. Elle avait essayé de leur parler de Malik, mais ils ne l'avaient pas écoutée.

La plupart des enfants de Windsor avaient été gentils avec elle. Ils veillaient sur elle, lui apportaient à manger et lui donnaient des pilules pour ses maux de tête. Et elle s'était fait une amie, une fille qui semblait en charge de toute l'intendance du château, depuis l'infirmerie jusqu'à la nourriture, en passant par l'armurerie.

Elle devait avoir dans les quinze ans et se faisait appeler Go-Girl. Au début, Ella pensait que sa nouvelle amie n'était autre que la Golden Girl dont elle avait tant entendu parler. La reine du château. Go-Girl avait fait semblant de prendre la mouche.

— Je suis pas Golden Girl, avait-elle dit, mais Go-Girl. Rentre-toi bien ça dans le crâne : Go-Girl ! C'est moi la première qui ai trouvé le nom. Golden Girl a fait que me piquer l'idée. Tout le monde m'appelait déjà comme ça quand j'étais à Londres. Je faisais partie d'une bande, je jouais dans un groupe, j'étais une star. Go-Girl, c'était mon nom de scène. Y avait

moi et puis The Fox et Cool-Man et aussi Shadowman et Magic-Man et… il en manque un, ah oui, Big-Man. La plupart sont morts maintenant, mais ils peuvent pas tuer Go-Girl ! Parce que Go-Girl est une Wonder Woman !

Elle essayait de la faire rire, de la sortir de sa déprime. Elle y mettait du cœur, mais Ella restait morose.

— Et tu sais quoi ? avait-elle poursuivit. Golden Girl a eu le culot de me demander de changer de nom. Oui, madame ! T'y crois, toi ? Alors que c'était moi la première. Remarque, c'est pas étonnant quand on connaît son vrai nom. Jessica Roberts-Wilding. Si c'est pas ringard ça ? Normal qu'elle ait voulu en changer. Alors elle a pris le mien et a essayé d'y ajouter quelque chose. *Golden* Girl.

Ella avait dit que ça faisait bizarre d'appeler quelqu'un Go-Girl. Celle-ci avait répondu que, la plupart du temps, les gens l'appelaient simplement Go, et que c'était aussi bien comme ça. Elle avait ajouté qu'elle voulait adopter Ella, qu'elle serait rien qu'à elle et, très vite, elles ne firent plus un pas l'une sans l'autre. Sauf bien sûr quand Go avait participé aux courses. Elle avait pris part à un sprint ainsi qu'au Grand Manitou. Ella l'avait encouragée de toutes ses forces. N'étant pas très bonne cavalière, Go n'avait rien remporté, ce qui, de son propre aveu, ne l'avait pas empêchée de bien s'amuser. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour qu'Ella s'intéresse à quelque chose, pour qu'elle reprenne goût à la vie, qu'elle s'amuse.

Mais il n'y avait vraiment pas de quoi rire.

Tout était de sa faute.

Maeve, Robbie, le Macaque.

Et Malik. Elle n'arrêtait pas de penser à lui. Encore et encore. Elle revoyait son physique de monstre de foire, sa gueule cassée, ses chairs meurtries, mais aussi son cœur d'or et sa bonté d'âme.

Pour l'heure, elle regardait Go grimper les marches de la tribune. Elle avait participé en tant que coureur à l'épreuve de l'épervier, que les enfants d'ici appelaient King's Road. Elle avait les joues rouges, elle suait, elle était hors d'haleine mais, il faut bien le dire, elle rayonnait. Elle respirait le bonheur d'être en vie. Et Ella lui en voulait pour ça. Elle était consciente de faire en permanence une tronche de six pieds de long, d'autant que Go ne manquait jamais de la taquiner à ce sujet, la surnommant régulièrement « pisse-vinaigre ». Ce qui ne manquait pas de rappeler à Ella le surnom qu'elle donnait à Malik : Arrache-gueule. Comme quoi, on n'échappe pas au pire. Il y a toujours quelque chose pour vous y ramener.

— Ouah, c'était génial, dit Go en se laissant tomber sur le siège à côté d'Ella.

— Tant que ça ? répondit Ella d'un ton qu'elle aurait sans doute voulu moins ronchon.

— Ouais, dit Go en la prenant par les épaules.

Elle la secoua doucement, sans qu'il soit possible de dire si ce geste était destiné à la sortir de son spleen ou à lui témoigner de la tendresse.

— Pour moi, c'était rien qu'une bagarre.

— Bah, ça fait du bien d'extérioriser tout ça.

— Tu m'excuseras, mais moi, je trouve ça idiot. Idiot et dangereux.

— Si t'as du mal avec King's Road, tu risques de pas apprécier le reste de la journée.

— Pourquoi ? C'est quoi ? D'autres combats, j'imagine.

— Ouais, on peut dire ça, répondit Go avec un petit rire plein de sous-entendus. À partir de maintenant, c'est la grande baston. On va tous au Colisée et ils lâchent les gladiateurs. Pour certaines personnes, c'est le clou de la journée.

— Tu vas y participer ?

— J'sais pas, faut voir… Ça va dépendre de qui il y a en face.

— J'imagine que c'est là que les adultes entrent en scène, hein ?

Go croisa son regard.

— Ouais.

— Je pourrai pas, répondit Ella en sanglotant. Je pourrai pas le supporter.

Elle aurait voulu éviter de pleurer, mais c'était plus fort qu'elle.

— Non, non, non… Je supporterai pas que quelqu'un que j'aime soit encore blessé ou tué.

— Hé, tout va bien ! dit Go en lui essuyant le visage. Si ça te perturbe tant que ça, j'y participerai pas.

Mais ce n'était pas à elle qu'Ella pensait.

## 58

— Alors comme ça, cet Isaac l'a vue ?

— Hum, c'est bizarre, répondit Ed en secouant la tête d'un air incrédule. Il dit qu'elle vivait avec un crevard dans une ferme.

— Là, c'est même plus bizarre, dit Brooke. On nage en plein… Je pense pas qu'il y ait un mot pour ça.

C'était l'après-midi, les spectateurs avaient tous quitté la tribune pour se rendre à l'arrière de l'édifice, dans un endroit qu'ils appelaient le Colisée : une sorte d'arène de forme ovale, entourée par quelques rangées de sièges.

Un premier événement s'y était déjà déroulé, le Tabassage, au cours duquel des enfants armés de bâtons enveloppés d'une couche de mousse s'étaient mis sauvagement sur la tronche dans un simulacre de combat de gladiateurs. Ed et Kyle y avaient défendu les couleurs d'Ascot, et l'équipe blanche occupait maintenant la deuxième place du classement, juste derrière Windsor. Du jamais-vu.

À l'issue de l'épreuve, Ed était allé trouver Brooke pour lui faire part de la nouvelle que lui avait confiée Isaac. Or, cette information chamboulait ses plans, et pas forcément pour le mieux. Ed avait espéré faire d'une pierre deux coups : retrouver Ella et recruter une armée. Il était heureux d'apprendre qu'elle était encore en vie, mais si, comme le soutenait Isaac, elle se cachait quelque part dans la campagne, la retrouver ne serait pas une mince affaire.

— Isaac l'a quittée le lendemain de la lune de sang.

— Et les autres ? demanda Brooke, une pointe de désespoir dans la voix. Et Robbie ?

Ed oubliait chaque fois que Robbie était un ami de Brooke. Il avait été le chef de la sécurité du musée, où elle avait vécu durant toute l'année écoulée.

— Rien, répondit Ed en regrettant de ne pas avoir de meilleures nouvelles à lui annoncer. Il a seulement vu Ella. Ni Maeve, ni Robbie, ni le Macaque. Il a proposé de nous emmener sur place, après les courses, pour qu'on la cherche, mais…

— Ça n'en finira donc jamais ? demanda Brooke en lui serrant le bras.

— On peut pas passer des semaines à battre la campagne, poursuivit Ed. Il faut qu'on retourne à Londres, Brooke. Ils ont besoin de nous là-bas.

La fanfare claironna les premières mesures chaotiques du thème de la *Guerre des étoiles*, les empêchant de poursuivre leur discussion.

Partout autour d'eux, les spectateurs prenaient place pour l'événement suivant.

— C'est quoi, la suite du programme ? demanda Brooke.

— Les crevards, répondit Ed en passant le doigt sur sa cicatrice. Je passe mon tour pour celle-là. Je m'en suis coltiné suffisamment comme ça pour ne pas en rajouter.

Des enfants entraient dans l'arène. Deux de chaque équipe. Air menaçant, visage fermé, mine sombre. Tous armés. De vraies armes, cette fois. Épées, lances et, pour l'un d'entre eux, une massue hérissée d'une grosse pointe. Sans oublier Kyle, dans son tee-shirt blanc XXL couvert des stigmates crasseux des épreuves précédentes, armé de son éternelle hache. À son côté se trouvait Sean. Les gladiateurs semblaient plongés dans leur monde, sourds aux bruyantes acclamations de la foule. L'heure était à la concentration. La plupart des combattants portaient des équipements de protection, armures et casques, tout droit sortis d'un club de paintball, même si quelques-uns y avaient préféré un casque de boxe ou de snowboard.

Les deux concurrents de Windsor portaient même des boucliers. Ed repéra Josa et Kenton, vêtus du haut rouge du clan Slough, collés l'un à l'autre. Il ne reconnaissait aucun autre des participants qui, visiblement, ne s'étaient engagés dans aucune autre épreuve jusqu'ici. Ceux-là étaient des spécialistes. Des tueurs. Le binôme de Sandhurst lui rappelait Ryan et ses chasseurs. Tous leurs vêtements étaient en cuir – blouson, gants, bottes et

même pantalon – et ornés de clous argentés et de chaînes. L'un des deux arborait même un collier d'oreilles séchées qui pendait à sa ceinture, exactement comme Ryan. De tous les combattants, il était le seul à lever le menton et à saluer la foule, révélant ainsi son visage cabossé, balafré, ses dents en moins et son nez cassé. Il avait l'air de quelqu'un qui n'était bon qu'à ça.

— J'ai tout misé sur lui, dit Ebenezer. Il va les ratatiner.

— Ils vont quand même pas se battre entre eux ? dit Brooke en ouvrant de grands yeux épouvantés. Pas avec ces armes-là !

— Mais non, dit Ed en la prenant par l'épaule.

Pour être honnête, il devait bien admettre que cette épreuve ne lui disait rien qui vaille. D'ailleurs, il ressentait une désagréable boule à l'estomac. Avec cette nouvelle épreuve, les jeux prenaient incontestablement une tournure plus sombre.

Arno enjamba la barrière et s'avança au centre de l'arène. Le King était assis dans un trône de fortune, au centre des gradins, il souriait gaiement et tournait la tête à gauche, à droite comme un jouet mécanique.

— Mes seigneurs, mesdames, messieurs, et Dieu sait quoi d'autre, appela Arno. Ascot Événementiel et Extreme Sports Unlimited sont fiers de vous présenter le clou de ces rencontres d'Ascot. Le spectacle que vous attendez tous : le Tournoi Royal qui, comme à l'accoutumée, se déroulera en deux manches. C'est vous, cher public, qui déciderez du champion de chaque manche, même si un décompte des points sera effectué par les juges en fonction des mises à mort et des mutilations. Alors, qui sortira vainqueur de cette bataille royale ? Qui sera le nouveau champion ? Nous n'allons pas tarder à le découvrir.

## 59

Kyle embrassa l'arène du regard. Son père l'avait emmené à Ascot, une fois. Il se souvenait très bien d'être venu ici pour assister à la présentation des chevaux, ce rituel d'avant course au cours duquel les parieurs essaient de jauger les pur-sang sur lesquels ils s'apprêtent à miser. Son père en avait profité pour étaler sa science, parlant de « modèle » pour décrire le physique des chevaux, leur poids, leur musculature, leurs capacités…

Autant de connaissances qui ne l'empêchaient pas de parier sur les mauvais numéros et d'y laisser ses économies chaque fois.

L'arène avait un tout autre usage aujourd'hui. Quand Kyle avait entendu en quoi consistait l'épreuve, il avait supplié Sean de le laisser y participer. Au départ, c'était le gros Green qui était censé faire équipe avec Sean, mais Kyle voyait bien qu'au fond il était très heureux de lui céder sa place.

En revanche, Kyle ne comprenait pas pourquoi le gars à la tête rasée qui fichait la trouille à tout le monde et qui collait aux basques du King comme de la glue ne participait pas aux épreuves, à la place de gens comme Green ?

— Je sais pas, répondit Sean. La seule épreuve à laquelle il participe, c'est le Tournoi Royal, et encore, seulement la dernière partie. C'est comme ça, c'est tout. D'ailleurs, personne lui pose la question. Pour la simple et bonne raison que personne lui parle vraiment. Il est ce qu'il est. Il a sa façon de faire. Même son nom, on le connaît pas.

— Ah bon ? Et vous faites comment pour l'appeler ?

— On l'appelle pas. Comme je t'ai dit, il est ce qu'il est.

Kyle était surexcité. C'était presque un tournoi moyenâgeux. Un truc tout droit sorti de *Game of Thrones*. Depuis son plus jeune âge, il avait toujours eu un faible pour les histoires de chevaliers, le *Seigneur des anneaux* et tout ça. Un Noël, il avait reçu un château fort Playmobil. Il se demanda bien où il pouvait être maintenant. Il aurait adoré pouvoir le sortir de sa boîte, le monter, et jouer une nouvelle bataille. Mais là, c'était encore mieux. Tous ces enfants qui arrivaient à Ascot avec armes et armures, à cheval. Les courses, les combats. Dommage qu'il n'y ait pas de joutes. Il pourrait peut-être leur suggérer l'idée, pour la prochaine édition.

Non qu'il ait la moindre chance d'être présent. Voilà bien longtemps qu'il serait rentré à Londres à ce moment-là, qu'il serait de retour à la Tour. Pourquoi ne pas proposer à Jordan Hordern d'organiser ses propres courses ? Un tournoi à eux ?

Ça serait trop cool.

Kyle était dans son élément, ici. Il aimait combattre. C'était aussi simple que ça. Au combat, tous les autres problèmes cessaient d'exister. Tout se résumait à avoir le dessus, quoi qu'il arrive. Il avait les idées claires quand il se mesurait à un adversaire. C'était quand ça s'arrêtait que tout redevenait compliqué. Confus. Difficile.

Il jeta un coup d'œil à l'arène et avisa Josa et Kenton. Ils devaient l'avoir mauvaise après ce qui s'était passé le matin. Il fallait juste espérer qu'ils ne tentent rien de stupide. Kenton avait une massue et Josa une épée à lame étroite.

Soudain, Kyle prit conscience du silence de la foule. Arno se tenait debout à côté de Mad King et de ce bon vieux Boule-à-zéro, l'homme sans nom. Arno leva son long bâton, tel Gandalf sur le pont de Khazad-dûm, et le King vociféra quelque chose d'inintelligible.

— Son Altesse Royale ! embraya Arno. King Zinzin le Quatre-vingt-dix-neuvième, ainsi que votre serviteur et toutes les personnes rassemblées ici vous rendent grâce, nobles guerriers. Oui, grâce vous soit rendue, bêtas sublimes, pantins décérébrés, qui êtes prêts à souffrir pour notre plaisir. Dans un instant, nos drôles de musiciens claironneront un air déglingué au son duquel vous assassinerez le croquemitaine !

Sur ces mots, il abaissa sa houlette d'un geste théâtral. Trompette et trombones se mirent à mugir, les tambourins à tinter, les tambours à cogner, accompagnant l'ouverture des portes de l'arène.

## 60

Un père s'avança dans l'arène en titubant, traînant derrière lui un long tuyau de métal. Perdu, confus, il clignait des yeux dans la lumière, son corps à moitié nu disparaissant sous une constellation de kystes, de furoncles et d'entailles sanguinolentes. Sentant qu'elle commençait à le lancer, Ed passa le doigt sur sa cicatrice. Il haïssait les crevards, les détestait plus que tout au monde. Il n'avait d'ailleurs jamais éprouvé le moindre scrupule à les massacrer.

Alors pourquoi, cette fois-ci, avait-il le sentiment que c'était différent ?

— Je ne suis pas certaine de vouloir assister à ça, dit Brooke.

— Laissez-moi vous rappeler la règle d'or de cette épreuve, tonna Arno depuis le siège voisin de celui du King. Précisément. Il n'y a pas de règle ! C'est la guerre. Et tous doivent mourir.

Derrière le premier père en vinrent deux autres, puis une mère, et puis tout un groupe, que les gardes d'Ascot se chargeaient de conduire en enfonçant dans les reins des plus lents la pointe de leurs lances. À la fin, un troupeau d'une trentaine voire d'une quarantaine de têtes se pressait dans l'arène. Certains adultes, à l'image du premier père et de son tuyau de plomberie, étaient armés d'objets contondants, mais la majorité n'avaient que leurs ongles et leurs dents pour se défendre.

La porte se referma derrière eux. Pour ces adultes, la seule issue possible était la mort.

Les gladiateurs se tournèrent vers Mad King et le saluèrent en levant leurs armes.

— Gloire à toi, toqué César ! cria Arno. En ton honneur, ces braves vont faire couler le sang de ces salopards, ce sang qui nous rendra plus forts et qui nous permettra de remporter toutes les batailles jusqu'aux prochains jeux. Maintenant allez-y, mes frères. Pour le King. Le roi du chaos. Que le mal soit mis à mort et que le cool triomphe. Vous qui êtes sur le point de mourir, nous vous saluons !

Mad King bascula la tête en arrière et hurla à la mort vers le ciel, son cri bientôt repris par tous les autres enfants, à la façon d'une meute de loups. C'est alors que l'armoire à glace du clan Sandhurst marcha vers les crevards d'un pas décidé et qu'il tailla en pièces le premier à coups d'épée en rugissant.

Ed était à la fois horrifié et fasciné. À son côté, Brooke se cachait les yeux à deux mains telle une petite fille devant *Doctor Who*. Ed nota que le public était légèrement plus clairsemé. Certains enfants avaient choisi de ne pas assister au massacre.

— Tu veux t'en aller ? demanda Ed en se tournant vers Brooke.

— C'est dégueu. Et pas dégueu *marrant*. C'est dégueu dégueu. Jamais j'aurais pensé que je pourrais avoir pitié d'eux. Mais, là, c'est mal.

— Si ça garantit la paix…, répondit Ed d'un ton hésitant, ne sachant trop quoi dire d'autre. Si ça évite que ces enfants se fassent la guerre entre eux…

— C'est top, intervint Lewis. Trop dégueu. Dégueu dans le bon sens du terme !

Il n'avait pas terminé sa phrase que, comme la moitié du public, il bondit de son siège pour saluer le geste de Josa, qui venait de trancher net le bras d'une mère. Ed n'avait jamais vu Lewis aussi enthousiaste.

Dans l'arène, c'était un massacre en règle. Difficile de suivre l'action tant la mêlée était intense. Les enfants couraient dans tous les sens en tailladant les adultes, en les écharpant, en les plantant, en les saignant. Et ceux-ci ripostaient comme ils pouvaient. On aurait dit une pitoyable bande de dégénérés rabougris, rendus débiles par la maladie et souffrant de la lumière du jour. Malgré tout, ils se battaient comme des djinns, en rôdant par petits groupes.

Ed avait beau s'être très souvent retrouvé au milieu d'une bataille, il n'avait jamais été spectateur d'aucune. Ça faisait bizarre. Il se disait que les gens aimaient le spectacle de la violence, depuis les Romains qui jetaient

les chrétiens aux lions, jusqu'aux films gore, en passant par les exécutions publiques du Moyen Âge et les trucs atroces sur Internet.

Le massacre qui se déroulait sous ses yeux n'en était pas moins choquant. Le gazon rougissait du sang versé.

Ceux qui étaient restés pour regarder jubilaient. C'était la revanche. Une contrepartie malsaine pour tout ce qui s'était passé cette année.

Ed chercha Kyle dans la confusion.

Ne le trouvant pas, il se tourna vers Lewis.

— T'as pas vu Kyle ?

## 61

Kyle était coincé au milieu d'un groupe compact de crevards. Ils l'avaient encerclé plus vite qu'il ne s'y attendait, l'empêchant de jouer de sa hache. Il en était réduit à s'en servir pour les repousser.

Il poussa de toutes ses forces en insultant copieusement ces charognes puantes et, enfin, il put respirer. C'est alors que le monde bascula et que sa tête explosa de douleur. Il avait reçu un violent coup sur le côté du crâne. Certainement un crevard armé. Il venait d'en voir un avec une barre de fer. Il vacilla sur lui-même, le cherchant du regard, craignant de s'évanouir pour de bon. Au lieu de cela, il vomit, ce qui sembla lui éclaircir les idées. Il n'eut pas le temps de se réjouir car il ressentit une terrible douleur au bras droit, un élancement froid et irrésistible qui lui fit lâcher son arme.

On l'avait frappé de nouveau, cette fois au biceps. Tout son bras était comme paralysé. Il pouvait à peine le bouger.

Saloperie de crevard, où est-ce qu'il était ?

C'est alors qu'il entendit une voix.

— Tu vas payer pour ce matin, crevure.

Kenton. Qui émergeait de la mêlée en faisant tournoyer sa massue dans les airs, un grand sourire barrant sa sale gueule tatouée. C'était lui qui l'avait frappé ? Il ramassa la hache que Kyle avait laissé tomber, de sorte qu'il brandissait deux armes, maintenant. Une dans chaque main.

— Et tu vas aussi payer pour l'autre jour, ajouta Josa en s'approchant de Kyle par-derrière. Cette caisse était pour nous.

— Ah, mince, je crois que j'ai oublié mon porte-monnaie, répondit Kyle en se déplaçant imperceptiblement afin de se donner un peu d'espace.

Je crains de ne pas pouvoir vous payer tout de suite. Que diriez-vous d'un coup de pied au cul à la place ?

— Essaie un peu pour voir, répondit Josa en levant son épée, dont la lame scintilla dans le soleil couchant.

C'était du deux contre un et Kyle n'avait pas d'arme.

La seule chose sensée à faire était de fuir. On ne discute pas devant une lame. Les blessures à l'épée, c'était pas beau à voir. Merde – toutes les blessures étaient moches. Mourir d'une hémorragie, comme Macca, après une interminable agonie dans un lit puant, à regarder son caca s'épancher par les trous dans ses intestins ? Non merci.

Le problème, c'était que Kyle n'était pas un fuyard. Trop d'orgueil. Fuir maintenant eût été un aveu de faiblesse. C'était perdre la face. Combattre, voilà ce qu'il convenait de faire. Sans se poser de question. Écouter son instinct. Cet instinct qui faisait de lui ce qu'il était.

Un abruti, sans doute. Mais aussi un guerrier.

Et si cela signifiait de tomber au champ d'honneur.

Qu'il en soit ainsi…

Kenton était impressionnant avec ses deux armes. On aurait dit un ninja, un guerrier kung-fu ou un de ces persos qui déchirent comme dans *World of Warcraft*. Mais Kyle le revit aussi à Slough, quand il frimait en faisant tourner autour de son doigt son fusil à la con. Et aussi avec quelle facilité Lewis le lui avait arraché des mains. Or, deux armes à la fois, c'était difficile à manier, encore plus lorsque l'une d'elle était aussi lourde que la décerveleuse. À vrai dire, le souci n'était pas Kenton. Le souci, c'était Josa.

Kyle avait grand besoin de quelque chose qui rééquilibre le rapport de force. Mais que pouvait-il faire ? Son bras le faisait souffrir le martyre. Quand bien même il aurait eu une arme sous la main, il doutait de réussir à s'en servir. De toute façon, il n'avait pas de temps pour ça. S'il tentait de récupérer une arme, Josa et Kenton lui sauteraient dessus comme des chiens sur un os.

Il eut une idée. Toutes sortes de choses pouvaient être utilisées comme des armes.

Et passa à l'action.

Il se précipita vers Kenton, attaquant son flanc gauche, celui-là même qui luttait pour soulever la décerveleuse. Cette rotation plaça Kenton entre Kyle et Josa. Celui-ci riposta par un pitoyable coup de hache dont seul le manche heurta mollement le dos de Kyle, sans faire de dégâts. Kyle était

passé. Refoulant la douleur dans son bras, il agrippa Kenton à deux mains, par la chemise, et se colla à lui. Non seulement celui-ci ne s'attendait pas à ça, mais en plus, il avait les deux mains occupées. Avant de réagir, il lui faudrait commencer par lâcher une arme. Mais Kyle n'avait aucune intention de le laisser réfléchir jusque-là. Les deux poings contre son torse, il le poussa de toutes ses forces contre Josa qui, faute de s'être déportée à temps, se retrouva forcée de reculer vers une grappe de crevards. Kyle continuait d'avancer, arc-bouté contre Kenton. Dès qu'il sentit que les deux perdaient l'équilibre, il donna une dernière bourrade qui les fit enfin tomber.

Avant qu'ils ne touchent le sol, Kyle attrapa la massue de Kenton et la retourna dans son dos. Comme il chutait à la renverse, celui-ci avait deux options : lâcher prise ou prendre le risque de se casser le bras. Kyle hâta sa décision en lui donnant un grand coup de pied au coude. Avec un cri de douleur, Kenton lâcha le gourdin. D'un bond, Kyle enjamba les corps et se mit en garde au-dessus d'eux, tous les sens en alerte. Josa ayant servi de matelas à Kenton, il fut le premier à se relever et à agiter maladroitement la hache. Kyle ne lui laissa aucune chance. Malgré l'affreuse douleur dans son bras, il leva le gourdin et l'abattit sur son adversaire.

En plein sur sa bouche. C'était comme écrabouiller une tomate bien mûre avec une batte de base-ball. Une giclée de sang rouge écarlate jaillit et Kenton s'effondra pour de bon. L'onde de choc se répercuta dans le bras de Kyle, lui arrachant un cri. Il tremblait, agité de spasmes.

Serrant les dents, il baissa les yeux sur son rival qui luttait pour se remettre à genoux en gémissant, la décerveleuse tombée à côté de lui, oubliée.

— Ben voilà, s'exclama Kyle. Maintenant, vous faites la paire. Aussi édenté l'un que l'autre.

Sauf que Josa, qui s'était relevée, ne comptait visiblement pas en rester là. Tapie au-dessus du sol, elle avançait vers Kyle en brandissant sa lame. Anticipant l'attaque, celui-ci levait son gourdin du bras gauche quand deux pères lui mirent le grappin dessus. S'il n'avait pas eu aussi mal, il s'en serait sans doute débarrassé d'un coup d'épaule, mais là, il en était réduit à jurer et à se tortiller pour échapper à leurs crocs.

Josa s'approcha pour porter le coup fatal. Kyle était pile à l'endroit où elle voulait qu'il soit.

C'est alors qu'Ed apparut et que, presque aussitôt, Josa disparut du paysage. Victime d'un violent coup sur le crâne, elle s'affala. Sonnée. Ed

ramassa la hache de Kyle, élimina les crevards qui étaient sur lui, puis leva l'arme contre Josa, qui tentait de se remettre debout.

— Maintenant ça suffit, grogna-t-il d'un ton coupant. On arrête.

Son visage balafré affichait une expression de fureur froide que même Kyle trouva effrayante. Beaucoup de gens commettaient l'erreur de penser qu'Ed était un gentil garçon qui ne ferait pas de mal à une mouche. Mais Kyle le connaissait assez pour savoir qu'il n'y avait pas que ça et que, si d'aventure Josa refusait d'obtempérer, il n'hésiterait pas à lui fendre le crâne en deux. Josa en était consciente, elle aussi. Ça se voyait sur son visage.

— Tu devrais même pas être là, dans l'arène, dit-elle.

— Depuis quand y a des règles ?

Ed n'avait pas terminé sa phrase qu'il pivota d'un quart de tour pour s'en prendre à une mère qui s'approchait d'un peu trop près, la tranchant presque en deux. Kyle vit passer un voile d'épouvante sur le visage de Josa. La peur d'être la suivante sur la liste.

— OK. On arrête.

# 62

Brooke était désespérée. Malgré tous ses efforts pour remonter le fil des événements, elle n'arrivait pas à comprendre ce qui s'était passé. Assis à côté d'elle, Ed cherchait Kyle du regard dans la mêlée. Soudain, il avait laissé échapper un juron, bondi de son siège et s'était précipité dans l'arène.

Il était forcément là, quelque part. Elle éprouva enfin un vif soulagement. Oui, il était là. Ed aidait Kyle à quitter l'arène, repoussant à coups de hache tous les adultes qui s'approchaient d'un peu trop près.

Dès qu'ils arrivèrent à la barrière, Brooke descendit des gradins pour les accueillir. Kyle se tenait le bras en grommelant qu'il allait bien. Ed lui répétait de la fermer. Voyant comme il se contorsionnait pour franchir la barrière, Brooke mesura à quel point Kyle était handicapé. Il arrivait à peine à bouger son bras droit.

Ils retournèrent à leurs places, où Lewis et Ebenezer les attendaient.

Brooke se retourna et jeta un œil à l'arène. Les trois derniers crevards à être encore debout, les plus vifs et les plus forts, longeaient la barrière en cherchant un moyen de fuir. Les gardes postés à l'extérieur se chargeaient de les repousser avec leurs lances. Certains gamins du premier rang leur donnaient des coups de pied en riant. Les gladiateurs attaquèrent en groupe, tous ensemble, ne laissant aucune chance aux adultes qui tombèrent comme des mouches, dans un tourbillon de lames étincelantes et de giclées de sang. Le champion du clan Sandhurst s'arrangea même pour finir en beauté : il abattit son bras armé sur la dernière mère encore en vie, lui tranchant la tête d'un coup.

— Que de la frime, marmonna Kyle en serrant les dents.

La clameur que poussa la foule fit trembler jusqu'aux fondations de la tribune principale. Le gars de Sandhurst se pavanait en tenant la tête de la mère par les cheveux et en répandant du sang partout. Les gardes entrèrent dans l'arène et commencèrent à retirer les cadavres.

*Encore un magnifique après-midi de sport*, pensa Brooke, même si elle savait que ce n'était pas tout à fait terminé.

Sophie et quelques-uns de ses archers avaient suivi les combats, prêts à intervenir en cas de besoin. Elle s'approcha du groupe d'Ed.

— Vous aviez déjà vu un truc pareil ?

Brooke pouvait voir qu'elle avait des gouttelettes de sang collées au visage.

— Non, répondit-elle. Et, pour tout te dire, je tiens pas à renouveler l'expérience.

— Alors je te conseille de faire l'impasse sur la dernière épreuve, car ils ont gardé le meilleur pour la fin. C'est maintenant que les adultes les plus gros, les plus laids et les plus forts entrent en scène.

— De mieux en mieux, dit Kyle avec un sourire gourmand. À plus, Brooke…

Mais Brooke avait décidé de rester.

— Qu'est-ce que vous faites des corps ? demanda Lewis tandis que deux enfants traînaient à l'écart un gros père en le tenant chacun par une jambe.

— Apparemment, y a un grand feu de joie ce soir, répondit Sophie. Une belle fête, où on brûle de vrais gens.

— Charmant, commenta Brooke.

Il fallut un moment avant que tous les cadavres ne soient enlevés et, pendant ce temps, les gladiateurs recevaient l'hommage de la foule. Beaucoup d'enfants leur jetaient des offrandes : des petits jouets en peluche, des bouts de tissu, des écharpes… Comme pouvait le constater Brooke, cet événement avait déjà ses propres rituels, que les enfants accomplissaient autant pour conjurer le sort que pour célébrer leur victoire sur l'ennemi : chasser les cauchemars et montrer que les crevards n'étaient pas invincibles, qu'il ne fallait pas en avoir peur.

Tandis qu'ils étaient assis, Josa s'approcha d'eux, son bébé dans les bras. Elle était seule. Sans aucun de ses gars. À la grande surprise de Brooke, elle offrit de serrer la main d'Ed.

Plus surprenant encore, Ed accepta la main tendue.

— Respect, lâcha-t-elle en le gratifiant d'un large sourire édenté.

Après quoi elle se tourna vers Kyle.

— On passe l'éponge, OK ? Je sais reconnaître une défaite. Si vous voulez, y a de la place chez nous. On a besoin de tueurs comme vous.

Ed secoua la tête. Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Si vous aviez été un peu plus accueillants, on aurait peut-être pu l'envisager, dit-il.

— Bah, tu sais comment c'est, répondit Josa en haussant les épaules. Faut survivre. On fait confiance à personne. Et puis… je suis une joueuse dans l'âme.

— T'es une racaille, Josa, dit Ed, presque poliment.

— Hou, attention ! Je ne suis pas insensible à la flatterie, ironisa Josa. En tout cas, respect, mec. D'un guerrier à un autre.

— Tu t'excuses ?

— Peut-être.

— Va pour peut-être.

— Je faisais juste ce que j'avais à faire, poursuivit Josa. Ce que la vie m'a appris.

— Tu as protégé la vie des tiens. Tu les as conduits dans des temps difficiles. Je sais à quel point c'est dur. Souviens-toi juste de ce qu'Arno a dit : les adultes sont l'ennemi. Si on veut sortir quelque chose de positif de ce grand foutoir, on a pas d'autre choix que de travailler ensemble pour reconstruire.

— Tu penses que ça va arriver ? demanda Josa. Tu penses qu'on a nos chances ?

— Peut-être.

— Va pour peut-être.

— Sauf qu'avant ça, il faut arrêter cette armée.

— Quelle armée ?

— Celle qui est passée, l'autre nuit.

— C'est vrai que c'était du lourd ! On a dû se battre pour les empêcher d'entrer.

— Ils se regroupent en masse, mais j'ai un plan.

— Un homme avec un plan.

— Exact. La question, c'est : est-ce que je peux compter sur toi pour m'aider ?

— C’est comme t’as dit, Bi-gueule, répondit Josa en regardant Ed droit dans les yeux. *Peut-être*.

Son bébé gigota au creux de ses bras et poussa un petit cri.

— Comment il s’appelle ? demanda Lewis.

— Tyler, comme son papa, répondit Josa en enfonçant un doigt crasseux dans la bouche du nourrisson. Ça avait beau être un abruti de première, c’était son père. Il est mort depuis un petit moment déjà. Tué par Golden Girl. Comme vous pouvez le constater, on s’est jamais vraiment bien entendu avec les Windsor. D’ailleurs, j’espère que cette année ils vont perdre leur titre.

Sur ces mots, elle souleva le petit bras de son bébé et le fit saluer Ed et sa bande.

— Dis au revoir à ces braves gars, Tyler.

Brooke la regarda s’éloigner. Elle comprenait mieux, maintenant. Arno était malin. Ces jeux avaient du sens. En fait, ils servaient de terrain neutre. Un moment et un lieu où les enfants pouvaient se rassembler et tenter de régler leurs comptes. Si pour cela il fallait sacrifier quelques crevards, qu’il en soit ainsi. Pas la peine de faire sa chochotte.

Comme disait Ed, c’étaient eux, l’ennemi.

Elle se demandait juste ce qui allait arriver à ceux qui restaient lors de l’épreuve finale.

## 63

Assis dans sa cage, au bord de l'arène, Malik suivait du regard des enfants qui traînaient un tombereau de cadavres d'adultes le long de la route. Il savait ce qui l'attendait. Il les avait assez entendus en parler. À voir tous ces corps déchiquetés, il commençait à se demander s'il avait fait le bon choix. Mais il avait pris une décision, et il s'y tenait. Ayant opté pour le silence, il n'avait pas décroché un mot depuis qu'ils l'avaient pris dans leurs filets.

Pour l'heure, il ne voulait plus entendre parler du monde des enfants. Il avait pourtant jugé que c'était le bon moment, que l'heure était venue de rentrer… Tout ce qu'il y avait gagné, c'était d'avoir été chassé, traqué, puis enfermé comme un animal. Alors, oui, il ne ressentait que du mépris pour ces enfants. Qu'ils pensent donc qu'il était un adulte. Qu'ils croient qu'il était rongé par le mal et bon à rien d'autre qu'à être mis en cage. Au fond de lui, il était convaincu qu'il était meilleur qu'eux. Il n'allait pas baisser les bras. Il allait leur donner une bonne leçon. Il allait gagner.

*Ouais, bien dit…*

Quand les gars de Windsor l'avaient attrapé, ils l'avaient tabassé jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Il s'était réveillé sur le plateau d'un pick-up, aux côtés de plusieurs adultes aussi comateux que lui, dont un qui ne survivrait pas au voyage. C'était la seule fois qu'il avait tenté de se défendre en essayant de baragouiner quelque chose. Assis à l'arrière du pick-up avec les prisonniers, il y avait un garçon, armé d'un pistolet. Malik avait levé la tête et tenté de lui parler d'une voix cassée. Mais son long dialogue avec Ella, dans le trou sous l'arbre, lui avait cassé la voix. Il avait

la gorge irritée et sèche. D'autant plus que, lors de l'attaque, on l'avait étranglé avec une corde.

Comme il était incapable d'articuler le moindre mot, le garde l'avait cogné avec la crosse de son arme et il était retombé dans les pommes. Quand il avait repris connaissance, sa décision était prise : plus jamais il n'essaierait de plaider sa cause. S'il s'en sortait, ce serait à sa façon.

Sa mère répétait qu'il était têtu. Aujourd'hui, son entêtement allait sans doute lui coûter la vie.

Bah, du moment qu'il laissait une trace de son passage…

À Windsor, il avait été enfermé dans l'ancien donjon du château, en compagnie de tous les autres adultes capturés. C'était sale, puant, ignoble. Les matons ne leur donnaient rien d'autre que des légumes pourris et des morceaux de viande avariée. Malade en permanence, il s'était affaibli. Mais les enfants ne s'embêtaient pas avec ça. Tout ce qu'ils voulaient, c'était les maintenir en vie jusqu'aux courses, où ils seraient mis à mort. Dans l'ensemble, les autres adultes l'avaient laissé tranquille. Une nuit, cependant, un père affamé s'était montré un peu trop entreprenant. Pendant des heures, il avait cherché à l'attaquer pour le manger. De guerre lasse, Malik avait fini par l'étrangler. Quand les enfants étaient revenus le lendemain matin, ils avaient trouvé le type à moitié dévoré. Pendant toute la nuit, les autres s'étaient repus de sa dépouille. Malik avait volé ses vêtements, se coulant littéralement dans sa peau, s'imprégnant de son odeur. Il espérait que tous – adultes et enfants – le laisseraient en paix, désormais.

Malheureusement pour lui, les événements en avaient décidé autrement. On l'avait extrait de son cachot pour le transférer ailleurs dans le donjon, où il avait retrouvé un plus petit groupe d'adultes qui bénéficiaient d'un certain régime de faveur. Ils recevaient une nourriture presque décente ainsi que de l'eau à peu près propre. Puis ils quittèrent Windsor. Ils avaient été vendus à Maidenhead. Là-bas, les enfants n'avaient pas attrapé assez d'adultes pour participer aux courses. Malik avait été échangé contre de la nourriture et de l'essence.

Il était donc une chose. Pas même une personne. Une chose moche et cabossée. Enfouie tout au fond de lui, une sombre idée inavouable le taraudait. N'y avait-il pas une autre raison qui le poussait à rester à l'écart des enfants ? N'y avait-il pas une autre origine à son désir de solitude ? La honte.

Il était devenu un monstre. Un sujet de moquerie. Il leur faisait peur parce qu'ils savaient qu'ils avaient des chances de finir comme lui et, comme il leur faisait peur, ils le haïssaient. S'il était un monstre, pourquoi ne pas se comporter comme tel ? Au fond, ça ne changerait rien qu'ils découvrent que c'était un ado, si ? Il ne serait jamais intégré. Donc autant assumer. Devenir ce monstre farouche que l'on voulait qu'il soit. Oui. Il allait leur rendre leur haine au centuple. Leur faire payer.

Il n'y avait qu'une seule personne auprès de laquelle il n'avait pas honte. Ella. La seule qui l'acceptait tel qu'il était. Et ce qui le tourmentait, ce qui l'empêchait de dormir, ce qui lui causait des nuits d'angoisse, c'était d'être sans nouvelles. Il ignorait ce qui lui était arrivé. Si elle allait bien.

Quand ils l'avaient conduit à Windsor, malade, vidé jusque de sa bile, trop faible pour se lever, pas un seul instant il n'avait cessé de se demander si elle aussi avait été amenée au château. Comment réagirait-il si elle venait le chercher ? Il était tiraillé. Tiraillé entre le désir de la revoir et la volonté de s'éloigner d'elle. Car, pour y avoir longuement réfléchi, il était parvenu à la conclusion qu'elle serait cent fois mieux sans lui. Sa présence ne ferait que lui pourrir la vie. Il portait la poisse. Elle l'avait dit elle-même.

Et puis, elle méritait mieux comme compagnie.

Paradoxalement, il refusait l'idée qu'elle le voie mort. Or, s'il voulait survivre, il savait très bien qu'il lui fallait reprendre des forces, manger plus, faire attention à lui. Aussi, quand les enfants amenaient les seaux de pâtée, il faisait toujours en sorte d'être le premier à l'auge et de repousser énergiquement les autres vermines afin de se réserver les meilleurs morceaux.

Cette rage de vivre ne s'était pas démentie à Maidenhead, où on les avait parqués dans un enclos extérieur, tous ensemble. Peu de temps après son arrivée, il avait de nouveau tué un de ses codétenus. Avant que l'on amène de Windsor la charretée de nouveaux, ce vieux sac de pus rongé par le mal jouait les caïds. Il s'était violemment opposé à Malik lorsque celui-ci avait voulu s'imposer au moment de la pitance. Après s'être assuré qu'aucun enfant ne pouvait le voir, Malik l'avait étranglé, comme l'autre, à mains nues. Après ça, tout le monde lui avait fichu une paix royale.

Le plus étonnant, c'était qu'il pouvait ressentir ce qu'ils éprouvaient. Comme si, telle une éponge, il était capable de s'imprégner de leurs pensées et de leurs émotions à travers les pores de sa peau, de prendre le faible pouls de leurs esprits abêtis. Ils avaient faim, ils étaient désorientés et en

colère. Une colère maussade, sourde, morbide. À force de les côtoyer, la dépression le gagnait, lui aussi. Ils le répugnaient. Il voulait les détruire, les chasser, les piétiner, comme il l'avait toujours fait ; il aurait voulu se déchaîner contre ce monde qui l'avait rendu tel qu'il était. Pour autant, il ne pouvait pas tuer tous ceux-là – les enfants auraient vite remarqué qu'il y avait un problème. Ce qui ne l'empêchait pas de se demander s'il allait pouvoir les supporter longtemps et se laisser contaminer par leurs pathétiques petites pensées animales. Non, il n'appartenait pas à la communauté des enfants, pas plus à celle des adultes.

Il n'était plus qu'un animal d'élevage. Un porc. Qu'on était sur le point de mener à l'abattoir. D'ailleurs, la porte de la cage venait de s'ouvrir. À travers les barreaux, un enfant leur enfonçait la pointe d'un bâton dans les reins pour les faire sortir. C'était parti.

S'il voulait essayer de parler, c'était sa dernière chance.

Il jeta un coup d'œil au garçon, puis aux adultes… et garda le silence.

Têtu.

Têtu, stupide et honteux.

Sauf que ça allait leur faire tout drôle de se retrouver dans l'arène face à quelqu'un comme lui. Il allait leur montrer ce que c'était que se battre.

## 64

Ella était assise parmi les enfants du clan Windsor. Elle attendait, ne sachant trop si elle voulait que les choses aillent plus vite ou plus lentement. Elle s'était forcée à assister à l'horrible spectacle de gladiateurs, redoutant d'y voir figurer Malik. Elle avait été soulagée qu'il n'y soit pas. Mais voilà que se profilait la dernière épreuve. *Avec les derniers adultes*. Se trouverait-il parmi eux ?

Elle avait perdu sa trace à l'orée du bois, quand ils avaient été attaqués. Les mêmes pensées ne cessaient de la hanter depuis que Go lui avait parlé des courses… Avait-il été tué ? S'était-il échappé ? Avait-il été capturé et traité comme un adulte ? Serait-il là aujourd'hui ?

Elle en avait parlé avec son amie, expliquant qu'elle se trouvait avec un ami, un garçon qui ressemblait à un adulte. Elle lui avait demandé de se renseigner, pour voir si on avait fait un prisonnier, le soir où on l'avait découverte, voir si quelqu'un l'avait vu.

A priori, personne n'avait rien vu.

— Il a le visage balafré, dit Ella. Les gens le prennent pour un adulte, mais c'est un enfant, comme nous.

— On a trouvé personne, répondit Go. Je le sais, j'étais là. Je l'aurais vu, s'il y avait eu d'autres enfants. On a tout retourné. D'ailleurs, si on n'avait pas fouillé partout, on t'aurait jamais retrouvée, vu que t'étais enfouie sous une pile de morts.

— Des adultes ?

— Oui. Beaucoup ont été tués pendant l'attaque. On pouvait pas tous les ramener ici.

— Donc Malik a peut-être été tué ?

— Y avait pas d'autres enfants, Ella. Juste toi.

Ella avait supplié qu'on l'autorise à vérifier par elle-même et elle était allée inspecter les adultes qui se trouvaient dans le donjon, pour voir si Malik était parmi eux.

Il n'y était pas.

Il était parti.

Elle priait pour qu'il soit sain et sauf, quelque part.

La fanfare approximative entama le massacre du thème de Dark Vador dans *La Guerre des étoiles*. Au son discordant de « La Marche impériale », les enfants se présentèrent dans l'arène, à cheval.

Acclamé par la moitié du public, conspué par l'autre, Golden Boy fut le premier à se présenter, le poing en l'air.

— Voici mon épée, clama-t-il en dégainant son arme. Le sort en est jeté ! Je ne la remiserai que lorsqu'elle sera souillée du sang des sacrifiés.

— Ce qu'y peut être con, dit Go.

Après Golden Boy se présenta l'effrayant garçon d'Ascot en charge de la garde personnelle du King. Il portait un ample sweat blanc par-dessus ses vêtements. Sa capuche relevée dissimulait en grande partie son visage. Ensuite, de Sandhurst (Ella avait repéré les couleurs des différents camps) se présenta un garçon entièrement vêtu de cuir, juché sur un cheval qui paraissait trop petit pour lui. Maladroitement assis sur sa selle, il semblait à la merci du moindre souffle d'air. Si Ella n'avait pas été aussi anxieuse, elle en aurait ri. Représentant Slough, une fille avec une queue-de-cheval et les côtés du crâne rasés. Puis, un garçon de Maidenhead et une fille de Bracknell, tous deux armés de lances.

Ils paradaient en faisant le tour de l'arène au petit trot, haranguant leur public et l'incitant à jeter encore plus d'offrandes sur la piste. Toutes sortes de cochonneries pleuvaient des gradins. Ayant embroché un ours en peluche avec sa lance, le cavalier de Maidenhead le brandit haut dans le ciel avec un air de triomphe.

Enfin la fanfare s'arrêta, le public cessa son chahut et les cavaliers se préparèrent, dégainant leurs armes ou flattant l'encolure de leur cheval pour le calmer.

Tout le monde attendait. Ella était au bord de l'apoplexie. Le temps semblait s'être arrêté.

Et puis une énorme clameur s'éleva des gradins, accompagnant l'arrivée des adultes dans l'arène. Ceux-là avaient l'air plus costauds, plus alertes et plus vaillants que les précédents. Ils ne paraissaient pas aussi terrorisés, pas aussi paumés. Au contraire, ils semblaient prêts à en découdre : on avait gardé la crème de la crème pour la fin. Si la grande majorité étaient des pères, quelques mères à l'air mauvais étaient également de la partie. Elles grognaient en montrant les dents. L'une d'elle se dépoitrailla en déchirant son haut, exposant sa poitrine, ce qui eut le don de faire hurler de rire le public. Ella se sentait embarrassée.

Avisant les cavaliers, les adultes se regroupèrent et attendirent. Ella les observa un à un – leur visage, leur façon de se tenir, leurs vêtements – pour voir si Malik se trouvait parmi eux.

Non, rien que d'horribles adultes gâtés par la maladie, des mères, des pères et…

Là. Au beau milieu du groupe, faisant tout pour se fondre dans la masse.

Pour le coup, Ella aurait vraiment aimé que le temps s'arrête et qu'il ne redémarre jamais.

Malik. Ses gestes si familiers. Malik qui humait l'air en tournant la tête de tous les côtés afin de prendre la mesure de la situation, réfléchissant, anticipant, se préparant.

Que pouvait-il faire ? Quel plan pouvait-il avoir ? Quel espoir avait-il contre ces enfants, leurs chevaux et leurs armes affûtées ? Contre leurs épées et leurs lances.

Tout était sa faute.

Golden Boy brandit son épée et chargea en hurlant :

— Windsor…

Les autres ne tardèrent pas à l'imiter, hurlant tous le nom de leur clan, sauf le gars au crâne rasé dont le visage disparaissait sous son capuchon.

— Bracknell…

— Maidenhead…

— Sandhurst…

— Slough…

## 65

Les chevaux chargeaient au triple galop. Malik, lui, se déplaçait à petits pas. Il tenait à rester au milieu de la meute, où il serait en partie protégé par le nombre. La femme à moitié nue s'avança en crachant et en montrant les dents. Golden Boy galopa jusqu'à elle, fit pivoter son cheval de manière à ce que son bras armé soit du bon côté, puis il abattit sa lame. Visant le cou, il l'atteignit finalement au visage, où sa lame dessina une diagonale écarlate. Elle cracha de nouveau et tituba. Tandis que Golden Boy faisait demi-tour pour éviter de foncer dans la masse compacte de corps et ainsi perdre son élan, son cheval heurta la mère qui s'effondra.

La lancière de Bracknell se trouvait juste derrière lui. Elle frappa d'un coup direct un jeune père, la pointe de sa lance le transperçant de part en part. Prise de court, et plutôt que de risquer d'être désarçonnée, elle lâcha son arme, coincée dans le bonhomme. Ses jambes se dérobèrent sous lui et il tomba dans l'herbe grasse. Elle n'eut pas le loisir de savourer sa victoire, les crevards la pressant aussitôt de toute part. Elle dégaina son épée et se déchaîna contre eux. Malik en vit tomber deux avant que la cavalière de Bracknell ne parvienne à se dégager. Tout allait très vite. Il y avait des chevaux partout. Il était temps de riposter. S'il voulait avoir une chance de s'en sortir, il fallait mettre hors jeu quelques-uns des assaillants.

Il choisit de commencer par le représentant du clan Sandhurst. Piètre cavalier, il n'arrêtait pas de donner des coups d'éperons et de jurer, peinant à diriger sa monture. Le cheval, n'y comprenant plus rien, s'emballa et traversa l'arène au triple galop. Malik y vit sa chance. Alors que l'animal passait à sa hauteur, il bondit hors du groupe et se planta devant lui en

agitant les bras. Le cheval se cabra. Le gars du clan Sandhurst poussa un petit cri ridicule, puis dégringola avant de s'effondrer lourdement sur l'herbe poissée de sang. Dans sa panique, le cheval piétina les jambes du garçon, qui n'eut que le temps de rouler sur le côté et de ramper vers le bord de l'arène pour ne pas finir écrasé. Deux gardes d'Ascot se précipitèrent pour lui porter secours.

Soucieux de ne pas rester à découvert, Malik courut s'abriter juste derrière la représentante de Bracknell. La fille était bonne cavalière, mais son cheval, lui, commençait à s'agiter. Les hennissements de son congénère, qui cherchait une échappatoire hors de l'arène, le rendaient nerveux. Malik lui assena une énorme gifle sur la croupe. La bête bondit, se jetant sur le cheval de Maidenhead. Tous deux butèrent contre la barrière. Le cheval du clan Bracknell trébucha avant de se coucher sur le flanc et d'envoyer sa cavalière s'effondrer dans les rangées de sièges. Les spectateurs s'écartèrent en poussant des cris perçants. Le garçon de Maidenhead était parvenu à rester en selle, mais il avait perdu sa lance, qui s'était prise dans la barrière.

Deux de moins. Plus que quatre.

Un cri.

Malik fit volte-face.

Golden Boy chargeait droit sur lui.

## 66

Ce jeune crevard au look grunge avait retenu l'attention d'Ed. Il était impressionnant. Plus petit et plus mince que les autres, sûrement le plus jeune des participants à ces joutes. Son visage était affreux, comme une poupée de chiffon bouffée par un chien. Racorni par les cicatrices. Il arrivait à Ed de s'apitoyer sur son sort quand il se regardait dans une glace. Il faut dire que Greg lui avait salement entaillé la joue et que, faute de soins dignes de ce nom, la blessure n'avait pas guéri comme elle aurait dû. Pourtant, comparé à ce jeune crevard, il avait presque un physique de mannequin.

Il était habitué à voir sur les adultes les ravages de la maladie qui bourgeonnait sous leur peau. Elle transformait leurs visages en ignoble pizza parsemée de furoncles purulents, de kystes et de plaies infectées et faisait pourrir les autres parties de leurs corps jusqu'à les faire tomber. Or, si ce crevard-là avait une des pires gueules qu'Ed ait jamais vues, il était aussi le meilleurs des guerriers. Non seulement il était rapide, mais en plus, il avait l'air intelligent.

Dans l'arène, le chaos était total. Beaucoup d'adultes erraient sans but, les bras ballants. D'autres, sans doute galvanisés par le comportement du jeune, se montraient plus agressifs et se lançaient dans des assauts meurtriers contre les enfants. De toute évidence, Golden Boy et les autres ne s'attendaient pas à rencontrer une aussi vive opposition. Le but de l'épreuve n'était autre que de permettre aux enfants d'étaler leurs talents de cavaliers et leurs qualités au combat avec une lance ou une épée. Tout était fait pour que le match soit à sens unique. Pourtant, ce jeune adulte l'avait

transformée en quelque chose de totalement différent. C'était devenu une vraie compétition… pour le plus grand plaisir des spectateurs.

Cet endroit avait été le théâtre de tant de courses au fil des ans ; tant de paris y avaient été gagnés et perdus. Quand Golden Boy avait mené les cavaliers dans l'arène, Ed avait été frappé de constater à quel point le rituel du jour faisait écho à celui du passé, à la parade des chevaux et des jockeys avant une course.

Cela dit, rien de semblable à ce qui se déroulait à présent dans l'arène n'avait dû se produire auparavant.

— Regarde comme il y va, s'enthousiasma Lewis, assis à côté d'Ed. Un billet sur le crevard.

— Espérons qu'il rabatte un peu le caquet de ce con de Windsor, dit Kyle.

Golden Boy essayait de renverser le crevard grunge, mais celui-ci retourna ventre à terre auprès du groupe et se perdit dans la foule.

De rage, Golden Boy attaqua un père plus âgé qui se trouvait en première ligne et lui trancha la moitié du visage. Le gars de Maidenhead s'était débrouillé pour récupérer sa lance et chargeait droit sur la meute. La foule s'écarta vivement, exposant soudain le jeune crevard. La fin de partie parut tout à coup aussi proche qu'inéluctable. Néanmoins, la petitesse de l'arène ne permettait pas au cavalier de charger à pleine vitesse. Sa victime eut donc le temps, *in extremis*, de dévier la pointe de la lance vers le sol, où elle se ficha profondément. Avec l'effet de levier, le cavalier fut soulevé de sa selle et bascula sur le côté. Si ses bons réflexes lui évitèrent la chute, il dut lâcher son arme pour se cramponner à l'encolure de son cheval, tel un noyé à sa bouée.

La parade de la proie tout autant que la cascade du chasseur suscitèrent d'immenses clameurs de la part de la foule en délire. Ed jeta un coup d'œil à Arno. C'était supposé être le triomphe du bien sur le mal, or voilà qu'un des démons gagnait les faveurs du public.

Il fallait qu'un enfant le tue, et vite.

Ella essayait de se frayer un chemin jusqu'au premier rang de la tribune, mais tous les enfants avaient quitté leur siège et se pressaient contre la barrière en hurlant et en rugissant, poussant dans tous les sens pour mieux voir. Quelqu'un la bouscula et la fit tomber. Elle risquait de se faire piétiner.

Elle ne pouvait pas voir ce qui se passait dans l'arène, mais, à en juger par les réactions de la foule, c'était dingue.

— Laissez-moi passer, hurlait-elle. Laissez-moi passer !

Mais ils ne l'entendaient pas, ou l'ignoraient.

— Laissez-moi passer…

C'était sans espoir. Elle allait devoir trouver un autre moyen.

Le groupe d'adultes s'éclaircissait à vue d'œil. Le chauve au sweat à capuche manœuvrait de manière experte, frappant à droite et à gauche. Malik ne voulait surtout pas l'approcher. Avec ce capuchon blanc qui lui cachait la moitié du visage, il lui faisait penser au gars d'*Assassin's Creed*. De fait, c'est ce qu'il était – un assassin. La fille de Slough et le gars de Maidenhead ne bougeaient plus, cernés de bien trop près par le groupe de crevards. Le garçon ne semblait pas posséder d'autres armes. Maintenant qu'il avait perdu sa lance, il en était réduit à donner des coups de pied pour repousser les adultes qui l'attaquaient toutes serres dehors.

La fille du clan Slough faisait du surplace ; seule son épée se levait et s'abattait, se levait et s'abattait, tel un implacable piston. Malik reconnut en elle un membre de la garde rapprochée de Josa, qui l'avait tourmenté à l'époque où il était la chienne de Tyler. Il s'approcha furtivement, sans quitter des yeux ce mortel éclat de métal qui montait et descendait, montait et descendait, envoyant des giclées de sang dans les airs. Il régla avec précision son attaque, attendit l'ouverture puis bondit. Il empoigna son avant-bras d'une main de fer et n'eut aucun mal à la faire tomber de cheval. C'était la dernière chose à laquelle elle s'attendait et elle se retrouva volant au-dessus du groupe d'adultes. Elle atterrit sur le sol et, empêtrée dans son armure, essaya de se relever tandis que, déjà, le cercle d'adultes se refermait sur elle.

Témoin de la scène, le cavalier de Maidenhead descendit de cheval et joua des coudes pour aller lui porter secours. Voilà qui ne manquait pas de panache. Malik décida de le laisser faire. D'autant que l'Assassin d'Ascot avait lui aussi décidé de lui venir en aide. Il s'ouvrait une voie à coups de sabre.

Tous trois étant bien occupés, Malik sauta sur l'opportunité pour faire pencher la balance de son côté. Il avait besoin d'un petit coup de pouce. Il lui fallait un cheval. D'un mouvement d'épaule, il se détacha du groupe d'adultes et courut au centre de l'arène, attirant l'attention de Golden Boy.

Avec un cri de joie, celui-ci manœuvra sa monture pour porter le coup fatal à celui qui était en train de les ridiculiser.

Pourtant, colère et fatigue aidant, les gestes de Golden Boy devenaient approximatifs, ce qui n'avait pas échappé à Malik.

Néanmoins, il était toujours armé et, qui plus est, à dos de cheval. Ce n'était pas le moment de se louper. Le but était de montrer à ces enfants comment se battre, pas comment mourir.

Golden Boy chargea, sabre levé, le buste incliné vers l'avant. Le visage empourpré de rage, il montrait les dents comme un adulte. Malik demeurait immobile, tendu, laissant tout loisir à son adversaire de le cadrer et de choisir un angle d'attaque. Golden Boy se rapprochait de sa cible, il arma son coup. Mais Malik était prêt. D'un geste vif comme l'éclair, il se déporta de côté, se retrouvant sur l'autre flanc du cheval. Alors que celui-ci le dépassait, il attrapa le pied de Golden Boy et, comme s'il avait voulu lui faire la courte échelle, poussa de toutes ses forces. Désarçonné, le garçon, qui se trouvait déjà en déséquilibre et dont la liberté de mouvement était largement entravée par le poids de son armure, fit la culbute et roula sur le sol. Malik se précipita pour rester au contact du cheval, qu'il arrêta en tirant sur les rênes avant de grimper en selle d'un bond qui trahissait une parfaite maîtrise de l'art équestre. Il faut dire que Roy, Waggers, Tomasz et les autres « survivalistes » avec lesquels il avait vécu à la ferme, voilà déjà plusieurs mois, l'avaient initié.

À l'équitation et à la chasse.

Il s'était révélé plutôt doué. Une fois en selle, il retrouva immédiatement ses sensations. Le cheval était bien dressé, un vrai plaisir. Il fit le tour de l'arène au petit galop, le temps de faire connaissance avec sa monture. Golden Boy s'étant relevé, Malik dirigea le cheval vers lui et le frôla de si près qu'il le renvoya au sol. Alors qu'il tentait de nouveau de se redresser, Malik le fit tomber une troisième fois. Certains, dans le public, lui lançaient des insultes, mais d'autres riaient et poussaient des hourras. Ils ne s'attendaient certainement pas à ça. Un crevard sur un cheval.

Après avoir arraché la fille de Slough aux griffes des adultes et l'avoir mise à l'abri, les gars de Maidenhead et d'Ascot coururent prêter main-forte à Golden Boy. Malik les laissa faire. La vraie menace, c'était l'Assassin. Il dirigea son cheval vers le centre de l'arène.

Alors qu'il tournait autour de son adversaire, Malik eut pour la première fois l'occasion de le voir de près, en dépit de la capuche qui dissimulait la

moitié de son visage. Son teint livide, ses yeux morts ne montraient rien. Pourtant, un vieux souvenir refit surface, tout au fond du cerveau de Malik. Ce type avait quelque chose de familier.

Était-ce juste la ressemblance avec le personnage d'*Assassin's Creed* ou autre chose ?

Où l'avait-il vu déjà ? *Réfléchis*.

Ed ne savait plus quoi penser. Son plan consistait à tout faire pour gagner les courses d'Ascot et ainsi choisir son prix. Mais Kyle avait été disqualifié à l'issue du premier combat de gladiateurs, après que Josa et son comparse l'eurent attaqué. Cette épreuve ne leur avait donc rapporté aucun point. Pour autant qu'il puisse en juger, au classement, Ascot talonnait Windsor. Celui des deux qui remporterait cette dernière épreuve serait déclaré grand vainqueur. Néanmoins, pour l'heure, ce qui le préoccupait le plus, c'était ce jeune crevard sur son cheval. Le type allait forcément se faire tuer. Pour un adulte, la seule façon de quitter l'arène était les pieds devant.

Cependant, son courage et sa science du combat lui avaient valu de gagner les faveurs d'au moins la moitié du public. Et voilà qu'il paradait au centre de l'arène, juché sur son cheval blanc, mettant au défi le garde du corps du King de venir l'affronter.

Armé d'une lourde et large épée, le gars d'Ascot, le visage figé en une expression indéchiffrable, dirigeait son cheval vers le jeune grunge. S'il le tuait maintenant, Ascot aurait gagné la partie.

C'est alors qu'Ed remarqua un mouvement dans la foule. Sophie et ses archers se déployaient derrière la barrière, en position de tir. Arno hurla un ordre et plusieurs d'entre eux décochèrent leurs flèches, tuant à bout portant les rares crevards qui étaient encore debout.

Ne restait plus que le jeune type sur son cheval, toutes les flèches des archers pointées sur lui. Histoire de s'assurer qu'il n'y aurait plus de déconvenues, un petit groupe d'enfants armés d'épées et de battes passèrent par-dessus la barrière et se mirent en rang derrière le garde du corps de Mad King.

Cette fois, ils ne prenaient plus de risque.

Golden Boy repoussa le gars de Maidenhead venu l'aider, s'avança à grands pas dans l'arène, puis hurla en direction du garde :

— Donne-moi ton cheval.

Le cavalier d'Ascot n'esquissa pas la moindre réaction. Golden Boy cria de nouveau.

— J'ai dit : donne-moi ton cheval. C'est un ordre !

Golden Boy resta un instant debout, les bras ballants, ruminant sa frustration, puis il parcourut l'arène du regard. Certains membres du public commencèrent à scander : « Tue-le, tue-le, tue-le… »

La fanfare s'y mit aussi, en rythme avec les chants : pouaa-pah… pouaa-pah… pouaa-pah…

D'autres criaient de toutes leurs forces pour faire entendre leurs voix.

— Laissez-les se battre !

— Donnez-lui sa chance !

Le garde du corps du King leva la main en direction des archers pour leur faire signe de retenir leurs tirs, après quoi il fit avancer son cheval vers celui de Malik, au pas, sans dégainer son épée. Il n'avait pas du tout l'air d'un gars sur le point de tuer quelqu'un, alors qu'Ed avait le sentiment qu'il pourrait facilement abattre le jeune crevard s'il le voulait. Il l'avait vu en action. Il avait vu sa sauvagerie et sa maîtrise quand il massacrait les adultes.

L'homme à la capuche arrêta son cheval. Il semblait étudier Malik.

Entre-temps, Golden Boy avait traversé l'arène en courant, récupéré son épée, ainsi que le destrier du clan Maidenhead. Et voilà qu'il lançait la charge. Dans le dos de Malik. Mais le garçon d'Ascot fit légèrement bouger sa monture et Golden Boy n'eut d'autre choix que dévier sa trajectoire pour l'éviter.

— Dégage de mon chemin, espèce de demeuré ! hurla Golden Boy en s'approchant au petit galop.

Pour toute réponse, dès qu'il fut à sa portée, le gars d'Ascot lui écrasa son poing sur la figure, le désarçonnant à nouveau. Golden Boy mordit la poussière ou, du moins, mangea la pelouse, cette fois bien plus violemment que la première. Il resta étendu par terre quelques secondes, groggy et stupéfait, puis il leva les yeux vers Arno et le King. Arno était aussi estomaqué que les autres. Mad King, quant à lui, semblait apprécier le spectacle. Un large sourire aux lèvres, il roulait la tête en tous sens.

— Mais c'est quoi, ce bordel ? braillait Golden Boy. Vous allez quand même pas laisser passer ça ?

Arno haussa les épaules.

Suspendu, le public attendait la suite.

Le garçon encapuchonné s'avança droit vers Malik, s'arrêta à son côté et lui tendit une main qu'il accepta presque sans hésiter.

Et c'est alors que ça lui revint.

— Henry ? bredouilla-t-il doucement.

Et il éclata de rire. Jamais il n'aurait cru le revoir. Henry, le gamin un peu étrange qui avait disparu dans Slough après la mort d'Andy. Henry, qui donnait toujours l'impression d'être un peu ailleurs. Eh bien, contre toute attente, il avait fini par trouver un endroit où faire son trou.

Après tout, peut-être que tout le monde avait sa place. Qu'il suffisait juste de la chercher. Et peut-être qu'il y en avait une aussi pour Malik ? Si Henry avait réussi à s'intégrer, alors pourquoi pas lui ?

— Ça va ? dit-il.

Henry acquiesça en silence, le visage toujours aussi impassible.

Malik éclata de rire, puis il planta les talons dans les flancs de son cheval et entama un tour d'arène, sautant par-dessus les corps, saluant la foule de ses supporters et narguant les autres.

Oseraient-ils le tuer maintenant ?

## 67

Ella pleurait. De bonheur ou de tristesse, elle n'aurait pu le dire. Tout ce qu'elle savait, c'est que ses joues étaient mouillées de larmes. Humilié et furieux, Golden Boy se précipitait vers Arno et le King, vitupérant à grand renfort de gestes véhéments. D'autres enfants ne tardèrent pas à descendre au pied de la tribune pour participer au débat. Arno leur parla un moment pendant que Malik continuait de tourner dans l'arène. Ella était si fier de lui. Il était le champion des courses. Son héros.

Finalement, Arno leva sa houlette et la foule fit silence. La fanfare se tut. Malik s'arrêta au centre de l'arène, à côté du garçon d'Ascot.

— Aux courses, il y a des règles, cria Arno. La première de ces règles est la suivante : tous les adultes doivent être tués. Sans exception. Alors, certes, celui-ci a montré qu'il était plus malin que les autres. Pour autant, nous ne pouvons pas lui laisser la vie sauve. Henry, si tu refuses de le faire, tu dois laisser ta place à quelqu'un d'autre.

Le garçon d'Ascot secoua la tête.

— Henry, ton roi te l'ordonne. Cette chose doit mourir.

Ella prit conscience qu'elle courait, le long de la barrière, en direction du King. Saisissant Arno par la manche, elle le força à baisser son bâton. Il eut l'air à la fois surpris et contrarié.

Ella se tourna vers la tribune.

— Ce n'est pas une chose, cria-t-elle. Et ce n'est pas non plus un adulte. C'est mon ami. Un enfant, comme vous et moi. Vous le sauriez si vous vous étiez donné la peine de lui parler. Il est des nôtres. Vous devez me croire. C'est un garçon. Rien qu'un garçon.

Arno se pencha vers elle et lui glissa à l'oreille :

— Retourne t'asseoir, petite fille. C'est moi qui commande ici. Et je sais ce que j'ai à faire, d'accord ?

— Non… vous… ne savez pas…, répondit Ella en éclatant en sanglots.

— Putain ! s'exclama Lewis en bondissant de son siège et en secouant Ed par l'épaule. C'est elle, Ed. C'est Ella.

— Tu rigoles ?

— Carrément pas. Cette petite, là, c'est Ella. On l'a trouvé, *man*.

Ed se leva et, accompagné de Lewis et d'Ebenezer, alla trouver Arno. Celui-ci relevait son bâton au moment où ils le rejoignirent.

— Minute ! cria Ed. Je crois qu'on devrait écouter ce que la petite a à dire.

Ella le fixait, bouche bée. Lewis et Ebenezer s'approchèrent d'elle. Ed les laissa faire. Ils s'accroupirent à la hauteur de la fillette effarouchée, qui bafouillait en essayant d'expliquer ce qui se passait. Ayant reconnu Ebenezer, elle se jeta à son cou et l'embrassa chaudement. Ed sentait la situation glisser vers la confusion la plus totale. Les enfants quittaient leurs sièges. Les gardes enjambaient la barrière et convergeaient vers le jeune grunge, qu'Ella désignait comme son ami. Son ami ! Ça avait l'air très important pour elle.

— Avec moi ! appela Ed.

Lewis le rejoignit aussitôt. Après avoir soulevé Ella de terre, Ebenezer leur emboîta le pas. Pénétrant dans l'arène, Ed avisa Sophie et ses archers, prêts à tirer.

— Baissez vos armes ! cria-t-il.

Elle hésitait. Personne ne savait plus quoi faire.

— Tu te souviens bien d'Ella ? appela Lewis en se tournant vers elle. C'est bien elle, non ? Celle qu'on cherchait.

— Oh, mon Dieu, balbutia Sophie avant d'enjamber la barrière avec quelques-uns de ses archers et d'aller rejoindre Ed au centre de l'arène.

Un flot continu de mots jaillissait de la bouche d'Ella, sans qu'Ebenezer et Lewis soient toujours en mesure de comprendre. Se tournant vers Arno, Ed constata que cette fois, sentant la situation lui échapper totalement, il avait l'air furieux. Il fallait qu'il trouve une porte de sortie pour ne pas perdre la face. Les courses étaient importantes.

Le cavalier à la gueule cassée, celui qui avait fait basculé l'épreuve, était la clé. Ed s'avança vers lui. Se pouvait-il qu'il ne soit qu'un enfant, comme le prétendait Ella ? De près, il était encore pire. Son visage était en lambeaux. Un œil était rouge écarlate et aveugle. Mouillé et larmoyant, l'autre fixait Ed avec une intense lueur d'intelligence. Ed eut soudain l'impression que ce regard lui parvenait d'un passé lointain. Alors qu'il approchait de lui, le gars sauta à terre et se jeta dans ses bras. Pendant une fraction de seconde, Ed crut qu'il l'attaquait, avant de s'apercevoir qu'il était en pleurs. Ed se détendit. C'est alors que le type à la gueule cassée lui murmura un mot au creux de l'oreille. Un seul.

— Ed…

À l'étonnement succéda la stupeur. Cette voix le ramenait mille ans en arrière. Éraillée et cassée, certes, mais indiscutablement la même. La voix d'un mort.

Et puis ce mort se détacha de lui, remonta sur son cheval et chevaucha jusqu'à l'endroit où se tenaient Mad King et Arno.

— Je m'appelle Malik, déclara-t-il, assez fort pour que tout le monde entende.

Après un silence, il reprit, sa voix gagnant en puissance et en clarté à mesure qu'il parlait.

— J'ai quinze ans. J'étais à l'école à Rowhurst, dans le Kent et j'ai grandi à Slough. Je suis un adolescent. Comme vous. Le sort a voulu que j'aie cette gueule. Désolé, mais va falloir vous y faire.

Puis il retourna au centre de l'arène, leva haut les bras vers le ciel et cria en direction de la foule d'enfants.

— Je suis un mec comme un autre, OK ? Et plus jamais j'essaierai de prétendre le contraire.

Tout le monde resta immobile, interdit, ébahi. Silencieux. Et puis une fille lança une poupée, quelqu'un d'autre un ours en peluche et bientôt une casquette de base-ball tournoya dans les airs, suivie d'une pluie de jouets et de vêtements.

Ed fut surpris de sentir des larmes couler sur ses joues. Cela faisait presque un an que ce n'était pas arrivé.

Et voilà qu'il pleurait à chaudes larmes, sans pouvoir s'arrêter.

Après avoir retiré le grand tee-shirt blanc qui lui servait de casaque, il le tendit à Malik.

— Tiens, enfile ça !

Malik comprit aussitôt et, quand ce fut fait, Ed et Kyle le hissèrent sur leurs épaules.

— Ascot ! hurlait Ed. Ascot est déclaré vainqueur !

# Final

## 68

Treize enfants s'étaient rassemblés dans la grande salle de réunion du champ de courses : Ed, Kyle, Malik, les Jumeaux d'or, Josa et Kenton, plus les chefs de Sandhurst, de Maidenhead et de Bracknell, sans oublier Arno Fletcher, Mad King et son garde du corps, Henry.

Avant d'entrer, Arno avait pris Ed à part.

— Je te laisse gérer parce que la situation est vraiment délicate. Tu as vu ce que sont les courses, l'influence et l'importance qu'elles ont aux yeux des gens. Leur disparition serait un retour en arrière. Mais vous avez tout chamboulé. Dehors, ils sont au bord de l'émeute.

— Bah, avec ce qui s'est passé aujourd'hui, ils auront un sujet de discussion pendant des mois, se défendit Ed. Voire des années. C'est bon pour toi, ça, Arno. Tes courses seront plus seulement un défouloir, elles vont devenir un mythe.

— Peut-être, mais j'ai des principes. Le premier d'entre eux était que jamais, au grand jamais, Ascot ne devait gagner. Comme ça, au moins, personne pouvait m'accuser de triche ou de favoritisme. Or, si le King et moi perdons notre autorité, les courses ne seront plus ce qu'elles sont.

— T'inquiète pas pour ça. Si j'arrive à tirer ça au clair, personne s'en souciera. Tous les regards seront braqués sur moi. Personne s'occupera plus de toi et tu seras entièrement libre de continuer comme avant. D'accord ? Tu me fais confiance ?

— Non, justement. Pas après ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Sérieux, Arno, comment j'aurais pu prévoir ce qui allait se passer ?

— Hum… Quoi qu'il en soit, maintenant, il faut clarifier la situation. Donc je te laisse jouer ta partition, mais gaffe à la fausse note.

Ed attendit que les enfants prennent place autour de la grande table de réunion. Son dernier discours, au musée, lui revint en mémoire. Il espérait juste que celui-ci ne s'achèverait pas sur le même sentiment d'échec.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demanda Golden Boy d'une voix de technocrate.

Ed prit une profonde inspiration.

— Ascot a remporté les courses.

— Euh… ça se discute, argua Golden Boy.

— Par conséquent, nous devons choisir notre prix, poursuivit Ed en faisant comme s'il n'avait rien entendu.

— OK. Vas-y, on t'écoute, répondit Dara, le chef des Sandhurst, qui lui au moins connaissait Ed un minimum, depuis leur fête de l'autre jour.

— C'est simple, répondit Ed. Je vous veux, vous.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'exclama Golden Girl.

— Et si vous laissiez Bi-gueule finir, plutôt que de lui couper la parole toutes les cinq minutes ? gronda Josa. Plus vite ce sera fini, plus vite on ira faire la fête.

— La situation est la suivante…, dit Ed en regardant à la ronde.

Son auditoire était suspendu à ses lèvres. Il avait leur attention. C'était un bon début.

— Vous avez tous vu le nombre de crevards qui sont passés l'autre nuit ? Cette fameuse nuit où la lune avait la couleur du sang ?

Des grognements affirmatifs résonnèrent dans la salle.

— Ben ils se dirigeaient vers Londres.

— Comment tu sais ça ? demanda Dara.

— Je le sais, c'est tout.

— On vient de Londres, embraya Kyle. On a vu comment ça se passait. C'est une vraie armée qui est en train de se constituer là-bas.

— Et après ? dit le garçon de Bracknell. C'est pas vraiment notre problème, si ?

— Au contraire, insista Ed. Si on les laisse se renforcer et constituer une armée, ils nous rayeront de la carte. Nous tous. Par contre, si on agit ensemble, alors on a une occasion unique de mettre un terme définitif à tout ça. Si nous aussi on monte une armée, on pourra les massacrer tous, jusqu'au dernier. J'ai vu de quoi vous étiez capables. Aujourd'hui, j'ai

assisté aux démonstrations de vos meilleurs guerriers et ce que j'ai vu m'a plus qu'impressionné. Tout ce que je veux, en tant que vainqueur, c'est que vous veniez avec moi à Londres. Je veux que vous rassembliez vos meilleures troupes, vos chevaux, vos véhicules, vos armes… et qu'ensemble, on attaque l'ennemi. Pour l'éliminer une fois pour toutes. Les courses en vrai, voilà ce que je vous propose ! On va vaincre les adultes. La victoire nous tend les bras !

Ed s'arrêta et retint son souffle face aux mines interdites et aux regards stupéfaits de son auditoire.

Un long silence plana.

Et puis Josa se leva et dit :

— J'en suis.

— Si vous croyez que je vais vous laisser vous amuser sans moi…, dit Dara en secouant la tête et en se levant lui aussi.

Ed soupira de soulagement.

Peut-être que son plan allait marcher.

## 69

Le voyage de retour jusqu'à la maison de retraite sembla être avalé en un rien de temps. En dépit des efforts que faisait Ed pour refouler ses appréhensions, il redoutait ce qu'ils allaient y découvrir. Vu la ruée de crevards de l'autre soir, on pouvait craindre le pire. Heureusement, l'endroit était bien protégé, il était donc probable que s'ils étaient passés par là, les adultes aient contourné l'obstacle et simplement longé le mur d'enceinte.

Après tout, peut-être que c'était un de ces jours où la chance vous sourit et où tout vous réussit.

*Si seulement…*

C'est vrai que tout avait bien commencé. Un convoi de véhicules et de chevaux avait quitté Ascot : des enfants de Slough, de Sandhurst, de Bracknell et de Windsor, Sophie et ses archers pour Ascot. Seul Maidenhead avait refusé l'offre d'Ed.

Le soleil brillait et ils n'avaient pas croisé un seul crevard depuis qu'ils avaient quitté Ascot. Pas même une sentinelle. Pour un peu, on aurait pu s'imaginer que tout était fini et que les crevards étaient tous morts ou partis.

La journée se présentait sous les meilleurs auspices. Une date à marquer d'une pierre blanche. Si tout se passait bien, s'ils étaient en nombre suffisant, alors peut-être que le jour béni évoqué par Ed viendrait.

Il avait passé la nuit précédente à essayer de rattraper le temps perdu avec Malik. Il avait du mal à réaliser que son ami était encore vivant et qu'ils se retrouvaient après tout ce temps. Au début, Ed craignait qu'il ne lui en veuille de l'avoir abandonné lors de la fuite de Rowhurst. Mais non.

Malik avait dit qu'il comprenait. Tout laissait croire qu'il avait été tué par les adultes. Ed n'avait aucune raison de se sentir coupable. Ensuite, Malik lui avait raconté son histoire, et puis Ed en avait fait de même. L'occasion pour lui d'égrener la triste liste des amis morts ou disparus. Il y avait tant à dire, tant à raconter. Mais ils auraient le temps. Oui, Ed l'espérait de tout son cœur, ils auraient le temps.

La seule chose à laquelle Ed avait du mal à se faire, c'était la correspondance entre la voix de son vieux copain d'école, quasiment inchangée, et ce nouveau visage… totalement ravagé. Mais il finirait par s'y habituer. Tous deux étaient assis à l'arrière de la Chrysler avec Ella, qui semblait entretenir un lien très profond avec Malik. Kyle et Lewis étaient à l'avant ; Brooke et Ebenezer sur les fauteuils du milieu. Tout le monde parlait, enthousiaste, nerveux.

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'allée qui conduisait à la résidence des Hêtres, Ed demanda à Lewis de s'arrêter et sortit de la voiture. Le reste du convoi stoppa derrière eux, long de près de cent mètres. Ed s'avança vers le véhicule de tête du clan Sandhurst, un vieux pick-up tout cabossé avec quinze gamins entassés à l'arrière, et fit signe au chauffeur de baisser sa vitre.

— Attendez-nous là, dit-il. On sera pas long. Si on y va tous, ils risquent d'avoir une crise cardiaque.

— Pas de problème, répondit Dara. Je préviens les autres. À tout de suite.

Ed remonta dans la Chrysler et ils s'engagèrent dans le parc. Tout semblait normal, même si, çà et là, des signes indiquaient un certain désordre. Des feuilles jonchaient le sol, des branches étaient cassées, un peu comme après le passage d'une tempête. Oui, les crevards étaient peut-être passés par là.

*Attends de voir, Ed. Attends de voir. Si ça se trouve, c'est juste le vent.*

Ils s'arrêtèrent sur le parking devant la résidence et Ed sortit prudemment de la voiture. Le souvenir de leur première arrivée ici, avec le passager clandestin caché sur le toit, était encore présent à son esprit. Presque par superstition, et bien qu'il ait conscience que son geste était stupide, il vérifia la galerie de toit. Rien.

— Alors ? dit Lewis, lui aussi sorti de la voiture, qui observait une à une les fenêtres de la maison.

Aucun dommage apparent. Ni bris de glace, ni signes d'effraction. Ed évalua le mur du jardin. De toute évidence, celui-ci était bien trop haut pour que les crevards aient pu l'escalader.

— Bon, on va pas y passer la nuit, dit Brooke. Je vous rappelle qu'on a de la route à faire. Qu'est-ce que vous attendez pour frapper ?

Son pantalon au milieu des fesses, les cheveux en bataille, Lewis s'avança d'un pas lent et élastique et fit tinter le gros heurtoir. Quatre fois de suite.

Ils attendirent.

Lewis frappa de nouveau.

— Sont peut-être partis ? suggéra Ebenezer. Pour fuir les adultes ? Ou autre chose ?

— Ça m'étonnerait, répondit Ed. Des personnes âgées… La moitié d'entre elles atteintes d'Alzheimer…

Il retourna à la voiture et se pencha à la portière. Malik et Ella étaient les seuls qui n'avaient pas bougé.

— Vous restez là, ou vous venez avec nous à l'intérieur ?

Malik se tourna vers Ella et l'interrogea du regard. Ces deux-là ne faisaient rien l'un sans l'autre.

— Du moment qu'ils sont pas méchants avec Malik, dit Ella.

— Non, rassure-toi, répondit Ed, ce sont des gens très bien.

Dans son dos, il pouvait entendre Lewis et les autres qui cognaient à la porte et qui appelaient aux fenêtres.

— S'ils acceptent Trinité sans sourciller, ils feront pas d'histoires avec Malik, crois-moi.

— Je voudrais juste retourner au musée, dit Ella. Voir Sam…

— On y va. Promis. Faut juste qu'on récupère Trinité, et puis on y va. Les voitures et les véhicules rapides peuvent prendre de l'avance, on les rattrapera. On en a pour une heure de route, pas plus.

— OK, on sort, dit Ella en détachant sa ceinture.

S'éloignant de la maison, Brooke lança un sourire à Ella. Son visage changeait quand elle souriait, ce qui était rare. La cicatrice qu'elle avait au front disparaissait et elle semblait tout à coup plus jeune et insouciante.

— T'as hâte de revoir ton frère, hein ? dit-elle en la prenant par le cou et en la serrant contre elle.

Ella acquiesça en silence, trop émue pour parler. Elle était devenue complètement hystérique quand elle avait appris que Sam n'était pas mort.

Qu'il l'attendait à Londres. Depuis, elle ne dormait plus et une drôle d'expression anxieuse semblait s'être emparée de son visage juvénile. Elle était terrorisée à l'idée qu'il lui arrive quelque chose avant qu'elle soit de retour.

— Ed ? Tu veux que j'enfonce la porte ? proposa Kyle.

— Non merci, Kyle. Pas de violence s'il te plaît.

Ed s'avança jusqu'à l'entrée. Il allait essayer lui-même. Comme si son coup de heurtoir pouvait être différent de celui de Lewis. Cependant, juste avant qu'il ne s'exécute, la porte s'entrouvrit.

Dans l'entrebâillement apparut Trey, le visage illuminé par le plus large et le plus joyeux des sourires. Continuant de pivoter sur ses gonds, la porte révéla bientôt Trio, le même sourire béat aux lèvres. Ils sautèrent au cou de tout le monde sur le perron, y compris Ella.

— Dis rien ! s'exclama Trio d'une voix stridente. J'arrive pas à y croire. C'est toi, la fameuse Ella ? Trop ouf !

Puis ils se tournèrent vers Malik.

— Il est avec vous ? demanda Trey. Ou je devrais sérieusement commencer à m'inquiéter ?

— Malik est avec moi, répondit Ed. C'est un vieux pote.

L'intéressé fit de son mieux pour tordre son visage en un semblant de sourire.

— Les amis d'Ed sont nos amis, dit Trio et ils l'embrassèrent lui aussi.

— Bienvenue au club, mon pote, dit Trey. Ça fait toujours du bien d'accueillir un nouveau biscornu.

— Allez, assez avec les bisous bisous et les grands sourires, dit Brooke. On se croirait à la fin d'un épisode d'une pauvre série américaine pour ados.

— Brooke, espèce de sans-cœur, dit Trio.

— Détrompe-toi, j'ai un cœur comme tout le monde. Mais j'ai aussi un Beurkomètre en parfait état de marche. Au fait, pourquoi vous avez mis si longtemps à ouvrir ?

— Parce qu'on était au fond, répondit Trey. Les vieux sont en train de déjeuner. Et puis, comme on attendait personne, on écoutait pas. Faut dire qu'on a pas beaucoup de visite. Un colis Amazon de temps en temps, et ça s'arrête là…

— Je suis tellement contente de vous revoir, dit Trio. J'y croyais plus. Je pensais qu'on vous reverrait jamais. Toute une armée de déchus est

passée par ici. Vous les avez vus ?

— Sans blague, dit Kyle. On a failli y passer.

Ed esquissa un sourire.

— Aujourd'hui est un bon jour, dit-il. Et nous allons faire en sorte que demain soit encore meilleur. Je le sens. Le vent a tourné. Nous allons repousser les crevards. Nous allons vaincre, Trinité. Nous allons *gagner*.

Le Dr Norman apparut dans l'encadrement de la porte, chancelant sur ses béquilles, un sourire radieux aux lèvres. Il fit le tour des nouveaux venus et leur serra la main, ravi de constater qu'ils étaient tous sains et saufs.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle commune, Trey glissa à l'oreille d'Ed :

— Qu'est-ce que je t'avais dit sur la règle de trois ?

— … ?

— Brooke et toi, maintenant ton copain Malik, ça fait trois balafrés. Je t'avais dit. C'est toujours comme ça.

## 70

Filtrant des grandes fenêtres de la salle commune, la lumière pleuvait sur les visages sereins des personnes âgées, les auréolant d'un halo argenté. Certaines dormaient, d'autres discutaient, lisaient ou, simplement, restaient assises, perdues dans leurs pensées. Une image de paix et de calme.

Ed avisa Dot, la sœur d'Amélia, assise un peu à l'écart. Elle regardait par la fenêtre en marmonnant tandis que ses doigts pinçaient distraitement les bras de son fauteuil.

C'est alors seulement que ça le frappa. Il manquait quelqu'un.

— Où est Amélia ? demanda-t-il. Je ne la vois pas.

— Ah…, répondit seulement le Dr Norman, assis à une table libre, sans doute trop fatigué pour rester plus longtemps debout.

Ed et les autres prirent place à ses côtés. Illuminée par les rayons du soleil, sa peau paraissait pâle et diaphane, et ses yeux délavés, comme dépolis. Ses cheveux étaient clairsemés, d'une finesse extrême. Dessous, les contours de son crâne et le réseau des veines bleutées se dessinaient clairement.

— Elle a attrapé un rhume, dit-il. Puis c'est tombé sur les bronches et enfin sur les poumons. Pneumonie. J'ai fait ce que j'ai pu. Je lui ai donné des antibiotiques, mais ça n'a pas suffi. Je suis désolé. Elle vous aimait beaucoup. Elle a demandé après vous juste avant de…

Ed poussa un soupir et se prit la tête à deux mains. Décidément, les bonnes choses s'accompagnaient toujours de mauvaises.

— Sa sœur ? demanda-t-il. Dot ?

— Elle décline rapidement. C'est notre lot à tous.

Trio posa la main sur l'épaule d'Ed.

— Elle nous a appris beaucoup avant de nous quitter. Tout ce qu'elle savait. Et le Dr Norman aussi, d'ailleurs, dit-elle en lui adressant un large sourire qui le fit rougir comme un jouvenceau. Il prétend qu'il a tout oublié, tout perdu, mais c'est faux. Il a encore toute sa tête.

— Nous avons transmis notre savoir à la nouvelle génération, dit le docteur. Nous sommes les derniers représentants du monde ancien. Bientôt, nous aurons tous disparu. Cet endroit ne sera plus peuplé que de fantômes. Tout ce à quoi aspirent la plupart d'entre nous, c'est de s'asseoir au soleil une fois encore. Derrière ces murs, le monde est effroyable. À croire que chaque génération laisse derrière elle une pagaille que la suivante est chargée de nettoyer.

— On va devoir y aller, dit Ed.

— Comment, vous ne restez pas déjeuner ?

— Merci, répondit Ed en secouant la tête, mais il faut que l'on retourne à Londres.

— Il nous faut un peu de temps, objecta Trey. Histoire de ramasser nos affaires. Et puis il y aussi le matériel qu'Amélia nous a autorisés à prendre. Bref… Deux, trois trucs à faire… Faut que… y a une araignée sur le mur…

— Quoi ? dit Ed en se tournant vers lui.

Ses paupières tressautaient, ses yeux roulaient dans tous les sens.

— Blue, Bluetooth, Blu tack… Blu-Tack Bill peut les compter toutes… Mon hélicoptère… mon aéroglisseur… y en a trois… œil de cristal… ils ont pris œil de cristal… je suis fatigué de me battre…

— Ça va ? demanda Brooke bien qu'il parût évident que, non, Trey n'allait pas bien.

Trio aussi s'était comme… éteinte. Les paupières closes, elle dodelinait de la tête. Et puis les yeux de Trey se révulsèrent et sa tête bascula en avant. Le docteur l'aida à s'allonger sur la table.

— Ça arrive de plus en plus souvent, dit-il. Mister Three est très agité, ces derniers temps. Si seulement ce qu'il disait était un peu plus compréhensible, ça nous aiderait.

Sans surprise, Mister Three, jusque-là recroquevillé dans le dos de Trinité, commença à se déplier et à sortir de sa torpeur. Ses gros yeux globuleux s'ouvrirent et il frissonna, se secouant comme un chien qui fait un mauvais rêve.

Soudain, il se mit à crier :

— Partez ! Partez tout de suite ! Avant qu'il soit trop tard !

Il avait dit ça en agitant frénétiquement ses petits bras et en dévisageant les enfants de ses yeux fous.

— Vous devez partir immédiatement ! Y a pas une minute à perdre. Il faut vite retourner à Londres, pour aider les autres ! Les autres ! Ils sont en grand danger ! Vous devez les aider ! Vite ! Ils se font tuer, massacrer… Sam ! Sam ! Ils s'en prennent à Sam ! Au secours ! À l'aide ! Ils l'ont tué, aidez-nous ! Ils l'ont tué…

Sa voix prit des accents encore plus déments, se muant en un long cri perçant.

— Tout de suite ! Partez ! Partez ! Partez !

## Biographie de l’auteur

**Charlie Higson** est né britannique en 1958. Très célèbre outre-Manche, il a été chanteur puis acteur avant de se faire connaître en écrivant pour la télévision. Il est l’auteur de la série des *Young James Bond* relatant l’adolescence du fameux agent secret, mais aussi de romans policiers qui mêlent réalisme social et humour grinçant. Son goût prononcé pour les films d’horreur l’amène à écrire une série de livres de zombis, avec lesquels il espère causer à ses lecteurs de nombreuses nuits sans sommeil.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur

www.pocketjeunesse.fr

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Titre original :
*The Hunted*

Publié pour la première fois en 2014
par Ruffin Books, an imprint of Penguin, London.

Loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juillet 2016.

Text copyright © Charlie Higson, 2014.
© 2016, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la traduction française et la présente édition.

Photos : © iStock

ISBN numérique : 978-2-823-85161-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

This file was downloaded from Z-Library project

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library